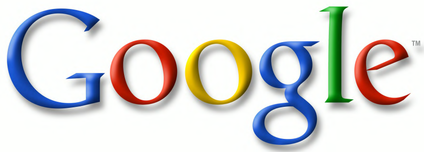


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

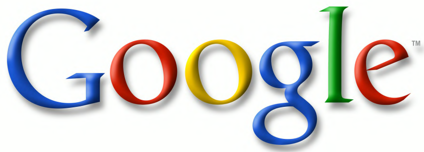
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





232 a 31







232 a. 31

LE SPECTATEUR *FRANÇOIS*,

TOME SECOND.

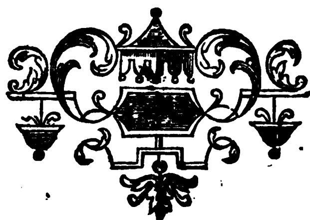
LE SPECTATEUR *FRANÇOIS*,

PAR M. DE MARIVAUX.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée de plusieurs Ouvrages du même Auteur dans le même genre.

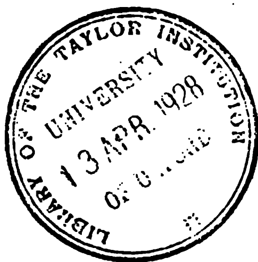
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez PRAULT jeune, Quai des Augustins, près la rue Gît-le-cœur, à la Lyre d'or.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 APR. 1928
OF O

ERRATA.

TOME SECOND.

P*Age* 26. *ligne* 24. *lisez*, conduite à venir d'une femme. *Page* 33. *ligne* 29. *lisez*, sont toutes de l'invention. *Page* 35. *ligne* 2. *lisez*, ne me menacent pas, &c. *Page* 40. *ligne* 26. *lisez*, mais les phisionomics. *Page* 71. *ligne* 11. *lisez*, entremêlé comme je vous l'ai dit d'un torrent. *Page* 72. *ligne* 17. *lisez*, trompé ailleurs *Page* 83. *ligne* 11. *lisez*, s'acquiert le perfide qui vous sacrifie. *Page* 90. *ligne* 21. *lisez*, le commerce aisé des autres femmes. *Page* 98. *ligne* 21. *lisez*, me répondrez-vous. *Page* 100. *ligne* 19. *lisez*, rien du tout de tout cela. *Page* 110. *ligne* 17. *lisez*, de matiere à sa forme, de même aussi que toute portion de matiere est pliable à une forme plus ou moins fine & variée, &c. *Page* 111. *ligne* 1. *lisez*, de sa supériorité. *Page* 124. *ligne* 27. *lisez*, par des riens. *Page* 130. *ligne* 29. *lisez*, Pauvreté qui put me mettre. *Page* 137. *ligne* 17, *lisez*, n'est pas fort réfléchie. *Page* 138. *ligne* 2. *lisez*, c'est-là la vertu. *Page* 144. *ligne* 20. *lisez*, comme on dit aux cheveux. *Page* 160. *ligne* 26. *lisez*, bien d'autres, &c. *Page* 167. *ligne* 9. *lisez*, & puis qui est-ce, ce sont. *Page* 168. *ligne* 22. *lisez*, de répeter encore un verre. *Page*. 169. *ligne* 9. *lisez*, bon me voilà bien, reprenons. *Page* 175. *ligne* 8. *lisez*, que c'est cette face joyeuse. *Page* 197. *ligne* 19. *lisez*, ils ne deferont point, Monsieur. *Page* 202. *ligne* 8. *lisez*, desir avide & brutal. *Page* 250. *ligne* 16 *lisez*, elle vous écoute, vous la réjouissez, vous, &c. *Page* 276. *ligne* 24. *lisez*,

t'il avoir après l'avoir vûe ? *Page* 281. *ligne* 2. *lisez*, dîmes nous aimez-nous tous à la fois. *Page* 284. *ligne* 23. *lisez*, tout ce qu'elle en peut faire. *Page* 294. *ligne* 7. *lisez*, de son vivant à lui. *Page* 306. *ligne* 28. *lisez*, ils ne proposent que de m'aimer. *Page* 327. *ligne* 27. *lisez*, cet homme-là se méprend. *Page* 370. *ligne* 22. *lisez*, même du plus cruel. *Page* 375. *ligne* 26. *lisez*, qu'à travers tous les intérêts. *Page* 376. *ligne* 8. *lisez*, de l'aimer encore. *Page* 390. *ligne* 12. *lisez*, nous continuions. *Page* 409. *ligne* 21. *lisez*, Vieille, ajoutai-je. *Page* 433. *ligne* 17. *lisez*, comptois pas les déranger. *Page* 441. *ligne* 10. *lisez*, corrompe le Juge. *Page* 471. *ligne* 4. *lisez*, désavantage, il nous a trompé tous deux, il vous a dit, &c.



PIECES DÉTACHÉES
ÉCRITES DANS LE GOUT DU SPECTATEUR FRANÇOIS.

---

*Lettre de M. de M***, contenant une Avanture.*

J'Ai reçû votre lettre, mon cher ami. L'avanture, dont vous m'y faites le récit, est particuliere, & vous avez, dites-vous, de l'admiration pour une femme qui meurt de douleur, après avoir appris l'irréparable infidélité de son amant; un si prodigieux excès d'amour vous pénetre de respect pour elle, & je n'en suis point surpris, car vous aimez. Cette tragique histoire fait un exemple du caractere d'amour,

que vous souhaiteriez pour vous à votre maîtresse ; mais cruel ! en le lui souhaitant, songez-vous aux conséquences ? je la garantis morte, si vous êtes exaucé, & morte peut-être dans huit jours : peut-être le hazard va-t-il vous présenter un visage aimable, dont la propriétaire armera toute la coquetterie contre vous. Vous aurez des yeux, un cœur & de l'amour propre ; vous vous amuserez à regarder avec plaisir ; vous aimerez à plaire ; voilà votre maîtresse à son dernier soupir ; vous acheverez de vous gâter la nuit par de flatteuses & de reconnoissantes réflexions; la voilà morte. Où est-il le cœur de tout sexe, dont la loyauté ne périsse dans les dangers dont je parle ? & que deviendroient les amans, si l'inconstance de l'un étoit un arrêt de mort contre l'autre ? les hommes & les femmes tomberoient autour de nous par pelottons ; on ne pourroit compter sur la vie de personne, & je conçois qu'il ne resteroit plus sur terre que quelques gens, qui par cas fortuit, se seroient mutuellement portés un coup fourré d'inconstance. Juste Ciel ! que de tré-

pas indiscrets & scandaleux ne verroit-on pas ! que de dévots reconnus pour hypocrites après leur mort ! eux, dont la bonne odeur ne subsiste qu'à la faveur du secret qui dérobe leurs foiblesses. Que de meres détrompées de l'innocence de leurs filles ! que de maris crédules, & qui ne pourroient plus l'être ! que de vieilles femmes ridiculisées, en cessant de vivre ! mais grace à Dieu, nous n'avons rien à craindre de tout cela. La nature plus sage que vous, mon ami, ne donne pas à l'amour un si grand crédit sur les cœurs ; le pouvoir qu'elle lui laisse va tout à l'avantage du genre humain; & loin d'être homicide, il n'est dangereux que par le contraire. On pleure l'inconstance de son amant ou de sa maîtresse, on la soupire ; voilà le plus grand inconvénient d'un amour trahi ; encore ne voit-on passer par ces peines que ceux dont la nature a manqué le cœur ; je veux dire, que c'est un vice dans son ouvrage, que cet excès de sensibilité qu'elle y laisse. Sa regle générale est plus douce, & les amans abandonnés, en sont quittes pour quelques chagrins que le moindre amuse-

ment écarte, & qui ne s'apperçoit que dans ceux qui ne veulent pas se gêner; je ne sçais même si le plus grand nombre n'en est pas quitte à moins : quoiqu'il en soit, pour payer votre petite histoire par une autre, je vais vous raporter un exemple sur lequel vous pouvez, presque à coup sûr, tirer l'horoscope de votre maîtresse, en cas que vous deveniez infidele.

J'étois il y a quelques jours à la campagne, chez un de mes amis : nombre de Dames & de Cavaliers s'y étoient rassemblés. Il me prit fantaisie, un matin, d'aller me promener seul dans le bois de la maison : je m'enfonçois déja dans les routes les plus obscures, quand la pluye me surprit; pour l'éviter, je courus vers un cabinet que je vis assez près de moi. J'allois y entrer, quand j'entendis parler : je prêtai l'oreille; c'étoient deux Dames de notre compagnie, qui s'y étoient apparemment refugiées avant moi. L'une d'elles, un moment après, poussa quelques soupirs qui me donnerent la curiosité d'en apprendre la cause. Je suis jeune, ces soupirs me présageoient de l'amour; je crus qu'il seroit bon de voir

comment ces deux femmes en traiteroient à cœur ouvert : j'en pouvois tirer des conséquences générales, & m'instruire moi-même, en cas d'accident, du plus ou moins de sûreté qui se trouvoit dans les petites façons extérieures du sexe. Hélas ! ma chere, *dit la Dame*, qui me sembloit avoir soupiré, ne me reproche point ma mélancolie ; ne sçais-tu pas que Pyrame est absent, & que je ne le verrai de six mois. Ah ! *répondit l'autre*, en éclatant de rire, gageons que ton cœur a pillé ce ton-là dans Cléopâtre. Que tu es folle à contre-tems, dit l'affligée, si tu étois à ma place, tu n'aurois pas le mot pour rire. Ne te fâche pas, ma bonne, repliqua l'autre ; je t'avouë que j'ai ri d'étonnement : tu ne dois voir ton amant de six mois ; tu te prépares, ce me semble, à gémir autant de tems ; il n'est pas jusqu'au son de ta voix que tu n'ayes mis en deüil : cela m'a paru singulier. Je connois bien cette espece d'amour languissant & tous ses devoirs, mais franchement je n'ai pas cru que ce fût celui dont le cœur se servît dans l'occasion. Je l'ai pris pour cet amour qu'on

imprime, dont on remplit de gros volumes de Romans: & tu te joües à mourir de fatigue, si tu veux imiter ces amantes que ce fou de la Calprenede a faites avec une plume & de l'encre. Il faut s'imaginer, ma chere, qu'un cœur romanesque fournit plus d'amour lui tout seul, que n'en fourniroit tout Paris ensemble. Ne prens pas ce que je te dis pour un manque d'expérience; nous sommes seules. Au moment où je te parle, j'aime; mon amant est absent, non pas absent comme le tien, qui n'est allé que chez son pere; il est à l'Armée; le voilà bien en risque; il pleuroit en me quittant; je pleurai de même, & les larmes m'en viennent encore aux yeux. Tout cela est à sa place; mais, ajoûta-t-elle, en riant, je veux dire, en mariant une folie plaisante avec ses pleurs, je verse des larmes, & n'en suis pas plus triste; bien au contraire, ma chere, je ne pleure que parce que je m'attendris; mais mon attendrissement me fait plaisir, & les larmes qu'il amene, sont en vérité des larmes que je répands avec goût. Je ne sçais pas si tu comprens comment cela s'ajuste; je

ſuis tendre autant qu'on peut l'être. Je tremble pour mon amant ſans inquiétude, je le déſire ardemment ſans impatience ; je gémis même ſans être affligée, & tous ces mouvemens ne me ſont point à charge ; ſouvent je les réveille, de peur d'être oiſive ; ils me ſuivent où je vais ; ils ſe mêlent à mes plaiſirs ; ils ne les rendent que plus touchans ; c'eſt comme une proviſion toute faite de réflexions douces, qui ne m'en tiennent que plus diſpoſée à la joye, quand j'en trouve. Je me dis à moi-même ; je fais la paſſion d'un homme aimable ; cette idée me flatte, c'eſt une preuve de mérite, je m'en eſtime avec plus de ſûreté de conſcience, & je ne ſuis pas fâchée de trouver alors ſur mon chemin un hommage de petits ſoins : je m'en amuſe ſans ſcrupule ; ils me répetent ce que je vaux : je les encourage quelquefois par un coup d'œil, un geſte, un ſouris, & je te jure enfin, que mon amant ne m'eſt jamais plus cher, que quand je me ſuis prouvé, qu'il ne tient qu'à moi de lui donner des rivaux. A leur égard, je ne les aime point, ce me ſemble ; cependant ils me plaiſent ;

mon amour propre a de l'inclination pour eux : mais je ſens bien confuſément qu'eux & mon cœur n'ont rien à démêler enſemble ; voilà tout ce que j'en puis dire, & voilà comme on aime, ma chere : crois-moi ; regle-toi là-deſſus : & que deviendrois-tu donc, ſi ton amant venoit à changer? Ah! de quoi parles-tu là, s'écria l'autre ! ah, mon Dieu ! tout me frémit. Lui, changer ! toi qui aimes ſi fort à ton aiſe, comment te ſauverois-tu de la douleur la plus vive, & peut-être du déſeſpoir, s'il t'arrivoit ce que tu me fais craindre ? Eh, que me dis-tu, répondit l'autre ? avec ta douleur la plus vive, & ton déſeſpoir ; du dépit encore paſſe. Du dépit, juſte Ciel ! du dépit pour une perfidie, dit l'autre Dame. Oh, je n'en ſçais pas davantage, reprit ſon amie ; & je n'ai jamais connu d'autre accident en pareil cas : je te parle bien naturellement, comme tu vois; mais je t'aime, & tu as beſoin d'inſtructions.

Et je vais, pour te la donner plus ample, te faire un abregé ſuccint de mes petites avantures.

A neuf ans on me mit dans un Couvent, avec intention de m'engager à

des voeux : j'avois une sœur aînée à qui mes parens destinoient leur héritage : ils crurent devoir commencer de bonne heure à me soustraire du monde, afin que l'ignorance de ses plaisirs, m'empêchât de les regretter, & que la victime, dans un âge plus avancé, ignorât du moins tout ce que lui déroboit son sacrifice ; j'y restai trois ans avec tranquillité, & j'y reçûs une éducation devote, qui porta plus sur mes manieres, que sur mon cœur ; je veux dire, qui ne m'inspira point de vocation : mais qui me donna l'air d'en avoir une. Je promis tout autant qu'on voulut que je serois Religieuse : mais je le promis sans envie de la devenir, & sans dessein de ne pas l'être. Je vivois sans réflexion ; je m'occupois de mon propre feu ; j'étois étourdie & badine ; je joüissois de ma premiere jeunesse, & je m'amusois de tout cela, sans en désirer davantage.

Il est vrai que ce cœur vuide de goût pour la clôture, & qu'on n'avoit pû tourner à l'amour de la Regle, quoiqu'il ne souhaitât rien encore, sembloit deviner par son agitation folâtre, qu'il étoit d'agréables mouve-

mens qui lui convenoient, & qu'il attendoit que ces mouvemens lui vinssent; & l'accident que je te vais dire me débroüilla tout cela.

Une de nos petites Pensionnaires tomba malade : sa mere, qui l'aimoit beaucoup, ne voulut point la confier aux soins du Monastere; elle vint la chercher, & demanda à me voir, parce que mes parens l'en avoient priée. Je fus donc au parloir; & j'y perdis sur le champ mon ignorance.

J'y vis un Cavalier; c'étoit le fils de la Dame en question : nos yeux se rencontrerent; je sentis ce qu'ils se dirent, sans être étonnée de la nouveauté du goût que j'avois à voir ce jeune homme; & la conversation que mes yeux eurent avec les siens, n'eut de ma part aucun air d'apprentissage. Si je péchai, ce fut par un excès d'éloquence, dont à present je retranche un peu dans l'occasion; je n'ai point appris à mieux dire que j'aime : j'ai seulement appris à le dire un peu moins.

La Dame, qui emmenoit sa fille, me parla conformément aux instructions que mes parens lui avoient données; me vanta les charmes du Cloî-

tre, & mit sa main dans sa poche, pour chercher des lettres qu'elle devoit me rendre de la part de ma mere. Heureusement elle les avoit oubliées; son fils s'offrit sur le champ de me les apporter, & avant qu'il eût parlé, j'avois déja compris & souhaité ce qu'il devoit dire. Je l'en remerciai par un regard, dont je vis bien qu'à son tour il avoit senti la nécessité, puisque je lui trouvai déja les yeux sur moi.

Enfin, ma chere, après quelques discours fatiguans, sa mere sortit, avec promesse de renvoyer son fils me porter mes lettres; & de mon côté, je m'en allai dans ma chambre donner du progrès à mes sentimens, les goûter à l'aise, & contempler l'image de mon vainqueur. Au retour de ma méditation, on ne me vit plus, ni si badine, ni si vive; mais en revanche, j'étois négligente & distraite; non que j'eusse perdu ma gayeté: mais elle se répandoit moins au dehors. Je joüissois d'un plaisir secret qui m'occupoit, tant qu'il arrêtoit ma dissipation; & pour vacquer à mes petites réflexions, j'oubliois tout le reste.

Cependant, le jeune homme re-

vint ; il me demande ; une Religieuse me suit au parloir. Que je la haïssois là ! mais le hazard m'a toujours servi assez fidelement : une Sœur Converse vint pour parler à ma Religieuse, cela nous fit un moment de liberté, dont le Cavalier & moi profitâmes, parce que nous en étions tous deux également avides ; il me glissa adroitement avec mes lettres, un billet qu'un serrement de main m'avertit être mysterieux ; ma main lui redit aussitôt que j'entendois la sienne. Je rougis pourtant de ce geste mis en replique ; il le vit, & pour m'enhardir, le petit fripon me baisa la main. Ce qui est de plaisant, c'est qu'effectivement j'en devins moins honteuse ; mais mon importune compagne, la Religieuse, retourna la tête à l'instant le plus interessant de notre action ; elle en surprit toute l'ardeur sur le visage du jeune homme, & tout le consentement sur le mien ; & la Nonne commença à rougir, où j'achevois de le faire.

Monsieur, *dit-elle au jeune homme*, en me retirant de la grille, Madame votre mere ne vous a point donné cette commission. Il est vrai, Madame,

répondit-il; mais une si belle main, & mon âge me l'ont donnée; & je n'ai pas cru que ce fût un mal que de les en croire. Pour moi, ma Mere, *répondis-je*, je n'ai pas eu le tems d'arrêter Monsieur. Allez-vous en, Mademoiselle, me repartit-elle: Vêpres sonnent; vous ferez mieux de vous y rendre.

Je fis alors une révérence, où, à travers beaucoup de modestie, j'enveloppai je ne sçais quel air content de mon amant, qu'il dut comprendre, & je me retirai plus curieuse qu'inquiette des suites de l'aventure, & dans une impatience extrême de lire mon billet; il me parut charmant, peut-être l'étoit-il: je le gardai comme un trésor, où je puisois dans mille momens du jour une agréable vanité: je me regardois comme une personne importante; je n'avois besoin que de le toucher pour m'estimer, & pour tressaillir de joye. On veilla deslors mes actions de plus près; mais au bout de quelque tems je me vis libre par la mort de ma sœur. On me vint reprendre au Couvent: mon amant eut la liberté de me voir; ma nouvelle situa-

tion me ravit au point que j'en étois comme étourdie : les moindres visites étoient pour moi des plaisirs sérieux ; un rien m'étoit beaucoup, ou quelque chose ; mon amour même augmenta à proportion ; la journée ne suffisoit pas à sentir ma satisfaction.

Voilà quelle j'étois, quand les empressemens de mon amant baisserent, & quand enfin j'appris qu'il les portoit ailleurs. Je te l'avoüe, ma chere, le jour où l'on m'en confirma la nouvelle, je fus bien une bonne heure où il me sembla que tout étoit désert dans le monde, & que tout m'avoit abandonnée. Dans cette détresse, il me vint compagnie ; le monde à mes yeux se repeupla ; mon chagrin s'affoiblit ; je me crus moins délaissée ; deux jeunes gens me firent des mines que je trouvai sinceres ; je me sentis réconfortée, & je pris tant de courage dans cette soirée, que lorsque la compagnie sortit, je me félicitai de mes nouvelles conquêtes, sans me ressouvenir que, trois heures avant, je regrettois la perte d'une ... Cette dame en étoit là de son discours, quand je fis par mégarde un petit bruit qui la fit taire. Re-

mettons le reste, dit-elle, à une autre fois, il te divertira. Je me sauvai là-dessus, avec dessein de guetter l'occasion de sçavoir la suite de l'histoire ; je l'ai sçûe ; & comme cette lettre est déja très longue, ce que j'ai appris sera le sujet d'une autre. Bon jour.

---

*Suite de la Lettre de M. M***.*

NOn, mon cher, je ne vous manquerai point de parole ; je vous ai promis la suite de l'histoire en question ; vous souhaitez que j'entre d'abord en matiere, & je commence.

Je vous ai dit qu'un petit bruit que je fis, avoit interrompu la Dame qui parloit, & qu'elle étoit sortie du cabinet avec sa tendre compagne, dans le dessein de continuer une autre fois son discours. Le lendemain je les épiai si bien toutes deux, que je les vis sur le soir se prendre sous le bras, & se retirer dans le cabinet, d'où j'avois tout entendu la veille ; je me glissai donc à ma place, & je crois être obligé de vous conter la nouvelle conversation qu'elles eurent ensemble, avant que

la Dame, qui avoit commencé son histoire, la poursuivît.

Hé bien, ma chere, dit la Dame folâtre à son amie, comment as-tu passé la nuit? Mon Dieu! répondit l'autre, j'ai honte de te le dire. Ah! j'entends, reprit l'amie; je sçais ta nuit par cœur; je la lûs hier en me couchant. Tu l'as lûë? tu rêves, dit l'autre. Non, je te dis vrai, repartit-elle; je lisois hier *Cassandre*; l'Auteur suppose son amant absent, & j'en étois aux agitations qui tourmentoient son cœur pendant la nuit; ainsi tu vois bien que je dois sçavoir l'histoire du tien; car apparemment il n'a pas dérogé, & l'exercice de toutes ces nuits-là est uniforme. Tiens, je te dirois de la tienne le commencement, le milieu & la fin, par ordre alphabétique: gageons que c'est d'abord une réflexion cruelle qui produit un soupir douloureux, ou bien, si tu le veux, c'est le soupir qui précede la réflexion; car les cœurs de ton espece soupirent souvent d'avance, en attendant de sçavoir pourquoi.

Il en est d'eux là-dessus, comme de ces Poëtes qui font la rime avant

que d'avoir trouvé la raiſon ; mais d'ordinaire, c'eſt la réflexion qui produit le ſoupir ; le ſoupir à ſon tour eſt le pere d'une apoſtrophe à l'amant abſent : cher Pyrame ! quand le Ciel permettra-t-il que je te revoye ? En voilà l'exorde : après, on ſe parle à ſoi-même ; ô fille, ou femme infortunée ! *&c.* enſuite, il y a des poſes, je veux dire, qu'on ſe taît, qu'on parle, qu'on s'agite ; une famille de nouveaux ſoupirs naît encore de tout cela ; ils ont auſſi pour enfans de nouvelles apoſtrophes à la nuit, au lit où l'on repoſe, à la chambre où l'on eſt ; car dans cet état le cœur fait inventaire de tout : dis-moi la vérité ; voilà la généalogie des actions de ta nuit ; voilà du moins comment l'original en eſt dans *Caſſandre.* A la pointe du jour tu t'es endormie d'abbatement, & je gage encore que ton ſommeil étoit orageux, nuiſible à l'eſtomac, par la quantité des ſoupirs qui l'ont gonflé.

Après tant de railleries, répondit l'autre Dame en ſouriant, (car ſans la voir, je devinois par ſon ton qu'elle ſourioit,) tu ne merites pas que je te confie ce que j'ai ſenti cette nuit. Ah !

ma toute bonne, repartit l'autre, rends-moi compte, je t'en prie, si tu n'as pas été si tourmentée qu'à l'ordinaire, c'est une fortune que tu me dois : je t'ai donné des remedes qui t'ont soulagée ; parles.

As-tu observé, dit l'autre Dame, l'empressement que *Alidor* marquoit hier au soir pour moi ? Oüi, sans doute, dit sa compagne, & ma vanité commençoit à souffrir un peu de voir tes appas préferés aux miens ; (car tu sçais que voilà la regle entre nous autres femmes.) Quand deux Cavaliers ont paru se disputer l'honneur de me plaî-re, leur hommage m'a racommodée avec toi : je t'ai pardonné *Alidor* en leur faveur ; je t'avouë qu'alors je t'ai perduë de vuë, & que mon acquisi-tion m'a fait oublier la tienne. Hé bien ! continuë, qu'est-il arrivé de cet empressement ? mais, dit l'autre, il est arrivé .... j'ai de la peine à te l'a-voüer. Que signifie cela ? répondit son amie ; Pyrame est-il sorti de ton esprit ? N'aimes-tu plus qu'*Alidor* ? je te loüe-rois de ce double impromptu, si tu n'avois que quatorze ans : je t'ai déja dit qu'à cet âge mon cœur avoit joüé

le même tour à sa premiere inclination; mais à vingt-cinq ans, ma chere, ce n'est plus là pour nous qu'un tour d'enfant : changes, sois volage, quand le cœur t'en dira; à la bonne heure : mais tu n'as pas tant besoin de sçavoir changer de penchant, que tu as besoin de sçavoir changer ta façon d'en prendre. Tu aimois *Pyrame*; il étoit absent; tu t'étois ensevelie dans la douleur: voilà ce qu'on appelle l'amour pris de travers. *Alidor* le chasse subitement de ton cœur, c'est quelque chose; & cela marque qu'on peut te conduire à mieux; mais si tu recommences avec ce dernier un cours de tendresse pareil à celui que tu quittes; si tu vas avec lui doubler encore *Cassandre ou Cléopâtre*, plus de commerce entre nous, je me retire; aussi bien je m'imagine que tu as des devoirs solitaires à remplir, des réflexions à faire sur la honte de ton amour naissant : tu n'as qu'à dire, & je te laisse, sur le champ, la liberté d'être honteuse à ton aise : mais si tu veux être raisonnable, faire le profit de ton amour propre & de ton cœur, aimer *Alidor*, parce qu'il te plaît, en te conservant *Pyrame*, parce qu'il

t'aime : oh ! tu feras de ce monde : je fuis toute à toi, & je te continuë mes confeils pour ta converfion.

En vérité, tu n'es qu'une étourdie, répondit alors l'autre Dame : tu ne m'as pas donné le tems de m'expliquer, & depuis que tu caufes, tu n'as combattu que tes chimeres, & point du tout mes idées. Et qu'importe? reprit l'autre : j'y ai toujours gagné, puifque je fuis femme, & que j'ai parlé longtems ; mais quelle eft donc ta penfée ? La voilà, répartit fon amie ; c'eft que, Dieu me pardonne, il me fembloit cette nuit que j'aimois *Pyrame* fans douleur, tout abfent qu'il eft, & qu'*Alidor* me plaifoit encore, fans que je l'aimaffe. D'abord cela m'a fait peur, à caufe de ce pauvre garçon qui eft éloigné de moi : je craignois de lui faire tort ; mais, autant qu'il m'en fouvient, cela faifoit dans mon cœur un mélange d'amour & de vanité, qui reffembloit affez à ce que tu m'en enfeignes. J'ai perdu quelque tems à m'examiner, par fcrupule pour l'abfent ; mais j'ai vû qu'il n'entroit rien là-dedans contre fes interêts : en effet le chagrin que j'avois en l'aimant ne lui rapportoit

rien. Oh ! si fait, si fait; il lui rapportoit, reprit son amie, en souriant; ce chagrin-là n'étoit qu'un dévoüement de ton ame à une fidélité éternelle, & cela ne vaut rien : laisse-la hardiment mourir, cette fidélité; il n'y a que les dupes qui en font leur objet; je suis très-contente de toi; à tes scrupules près, tu marches à pas de géant dans la bonne voye; avance, & ferme les yeux.

Tu as beau dire, reprit l'autre; je me reproche encore quelque chose; mais, si *Alidor* continuë à m'en vouloir, j'espere que cela se passera. Bon! dit son amie; puisque tu vas jusqu'à l'esperer, cela vaut fait; jamais ces esperances-là ne trompent. As-tu vû ce matin *Alidor*? Je le quitte, il n'y a qu'un moment, dit-elle; il est venu sçavoir tantôt si j'étois levée. Tu l'étois sans doute, reprit sa compagne. Point du tout, repartit-elle; comme je n'ai point fermé l'oeil de toute la nuit, j'ai tâché de m'assoupir ce matin; car tu sçais qu'on est à faire peur, quand on n'a point dormi. Comment, s'écria l'autre; tu crains déja de faire peur. Oh! mon enfant, ton cœur a fait un

coup de maître ; le mien ne ſçait rien de plus fin. N'importe, reprit la Convertie ; tu feras bien de m'achever ta vie, cela me fortifiera. J'y consens, dit ſon amie ; auſſi bien l'habitude d'aimer languiſſamment t'a laiſſé je ne ſçais quelle bigoterie de langage, dont je veux te défaire. Cela me fortifiera, dis-tu. A t'entendre, on diroit d'une dévote, qui fait une action libertine. Tu ris ; mais je veux mourir, ſi cela ne reſſemble . . . A propos, de ma vie, où en étois-je ? Aux conquêtes que tu fis un ſoir, lui dit l'autre Dame, & qui te firent oublier ſubitement l'inconſtance de ton premier amant : nous y voilà, reprit l'autre.

Je fus le reſte de la ſoirée dans une ſituation de cœur, qui par intervalles, me fourniſſoit des ſecouſſes de joye incroyables. Les deux jeunes gens, qui s'étoient déclarés pour moi, me revenoient dans l'eſprit avec leurs petites façons ; à cela ſe joignoit une apparition ſubite des plaiſirs de coquetterie que me vaudroit leur amour. Quelle vuë, ma chere, pour une fille, & pour une fille de mon âge ! auſſi je n'y pouvois tenir, & je treſſaillois

entre cuir & chair tout autant de fois que cela me paſſoit dans l'eſprit. Cela ne m'y paſſoit cependant que d'une façon très-confuſe, parce que la préſence de mon pere & de ma mere me gênoit; j'en reſervai donc l'examen, & j'en fis ma tâche pour la nuit.

Quand il fut l'heure de ſe coucher, je volai dans ma chambre pour me déshabiller & pour me voir: oui, pour me voir; car j'étois preſſée d'une nouvelle eſtime pour mon viſage, & je brûlois d'envie de me prouver que j'avois raiſon. Tu penſes bien que mon miroir ne me mit pas dans mon tort; je n'y fis point de mine, qui ne me parût meurtriere; & la contenance la moins façonnée de mes charmes pouvoit, à mon goût, achever mes deux amans.

Te ferai-je le détail de mes petites grimaces? nous ſommes toutes deux du même ſexe, & je ne t'apprendrai rien de nouveau: tantôt c'eſt un mixte de langueur & d'indolence, dont on attendrit négligemment une phyſionomie; c'eſt un air de vivacité dont on l'anime, d'uſage & d'éducation dont on la diſtingue; enfin ce ſont des yeux qui joüent toutes ſortes de mou-

vemens ; qui se fâchent, qui se radoucissent, qui feignent de ne pas entendre ce qu'on voit bien qu'ils comprennent ; des yeux hypocrites, qui ajustent habilement une réponse tendre ; à qui cette réponse échape, & qui la confirment par la confusion qu'ils ont de l'avoir faite.

Voilà en gros les aspects sous lesquels je m'admirai pendant un quart d'heure : je me retouchai cependant sous quelques-uns : non que je ne fusse bien ; mais pour être mieux : après quoi je me couchai remplie de sécurité sur l'avenir ; mais je me couchai sans envie de dormir : j'avois trop bonne compagnie d'idées ; les deux jeunes gens, leurs tendres dispositions, ma gloire présente & future, la bonne opinion de moi-même, tout cela me suivit au lit.

Je me mis donc à rêver, & à faire mille projets de conduite : j'arrangeois les discours de mes amans & les miens ; j'imaginois des incidens ; je troublois leur repos, je les calmois ; j'inventois des caprices, dont je me divertissois de les voir dépendre : & toute jeune que j'étois, je commençois à comprendre

là

la valeur de nos inégalités d'humeur avec les hommes : je jugeois qu'elles nous varioient à leurs yeux, & nous exposoient sous differentes formes dont l'inconstance les obstinoit à nous fixer dans la bonne ; mais qu'il ne falloit pas qu'ils pussent s'en assurer ; & qu'ainsi leur tems se passoit à nous chercher, & à ne nous trouver, comme ils souhaitoient, qu'à la traverse.

Voilà, ma chere, jusqu'où portoient alors mes lumieres naturelles : enfin, mon enfant, le sommeil me prit au milieu de toutes ces idées, & je m'endormis sans m'en appercevoir.

Le jour vint ; je ne m'étois pas trompée ; nos deux jeunes gens étoient blessés. A mon égard, j'étois saine & sauve, & je n'avois encore que ma vanité d'intriguée.

Mais l'amour est comme un mauvais air que nous portent les amans qui nous approchent. Un des miens fut deux jours sans venir au logis ; mon cœur s'avisa naïvement de s'en appercevoir ; je ne m'amusai point à me le vouloir cacher ; c'eût été trop de peine, & je hais l'embarras qui ne mene à rien. Je pris la chose tout comme

mon cœur me la donnoit ; je vis qu'il avoit de l'amour, j'y acquiesçai.

Tu ne le croiras peut-être pas : mais rien ne nuit tant à l'amour que de s'y rendre sans façon. Bien souvent il vit de la résistance qu'on lui fait, & ne devient plus qu'une bagatelle, quand on le laisse en repos. Telle que tu me vois, je suis un peu Philosophe, moi. Tiens, j'ai trouvé que la raison nous rend nos plaisirs plus chers en les condamnant. Si l'on s'y arrache, on en souffre, & en souffrant, on croit se refuser à des délices ; le plus court pour en perdre le goût, c'est de se les permettre, je dis, quand ils ne choquent pas absolument les mœurs que doit avoir une honnête femme du monde ; car je ne suis pas une libertine au moins ; mais se pardonner quelque amour dans le cœur, n'est pas un si grand crime ; & je t'avoüe d'ailleurs que je n'espererois rien de bon de la conduite d'une femme qui combattroit un grand penchant dont elle se voit prévenuë ; si le penchant l'entraîne, gare qu'il n'en fasse ce qu'il veut : car elle est bien fatiguée, & ne peut gueres ménager de conditions avec son

vainqueur. Il n'eſt point de gens plus extrêmes dans leurs excès, que ceux qui l'étoient dans leurs ſcrupules ; ils vont toujours plus loin que la tentation ne leur propoſoit ; elle n'a du moins qu'à ſe préſenter pour être obéie.

Voilà un échantillon de ma Philoſophie, & je te le donne pour excuſer ma façon d'agir avec cet amour naiſſant dont je m'apperçus.

Celui de qui je le tenois vint le lendemain ; il entra dans le moment que je m'occupois à le ſouhaitter. Comme il me ſurprit, je n'eus pas le tems de m'empêcher d'être ingénuë ; je déſirois de le voir, je le reçus en conformité ; en un mot, il connut qu'il me faiſoit plaiſir, il en devint plus aimable ; car en amour, pareille découverte donnera toujours de nouvelles graces à l'homme d'eſprit qui la fait.

Le nouvel agrément qu'il prit ne m'échappa pas ; mon cœur n'en perdit rien ; il lui en tint compte, & je ne vis qu'avec plus de complaiſance une paſſion qui s'augmentoit des faveurs qu'on lui faiſoit.

Quelques viſites qui vinrent alors

abrégérent le bon accueil qu'il recevoit de moi : non que je lui eusse dit que je l'aimois : j'avois été plus modeste, sans être pourtant moins claire, & j'en avois glissé l'aveu sous des plaintes assez empressées de son absence.

On nous interrompit donc ; j'allai recevoir la compagnie qui venoit, & avec laquelle il sortit trois heures après.

J'oubliois à te dire que son rival en étoit, de cette compagnie ; sa présence écarta, sans les renvoyer, les sentimens de préference que j'avois pour le premier de ces deux adorateurs. Risquer d'en perdre un, par trop de naïveté pour l'autre, c'étoit jouer un trop gros jeu, & je n'étois pas d'humeur à ruiner les plaisirs de ma vanité, en faveur de ceux de mon amour.

D'ailleurs, j'étois un peu fâchée que ce jeune homme préféré m'eût fait un larcin de mon secret, quand il m'avoit surprise ; & comme il n'entroit pas dans mes petites maximes, que sa certitude lui durât long-tems, je me déterminai, tout d'un coup,

à le dérouter, en fêtant ſon rival.

Trois ou quatre minauderies, tant en geſtes qu'en paroles, corrigerent le premier de ſa ſécurité, & firent germer l'eſpoir dans le cœur du ſecond : de-là, je vis naître des nuages ſur le viſage de l'un, & la ſérénité ſur le viſage de l'autre.

La paix en ſouffrit ; le favoriſé railloit le malheureux, il abuſoit inſolemment de ſa fortune ; & le malheureux répandoit un eſprit d'envie ſur tout ce qu'il répondoit : mais d'une envie douloureuſe, plus humiliée que bruſque.

Cela me toucha ; l'amour dans mon cœur plaida ſa cauſe , & la gagna ; mais ſi adroitement que j'avois déja ſoulagé la douleur de ce pauvre garçon, quand je croyois en être encore à décider du parti que je devois prendre.

Voilà les ſurpriſes de l'amour : mais t'avoüerai-je toutes mes folies ? Ce ſoir-là, je fis & défis pluſieurs fois la même choſe, tombant tour à tour d'un acte de pur amour, dans un acte de vanité ; je ne crois pas qu'il y ait rien de ſi divertiſſant.

Cependant l'heure de se retirer vint, & mes deux amans sortirent plus piqués, & plus incertains que jamais de leur destinée. Quand je les vis partir, j'étois bien tentée de finir la scene à la satisfaction de mon amour; il n'étoit question que d'un petit tour de gibeciere, du moindre petit clin d'œil, fait en cachette & reçû de même. Je ne sçais pas comment je m'en abstins, en voyant l'air mortifié de celui que j'aimois; mais je regardai ailleurs par un esprit de ménage sur mes plaisirs. Je me dis qu'il falloit en réserver pour le lendemain, & que, si mon amant partoit consolé, je m'ôtois la douceur de joüir plus au long de son inquiétude, & de l'effet de mes bontés.

Je passai la nuit à merveille; il y avoit long-tems que je ne m'occupois plus à rêver éveillée; j'avois pris de cet amusement-là jusqu'à satiété, & je n'y trouvois plus rien de piquant; en effet il n'est bon qu'à des filles novices. Devines qui me rendit visite le lendemain. L'amant de Couvent, mon infidele. Devines encore ce qu'il m'arriva, quand on me l'annonça: t'y attendrois-tu? Le cœur me battit.

Mais, mon enfant, je ſonge qu'il ſe fait tard, dit-elle, en s'interrompant; on peut nous attendre pour dîner; remettons le reſte à tantôt.

Et vous, mon cher, vous voulez bien que je m'interrompe auſſi, avec promeſſe de vous dire la ſuite, à condition que je l'apprendrai.

---

*Suite de la Lettre de M. M***.*

JE vais enfin vous rapporter le dernier entretien des deux Dames en queſtion. Je ſors actuellement de ma niche, & elles du cabinet d'où je les ai entenduës : vous vous ſouvenez ſans doute de la différence de leur caractere.

L'une eſt une coquette badine, qui, quand un amant lui plaît, n'y ſçait d'autre façon que de l'aimer, que de l'oublier ſans y tâcher, quand il l'oublie; & quand il eſt abſent, que de ſe divertir, en l'attendant, des cœurs étrangers qui lui viennent; & d'employer, dans cet agréable exercice de coquetterie, le tems qu'une autre don-

neroit au déſir impatient de revoir ce qu'elle aimeroit.

C'eſt une femme dont le cœur, en amour, eſt fermé à toute impreſſion fâcheuſe, acceſſible à toute impreſſion agréable autant de fois que le hazard le veut; un cœur enfin qui tire parti de tout, qui devenu tendre pour un objet, ne renonce pas pour cela aux autres; mais qui retient pour ſa vanité ceux dont ſon penchant ne s'accommode pas, & qui ſouvent même dans le même jour, ſe trouve ſenſible autant de fois qu'il eſt coquet.

La compagne de la Dame que je viens de peindre, eſt d'un caractere tout oppoſé; c'eſt une femme dont le cœur eſt plus ſage & plus neuf, & qui paroît avoir toujours regardé l'amour comme un péril, dont elle avoit honte de s'approcher; mais le péril apparemment l'a pourſuivie, & comme on fuit avec pareſſe ce que l'on fuit à contre-cœur, le péril l'a ſurpriſe; elle aime.

Oh! vous ſçavez que plus une femme a craint l'amour, plus ſcrupuleuſement le ſert-elle, quand les forces lui ont manqué, & qu'elle ne peut

plus s'en défendre; c'eſt en aimant de tout ſon cœur qu'elle ſe délaſſe de la fatigue qu'elle a ſoufferte en combattant; mais elle aime, comme un autre remplit un devoir, je veux dire avec une exactitude de ſentimens, qui n'eſt jamais un défaut, & dont elle ſe fait comme une obligation religieuſe.

L'amant eſt-il abſent pour un demi jour? il faut y rêver ſolitairement, fuir ou défier toute occaſion qui oſeroit réjouir.

Revoit-on cet amant? il faut un épanchement modeſte de tendreſſe; mais cependant plus tendre que ne pourroit être une joye libertine: il faut ſoupçonner cet amant de n'avoir eu ni l'air, ni le cœur aſſez mortifié pendant ſa courte abſence, & perdre ſes ſoupçons, après avoir eu le plaiſir de ſa juſtification; lui jurer après, cent fois, qu'on l'aimera toujours; car cette répétition de ſermens n'eſt que dans les paroles; mais le ſentiment en eſt toujours nouveau.

Enfin il entre dans la tendreſſe d'une femme de ce caractere une infinité d'autres petites formalités, qui ſont de l'invention des cœurs qui

étoient ſages & timides avant que d'être tendres.

Telle eſt donc la Dame à qui ſa compagne a déja raconté une partie de ſes avantures : elles prirent enſemble le chemin du cabinet, & moi celui de mon boſquet.

Quel livre as-tu dans ta poche, dit la coquette, en ouvrant la converſation ? c'eſt *Pharamond*, répondit-elle : *Pharamond*, s'écria l'autre ! quoi ! pendant que je travaille à ta converſion, & qu'elle eſt plus d'à moitié achevée, tu lis encore des livres hérétiques ! Donne-moi ce livre ; je te défends d'en lire de pareils, ſous peine de ma colere ; donne, te dis-je : tu n'as pas encore la tête aſſez forte pour ſoutenir l'air dangereux qu'on y reſpire.

Il me ſemble que ſi, répondit l'autre, & je t'aſſure que ce matin mon cœur a déja critiqué dans les amans de *Pharamond*, des lenteurs, des timidités, des fiertés, qui autrefois étoient tout-à-fait de mon goût. J'ai trouvé que ces gens-là s'amuſoient trop à ſe reſpecter, à ſe fâcher, ou à ſe plaindre ; & que les meilleures occaſions périſ-

ſoient entre leurs mains : tu vois bien que de pareilles remarques ne menacent pas de rechûte.

Ta critique eſt judicieuſe, reprit l'autre : effectivement, ſi toutes ces folies étoient d'uſage, & ſi les amans d'aujourd'hui ſe balottoient comme ceux-là, le mariage ſeroit aſſez inutile ; car on ne ſeroit d'accord qu'après quatre-vingt ans de martyre.

Abrege tes réflexions, dit ſa compagne, pour m'achever ta vie ; je ne ſuis venuë ici que pour l'entendre : tes coquetteries m'ont d'abord fait peur ; mais à préſent la comédie m'en plaît.

Je te la donne aujourd'hui, reprit l'autre : mais j'eſpere que tu la joueras bientôt toi-même: achevons mes avantures, puiſque tu le veux : il ne m'en reſte pas beaucoup : mais je travaille tous les jours à les augmenter.

J'en étois, je penſe, à mon amant de Couvent, qui s'aviſa de me rendre viſite, quand je ne ſongeois plus à lui.

Le petit infidele avoit entendu parler de mes conquêtes. Le don de mon cœur autrefois lui avoit paru plus agréa..e qu'important : il en avoit oublié la tendreſſe ; mais il avoit oublié

de l'eſtimer ; & franchement, quelque aimé que ſoit un amant, quelque amour qu'il ait lui-même, s'il n'eſt glorieux d'avoir acquis le nôtre, c'eſt un amant manqué.

Ce n'eſt pas aſſez qu'il ſoit glorieux de nous paroître aimable ; il faut qu'il le ſoit de nous l'avoir paru plus que d'autres, qui aſpirent à le paroître auſſi bien que lui. Ses rivaux, en lui exagérant ce qu'il vaut, quand il en triomphe, l'avertiſſent de ce que nous valons nous-mêmes : cette derniere leçon tient ſon amour en reſpect, & ſon orgueil en haleine : il a eu l'honneur de la préférence ; cela ne lui ſuffit pas ; il reſte que cette préférence lui ſoit continuée.

Il ne s'étoit rien paſſé de ſemblable avec mon inconſtant, quand nous nous étions aimés ; mais on ne lui eut pas plûtôt dit que j'avois deux eſclaves à ma ſuite, & que mes appas étoient en haute réputation, qu'il jugea que c'étoit un beau coup à faire, s'il pouvoit ratraper les droits qu'il avoit eus ſur mon cœur ; mais il avoit eu ces droits ſur un cœur brute, ſur un cœur enfant.

Dans le Couvent j'avois regardé ſon amour comme un effet étonnant de mon mérite ; & le retour que j'avois eu pour lui, n'étoit qu'une admiration de moi-même, qui m'échauffoit : à quoi s'étoit jointe une curioſité puérile d'eſſayer mes yeux ſur un homme, & de voir ce qu'il en arriveroit ; de ſorte que je n'aurois jamais eu d'amour pour lui, ſans l'envie que j'avois euë d'en avoir pour qui que ce fût, pour ſçavoir ce que c'étoit ; mais mes deux dernieres conquêtes, & je ne ſçais combien de petits amours momentanés, qui naiſſoient autour de moi, par-tout où j'étois, m'avoient guerie de ces enfances ; je n'étois plus ſurpriſe d'être aimée, & je l'aurois été de ne l'être pas.

Ainſi mon infidele étoit bien loin de ſon compte ; & comme tu vois, de pareilles diſpoſitions ne lui faiſoient pas beau jeu.

Cependant je t'ai dit que le cœur me battit, quand on me l'annonça ; mais ce n'étoit qu'émotion d'orgueil ; encore cet orgueil ne le regardoit-il pas. Il revient, me dis-je auſſi-tôt ; ſans doute c'eſt le bruit que je fais qui

le ramene ; je ne me flatte pas, quand je crois valoir mieux qu'une autre ; il court dans le monde une eſtime publique en ma faveur ; le repentir de mon infidele en eſt la preuve.

Qu'en dis-tu ? pareille idée ne méritoit-elle pas bien une émotion ? le fripon entra donc ; peut-être crut-il que j'allois traiter froidement avec lui, & que trop fiere, pour lui rappeller ſon crime, je ſerois du moins aſſez mal-habile pour être ſérieuſe.

Mais qu'il s'abuſoit le pauvre garçon ! Ah ! vous voilà, mon cher enfant, lui écriai-je au milieu de ſa révérence ; vous avez la conſcience en peine, je gage, & vous craignez de mourir ſans mon abſolution. Allez, je ſuis bonne, & je vous la donne ; ma généroſité va plus loin, je vous permets l'honneur de rentrer dans mes fers ; vous ne vous y ennuyerez pas comme autrefois, & vous aurez bonne compagnie dans votre eſclavage.

Ma ſaillie le déconcerta ; il ſe priſoit aſſez pour ne s'y pas attendre, & rien n'eſt plus ſot, en pareil cas, qu'un homme vain qui ſe trouve innocent, où il ſe flattoit d'être coupable.

Je vis ſon embarras : une autre en auroit eu pitié ; mais pour moi je ne vaux rien dans ces occaſions. Eh, quoi ! mon brave, lui dis-je, vous voilà bien étourdi de ne me pas trouver fâchée ; rendez-moi compte de vos petits ſentimens de préſomption.

A cette demande, il me répondit par un bégayement ; je me mis à rire de toute ma force. A la fin je ne ſçais s'il ne ſeroit pas mort de honte, ou plûtôt de pure vanité confonduë, s'il n'étoit entré du monde : il ſe ſauva pendant les complimens.

---

*Suite de la Lettre de M. M***.*

QUelqu'un, qui l'autre jour entra dans ma chambre, quand je vous écrivois, m'empêcha de continuer notre hiſtoire : en voici la ſuite.

La Dame, qui raconte ſes avantures, dit que l'amant, que lui avoit ramené la réputation de ſes charmes, s'étoit ſauvé de ſes plaiſanteries, à la faveur d'une viſite qui ſurvint.

Il s'éclipſa ſi adroitement, continua-t-elle, que je ne m'en apperçus

pas : ſa retraite me fit rire, & je n'y ſongeai plus. Une Dame de la compagnie propoſa une partie de Comédie ; on me demanda à ma mere, & nous y allames ; j'y retrouvai mon fugitif ; il étoit dans une loge voiſine de la mienne, avec deux Dames, dont l'une me parut une brune fort aimable, ſans être belle ; c'étoit un de ces viſages de goût, dont les traits ont je ne ſçais quelle heureuſe irrégularité, & qui n'en valent que mieux de n'être pas beaux. J'ai toujours appellé ces phyſionomies-là, d'agréables fantaiſies de la nature, qui n'amuſent jamais les yeux qu'aux dépens du cœur. Oui, ce ſont de ces phyſionomies à part, qui ne reſſemblent à rien ; on aime à les voir, ſans s'aviſer de les craindre ; on les regarde avec un plaiſir de bonne foi, qui n'avertit pas de ce qu'il eſt. Il y a des viſages d'oſtentation, déclarés dangereux : quand on vient à les aimer, on n'en a point été la dupe, on avoit préſagé l'avanture ; mais les phſiyonomies dont je parle ; ne ſont point de fracas ; rien n'eſt d'abord plus familier : leur charme agit ſans faſte ; il ne

prélude pas avec un cœur, & l'on eſt tout ſurpris de ſe trouver un amour, dont on n'avoit pas eu la moindre nouvelle.

Tu ne te douterois pas des petites raiſons que j'ai de caractériſer ces friponnes de phyſionomies-là ; c'eſt que je connois leurs mauvais tours par expérience.

J'en ai rencontré une de cette eſpece ; je croyois, quand elle me plaiſoit, que c'étoit ſans conſéquence ; je le diſois par tout très-innocemment; celui qui la portoit vint un beau matin prendre congé de moi pour un petit voyage qu'il alloit faire. Juſques-là je ne l'avois cru que mon ami : quand il partit , je le trouvai mon amant ; mais il n'eſt pas tems d'en venir à lui.

L'aimable Brune dont je t'ai parlé me parut prendre quelque interêt au jeune homme en queſtion ; & le jeune homme fit tout ce qu'il put pour me faire remarquer cet intérêt.

L'intelligence de ces petites façons me vint ſur le champ ; (vous m'avez mépriſé ; vous voyez cependant que je vaux quelque choſe.) Voilà le

langage muet qu'elles m'adreſſoient.

Là-deſſus je pris tout d'un coup mon parti; j'aurois été fâchée qu'il eût cru que je le comprenois, encore plus fâchée qu'il eût vu que je refuſois de le comprendre; car en pareil cas, c'eſt être trop au fait, que de n'y vouloir pas être.

J'appellai donc à moi toute mon induſtrie, pour cacher l'attention que j'avois, & pour dérober que je la cachois.

Je penſe que je me tirai d'affaire : tantôt je parlois aux perſonnes de ma loge; je regardois de tous côtés indifféremment; je me fis enfin de ces poſtures oiſives, de ces regards diſſipés, qui ne tombent ſur rien, & qui tombent ſur tout, & dans une curioſité vague où le hazard diſpoſe.

La nature n'eſt pas plus vraie que mon art dans ces occaſions; c'eſt un talent qui m'a ſouvent bien réjoüie. Le petit bon-homme crut aſſurément avoir perdu ſes peines; j'en jugeai du moins par le ralentiſſement des ſoins qu'il ſe donnoit pour être entendu de moi.

Pendant ce tems-là je méditois de

ma part un coup de coquette ; dont je goûtois le plaisir par avance, car il ne me vint pas un moment dans l'esprit de douter du succès : & voilà ma façon de penser : écoutes donc quel étoit mon dessein.

J'avois trouvé la brune fort aimable, je m'étois apperçuë qu'elle ne haissoit pas le jeune homme ; il pouvoit l'aimer aussi lui, & quand il ne l'auroit pas aimée, l'honneur de plaire à la belle valoit bien qu'on ne s'exposât pas légerement à le perdre.

Oh bien ! ma chere, je voulois triompher de l'estime qu'apparemment il faisoit de cet honneur, & lui faire abandonner sa maîtresse, sur la simple espérance de ratraper mon cœur. Je trouvois dans ce triomphe un ragoût infini ; je sçavois bien que j'étois aimable ; c'étoit une vérité prouvée ; mais il me sembla que je n'en avois que des preuves ordinaires. Je n'avois fait encore soupirer que des indifférens, ou des jeunes gens sans maîtresses, qui n'étoient ni amoureux, ni aimés & je ne voyois pas qu'il y eût un si grand mystere à cela. Mon idée me fit penser que je n'étois encore

qu'une enchantereſſe d'un ordre ſubalterne, puiſqu'il me reſtoit à faire une épreuve de mes charmes, ſupérieure à tout ce que j'avois fait juſqu'ici. J'étois comptable à ma vanité d'un amant qui briſât ſes fers pour s'engager dans les miens ou qui préférât la pourſuite de mon cœur, à la gloire d'en conſerver un tout acquis.

Je formois là des deſſeins meurtriers pour la brune en queſtion, qu'on me dit être intime amie d'une de mes parentes; mais je n'aurois pas fait grace à ma ſœur, ſi elle avoit été à la place de la brune; il s'agiſſoit d'un plaiſir de vanité coquette, & quand il ſe préſente un pareil gain à faire parmi nous autres femmes, on en ignore encore le ſacrifice, & j'étois femme complette à cet égard; ou pour mieux dire, j'avois là-deſſus, pour ma part, l'avidité de quatre femmes enſemble.

La brune m'en a toujours voulu depuis: elle a tort cependant; paſſe qu'elle me haiſſoit alors: encore ces reſſentimens-là ne doivent-ils durer qu'un jour. Pour moi, ſi jamais ſemblable avanture m'arrivoit, je proteſte aujourd'hui, contre la rancune qui

me saisira, & dont la durée excédera le tems que je viens de te dire.

---

*Suite de la Lettre de M. M***.*

TU te ressouviens bien, ajoûta la Dame à sa compagne, en continuant son histoire, que j'avois déja deux amans : j'en retenois un parce que j'étois coquette ; mais le cœur me parloit pour l'autre ; & pour entretenir deux amans de cette espece, il faut du manége.

Il est difficile de se conserver des plaisirs de vanité, qui nuisent à tout moment à ceux que le cœur veut prendre ; & d'ailleurs une coquette, en pareil cas, oublie souvent de l'être, ou du moins pour veiller à sa gloire, pour la trouver touchante, il faut qu'elle s'avise d'y penser ; mais elle pense à son amour, sans s'en aviser ; elle n'a besoin que de sentiment pour en goûter les douceurs ; & ce sentiment, elle ne le cherche point ; il est toujours tout trouvé.

C'est donc un grand embarras que d'avoir à garder deux conquêtes pa-

reilles aux miennes, & il falloit être bien hardie pour en méditer une troisiéme.

Mais il faut te l'avouer, je ne suis point faite là-dessus, comme les autres femmes; ce n'est pas même à force d'esprit & de finesse que je me démêle de ces intrigues : je ne réfléchis jamais, je badine, & je sens : voilà tous mes talens; c'est avec cela que je me suis toujours tirée d'affaire. Les mesures les plus délicates, les tours les plus subtils ne coûtent aucun effort de pensée; j'ai là-dessus une adresse de tempéramment, j'agis par instinct, toujours à propos, & toujours me divertissant de tout, même de la violence que je me fais avec mes amans, pour ne point donner d'avantage à celui que j'aime, sur celui que je n'aime point.

Autant que j'en puis juger cependant, je crois que cette souplesse de cœur & d'esprit, cette audace à tenter plusieurs conquêtes, à vouloir me les conserver, malgré leur nombre, quand elles sont faites, cet art de surmonter alors des difficultés que je ne prévois jamais, & dont j'ai l'habile-

té de me tirer, ſans tâcher d'être habile, ce talent d'être impunément coquette, de faire ſoupirer mes amans ſous le joug d'une coquetterie actuelle, dont aucun d'eux ne m'accuſe, qu'ils ne devinent point; je crois, dis-je, ne devoir ces avantages qu'à l'inſatiable envie de ſentir que je ſuis aimable, & qu'à un goût dominant pour tout ce qui m'en fait preuve.

Vois-tu, mon enfant: ſi j'ai quatre amans, j'ai pour moi-même un amour de la valeur de tout celui qu'ils ont pour moi. Oh! il faut que tu ſçaches que le plaiſir de s'aimer ſi prodigieuſement produit naturellement l'envie de s'aimer encore davantage; & quand un nouvel amant m'acquiert ce droit, quand je me vois les délices de ſes yeux, je ne puis t'exprimer ce que je deviens aux miens. Mes conquêtes préſentes & paſſées s'offrent à moi; je vois que j'ai ſçû plaire indiſtinctement, & je conclus, en treſſaillant d'orgueil & de joye, que j'aurois autant d'amans qu'il y a d'hommes, s'il étoit poſſible d'exercer mes yeux ſur eux tous.

Et même alors, en concluant ce que

je dis là ; je vois en idée les regards que sçavent porter mes yeux ; je les admire, j'en deviens amoureuse ; le charme m'en émeut intérieurement ; je brûle de trouver quelqu'un qui les éprouve : & si, chemin faisant, il se présente un objet pour qui mon cœur se déclare, c'est une avanture agréable, un bénéfice dont je jouis par surérogation, qui dure autant qu'il peut, & qui n'interrompt nullement mes desseins de conquête.

Toutes ces parenthéses, que je mêle au récit de ma vie, vont à ton instruction ; voilà pourquoi je me les permets volontiers. Jusqu'ici ton amour propre n'étoit qu'un mal-adroit, qui prenoit ses intérêts à gauche : je crois pourtant m'apercevoir qu'il est de bonne trempe, & qu'il ne tient qu'à lui de s'évertuer. Songes bien, ma fille, à méditer sur l'avidité du mien, & sur la préference que je donne au plaisir d'être aimée, sur celui d'aimer moi-même : échauffes ton orgueil de l'idée de regner sur plusieurs cœurs, & tu sentiras que l'art de conserver ses conquêtes naît du désir bien ardent de les faire : continuons à présent.

La

La Comédie finit ; le jeune homme dont je t'ai parlé, la belle brune avec laquelle il étoit, & leur compagnie, se leverent pour sortir de leur loge : personne de la mienne ne remuoit encore ; mais je me levai pour inviter les autres à en faire autant. J'avois envie de rencontrer mon fugitif en descendant l'escalier ; j'y réussis, il me salua d'une révérence que j'interpretai encore : car elle étoit parlante ; c'étoit un défi qu'il faisoit au pouvoir de mes charmes. Je fermai les yeux sur l'injure, & je résolus sur le champ de tourner sa vanité même à mon avantage.

Je sentis, je ne sçais comment, qu'en pareil cas le plus sûr moyen de triompher d'un fanfaron, c'étoit de feindre de le regretter. Le plaisir que vous lui faites, en flattant la bonne opinion qu'il a de lui, l'attire insensiblement à vous, pour l'amour de vous-même. Il se charge, sans y penser, d'une reconnoissance qui le conduit à l'amour ; d'abord il s'humanise par curiosité, pour la joye que vous aurez de le voir revenir ; mais il paye

enfin de tout ſon cœur le plaiſir ſuperbe de voir agir le vôtre.

Monſieur, dis-je au jeune homme, en m'approchant de lui avec un ſérieux que la dupe prit pour un dépit, il y a ſix mois que je vous prêtai les *Lettres Portugaiſes* : ce livre n'eſt point à moi ; on me le redemande, & je vous prie de me le renvoyer.... J'irai vous le rendre moi-même, au hazard d'être encore raillé, me répondit-il, du ton d'un homme qui veut bien laiſſer entrevoir qu'il pourroit devenir traitable.... Non, lui dis-je, un laquais ſuffit : je ne vous raillerois pas ; mais je ne vous renvoyerois pas plus content.

Je prononçai ces derniers mots en le quittant, ſans le regarder, & avec un dédain, qui ſans doute lui parut alors tenir la place d'un ſoupir.

Il ne me répondit point ; mais je m'apperçus bien que ſa vanité mordoit à l'hameçon. Pour moi, qui l'avois abordé très-froidement, je gardai toujours un maintien uniforme ; je remarquai qu'il jettoit les yeux ſur moi à la dérobée, & qu'il avaloit à longs traits la douleur dangereuſe de me

voir sérieuse; ce qui dans cette occasion valoit autant que me voir triste.

Nous remontâmes en carrosse, & j'attendis le lendemain, persuadée que le jeune homme ne pourroit porter plus loin l'envie de jouir, ou de ma douleur, ou de mes timides esperances.

Je l'attendis donc comme en embuscade, je veux dire que je lui fis une nouvelle friponnerie. Il vint effectivement, & me trouva dans un négligé, dont l'œconomie étoit un chef-d'œuvre. J'avois laissé dans ma parure les marques d'une distraction que je n'avois pas eue; & cela sans préjudice des graces que j'y avois ménagées, de façon cependant que ces graces s'y trouvoient, sans qu'on pût m'accuser d'avoir pris la peine de les y mettre; elles n'étoient là que parce que j'avois une figure, & qu'elles y tenoient: & je vis bien, quand il entra, qu'il m'en croyoit effectivement innocente.

Je le reçus avec un air d'indifférence, qui sembloit gêner un mouvement de surprise agréable; tout cela porta

coup. Voici, Mademoiselle, le livre que vous m'avez prêté, me dit-il, & je viens vous demander excuse de l'avoir gardé si long-tems. Cela n'en vaut pas la peine, Monsieur, lui dis-je, & je pardonne aisément de pareilles fautes. Je serois au désespoir d'en avoir de plus grandes à me reprocher, répartit-il. Brisons là-dessus, répondis-je vivement, & avec une adresse qui paroissoit exclure une explication qu'elle amenoit : brisons là-dessus, je vous pardonne tout. Mais, Mademoiselle, me dit-il, charmé de voir que je lui pardonnois, du ton dont on accuse, de grace, apprenez-moi mes crimes ?

Changeons de discours, ou je vous quitte, lui répondis-je impatiemment, en me levant, & faisant quelques pas.

A ce transport, le petit orgueilleux content, & rassasié de gloire, me sçut si bon gré du mérite que lui supposoit ma colere, qu'il se jetta à mes genoux, transporté d'aise, & me prit une main que je ne voulus pas avoir la force de retirer d'entre les siennes ; car il falloit qu'à mon emportement succedât une tendre indulgence. Ce

ſont deux ſentimens, qu'en pareil cas la nature a liés l'un à l'autre.

Il donnoit mille baiſers à ma main : les ſouffrir, c'étoit faire un doux aveu du plaiſir que j'avois de le revoir tendre ; & dans cet aveu même, il entroit d'amoureuſes plaintes de ſon inconſtance paſſée.

Je ne ſçais ſi tu conçois comment mon action pouvoit ſignifier tout ce que je dis ; mais il eſt certain que peu de choſe, en amour, contient ſouvent le ſens de pluſieurs penſées.

Mais, ma chere, le plus plaiſant de l'hiſtoire, c'eſt qu'au milieu de tout cela il m'arriva un accident que je n'avois pas mis en ligne de compte dans mon projet, c'eſt que je pris ma part au plaiſir d'un raccommodement que je n'avois médité que par coquetterie ; je dis ma part en amour : ce n'é- plus vanité, c'étoit tendreſſe ; apparemment que mon cœur voulut profiter auſſi bien que le ſien de l'occaſion d'être bien aiſe ; le fripon me remit ſur mon ſiége, & là, mon attendriſſement redoublant le ſien, il m'embraſſoit les genoux avec une ardeur prouvée par quelques larmes, qui me

parurent differentes de celles qui viei nent du don d'en sçavoir verser.

Dans cet état, oui : s'écrioit-il Mademoiselle, j'ai fait mille crimes puisque j'ai pû vous être inconstant si c'est l'être que de négliger un bien dont une étourderie de jeunesse, dor mon peu d'expérience me laisso ignorer le prix. D'autres objets m'on amusé quelque tems, je l'avoue : mai il y a plus de quatre mois que mo cœur expie sa faute, qu'il vous re grette, qu'il adore votre image, & j n'ose paroître. Je me trouvois trop ir digne d'obtenir grace ; & je le suis en core, je le serai toujours malgré mo repentir. Oui, ma chere maîtresse oui, punissez-moi, vangez-vous, e me permettant de vous voir ; plus j vous verrai, plus je pleurerai la per te de votre cœur.

De tems en tems le fripon s'inter rompoit d'un baiser qu'il donnoit à m main, c'étoit malgré moi : mais je n l'en empêchois pas. A te dire le vrai je me sentois étourdie ; ses caresses ses larmes, ses regrets me faisoien trembler de peur & de plaisir. L'occa sion étoit vive, le jeune homme vif

moi vive aussi : levez-vous, lui dis-je, en baissant ma tête auprès de la sienne; il me vola un baiser; je m'en fâchai, sans pouvoir m'en mettre en colere : je craignis son désordre & le mien; asseyez-vous, lui dis-je, d'une voix plus ferme que mon cœur; je le veux, asseyez-vous.

Il se levoit, quand j'entendis du bruit dans l'anti-chambre; c'étoit celui de mes amans, pour qui j'avois du penchant, qui venoit.

A Madame ***.

JE vous tiens parole, Madame, ou plûtôt je vous obéis; car ce qu'un amant promet à ce qu'il aime vaut un devoir d'obéissance envers son maître.

Vous avez raison de vouloir être instruite des mœurs & du caractere des habitans de Paris, & de tout ce qui se pratique dans cet abrégé du Monde.

Paris est le centre des vertus & des vices; c'est le lieu où les méchans dévelopent leur iniquité; l'endroit où

ſe manifeſte toute leur capacité de mal faire. La raiſon de cela, Madame, eſt qu'ils ont abondance d'occaſions, & que l'exercice met en œuvre & perfectionne leurs mauvaiſes diſpoſitions.

Les vertus n'y régnent pas moins que les vices; mais elles y régnent ſans bruit & ſécretement. Les Juſtes y compoſent un parti ignoré de la foule des hommes. On y voit encore un troiſiéme ordre de perſonnes; ce ſont d'honnêtes gens d'une probité morale qui n'a pour principe, ou qu'un heureux caractere qui les porte à vivre avec honneur, ou qu'un goût de ſageſſe philoſophique, qui les maintient dans un eſprit de juſtice & d'union avec les hommes. Ce ſont de ces gens, qui bornés à ſatisfaire leurs petits plaiſirs, tâchent, autant qu'ils peuvent, de ne troubler ceux de perſonne; de ces gens, en un mot, qui adoptent le frein des Loix, moins, ſi vous voulez, par reſpect pour elles, que par ménagement pour le préjugé public.

Cette Secte, Madame, ne laiſſe pas que d'être un peu pyrrhonnienne; car elle n'a de vertus que par conven-

tion ; mais vivre bien avec les hommes, & penser autrement qu'eux, est une chose qui paroît si belle & si distinguée, que dans bien des endroits à Paris, vous ne passez pour homme d'esprit, qu'autant qu'on vous croit confirmé dans cette impiété philosophique.

Je m'étendrois là-dessus davantage, si je ne prévoyois que dans la suite de cette relation, l'occasion se présentera d'en parler encore : venons à d'autres matieres.

CHAPITRE I.

Il est difficile de définir la Populace de Paris, je vais pourtant tâcher de vous en donner quelque idée.

Imaginez-vous un monstre remué par un certain instinct, & composé de toutes les bonnes & mauvaises qualités ensemble ; prenez la fureur & l'emportement, la folie, l'ingratitude, l'insolence, la trahison & la lâcheté ; ajustez tout cela, si vous le pouvez, avec la compassion tendre, la fidélité, la bonté, l'empressement obligeant, la reconnoissance & la

bonne foi, la prudence même; en un mot, formez votre monstre de toutes ces contrariétés; voilà le peuple, voilà son génie.

Pour en achever le Portrait, il faut lui supposer encore une nécessité machinale, de passer en un instant du bon mouvement au mauvais: détaillons à présent ce caractere.

Le Peuple est une portion d'hommes, qu'une égalité de bassesse dans la condition réunit: ils se querellent, ils se battent, se tendent la main, se rendent service & se desservent tout à la fois: un moment voit renaître & mourir leur amitié; ils se raccommodent & se brouillent, sans s'entendre. Le Peuple a des fougues de soumission & de respect pour le grand Seigneur, & des saillies de mépris & d'insolence contre lui: un denier donné par dessus son salaire, vous en attire un dévouement sans réserve; ce denier retranché vous en attire mille outrages: quand il est bon, vous en auriez son sang; quand il est mauvais, il vous ôteroit tout le vôtre: sa malice lui fournit des moyens de nuire, que l'homme d'esprit n'imagineroit jamais.

Tel est le pathétique de ses discours, qu'il laisse parmi les plus honnêtes gens, & les meilleurs esprits, une opinion de bien ou de mal, pour ou contre vous, qui ne manque pas de vous servir ou de vous nuire.

Le Peuple à Paris a tous les vices qu'il se reproche dans ses querelles.

Une chose m'a toujours surpris: deux femmes s'accusent de mauvaise vie, citent les lieux & les circonstances: les assistans croyent tout; la querelle finit, & ne leur a fait aucun tort.

Les femmes entr'elles ne rougissent pas de l'opprobre dont elles se chargent, leur motif de honte est d'avoir été vaincues en coups ou en injures.

Plus une femme a la voix vigoureuse, & plus celle avec qui elle se querelle a de tort.

Plus une querelle a de témoins, plus elle s'échauffe: ce n'est plus tant alors une vraie colère qui anime les combattantes, qu'une émulation d'invectives.

Personne ne caractérise plus éloquemment que le Peuple.

On lui inspire aisément de la con-

fiance; mais quand il la perd, il deshonore.

Toute belle que vous êtes, Madame, si le hazard vous avoit attiré le courroux d'une femme du Peuple, elle vous feroit rougir de vos propres charmes. L'union des gens mariés parmi le Peuple, est la chose du monde la plus divertissante; vous diriez, à les entendre se parler & se répondre, qu'ils ne peuvent se supporter, & qu'ils souffrent de se voir.

Voici la réflexion que je fais là-dessus, Madame. Un mot plus haut que l'autre brouille des époux honnêtes gens; pourquoi cela? c'est que leur commerce est ordinairement honnête: cette honnêteté cesse-t-elle un moment? l'union s'altere. Les gens mariés d'entre le Peuple se parlent toujours comme s'ils s'alloient battre; cela les accoutume à une rudesse de manieres, qui ne fait pas grand effet, quand elle est sérieuse & qu'il y entre de la colere: une femme ne s'allarme pas de s'entendre dire un bon gros mot, elle y est faite en tems de paix comme en tems de guerre; le mari de son côté n'est point surpris d'une ré-

plique brutale, ses oreilles n'y trouvent rien d'étrange; le coup de poing seulement avertit que la querelle est sérieuse; & leur façon de se parler en est toujours si voisine, que ce coup de poing ne fait pas un grand dérangement.

Sçavez-vous bien, Madame, qu'à tout prendre, il y a plus de gain dans cette façon de se traiter, que dans celle des honnêtes gens.

Je compare l'union de ces derniers à une mer calme : les deux époux y voguent en paix; vient-il un seul coup de vent? il porte l'allarme dans la barque, & nos époux, accoutumés à une longue bonace, ne se remettent que long-tems après de leur frayeur.

La même comparaison me servira pour figurer l'union des gens du Peuple.

Cette mer pour eux est toujours agitée; les vents & les éclairs y régnent sans interruption; la barque va son train, sans s'en appercevoir : la tempête lui est familiere, la foudre tombe quelquefois; mais elle est une suite si naturelle de l'orage, que la barque tâche de se réparer sans en

avoir frémi. Manie de politesse à part, la mer agitée me paroit préférable à la mer calme.

Je n'aurois jamais fait, si je ne voulois rien ometttre dans le portrait du génie du Peuple inconstant par nature, vertueux ou vicieux par accident; c'est un vrai Caméléon qui reçoit toutes les impressions des objets qui l'environnent.

Là-dessus, vous vous imaginez que le Peuple est méchant; vous avez raison; mais il n'a point une méchanceté de réflexion; c'est une méchanceté de hazard, qui lui vient de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend; il devient méchant, comme il devient bon, sans le plus souvent être ni l'un, ni l'autre.

Il exprimera, par exemple, des cris de malédiction contre les gens d'affaires; non pas qu'il ait conclu qu'ils le méritent; mais la voix publique les annonce haïssables: voilà le Peuple irrité contre eux.

On alloit un jour faire mourir deux voleurs de grands chemins; je vis une foule de Peuple qui les suivoit; je lui remarquai deux mouvemens qui

n'appartiennent, je pense, qu'à la Populace de Paris.

Ce Peuple couroit à ce triste spectacle avec une avidité curieuse, qui se joignoit à un sentiment de compassion pour ces malheureux; je vis même une femme, qui la larme à l'œil, couroit tout autant qu'elle pouvoit, pour ne rien perdre d'une exécution dont la pensée lui mouilloit les yeux de pleurs.

Que pensez-vous de ces deux mouvemens? pour moi, je ne les appellerai ni dureté, ni pitié. Je regarde en cette occasion l'ame du Peuple, comme une espece de machine incapable de sentir & de penser par elle-même, & comme esclave de tous les objets qui la frappent.

Par ce systême, je vois, clair comme le jour, la raison de ces deux mouvemens contraires: on va faire mourir deux hommes; l'appareil de leur mort est fort triste: voilà la machine frappée d'un mouvement assortissant; voilà le Peuple qui pleure, ou qui se contriste.

L'exécution de ces hommes a quel-

que chose de singulier : voilà la machi
ne devenue curieuse.

Je gagerois que le Peuple pourroit en même tems, plaindre un homm destiné à la mort, avoir du plaisir e le voyant mourir, & lui donner mill malédictions.

Que dirons-nous encore de lui ? i est de certains endroits à Paris, Ma dame, où le Peuple est en possessio d'une liberté despotique dans le lan gage, & souvent dans les actions : y régne souverainement ; il y parle d tout & n'y craint personne : achete vous quelque chose aux marchés pu blics, par exemple ; votre honneur votre taille, votre visage y sont à l discrétion des marchandes : il fau opter, ou d'être dupe, ou d'être mal traité : dans ces endroits qu'on pou roit appeller l'Empire des Amazones vous avez autant de Juges & de Pa ties, qu'il y a de femmes ; si la coler d'une d'entre elles vous déclare cou pable, c'en est fait ; toutes les autre vous condamnent sans consultation & vous exécutent à la même heure toute la liberté qu'on vous laisse, c'e

de vous ſauver ; & vous reſſemblez, en ce cas, à ces Soldats qui paſſent par les baguettes en courant.

Je connois un de mes amis, homme d'eſprit, & de bon ſens, qui me diſoit un jour, en parlant du génie du Peuple : le moyen le plus ſûr de connoître ſes défauts & ſes vices, ſeroit de ſe familiariſer quelque tems avec lui, & de lui chercher querelle après. On a trouvé l'invention de ſe voir le viſage par les miroirs : une querelle avec le Peuple ſeroit la meilleure invention du monde, pour ſe voir l'eſprit & le corps enſemble. Une aimable fille, entendant parler ainſi mon ami, nous dit, en badinant : tous mes amans me diſent belle ; ma glace & mon amour propre m'en diſent autant ; mais, pour en avoir le cœur net, quelque jour en carnaval j'uſerai de l'invention dont vous parlez.

Qu'ajouterai-je encore ſur le caractere du Peuple ?

Les dévots d'entre le Peuple, le ſont infiniment dans la forme : la vraie piété eſt au-deſſus de la portée de leur cœur & de leur eſprit.

Une groſſe voix dans un Prédica-

teur les perſuade : ils ne comprennent rien à ce qu'il dit : mais il crie beaucoup, & les voilà pénétrés.

Ainſi, je ne conſeillerois à perſonne de compter beaucoup ſur la religion du plus dévot perſonnage d'entre le Peuple : de là vient auſſi qu'il eſt aiſé d'en corrompre le plus honnête homme ; car pour l'engager au crime, il ne s'agit pas de gagner ſon eſprit, on a bon marché de cette piece ; il faut ſeulement effacer une impreſſion par une autre, celle du cérémonial de la religion qui les a rendus pieux, par l'impreſſion d'une offre qui les chatouille.

Vous m'avouerez qu'on peut faire tout ce qu'on veut d'un homme qu'il ne s'agit que de toucher ſenſiblement; l'impreſſion la plus fraîche eſt toujours la victorieuſe.

Ne vous attendez pas, Madame, que j'épuiſe la matiere là-deſſus ; je n'en dirai plus qu'un mot.

Le Peuple dans les Provinces reconnoit autant de maîtres qu'il eſt de gens au-deſſus de lui.

L'interêt ſeul ici fait la vraie dépendance du Peuple. Le Cordonnier y va

de pair avec le Duc & le Marquis : si l'on ne veut pas qu'il manque de respect pour ces grands noms, il faut acheter son hommage. L'argent est le seul titre de grandeur qu'il révere : le Peuple est comme un gros mâtin ; le mâtin aboye après tout ce qui passe ; jettez-lui un morceau de pain, il vous caresse.

Ainsi, Madame, si vous venez jamais à Paris, en cas que vous ayiez affaire au Peuple, prenez avec lui des mesures qui mettent vos charmes à l'abri de la correction.

CHAPITRE II.

LE BOURGEOIS.

Le Bourgeois à Paris, Madame, est un animal mixte, qui tient du grand Seigneur & du Peuple.

Quand il a de la noblesse dans ses manieres, il est presque toujours Singe : quand il a de la petitesse, il est naturel ; ainsi il est noble par imitation, & Peuple par caractere.

Entre les Bourgeois, la cérémonie est sans fin : je crois en sçavoir la

raiſon, en ſuivant toujours mes principes.

Il regne parmi les gens de qualité une certaine politeſſe dégagée de toute fade affectation : cette politeſſe n'eſt autre choſe qu'une façon d'agir naturelle, épurée de la groſſiereté que pourroit avoir la nature.

Le Bourgeois voudroit bien imiter cette politeſſe ; mais malheureuſement ſon premier effort pour cela le tire de l'air naturel, & tout ce qu'il fait eſt cérémonie.

Le Bourgeois dans ſes ameublemens, ſes maiſons & ſa dépenſe, eſt ſouvent auſſi magnifique que le ſont les gens de qualité ; mais la maniere dont il produit ſa magnificence a toujours certain air ſubalterne, qui le met au deſſous de ce qu'il poſſede : y paroît-il indifférent ? on voit qu'il gêne ſa vanité : en jouit-il avec faſte ? il s'y prend avec petiteſſe.

Le Bourgeois eſt quelquefois fier avec les gens au deſſus de lui : mais c'eſt une fierté qu'il ſe donne, & non pas qu'il trouve en lui ; il fait comme ceux qui ſe hauſſent ſur leurs talons pour paroître plus grands.

Un Bourgeois qui s'en tient à sa condition, qui en sçait les bornes & l'étendue, qui sauve son caractere de la petitesse de celui du Peuple, qui s'abstient de tout amour de ressemblance avec l'homme de qualité, dont la conduite en un mot tient le juste milieu, cet homme seroit mon Sage.

Généralement parlant, à Paris, vous trouverez de la franchise & de l'amitié dans le Bourgeois; mais, il ne faut point le tâter sur la bourse : une froideur subite & l'éloignement succederont aux marques d'affection que vous en aurez reçues : le Bourgeois alors se fait de vous fuir un principe de sagesse & d'habileté; il se croiroit votre dupe, s'il vous avoit obligé.

Je connois un homme qui avoit été long-tems en commerce d'amitié avec un Bourgeois. Il eut un jour un besoin pressant de quelque somme d'argent : il écrivit au Bourgeois & le pria de la lui prêter. Je me trouvois chez lui, quand il reçut la lettre : il lui répondit qu'il lui étoit impossible de lui faire ce plaisir. Lorsque le laquais fut parti : Monsieur .... me demande de l'argent à emprunter, me dit-il : malpes-

te, qu'il eſt fin avec ſes amitiés! mais, j'en ſçais autant que lui. Monſieur, répondis je, il n'y a pas grande fineſſe à avoir beſoin d'argent & à en demander à ſes amis. Bon, ſes amis! reprit-il: il en a cinquante comme moi; mais il n'aura garde de leur propoſer la choſe; il ſçait bien qu'il n'y auroit rien à faire, & il m'a cru plus ſot qu'un autre. Peut-être plus généreux, répondis-je. Il n'y a plus que les bêtes qui le ſont, me dit-il.

Parlons un peu des Dames Bourgeoiſes; car vous avez ſans doute plus d'envie de connoître les perſonnes de votre ſexe que celles du nôtre.

Comme je n'ai d'ordre que le hazard dans cette relation, je ne ferai point difficulté de vous dire ici ce que j'aurois pu vous dire ailleurs.

C'eſt qu'il y a différentes Bourgeoiſes: le commerce, par exemple, eſt un métier qui fait une eſpece de Bourgeoiſie: la Pratique fait une autre eſpece; & dans ces deux eſpeces-là, il y a encore une difference du plus au moins.

Je ſuis tenté de vous dire que pour l'ordinaire les Bourgeoiſes Marchan-

des ſont de groſſes perſonnes bien nourries : vous en trouvez de fort bruſques, qui vous querellent preſque au premier ſigne de difficulté que vous faites: vous en trouvez d'affables; mais d'une affabilité vive & bruyante : rien n'eſt épargné pour vous faire plaiſir ; on devine ce qu'il vous plaît : faites un geſte de tête, toute la Boutique eſt en mouvement : cet empreſſement d'actions eſt entremêlé d'un torrent de douceurs & d'honnêtetés.

Un jour, un Provincial nouvellement débarqué dans Paris entra dans la Boutique d'une de ces Marchandes, pour acheter quelque choſe de conſidérable. D'abord, ſalut gracieux, étalage empreſſé ; la marchandiſe ne lui plaiſoit pas, il mâchoit un refus de la prendre, & n'oſoit le prononcer : la reconnoiſſance pour tant d'honnêtetés l'arrêtoit : plus il héſitoit, plus la Marchande chargeoit ſon homme de nouveaux motifs de reconnoiſſance. De dépit de lui voir prendre tant de peine, & de n'avoir pas la force d'être ingrat, il ſe leve & tire ſa bourſe; tenez, Madame, lui dit-il, votre marchandiſe ne me convient pas, & je

n'ai nulle envie de la prendre ; vous m'avez accablé d'honnêtetés, & j'en enrage ; je n'ai pas le front de ſortir ſans acheter ; voilà ma bourſe, je vous laiſſe la liberté de me vendre, ou de me renvoyer ; le dernier m'obligera davantage. Ce diſcours ne démonta pas la Marchande : il crut, le pauvre homme, avoir trouvé le ſecret de ſe tirer d'affaire avec honneur : ce que vous me dites, eſt trop obligeant, lui dit-elle, je n'ai pas le cœur moins bon que vous, Monſieur, & je ne puis répondre mieux à la bonté du vôtre, qu'en vous vendant ma marchandiſe ; j'en ſçais la valeur, & vous feriez aſſurément trompé ailleurs ; je veux vous faire du bien malgré que vous en ayiez. Là-deſſus, elle ouvrit la bourſe, en prit ce qu'il lui falloit, fit couper la marchandiſe & la livra à notre Provincial, de qui cette action avoit diſſipé la honte ; mais il n'étoit plus tems d'être courageux.

Vous me direz là-deſſus que toute autre Marchande n'auroit point été capable de profiter de la bêtiſe de l'autre avec autant d'eſprit ; mais vous ſerez bien ſurpriſe, quand je vous dirai qu'el-

le

en avoit fort peu, quoiqu'il y eût bien de la finesse dans sa réplique.

Il y a à Paris un certain esprit de pratique parmi les Marchands : rien n'est plus adroit, plus souple, plus spirituel, que leur façon d'offrir à qui vient acheter. Vous croyez que cette souplesse veut réellement de l'esprit, & qu'elle est mieux ou moins bien pratiquée par ceux ou celles qui ont plus ou moins d'esprit : point du tout : cette souplesse, cet art de captiver la bienveillance, d'embarrasser la reconnoissance, n'est qu'un métier qui s'apprend, comme celui de Tailleur ou de Cordonnier : les plus spirituels n'y sont pas les plus parfaits : dans cet art, un Garçon de Boutique, épais & pesant d'intellect, y sera le plus habile.

Il me vient une pensée assez plaisante sur le babil obligeant des Marchands dont j'ai parlé : je les compare aux Chirurgiens qui, avant que de vous percer la veine, passent long-tems la main sur votre bras pour l'endormir : les Marchandes, pour tirer l'argent de votre bourse, endorment aussi votre interêt à force d'empressemens & de discours ; & quand le bras est en état,

je veux dire, quand elles ont tourné votre eſprit à leur profit, le coup de lancette vient enſuite, elles diſpoſent de votre volonté, elles coupent, elles tranchent, elles vous arrachent votre argent, & vous ne vous ſentez bleſſé que quand la ſaignée eſt faite.

La Boutique de ces Marchandes eſt un vrai coupe-gorge pour les bonnes gens qui n'ont pas la force de dire, non. Etes-vous belle & jeune ? elles vous cajolent ſur vos appas en déployant leurs marchandiſes : ces complimens ne ſont point étrangers à la vente ; on diroit qu'ils font partie de la marchandiſe même. Vous êtes cajolée, vous écoutez, vous leur en ſçavez gré, vous vous prévenez pour elles ; tout cela, ſans que vous vous en apperceviez. Etes-vous vieux ou vieille ? elles ont des recettes de ſurpriſes pour tout âge. Etes-vous jeune homme ? elles font enſorte qu'un peu de galanterie vous amuſe ; pendant lequel tems la bourſe ſe délie, & l'argent eſt jetté ſur la table, tout en badinant. Vous me demanderez peut-être, Madame, ſi la bonne foi regne dans la Boutique des Marchands.

Si vous entendez par cette bonne foi une certaine exactitude de conscience sans détour, en un mot cette bonne foi prescrite à la rigueur par la Loi, je vous répondrai franchement que je n'en sçais rien : en revanche, je vous dirai qu'il peut s'y trouver une bonne foi mitigée, qui, dégagée de la sévérité du Précepte, s'accommode à l'avidité que les Marchands ont de gagner sans violer absolument la Religion. Le Marchand partage le différend en deux : la Religion veut une régularité absolue, l'avidité veut un gain hors de tout scrupule. On est Chrétien ; mais on est Marchand : ce sont deux contraires, c'est le froid & le chaud, il faut vivre & se sauver : Que fait-on ? on cherche un tempérament : comme Chrétien, je m'abstiendrai d'un gain exorbitant ; comme Marchand, je le ferai raisonnable : le malheur est, que ce n'est presque jamais le Chrétien ; mais bien le Marchand, qui fixe ce raisonnable.

Ce discours sur le Commerce commence à m'ennuyer : changeons de sujet, sans changer d'objet. Tous les plaisirs, tous les délices de la vie sont,

à Paris ; tellement à portée de celui qui les peut prendre, qu'il faut être d'un tempérament bien insensible, pour ne point abuser de la possibilité de les goûter. Les riches Marchands ici ne s'en refusent gueres. Il est surtout un agrément fort goûté du Bourgeois opulent, c'est, ne vous déplaise, Madame, l'agrément d'aimer une personne, qui n'est point sa femme ; mais qui le traite avec autant de bonté que son épouse même.

A propos de ces femmes si bonnes, puisque j'en suis à elles, détaillons un peu les différens dégrés de bonté que comprend le métier de femme obligeante.

Paris, Madame, est aujourd'hui rempli de femmes excessivement bonnes, dont la charité ne fait acception de personne : cette sorte de femmes posséde le dégré de bonté le plus éminent. Il y en a d'autres d'une charité un peu inférieure, & que j'appellerai, pour quitter le langage figuré, des coquettes parfaites.

Ce sont de ces femmes qui n'affichent point, pour ainsi dire, l'excès de leur coquetterie, qui ne la promę-

nent pas dans les ruës ; mais qui, ſans beaucoup de façons, la montrent toute entiere à ceux à qui le hazard la fait deviner.

Il y en a d'une autre eſpece encore, qui ſont celles à qui les Bourgeois donnent volontiers le ſuperflu de leur bien. Dans le métier de coquetterie, elles ſont ſans doute les plus honorables, & le défaut qui ſe trouve dans leur conduite eſt à préſent, parmi la plûpart des femmes, un ſi petit objet, que, depuis le peuple, juſqu'aux femmes de qualité, tout s'en mêle, & perſonne n'en rougit.

Je me trouvois un jour en compagnie ; j'y vis une des plus belles perſonnes de la Ville ; je m'approchai d'elle dans le deſſein de la féliciter de ſes appas ; elle me reçut honnêtement: mais elle avoit de grandes diſtractions. J'apperçus dans un coin un homme de cinquante ans, & en rabat ; il fronçoit le ſourcil, & jettoit de notre côté de noirs regards, qui ſignifioient méchante humeur.

Un de mes amis, plus au fait que moi des mœurs & de la conduite de ceux qui compoſoient la compagnie.

vint me tirer par la manche, m'arracha d'auprès de ma Belle, ſous prétexte de me dire quelque choſe : vous ne ſçavez pas, me dit-il, que vous cauſez de l'inquiétude à deux perſonnes, à la Demoiſelle, à qui vous parliez, & à celui que vous voyez dans le coin, ajouta-t'il, en me montrant mon homme à rabat. Eſt-ce ſon mari, répondis-je ? Non, c'eſt apparemment ſon pere, repris-je ? ce n'eſt ni l'un, ni l'autre, me dit-il ; mais c'eſt un Ami, c'eſt un brutal dont elle a beſoin. Mademoiſelle de . . . n'a pas de bien, & elle eſt obligée d'avoir des ménagemens pour cet homme-là qui lui fait plaiſir.

J'entends, répondis-je : elle fait avec lui un troc de ce qu'elle a, contre ce qui lui manque & qu'il poſſéde ; mais, comment n'a-t'elle pas honte de ſe montrer en ſi bonne compagnie ? puiſque l'on ſçait le ſecret de ſon petit ménage. Vous vous mocquez, me dit-il, ſi une petite bagatelle deshonoroit, il n'y auroit pas une femme ici qu'on ne dût fuir : on vit à préſent plus aiſément dans le monde ; la rareté de l'argent a fait congédier bien des ſcrupu-

les, les bonnes mœurs ne ſont plus ſi farouches; ſe conſerver un amant utile, eſt prudence. Une femme regarde même comme un bienfait l'amour qu'un homme riche veut bien prendre pour elle; mais enfin, répondis-je, l'honneur? Bon, l'honneur! me dit-il en m'interrompant: le public ne ſe ſcandaliſe plus de ces bagatelles-là, & ôtez le ſcandale, il n'y aura plus de cruelles.

Je ne ſçais plus où j'en ſuis: je parlois des Bourgeoiſes, ou des Marchandes.

Diſons encore un mot ſur ces dernieres.

Le Comptoir eſt une place d'une dangereuſe conſéquence pour un mari, quand ſa femme eſt belle, & qu'elle l'occupe; les regards des curieux qui la contemplent, donnent aux ſiens une hardieſſe, qui des yeux paſſe dans le diſcours, & du diſcours dans les actions.

Une femme qui s'accoutume à regarder ceux qui la regardent, répond aiſément à ceux qui lui parlent.

Les Marchandes à Paris peuvent au Comptoir avoir impunément au-

près d'elles un Soupirant ; mais je doute qu'elles l'ayent impunément pour leur innocence.

S'il étoit possible que la coquetterie se perdît parmi les femmes, on la retrouveroit chez les filles des Marchands ; je ne crois pas qu'on soit obligé de l'y aller chercher ; les Bourgeoises de toute espece en ont bonne provision.

La passion la plus dominante des Bourgeoises, c'est la vanité : elle est la tige de tous les autres menus défauts qu'elles contractent. Sans la vanité, elles n'aimeroient pas la bonne chere ; sans la vanité, elles ne seroient point avides de plaisirs.

La vuë d'une Bourgeoise magnifique, quoique galante, va triompher de la vertu de cinquante de ses semblables qui la verront, & qui n'auront pas autant de parure qu'elle. La preuve la plus certaine qn'elles voudroient être à sa place, c'est le mépris qu'elles témoigneront pour elle.

Parmi les Bourgeoises, la médisance n'est qu'une expression de l'envie qu'elles auroient de la mériter.

Ce qui gâte l'esprit des Bourgeoises,

c'est le faste continuel qui s'offre à leurs yeux : chaque équipage que rencontre en chemin une femme à pied, porte en son cerveau une impression de douleur & de plaisir ; de douleur, en se voyant à pied ; de plaisir en se figurant celui qu'elle auroit, si elle possédoit une pareille voiture : le moyen que le cerveau d'une femme tienne à cela.

Varions les matieres : laissons-là les Bourgeois & leurs femmes, pour les reprendre en chemin faisant, & parlons un peu des Dames de qualité.

C'est-là votre ordre, Madame ; heureux ceux, qui, comme vous, sçavent en rendre la chimere respectable, & qui par leur affabilité restituent à l'ignoble, comme un équivalent de l'égalité naturelle qui est entre les hommes.

J'ai dit, chimere ; & ce mot est sans conséquence : c'est le langage des Philosophes, & leurs idées ne gâtent personne sur le train établi des choses.

Pouvoir être impunément superbe, parce qu'on est d'une grande naissance ; sentir pourtant qu'il n'y a point là matiere à orgueil, & se rendre modes-

te, non pour l'honneur de l'être : mais par sagesse ; cela est beau.

Etre né sans noblesse, acquiescer de bonne grace aux droits qu'on a donnés au Noble, sans envier son état, ni rougir du sien propre ; cela est plus beau que d'être Noble : c'est une raison au-dessus de la Noblesse.

Ces deux caracteres d'esprit que je viens de peindre sont peut-être sans exemple ; mais en revanche nous avons des fourbes qu'on appelle sages ou Philosophes : ils n'ont point les vertus que je viens de dire ; mais ils ont de l'esprit, & beaucoup d'orgueil ; ils font avec ces deux piéces la même figure, que s'ils étoient en effet ce qu'ils feignent d'être : ils trompent les sots ; & les clairvoyans sont en si petit nombre, qu'ils ne valent pas une exception.

Vous seriez surprise de voir ici, Madame, de quel air certains hommes du plus haut rang abordent leurs inférieurs ; j'ai souvent regardé leurs façons de près.

Celui-ci vous carresse, vous tend la main, vous sourit, familiarise, pourvû qu'il ait des témoins ; car c'est

un rôle de ſimplicité trop brillant pour ſe perdre dans l'obſcurité. Notre homme n'eſt point ſimple : c'eſt un acteur qui veut être applaudi : il lui faut du ſpectacle : tous les inſtans ne ſont pas favorables ; il en vient un : l'Acteur vous trouve : vous devenez l'inſtrument & la victime de ſa gloire : vous reſtez carreſſé, marqué de honte, confirmé petit, inſulté par l'eſtime que s'acquiert celui qui vous ſacrifie, qui a joué le public, & qui s'eſt joué lui-même ; car il jouit de l'applaudiſſement, ſans ſe douter que c'eſt un bien mal acquis.

Sur cela je fais une réflexion. De tous les hommes les plus ſots, peut-être les plus miſérables, ce ſont les hommes orgueilleux ; mais l'homme qui pouſſe l'orgueil juſqu'à vouloir contrefaire le modeſte, pour mériter l'eſtime qu'on donne à la modeſtie, cet homme-là eſt un petit monſtre.

Un jour je me trouvai dans un endroit, où vint un de ces hauts Seigneurs, dont nous avons parlé ; il ſe fit un écart dans la compagnie ; on lui prodigua les honnêtes déférences. Meſſieurs, dit-il, avec un geſte de main,

qui mélangeoit artiſtement la hauteu
& la ſimplicité ; ou qui, pour mieu
dire, étoit équivoque de l'une & d
l'autre, auſſi flatteur pour lui, qu'il l
croyoit flatteur pour nous; Meſſieurs
point de cérémonie, je vis ſans fa
çons, & par tout où je vais ; c'eſ
m'obliger que de n'en point faire.

Cela bien interprété, ſignifioit: o
doit des reſpects à mon rang, je l
ſçais; je ſuis charmé que vous ne l'i
gnoriez pas : mais je vous en fais gra
ce; vous vous êtes mis en état, & ce
la me ſuffit.

A votre avis, Madame, ai-je ma
fondu ce compliment? n'eſt-ce pas là
le ſens qu'il peut rendre? & l'inférieu
n'eſt-il pas bien flatté d'une familiarit
dont on ne l'honore, qu'en ſe mon
trant ſatisfait des ſentimens qu'il a d
ſa petiteſſe.

Avec cela cependant, & d'autre
vertus de la même force, l'homme d
haute qualité gagne le titre de Philo
ſophe : celui dont je vous parle nou
fit un récit qui tendoit à nous prouve
ſa modeſtie; mais qui charioit en mê
me tems une Hiſtoriette de ſes avan

tages. Ce récit est de trois lignes, le voici.

Les Provinciaux sont fatiguans, nous dit-il ; je ne pûs l'autre jour me dispenser d'aller à une petite Ville dont je suis Seigneur ; j'appris que les habitans viendroient en Corps me complimenter à mon arrivée. Le Gentilhomme de France le plus ennemi de ces fadaises là, c'est moi : la vanité de mes Confreres là-dessus m'est insupportable. Pour me sauver, je dis à mes gens d'arrêter à deux lieues de la Ville, dans le dessein de n'y entrer qu'à dix heures du soir, & d'envoyer dire que je n'arriverois que le lendemain sur le soir. Mais je m'assoupis pour mes péchés, dans le lieu où je m'étois arrêté ; mes gens n'oserent me réveiller ; j'y passai la nuit, & par là, le lendemain je fus contraint d'essuyer une kirielle de respects ridicules : quelle corvée ! je baissai mes glaces, & je fis le malade.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici, ne regarde que l'homme du haut rang ; le petit Noble ne peut gueres se donner ces airs mitigés de hauteur & de mo-

destie ; sa distance d'un Bourgeois à lui n'est pas assez grande, pour qu'ils soient à leur place. Dénué de ces Equipages magnifiques, de cet appareil de domestiques, qui subjugue la vanité des inférieurs, à la faveur d'un sentiment de vanité même, il n'a pour toute ressource d'orgueil que le maigre titre de Noble ; & sa Philosophie, quand il se mêle d'en avoir, n'est gueres au large avec cela.

S'il contrefait le modeste, ce ne peut être qu'avec le Bourgeois, & sa modestie avec lui ne feroit pas fortune : le Bourgeois, à la vérité, l'en croira sur sa mine ; mais il ne l'en louera pas ; il le trouvera seulement dans l'ordre, & si le Bourgeois est plus riche, il croira pouvoir en conscience faire deux nombres égaux en valeur de sa roture & de ses richesses, avec la naissance & la médiocrité des biens du Noble ; tant pour tant, & le compte fait, sa fierté se tient en garde.

Il y a de l'erreur, dit intérieurement le Noble qui se doute bien du calcul ; mais, comment faire, pour la prouver au Bourgeois ? le voici, Madame.

Parmi les hommes, le préjugé de

la Noblesse est violent ; le riche Bourgeois a beau s'étourdir là-dessus, il n'y a que façon de le prendre, pour le rendre au joug.

Le Gentilhomme pour cela employe une familiarité franche, raille la Noblesse, vante le bon Citoyen, lui fait honneur de sa roture, & le confirme dans le mépris qu'il a pour les avantages de la naissance. C'est là l'hameçon qui ratrape le Bourgeois, qui avoit rompu ses filets.

Comme il s'étoit attendu à quelque résistance de la part du Noble, quand il avoit arrêté son compte, il est charmé de sa docilité, il en a de la reconnoissance, il estime, il admire enfin, celui qui a bien voulu ne pas sentir qu'il étoit Gentilhomme : Voilà le grand œuvre du petit Noble Philosophe, dont l'amour propre long-tems contraint trouve enfin la récompense de la contrainte qu'il a soufferte.

Il me semble, Madame, que vous me demandez comment il en use avec l'Homme de qualité ; c'est une autre allure : jeune, il brigue sa compagnie, son amitié, sa confidence ; quelquefois par un autre tour d'imagination,

il travaille d'esprit, de geste & de dépense, pour arriver à prendre un ton d'égal à égal, il s'enfle, fait comme la grenouille, qui veut être aussi grosse que le bœuf.

Si son bien & sa situation lui interdisent le commerce des gens de qualité, & que par hazard il ait à leur parler, il affiche sur son visage qu'il est Gentilhomme, & paroit à peu près dans le goût de ces avanturiers de Roman, casque en tête & lance au poing, & qui se vantent par la posture.

Tous ces caracteres se peuvent trouver en Province, à l'air près de société moins aisé : parlons de choses plus nouvelles pour vous, Madame : par exemple, disons un mot des Femmes de qualité, cela vous réjouira.

Otez à la Campagnarde de qualité le masque qu'elle porte, quand montée sur sa haquenée, elle traverse d'un Château à l'autre ; ôtez-lui sa vanité crûe sur les antiquités de sa famille, son ton bruyant, son estomac redressé par intervalles de réflexions, l'embarras total de sa contenance, & sa marche à mouvement uniforme : car tout cela compose l'économie de sa fi-

gure ; ôtez lui ſes fils le Marquis & le Chevalier, petits enfans qu'elle dreſſe devant vous à la révérence villageoiſe, & qui par fatalité ſont toujours morveux quand ils arrivent, afin d'être mouchés du mouchoir de la mere : paſſez-moi le portrait ; ôtez lui, dis-je, toutes ces choſes, il ne vous reſte plus rien de curieux chez elle, ſi ce n'eſt la langueur ou le ton emphatique des complimens qu'elle fait, quand elle eſt en ville.

Tout cela vû & entendu, le ſujet eſt épuiſé ; les femmes de qualité dans ce pays ſont un ſpectacle bien plus varié : les définirai-je en général ? Le projet eſt hardi ; n'importe.

La femme de qualité a tous les défauts de la Bourgeoiſe ; mais, pour ainſi dire, tirés au clair par l'éducation & l'uſage. Elle poſſéde un goût de hardieſſe ſi heureux, qu'elle jouit du bénéfice de l'effronterie, ſans être effrontée. Peut-être ne doit-elle cet avantage qu'à la nature de l'eſprit des hommes, faciles à donner des droits plus amples à qui les étonne par de plus fortes impreſſions.

L'air de mépris le mieux entendu de la Femme de qualité pour la Bourgeoise, ce sont ses carresses & ses honnêtetés; & là-dessus, rien n'est plus poli que la Femme de qualité, dit la Bourgeoise. L'innocente! qui ne voit pas le stratagême, & qui ne sent pas que, par cêtte politesse, la voilà marquée au coin de subordination.

Dans la Femme de qualité, l'habillement, la marche, le geste & le ton, tout est formé par les graces; mais ces graces-là, la nature ne les a point faites: ce ne sont point de ces graces qui font partie nécessaire de la figure, que l'on a sans y penser, qui nous suivent par-tout, qui sont en nous, qui sont nous-mêmes: ce sont des graces de hazard, d'après coup, que la vanité des parens a commencées, que l'exemple & le commerce des autres femmes ont avancées, & qu'une étude de vanité personnelle a finies.

Graces ridicules aux gens raisonnables, attirantes pour les jeunes gens, imposantes pour le peuple, inimitables aux Bourgeoises, quoique toujours copiées par elles; voisines d

mal dont elles applaniſſent les voyes, & peut-être le chef-d'œuvre de l'orgueil.

Et voilà, Madame, ce que l'on appelle air du monde.

On ne peut aiſément exprimer ce que c'eſt que le commerce mutuel des Femmes de qualité. Sans aller même juſqu'au crime, tout eſt jeu pour elles, juſqu'à leur réputation; & cette réputation eſt un jeu pour ceux dont elles dépendent.

Parmi elles, attrape qui peut, tout paſſe, un bon mot tire tout le monde d'affaire; elles ſont les confidentes les unes des autres, ſe prêtent réciproquement ſecours dans l'occaſion, ſe promettent le ſecret, que réciproquement elles violent auſſi; la médiſance court, on la croiſe par une autre, & pendant que la demande & la répartie amuſent le public, elles reſtent, en bonnes amies, ſpectatrices des effets plaiſans de leur perfidie.

Il y a l'eſpece des Femmes tendres: ce ſont celles dont le cœur embraſſe la profeſſion du bel amour; leur eſprit fourmille d'idées délicates; elles aiment en un mot plus par métier que

par paſſion : un Amant infidele met leur talent au jour ; ſans lui on ne ſçauroit pas qu'elles ont mille graces attendriſſantes dans une affliction de tendreſſe.

Il y a l'eſpéce des Femmes coquettes : celles-là font l'amour indiſtinctement ; ce ſont des Femmes à promenades, à rendez-vous imprudens ; ce ſont des furieuſes d'éclat ; elles ne languiſſent point, elles aiment hardiment, ſe plaignent de même ; c'eſt pour elles faveur du hazard, quand on trouve un de leurs billets d'intrigue ; tout cela va au profit de leur gloire. Il y a les Femmes prudes : ce ſont celles qui s'entêtent, non de l'amour de l'ordre; mais de l'eſtime qu'on fait de ceux qui ſont dans l'ordre : elles ſont ordinairement âgées ; cabale d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt du côté des plaiſirs dans une oiſiveté dont elles enragent. Je vous les peindrai une autre fois, Madame, en achevant l'article des Femmes de qualité qui ne fait que commencer, & où je n'ai rien dit encore des exceptions avantageuſes.

*Suite des caracteres de M. M***.*

DAns mes dernieres réflexions, Madame, je vous en promis de nouvelles ſur les femmes de qualité : j'en vis l'autre jour deux ou trois qui m'en fournirent quelques-unes ; elles étoient ce qu'on appelle en négligé.

J'ai toujours regardé cet habit comme un honnête équivalent de la nudité même. Vous verrez dans un moment pourquoi je l'appelle équivalent : les Femmes ont un ſentiment de coquetterie, qui ne déſempare jamais leur ame ; il eſt violent dans les occaſions d'éclat, quelquefois tranquille dans les indifférentes ; mais toujours préſent, toujours ſur le qui-vive : c'eſt en un mot, le mouvement perpétuel de leur ame, c'eſt le feu ſacré qui ne s'éteint jamais ; de ſorte qu'une Femme veut toujours plaire, ſans le vouloir par une réflexion expreſſe. La nature a mis ce ſentiment chez elle à l'abri de la réflexion & de l'oubli : une Femme qui n'eſt plus coquette, c'eſt une Femme qui a ceſſé d'être.

Mais revenons à ma theſe. J'ai nommé le négligé, l'équivalent de la nudité même. Pourquoi, Madame ? le voici.

Je vous ai dit que les Femmes étoient coquettes ſans relâche. Or elles ne le ſont jamais plus, que quand elles veulent inſinuer qu'elles ne le ſont pas.

Le négligé, par exemple, eſt une abjuration ſimulée de coquetterie ; mais en même tems le chef-d'œuvre de l'envie de plaire.

L'habit magnifique donne de l'éclat à l'aimable Femme ; elle en devient plus curieuſe à voir ; mais non pas ſi touchante : elle en eſt plus belle, & moins dangereuſe ; & cet éclat étranger, qui ſaute aux yeux, étouffe l'impreſſion des graces naturelles, & divertit le ſpectateur de l'attention riſquable qu'il donneroit au reſte.

Cette façon de ſe montrer eſt plus ſuperbe que délicate : uſer d'ornemens pour plaire, c'eſt s'appuyer de ſeconds, c'eſt combattre avec ruſe ; & comme cela, la victoire n'eſt pas nette. Ai-je plû comme Femme ornée, ou comme Femme aimable ? Voila la ſourde queſtion qu'en pareil cas ſe fait

une Dame ; argument diĉté par l'amour propre qui ſe connoit en vrais avantages, & qui ſe juge à la rigueur, quand il prévoit n'y rien riſquer.

Pour vuider la queſtion, on a recours au négligé ; c'eſt par lui qu'on fait une épreuve de ſes charmes, qui finit les chicanes de ſon amour propre; c'eſt par lui qu'on expoſe la vérité toute nuë, qu'on ſemble dire; me voilà telle que la nature m'a faite ; voilà du moins une copie modeſte de l'original. Mais à vous dire vrai, ce modeſte eſt ſi ſuperficiel, qu'il n'eſt preſque de nulle fatigue pour l'imagination des hommes. Mais, me direz-vous, les Femmes ſçavent-elles ce libertinage d'imagination ? Je ne vous dirai pas ſi elles le ſçavent ; mais, pour le peu qu'elles s'en doutent, le négligé durera long-tems.

Concluez ſur tout ce que nous venons de dire, Madame, que cet habit a la ſimplicité, la propreté, le peu d'affeĉtation des habits vraiment modeſtes; mais qu'il n'en a pas la pudeur, qu'il porte, pour ainſi dire, le caractere de la peu chaſte vanité qui l'inventa ſans doute : quand je dis peu

chaste, je n'entends pas des desseins formellement mauvais; mais de vifs sentimens de complaisance pour ses charmes; sentimens de qui vient l'art de se vêtir, sans y rien perdre, & de mettre, sans blâme, ses appas dans leur plus dangereuse posture.

Revenons aux Dames que je vis. Une d'elles se retira, je m'en allois aussi: un Cavalier s'avança pour lui parler. Je m'attendis sur le champ à quelque phrase de manége, & je ne me trompai point. Laissez-moi, lui dit-elle, je me sauve, je suis faite comme une folle. Sçavez-vous, Madame, ce qu'une Femme de qualité pense confusément toutes les fois qu'elle prononce ce peu de mots? Regardez-moi, je ne suis point parée comme les femmes doivent l'être; mon bon air & les graces de ma taille ne sont point équivoques; tout naît de moi; c'est moi qui donne la forme à mon habit, & non, mon habit qui me la donne; je sçais combien je suis aimable & touchante en cet état; mais je dois paroître ne le pas sçavoir; c'est une grace de plus, que d'en avoir tant, & de les ignorer. On les voit, on les sent,

on croit qu'elles m'échappent, croyez-le de même, je me ſauve, je ſuis faite comme une folle.

Voilà, Madame, ce que ſignifie le langage hipocrite dont nous parlons ; & le plaiſant de cela, c'eſt que les hommes n'en expliquent que le ſens favorable, & que leur jugement étourdi fait grace du reſte à la Comédienne, & gliſſe ſur le ridicule qu'il contient. Il y a là-deſſus bien des réflexions à faire, convenables au feu de mon âge : mais d'un vrai trop voiſin de la licence : quelqu'agréable que ſoit ce champ d'idées qu'elles ouvriroient à mon eſprit, je vous les ſacrifie, Madame.

Que vous dirai-je encore ? Les Femmes de qualité élevées dans les uſages de Cour, qui ſçavent leurs droits & l'étendue de leur liberté, ne rougiſſent pas d'avoir un amant avoué; ce ſeroit rougir à la Bourgeoiſe. De quoi rougiſſent-elles donc ? c'eſt de n'avoir point d'amant, ou de le perdre. J'aurois pu dire des amans ; ce plurier, ailleurs déshonnorant, fait ici cortége glorieux. Chaque Pays a ſa guiſe : on ſçait à la Cour le prix

de la vie, & l'on n'y admet nulle maxime qui ne tende à le faire sentir.

Nous avons dit qu'elles y rougissoient de n'avoir point d'amant : cela n'est pas difficile à comprendre, en les supposant coquettes. Une Femme qui vit sans être aimée, vit dans l'opprobre & dans la derniere des réputations ; la plus galante des Femmes de Cour a le pas sur elle dans l'esprit des hommes. Je ne sçais même, à bien examiner l'esprit de Cour, si cette plus galante n'est pas dans mille momens la plus estimée. Ces momens sont ceux où les Courtisans ne font point de réflexions raisonnables : il seroit hardi de parier qu'ils en fissent quelquefois.

Il faut donc des amans, il faut même se les conserver. Ah! c'en est trop, me répondez-vous : ceci devient sérieux ; j'en conviens, Madame, & très-sérieux ; sur-tout avec des amans de Cour, qui veulent bien essuyer des délais de bienséance, qui s'attendent bien à combattre des imitations de vertu : mais non pas la vertu même ; & qui sçavent, à un jour près, assigner la durée raisonnable de ces imi-

tations ; qui ſoupirent enfin, non, pour tâcher de vaincre : car, tâcher, ſuppoſe des efforts pour un ſuccès douteux ; mais parce que les ſoupirs ſont un cérémonial qui doit préceder la récompenſe ; & qu'il eſt de l'ordre qu'une femme paroiſſe récompenſer, & non donner d'avance.

Comment donc conſerver des amans de cette eſpece ? comment ? comme on peut, par des eſperances. Ah ! Grands Dieux! eſt-il permis d'en ſouffrir l'idée dans un Homme ? une Femme a-t'elle beſoin d'un plus grand oubli de vertu pour les remplir, que pour les donner ? c'eſt conteſter ſur le tems, & non ſur le crime.

Oh ! Madame, attendez : ces eſperances qui vous choquent, ne ſont pas ſi criminelles que vous le penſez : ſi nous parlions d'une Femme ordinaire, j'entends, Femme de Ville ou de Province, vos conſéquences ſeroient juſtes. Une éducation roturiere, purgée de licences, & qui lui a apprit à obſerver les vertus à la lettre, lui défend de ſouffrir un amant : le ſouffre-t'elle ? elle a fait un premier pas dans la voye du crime : lui permet-elle

d'espérer ? elle en a fait mille, ou bien les fera.

En effet, avant que d'en venir là, que de diminutions journalieres dans sa sagesse ! que d'inutiles travaux de pudeur ! quelle succession de mouvemens libertins n'a-t'il pas fallu pour aguerrir son ame, pour la familiariser avec l'idée du crime ? Elle donne des espérances, le crime est résolu ; elle l'envisage, elle s'y promet. Que ne s'y livre-t'elle ? ce n'est pas la pudeur qui l'en empêche, c'est le souvenir d'en avoir eu, qui la retarde.

Voilà, Madame, l'histoire du cœur ordinaire, qui donne des espérances : vous vous imaginez qu'il en est de même du cœur d'une Femme de Cour ; mais il n'y a rien de tout cela. 1°. Quoiqu'elle soit mariée, elle peut avoir un soupirant ; il fait comme partie de son équipage : quant aux espérances qu'elle lui donne, c'est un discours en l'air, un Proverbe, un Vaudeville de Cour : en fait de galanterie, elle ne sçait pas ce qu'elle donne alors.

Mais l'amant qui en attend l'échéance, comme d'un bon billet, presse,

s'impatiente, fait ses diligences, menace d'infidélité; & si quelqu'un alors se présente pour tenir sa place, en cas de désertion, je crois franchement qu'une femme est en péril manifeste.

L'on voit encore une autre sorte de Femmes de Cour. Il est, par exemple, des coquettes honoraires; ce sont celles qui font leurs preuves d'agrémens & de charmes, en laissant seulement aborder les amans; & qui, résolues d'être sages, prennent de publiques attestations de la facilité qu'elles auroient de se mettre au rang des aimables folles.

Ce n'est pas là vertu parfaite; mais que voulez-vous, Madame? la corruption est tellement sympatique avec le cœur humain, qu'on ne peut l'en purger si bien, qu'il n'y reste souvent ou la honte de n'oser paroître sage, ou du penchant à ne pas l'être. Là-dessus, ne pourroit-on pas dire que le vice est comme l'amant chéri de l'ame? elle le regrette en y renonçant, & ne le hait jamais.

Il y a des femmes de qualité plus courageuses encore que ces dernieres, & qui ne souffrent point d'adorateurs.

On voudroit bien qu'elles fussent coquettes; elles sçavent qu'on le voudroit bien, & le sçavent avec plaisir; voilà leur coquetterie : il leur est doux d'être comptées comme des beautés inaccessibles; il leur est doux, toutes séquestrées qu'elles sont de la foule, d'inquietter les sens des spectateurs.

Je vous parlerois ici, Madame, des Femmes de qualité dévotes; mais c'est une espece trop marquée : il vous suffit de sçavoir en general, que la dévotion dont il s'agit les éloigne du monde, sans, le plus souvent, les approcher de Dieu.

Quand je vois ces saintes ames, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces soldats que leurs blessures envoyent aux Invalides. Les blessures de nos femmes, c'est l'âge & le déchet de leurs charmes : adieu le monde, belle vocation! Les habits, le maintien, le discours, les démarches, tout est pieux, le cœur même prend du goût pour la façon des actions pieuses; il aime son métier; le formulaire ambulant ou contemplatif lui en plaît; on gémira sans douleur aux pieds des Autels, on versera des pleurs, dont la

ırce sera, non l'amour de Dieu; is la vive & jalouse imitation de amour; je veux dire que l'ame rera dans son sujet, ainsi qu'un Ac-r tragique entre dans la passion il représente.

Mais, sans m'en appercevoir, je ite une matiere que je m'étois d'a-rd interdite. Peu s'en est fallu, je ne parlasse de ceux à qui ces mes confient leur conscience, gens profit de qui tourne la piété de nos votes, pendant que Dieu n'en a les honneurs.

e ne sçais, mais l'inquiétude, ce upule, toujours renaissant, & ces ites fréquentes chez l'Homme de eu, sont une image bien ressemblan-les mouvemens d'un cœur tendre; pourroit être de l'amour qui n'a fait changer de nom; peut-être que ne s'y méprend elle-même, & elle n'est jamais plus prophane, quand elle paroît scrupuleuse.



*Suite des Caractares de M. M***.*

VOus voulez que je vous parle des beaux esprits de Paris, Madame, la matiere est fine; & bien m'en prend d'avoir un zele d'obéissance, qui m'étourdit sur les difficultés du sujet. J'oserai donc obéir; mais observez, s'il vous plaît, Madame, qu'ici tout mon devoir est d'oser, & point de réussir; à moins qu'il ne soit vrai, comme on dit, que l'amour donne de l'esprit: nous sçaurons bientôt ce qu'il en faut croire; car je vais éprouver le proverbe, comme partie capable, s'il en fut jamais.

Paris fourmille de beaux esprits: il n'y en eut jamais tant; mais il en est d'eux à peu près comme d'une armée; il y a peu d'Officiers Généraux, beaucoup d'Officiers subalternes, un nombre infini de Soldats.

J'appelle Officiers Généraux, les Auteurs, qu'en fait d'ouvrages de goût le Public avoue pour excellens.

Après eux, viennent les grands médiocres dans le même genre de travail:

passez-moi ce nom plaisant que je leur donne ; ou bien mettons-les à la tête des Officiers Subalternes, appellons-les les premiers de ceux-là.

Imaginez-vous, Madame, une espace entre l'excellent & le médiocre ; c'est celui qu'ils occupent. Leurs idées sont intermediaires ; ce n'est pas que ce milieu qu'ils tiennent soit senti de tout le monde ; il n'appartient qu'au Lecteur excellent lui-même, de les y voir ; & leur caractere d'esprit, généralement parlant, leur fait tour-à-tour trop de tort, & trop d'honneur : trop de tort, parce que bien des gens machinalement connoisseurs du beau, ne se sentant pas assez frappés du ton de leurs idées, les confondent avec les médiocres : trop d'honneur, parce que bien des gens aussi n'ayant qu'un goût peu sûr, peu décisif, les jugent excellens sur la foi du peu de plaisir qu'ils prennent à la lecture de leurs Ouvrages.

Après eux, sont les médiocres, comme les Officiers Subalternes ; gens dont le talent est de fixer avec ordre sur du papier un certain genre d'idées raisonnables, mais communes, qui

suffisent pour le commerce & la conduite des honnêtes gens entre eux, & par là si familieres, qu'elles ne méritent pas d'être expressément offertes à la curiosité du Lecteur un peu délicat.

Disons un mot en passant des esprits du plus bas rang : ce sont des Auteurs au dessous du médiocre ; gens si misérables, que c'est fortune à eux que de fixer même une idée commune dans son dégré de force & de justesse.

Un si petit talent d' esprit ne vaut pas la peine d'une plus grande analyse ; qu'il vous suffise de sçavoir, Madame, que ces Messieurs n'ont point de nom : qu'on ne connoît chacun d'eux ni par la chûte, ni par le succès particulier de leurs ouvrages ; fut-ce par la chûte : ce seroit toujours être connu par quelque chose. Un médiocre compose-t'il ? s'il tombe ; du moins, dit-on, un tel est tombé, comme on dit, un tel Officier a été tué ; mais à l'égard de ces derniers, on sçait en gros que mille de leurs productions paroissent & ne valent rien ; c'est comme un bataillon qui se présente, & que le Mousquet fait tomber : qui est-ce qui s'avi-

ſera de demander le nom des Soldats morts ?

Il y a d'autres Auteurs encore, que nous mettrons, ſi vous voulez, au rang des beaux eſprits : ce ſont les Traducteurs ; ils ſçavent les langues ſçavantes, ils reſſuſcitent l'eſprit des anciens, qui, diſent-ils, vaut cent fois mieux que l'eſprit des modernes ; du moins faut-il avouer qu'ils le croyent de bonne foi, puiſque nous ne voyons pas qu'ils s'eſtiment aſſez pour penſer par eux-mêmes. C'eſt agir conſéquemment à leur principe.

Je vous aurois parlé plûtôt d'une autre ſorte d'Auteurs, ſi je n'avois jugé qu'ils tiendroient à injure de ſe voir au rang de ceux qu'on appelle beaux eſprits : ce ſont les Philoſophes & les Géometres. J'ai quelquefois penſé au peu de cas que ces Meſſieurs-là ſemblent faire des productions de ſentiment & de goût, auſſi bien qu'à la diſtinction avantageuſe que le public fait d'eux.

Le bel eſprit, il eſt vrai, ne s'eſt pas fait de la Géometrie, une ſcience particuliere ; il n'eſt point Géometre ouvrier ; c'eſt un Architecte né, qui

méditant un édifice, le voit s'élever à ses yeux dans toutes ses parties differentes ; il en imagine & en voit l'effet total par un raisonnement imperceptible & comme sans progrès, lequel raisonnement pour le Géometre, contiendroit la valeur de mille raisonnemens qui se succederoient avec lenteur. Le bel esprit, en un mot, est doué d'une heureuse conformation d'organes, à qui il doit un sentiment fin & exact de toutes les choses qu'il voit ou qu'il imagine ; il est entre ses organes & son esprit d'heureux accords, qui lui forment une maniere de penser, dont l'étendue, l'évidence & la chaleur ne font qu'un corps ; je ne dis pas qu'il ait chacune de ces qualités dans toute leur force ; un si grand bien est au-dessus de l'homme ; mais il en a ce qu'il en faut pour voler à une sphere d'idées, dont non seulement les rapports, mais la simple vue passe le Géometre.

A l'égard des Philosophes, la Nature & ses principaux effets ne sont-ils pas le nœud-gordien pour eux ? nous sommes-nous à nous-mêmes moins énigmes, qu'il y a quatre mille ans ?

qu'a pu penser sur l'Homme un Philosophe, qu'un bel esprit excellent ne nous puisse dire, & plus ingénieusement, & par des préceptes plus accommodés à nos façons non réflechies de connoître & de sentir ? à entendre fastueusement prononcer le nom de Philosophe, qui ne croiroit que son esprit est d'un autre genre que celui du bel esprit ? L'Homme pour l'ordinaire est cependant leur sujet commun : en quoi different-ils donc ? C'est que l'un traite ce sujet dans un Poeme, dans une Ode ; l'autre le traite dans un corps de raisonnemens qu'on appelle systême. L'un glisse l'instruction à la faveur du sentiment ; c'est un maître caressant qui vous fait des leçons utiles, mais interessantes : l'autre est un Pédagogue qui vous régente durement, & dans un triste silence.

Pourquoi donc pense-t'on plus respectueusement du Philosophe que du bel esprit ? ne seroit-ce pas que le Philosophe, ou bien l'Homme au systême, nous proposant une connoissance expresse de nous-mêmes, nous fait penser que nous sommes difficiles à comprendre, & par-là importans ; au

lieu que le Philosophe qui fait un Poeme ou une Ode, semble ne nous exposer à nos propres yeux, que pour nous divertir ? ce dessein-là ne nous fait pas tant d'honneur.

Pardon, Madame, si ceci m'a conduit un peu loin : ce que j'ai dit est une idée que j'avois depuis long-tems dans l'esprit, & qui a trouvé jour. Revenons à nos Auteurs. Je sçais que vous aimez à raisonner ; je vais tâcher de vous servir à votre goût.

L'amour propre est à peu près à l'esprit, ce qu'est la forme à la matiere. L'un suppose l'autre. Tout esprit a donc de l'amour propre, comme toute portion de matiere a sa forme plus ou moins fine & variée, suivant qu'elle est plus ou moins fine & délicate elle-même ; de même encore notre amour propre est-il plus ou moins subtil, suivant que notre esprit a lui-même plus ou moins de finesse.

Ces principes établis, concluons que l'Auteur excellent est de tous les Auteurs, celui dont l'amour propre est le plus subtil.

Tâchons d'en developper le jeu : tout Homme vraiment superieur a sen-

timent de sa superiorité ; il a les yeux bons ; il voit incontestablement ce qu'il est ; or il se complaît à se voir, il s'estime : voilà le début de son amour propre ; il veut des témoins de ses avantages : en voilà le progrès ; il veut des témoins sans faveur, naïfs, irreprochables, portant témoignage avec un étonnement qui les décele inferieurs ; il veut mettre leur propre orgueil en défaut ; il est bon juge des moindres expressions de confusion qui échappent à cet orgueil ; il apprécie un geste, le silence même : voilà la finesse de l'amour propre excellent. Mais observez, Madame, que cet amour propre est à son dernier période, quand avec l'art de ces appréciations dont j'ai parlé, il joint encore l'art de dérober ses inquiétudes superbes, & de jouir de ses découvertes, sans paroître y avoir tâché. Insinuer qu'il est bonnement, innocemment superieur, escamoter à ceux qu'il surpasse jusqu'à la triste consolation de l'appeller vain ; voilà ce *nec plus ultrà* de l'orgueil d'Auteur.

Nous poursuivrons le reste une autrefois, Madame, il vous divertira.

*Suite des Caracteres de M. M***.*

NOus parlions l'autre jour de l'amour propre de l'Auteur excellent ou ſuperieur ; & je vous dis là-deſſus, Madame, que cet Auteur ſçavoit ſes avantages : qu'il ſe diſoit, je connois ma ſuperiorité ; cela eſt doux: mais il me revient encore un plaiſir bien flatteur à prendre ; c'eſt de voir les autres la connoître avec moi.

Ces autres, Madame, ce ſont des hommes orgueilleux, comme lui, qui compoſent ou qui ne compoſent pas ; mais en un mot qui ont de l'eſprit, qui ſont marqués dans le monde comme gens qui en ont beaucoup, qui s'en croyent encore davantage, parce qu'ils ſuppoſent que le monde jaloux loue modiquement, & que, quand il va pour nous juſqu'à l'eſtime, c'eſt ſigne qu'il devoit aller plus loin : gens enfin qui font ſentinelle ſur tout ce qui paroit de beau, qui vont & viennent pour en arrêter les impreſſions, dans la crainte que ce beau ne leur nuiſe, & qu'en penſant indirectement à eux,

on ne presumât pas qu'ils pussent en faire, ou dire autant, & même plus.

Voilà, Madame, quels sont ceux de qui l'Auteur superieur veut un hommage.

Cet hommage, je vous ai dit ce que c'étoit : ce n'est le plus souvent, qu'un geste, un mot ; c'est le silence même de certaine espece.

Il faut être bien fin pour expliquer de pareils signes, que la jalousie de ceux mêmes à qui ils échapent rend obscurs : ce sont comme des énigmes dont l'Homme superieur a le talent de trouver le mot ; mais il se garde bien de laisser appercevoir qu'il l'a trouvé.

Non pas qu'il paroisse indifferent aux louanges formelles qu'on veut bien lui donner : l'air d'indifference seroit trop grossier ; & qui veut trop prouver, ne prouve rien.

Ce n'est pas là le parti qu'il prend ; cela ne seroit digne que d'un maladroit qui ne sçauroit pas qu'il est des occasions, où pour faire mystere de toute sa vanité, il faut en montrer un peu, parce qu'il ne seroit pas naturel de n'en point avoir alors, & de ne pas ressembler à tous les autres hommes.

Bien loin donc d'être indifferent aux éloges, il les reçoit d'un air ingénu, & qui semble dire : tenez, Messieurs, je n'y entends point de finesse ; franchement votre approbation me flatte ; j'ai du plaisir à vous voir estimer ce que j'ai fait ; vous récompensez mon travail.

Et voilà, Madame, ce qui s'appelle agir en habile homme ; voulez-vous sçavoir ce qui arrive de cela ?

Il a forcé les autres à l'admirer ; ils ont rougi de se trouver inferieurs: imaginez-vous une jolie Femme qui n'a pu s'empecher de convenir avec elle-même que ses appas le cedent à ceux de sa compagne; quelle mortification!

Eh bien ! nos gens ont senti un chagrin de la même nature : mais de la façon dont s'y prend l'Homme superieur, ils se trouvent soulagés.

Ils ont pu comprendre qu'il n'a pas apperçu l'excès humiliant de leur admiration ; c'est autant de diminué sur la honte de l'avoir senti: ils n'en ont eu de témoins qu'eux-mêmes ; ce témoin-là n'est point incorruptible ; on peut se sauver avec lui ; à la fin, il se trouvera qu'il s'est trompé.

D'ailleurs, cet Homme superieur

auroit pu surprendre leur secret, il l'ignore, il ne leur a pas fait tout le mal qu'il pouvoit leur faire, ils l'en haïssent moins, ils le supportent volontiers; à la fin même ils lui voudront du bien, parce que l'ignorance où il est de ce qu'il vaut les met plus à leur aise en le louant, & rend la louange sans conséquence, & de pair à pair: voici un homme, disent-ils, qui n'abusera point de l'estime que nous lui montrerons; il l'a simplement esperée, & cela nous fait honneur: car esperer un bien, c'est l'estimer soi-même, & n'en regardant pas l'acquisition comme infaillible, c'est nous dire, je souhaite de l'obtenir; jugez si je le mérite. Nous voici donc juges & dispensateurs de ce bien qu'il attend; c'est jouer un rôle avantageux, & plus noble que le sien même.

Après ces courtes reflexions, qui dans l'esprit de nos admirateurs s'arrangent en un instant, & non par reprises, comme ici, le croiriez-vous, Madame, l'affront s'oublie, leur dépit passe? l'art de l'Homme superieur a mis, pour ainsi dire, un appareil à tout; il s'est justifié, parce qu'il a sçu

raccommoder les autres avec eux-mêmes, en amusant leur vanité par de petits profits, qui lui font regarder son désavantage passé comme une fausse allarme.

Que conclure de la confiance de nos dupes, qui croyent s'être effarouchés mal à propos.

Que l'Homme vraiment superieur est celui qui sçait plier les autres à lui souffrir, à lui pardonner sa superiorité: tout homme superieur qui révolte les autres, n'est pas si superieur que l'on pense; je dis, quand même on lui passe en secret qu'il l'est: il lui manque au moins de voir qu'il interesse la malice des autres à lui refuser nettement, pour le punir, ce qu'il veut emporter à force ouverte, & ce qu'il pourroit obtenir sans violence.

Car quoique l'Auteur superieur dont je vous ai parlé, Madame, ait fait penser aux autres, qu'ils traitent avec lui de pair à pair, cependant le dépit de se sentir inferieurs, les petites illusions dont ils ont eu besoin pour perdre ce sentiment d'inferiorité, tant de mouvemens enfin ont laissé chez eux des traces de ce sentiment même; &

l'Auteur revient si souvent à la charge, les reveille si souvent, ces traces, qu'elles se fortifient au point, que petit à petit les illusions n'ont plus de prise.

Voilà ce qui arrive en faveur de l'homme superieur, quand il sçait se ménager.

Ses ouvrages peuvent impunément mortifier l'orgueil des autres, pourvu que par sa conduite personnelle, il répare l'effet de ses ouvrages : il les gâte, en les appuyant de sa voix : qu'il se réjouisse de ce que les autres les trouvent bons, il doit alors des démonstrations de joye à ceux qui l'environnent, & qu'il irriteroit, s'il paroissoit peu touché de leur approbation : il les abbaisse par l'excès de ses talens ; qu'il les guerisse, en ne s'en prévalant que de leur aveu : ce sera tenir d'eux ses plaisirs. Par là il calmera leur orgueil par cet orgueil même : s'ils ont été fâchés de le sentir au-dessus d'eux, ils seront flattés de penser qu'il ne se croit louable que sur leur parole ; il gouvernera leur amour propre, tandis qu'ils s'imagineront qu'ils gouvernent le sien.

Disons encore un mot de l'Homme superieur : si par hazard il se trouve dans le monde avec de grands médiocres, & qu'on vienne à parler d'ouvrages, quel parti croyez-vous que lui fera prendre sa vanité ? de mettre les siens sur le tapis ? Non, Madame : mais bien ceux des grands médiocres.

Dans le monde on est fort persuadé que ces Messieurs ont de l'esprit ; mais comme cet esprit est entre deux feux, ni excellent, ni médiocre, la réputation qu'il leur produit, est comme indécise ; on ne sçait pas bien jusqu'à quel dégré d'estime il faut les honorer : parler d'eux alors, leur donner occasion de briller, c'est donner sujet aux autres de les estimer plus hardiment, & de se déterminer du moins sur leur compte le plus favorablement qu'il sera possible ; c'est leur procurer une bonne fortune de passage.

Vous me demanderez pourquoi leur prêter ce secours, & se taire sur son chapitre ?

Tout doucement, Madame ; car voici un des plus fins & des plus superbes procedés de l'amour propre, dans notre Auteur ; voyons ce qu'il pense.

Il s'agit d'ouvrages : si je parle des miens, mes inferieurs parleront des leurs ; on me louera, on les louera de même, & me voilà compromis : car ils feront comparaison avec moi ; non, non, faisons garder le respect qui m'est dû : je suis déshonnoré si l'on me loue, & l'éloge ici le plus digne de moi, c'est de n'en point recevoir. Qu'ils brillent au contraire ces inferieurs, & qu'ils brillent par moi-même ; le Géant a bonne grace à louer la taille des Hommes ; c'est montrer à l'œil sa grandeur & leur petitesse : à leur égard, ils ne remarqueront pas l'affront que leur fera mon suffrage ; la remarque est au-dessus d'eux.

Voilà, Madame, ce que signifie le secours dont vous vous étonniez, & que notre Auteur prête aux grands médiocres.

Une autrefois, Madame, nous verrons le reste : je vous parlerai des médiocres, ensuite des Traducteurs, ou des amateurs des Anciens : vous verrez les combats qu'ils ont livrés aux modernes, & leurs malheurs : préparez-vous, en attendant, à les regarder comme une famille ruinée, où

tout le monde, jusqu'aux domestiques se plaint de la partie adverse, & des indifferens même au procès.

LETTRE A UNE DAME

Sur la perte d'un Perroquet.

*Par M. de M***.*

A Paris, le jour qu'un Filou
Me prit mon argent dans ma poche,
Dans un Bateau qu'on nomme un Coche,
Qui me menoit je ne sçais où :

Car je ne me ressouviens plus où nous allions mes amis & moi, qui nous étions mis là par curiosité ; mais,

Que ce soit bien ou mal daté,
J'ai pourtant dit la vérité.

Venons au fait.

Vous m'écrivez que votre Chate,
De sa griffe incluse en sa patte,
A tué votre Perroquet,
Comme d'un coup de Pistolet.
Oh ! la déplaisante avanture !
Et que sa petite figure

Naqui

Naquit pour un étrange sort !
Oh quelle espiegle que la mort !
Quelle diable de fantaisie,
Car j'en jure de tout mon cœur,
L'a donc en ce moment saisie ?
Quel est son gain dans ce malheur ?
Passe encor, lorsqu'à leurs Provinces
Elle ravit d'aimables Princes ;
D'un Peuple entier le désespoir
Est pour elle un objet à voir.
Que d'un Magistrat équitable,
Au pauvre, au malheureux affable,
Elle médite le trépas :
Cela ne me surprendra pas.
Si quelque élève de Turenne
Nous fait vaincre dans les combats,
Passe aussi qu'elle nous le prenne :
Nous avions besoin de son bras.
Que de crainte enfin d'être oisive,
Sa malice toujours active
Porte en détail de menus coups,
Et nous enleve parmi nous,
Là, quelqu'ami, là, quelque Pere,
Ici, le Fils, ici, la Mere ;
Ce qu'il en naît d'affliction
Vaut encor son attention.
Qu'un Amant perde sa Maîtresse,
Ou qu'elle perde son amant ;
Passe : il en résulte un tourment
Digne d'amuser la traîtresse.

Mais vous ôter un Perroquet,
Parce qu'il avoit du caquet,
Se détourner de son ouvrage,
Pour tuer l'Hôte d'une Cage,
Car c'étoit là qu'on le tenoit,
Qu'il buvoit, mangeoit, raisonnoit :

En vérité, Madame, j'en suis dans un étonnement qui me fait perdre la rime : attendez cependant je la retrouve, & tout subitement là-dessus :

Il m'apparoît une pensée,
Qui, peu s'en faut, sera sensée.
Quoi ! peu s'en faut ! je vous dis net
Qu'elle le sera tout-à-fait.
De tout tems la mort fut perfide,
Et s'occupa de l'homicide,
Et toujours s'en occupera,
Tant qu'au monde un humain vivra :
Mais on dit qu'autrefois, Madame,
Quand elle frappoit Homme ou Femme,
Amis ou Parens qui restoient,
Amerement les regrettoient.

Remarquez cela, s'il vous plaît ; & je quitte exprès le Vers, pour vous le dire : alors donc,

Point de procès dans les familles ;

La Mere y voyoit, ſans chagrin,
Embellir & croître ſes Filles :
On n'envioit point ſon Voiſin :
L'Amant aimoit avec tendreſſe ;
Et jaloux d'un tendre retour,
C'étoit le cœur de ſa Maîtreſſe
Qu'eſtimoit ſon fidele amour.
Si juſqu'à l'extrême vieilleſſe
Le Ciel ne prolongeoit vos ans,
Vos Heritiers ou vos Enfans
En mouroient preſque de détteſſe ;
Et finir à cent ans paſſés,
Ce n'étoit pas durer aſſés.

Faiſons là-deſſus nos petites réflexions en Proſe.

Amans tendres, Meres non coquettes, Héritiers déſintereſſés, Voiſins bons amis, Familles en paix : quelle conſéquence tirer de cela ? que la mort de tout défunt affligeoit quelqu'un, & qu'il étoit plaint de tout le monde :

Et qu'ainſi la mort ; dont l'office
Eſt de mettre au Tombeau les gens,
En prenant ce bel exercice,
Jouiſſoit encor du ſupplice
De ceux qu'elle laiſſoit vivans.
On eut alors vu des ſpectacles

Incroyables, de vrais miracles :
L'Epouſe verſant ſur l'Epoux,
Ou bien l'Epoux verſant ſur elle,
Des pleurs vrais, inconnus à nous.
Que de plaiſir pour la Cruelle !
Que ſon métier lui ſembloit doux !
Dites, Madame : alors eut-elle
Entrepris une bagatelle ?
Sur un Oiſeau porté ſes coups ?
Non ſans doute, la meurtriere
Trouvoit dans la bonté des cœurs
Une inépuiſable matiere
A de plus flatteuſes douceurs :
Mais ce n'eſt plus la même choſe ;
Et le tems a fait dans les mœurs
Une étrange métamorphoſe.
En vain toujours ſa cruauté
Les uns des autres nous ſépare :
Ces plaiſirs de malignité,
Que goûtoit jadis la barbare,
Sont, grace à notre iniquité,
Devenus d'une rareté,
Que maintenant je lui pardonne,
Ne trouvant preſque plus perſonne,
Qui puiſſe être bien regretté,
De deſcendre à la minutie,
De nous harceler pour des riens,
Des Oiſeaux ou des petits Chiens,
Dont elle ignoreroit la vie,
Si nos cœurs lui marquoient encor

De plus doux objets à détruire,
Et ne la réduisoient à nuire
Par un ſimple Perroquet mort.

Peut-être auſſi que j'exagere,
Et qu'il peut vivre ſur la terre
Certain nombre de bonnes gens,
De Parens, d'Amis ou d'Amans,
Dont les cœurs, de bonne fabrique,
S'uniſſent, s'aiment à l'antique;
Et qu'aujourd'hui la mort encor
Fait ſon profit de leur accord:
Mais ce profit d'une journée,
Ne faut-il pas, quand il eſt fait,
Qu'elle en revienne au Perroquet,
Pour en avoir pendant l'année?

Quand à ce profit, qui dure ſi peu, vous ajouteriez même encore celui qu'elle peut faire, en nous enlevant certaines perſonnes abſolument néceſſaires ici bas, & qui le feront toujours, vous lui donneriez de quoi la divertir, tout au plus une ſemaine; ainſi, comme elle eſt avide, il lui faudra toujours le Perroquet.

Vous ne vous attendiez pas à cette morale: mais liſez-la ſérieuſement. Vous n'avez ni Pere, ni Mere, &

vous les avez perdus si jeune, que vous étiez dispensée de les regretter : vous êtes veuve ; mais vous avez un cœur. De quoi l'occupez-vous, pour ne point ressembler aux gens de ce siecle pervers ? D'amitié ? jeune & belle comme vous l'êtes, il vous est bien difficile d'avoir des amis de notre sexe : jugez donc s'il vous sera facile d'avoir des amies du vôtre. Qu'aimerez-vous donc, quelque nouvel Oiseau ? Oh ! le digne objet ! pendant qu'une infinité d'amans frappent à la porte de votre cœur, & que nul d'eux n'y peut entrer. Il me semble vous entendre dire : si j'aimois quelqu'un, la mort me l'enleveroit comme mon Perroquet, & ce seroit bien pis. D'ailleurs, où trouver un homme tendre, qui n'estime, comme vous l'avez dit, que le cœur ? Eh, Madame, c'est bien à vos pareilles à chercher des hommes qui soient nés tendres. Ne les font-elles pas ce qu'ils doivent être ? Mais la mort vous ôtera celui que vous choisirez...Le Ciel ne le permettra point; & si ce malheur arrive, du moins alors votre affliction sera-t'elle l'éloge de votre cœur ; du moins, je franchis le

mot, sera-t'elle raisonnable; du moins le défunt vous laissera-t'il la satisfaction de penser, qu'en l'aimant, vous aviez fait un digne usage de votre capacité d'aimer. Hésitez-vous sur votre choix ? Me voilà tout prêt de courir les risques de l'avanture : je ne crains rien : si tous les dangers ressembloient à celui dont il s'agit, où seroient les Poltrons ? Consultez-vous ; j'ai tout dit, & je suis avec respect, Madame, votre, &c.

Fin des Pieces détachées.

AVIS.

LE Lecteur sera informé de la raison qui a engagé à mettre ici les sept Feuilles de l'Indigent Philosophe, ou l'Homme sans souci, en se donnant la peine de lire l'Avis de l'Imprimeur, qui est à la tête du Tome premier de cet Ouvrage.

L'INDIGENT PHILOSOPHE.

PREMIERE FEUILLE.

JE m'appelle l'Indigent Philofophe, & je vais vous donner une preuve que je fuis bien nommé ; c'eft qu'au moment où j'écris ce que vous lifez (fi pourtant vous me lifez ; car je ne fuis pas fûr que ces efpeces de mémoires aillent jufqu'à vous, ni foient jamais en état d'avoir des Lecteurs.)

Donc je dis qu'au moment que je les écris, je fuis à plus de cinq cent lieues de ma Patrie, qui eft la France, & réduit en une extrême pauvreté. Bref, je demande ma vie, & le foir je me gîte où l'on veut bien me recevoir.

Voilà, je penfe, une mifere affez complette. Vous n'êtes peut-être pas fait pour être mieux, me direz-vous, mon cher & benin Lecteur. C'eft ce qui vous trompe : je fuis d'affez bonne

famille ; mon pere étoit dans les affaires, issu lui-même d'un pere Avocat, qui avoit des ayeux Officiers militaires. Cela n'est pas si mauvais ; je suis même né riche : mais j'ai hérité de mes parens un peu de trop bonne heure.

Je n'avois que vingt ans, quand ils sont morts : à vingt ans aimant la joye comme je l'aimois, vif & sémillant comme je l'étois, se trouver maître de cinquante mille écus de bien, je n'augmente pas d'un sol, seroit-il naturel, à votre avis, que j'eusse de quoi vivre à présent que j'ai près de cinquante ans ? non, la vie que je mene aujourd'hui n'est pas bâtarde, elle vient bien en droite ligne de celle que j'ai menée, & que je devois mener de l'humeur dont j'étois.

Je n'ai que ce que je mérite, & je ne m'en soucie gueres. Quand j'avois du bien, je le mangeois ; maintenant je n'en ai plus, je m'en tiens à ce qu'on me donne : il est vrai que si l'on m'en donnoit autant que je voudrois, j'en mangerois encore plus que je n'en ai mangé, je ne serois pas plus corrigible là-dessus : il n'y avoit que la pauvreé qui pût me mettre à la raison ;

& graces au Ciel me voilà bien en sûreté contre ma foiblesse : je suis pauvre au souverain dégré, & même un pauvre à peindre ; car mon habit est en loques, & le reste de mon équipage est à l'avenant : Dieu soit loué, cela ne m'empêche pas de rire, & je ris de si bon cœur qu'il m'a pris envie de faire rire les autres.

Pour cela, je viens d'acheter quelques feuilles de papier pour me mettre par écrit, autrement dit, pour montrer ce que je suis, & comment je pense, & j'espere qu'on ne sera pas fâché de me connoître.

Au reste, dans le tems que j'étois en France, j'entendois qu'on disoit souvent à l'occasion d'un livre, ah ! que cet homme-là écrit bien ! qu'il écrit mal ! pour moi je ne sçais pas comment j'écrirai : ce qui me viendra, nous l'aurons sans autre cérémonie : car je n'en sçais pas d'autre que d'écrire tout couramment mes pensées ; & si mon Livre ne vaut rien, je ne perdrai pas tout : car je ris d'avance de la mine que vous ferez en le rebutant: ma foi, cela me divertit d'ici ; mon Livre bien imprimé, bien relié, vous aura pris

pour dupe, & par-dessus le marché, peut-être ne vous y connoîtrez-vous pas, ce qui sera encore très-comique.

Enfin arrive ce qui pourra, je me suis fait un plaisir d'écrire, & je n'irai pas m'en abstenir, dans la crainte que ce que j'écrirai ne vaille rien; c'est une pensée trop sérieuse pour moi, ou, si vous voulez, trop au-dessous d'un homme joyeux : oui, trop au-dessous; & je vous dirai que parmi les hommes je n'ai encore trouvé que la joye de raisonnable, parce que les gens qui aiment la joye n'ont point de vanité : tout va bien, pourvu qu'ils se réjouissent; & c'est penser à merveille : ce n'est pas avoir de l'esprit que d'être autrement. Vous mocquez-vous de moi ? grand bien vous fasse : je ne m'en mets pas en peine : quand j'étois un enfant, j'étois vain; cela étoit à sa place : à présent que je suis un homme, je ne m'amuse plus à cela, j'ai mis toute ma vanité à ne faire de mal à personne, & toute ma sagesse à me divertir du reste. Car ce n'est pas le tout que d'être pauvre, ce n'est pas assez de porter des haillons : il faut sçavoir en faire son profit : & tel que vous me

voyez, je ne prise l'estime des hommes que ce qu'elle vaut. Dites-moi, ne serai-je pas bien avancé? quand vous direz que j'ai de l'esprit. Sera-ce un grand malheur? quand vous direz que je n'en ai point. J'en ai peut-être: mais pour le montrer comme vous voudriez qu'il fût, il faudroit que je me donnasse de la peine; & cela ne me divertiroit plus: ainsi je me contente de celui que j'ai à l'ordinaire, je ne me fatiguerai point à le trouver, je le tiens, & je n'ai rien à lui reprocher, car il m'a toujours réjoui.

Mais voilà assez de préambule: je suis naturellement babillard, il faut que cela se passe. Parlons de ma vie à cette heure: je vais vous en donner des lambeaux sans ordre; car je n'ai pas chargé ma mémoire de dates: mais il faut remettre la partie à une autre fois; car le jour me manque, & je n'use pas d'autre lumiere: je vais manger un morceau, on avale fort bien sans chandelle, & on digere de même: si votre souper ressembloit au mien, vous ne vous coucheriez pas de si bon cœur que je le ferai: mais pour moi, ma friandise & ma philoso-

phie font les meilleures amies du monde ; ce que la derniere offre à l'autre, celle-ci le trouve toujours bon:l'appétit vient là-dessus qui s'entend encore avec elles ; & moyennant ce trio-là, je m'accommode, on ne peut pas mieux.

Bon soir, j'ai soupé, je me suis levé un peu matin, je me couche de bonne heure, je ne veux rien perdre.

Dieu aide les gens gaillards : hier en me couchant je n'avois pas un sol pour le lendemain, aujourd'hui je me retire avec plus d'argent qu'il ne m'en faut pour vivre dix jours ; & je ne donnerois pas ces dix jours-là pour une année de la vie d'un Ministre d'Etat : personne ne viendra m'excroquer les momens que je prétens passer à ne rien faire : vive les plaisirs de ceux qui n'en ont gueres ; il n'y a rien qui les rende si piquans que d'en avoir rarement, sans compter qu'il ne faut pas bien de l'aprêt pour être aise, quand on ne l'est pas souvent ; on se réjouit, où les autres ne sentent rien ; il faut des machines aux gens du monde pour les divertir. A gens comme moi il ne faut presque rien : par exemple, me

ilà charmé, parce que je vais être
it ou dix jours sans travailler. Al-
vous-en proposer l'oisiveté comme
plaisir à un ambitieux, à un hom-
: de Cour ; c'est lui proposer un mar-
:e : il faut qu'il aille, qu'il parle,
'il agisse, qu'il s'inquiette, qu'il n'ait
le tems de dormir, ni celui de man-
: : il ne vit plus, dès qu'on lui laisse
tems de vivre : & cependant, le mi-
able qu'il est, de combien de cho-
qui me manquent son repos seroit-
ssaisonné ? il est riche, il pourroit
re bonne chere, il a des maisons de
npagne, il peut s'y aller promener,
ı des amis qui valent mieux que lui,
qu'il pourroit avoir chez lui quand
'oudroit, il est logé comme un Roi
ıs son Louvre, il a du vin de Cham-
gne & de Bourgogne dans ses ca-
s ; & tout cela ne lui sert de rien,
ı ame jeûne de tout au milieu de cet-
abondance de douceurs, dont elle
ıt jouir : sçavez-vous bien pour-
oi ? c'est que la folle fait pénitence
excès de cupidité où elle s'est jet-
: oh ! parbleu je n'ai jamais laissé
ndre un si mauvais pli à la mienne,
'ai stilée à tout ; c'est une vraie

avanturiere : aujourd'hui que mon lit est dur, je n'en souhaite pas un plus mollet, je mets seulement mon ragout à pouvoir y dormir la grasse matinée. Je n'ai point d'amis qui me viennent voir : mais en revanche je vais voir tout le monde dans les rues : je m'amuse des hommes qui passent, & quand je vois passer un coquin que je connois, je le méprise, sans avoir la peine maudite de lui faire encore des complimens, & de le traiter comme un homme estimable, comme je ferois, si j'étois dans le monde. Je ne fais pas bonne chere : mais j'ai bonne appétit ; je ne bois pas de bon vin : mais comme je n'en bois gueres en tout tems, le mauvais me paroît du nectar ; & quand je n'ai que de l'eau, je ne la bois qu'à ma soif, cela la rend délicieuse : & sans cela croiroit-on que les malheureux, les gens pauvres pussent résister à leur état ? non : mais la nature est une bonne mere ; quand la fortune abandonne ses enfans, elle ne les abandonne pas elle. Un homme étoit riche, il devient pauvre : laissez-le faire, la nature en lui a pourvu à tout ; c'est un soldat qui a armes & ba-

gagés : quand il étoit riche, il étoit délicat ; à présent qu'il n'a plus rien, la friandise le quitte, l'amour des commodités le laisse-là, son gout baisse & devient ce qu'il faut qu'il soit pour s'ajuster à son état, il aimera le pain comme il aimoit la perdrix, l'eau fraîche comme il aimoit le bon vin, & le vin comme il aimoit la plus exquise des liqueurs ; en un mot ses besoins s'humanisent, ils demandent peu, parce qu'ils ne peuvent avoir beaucoup, & le peu qu'ils ont les satisfait mieux cent fois que le beaucoup, quand ils l'avoient.

Que dites-vous de ma morale ? elle n'est pas réfléchie : c'est qu'elle est naturelle. Il y a des gens qui moralisent d'une maniere si sublime, que ce qu'ils disent n'est fait que pour être admiré : mais ce que je dis-là moi, est fait pour être suivi ; & voilà la bonne morale, le reste n'est que vanité, que folie : les gens d'esprit gâtent tout, ils vont chercher tout ce qu'ils disent dans un pays de chimere, ils font de la Vertu une précieuse qui est toujours en peine de sçavoir comme elle fera pour se guinder bien haut,

pour se distinguer. Ils croyent donc que c'est-là la vérité : je leur apprends moi de dessus mon escabeau qu'il n'y a rien de si simple que ce qu'on appelle vertu, bonne morale, ou raison : nous n'avons pas besoin d'un grand effort d'esprit pour agir raisonnablement ; la raison nous coule de source, quand nous voulons la suivre ; je dis la véritable raison : car celle qu'il faut chercher, cette raison qui est si fine, si spirituelle & si sublime, ce n'est pas la bonne, c'est nous qui la faisons celle-là, c'est notre orgueil qui la forge ; aussi la fait-il gigantesque, afin qu'elle nous étonne. Il me vient une comparaison qu'il faut que je vous dise ; imaginez-vous un habit tout uni, quelque bien fait qu'il soit à votre taille, on ne dira gueres en vous voyant passer, voilà un homme qui est bien habillé : mais portez-vous un habit chamarré, brodé d'or ou d'argent ? oh ! tous les passans s'arrêteront pour vous regarder : oh ! le bel habit ! dira-t-on. Eh bien ! cette vertu simple & telle que la nature nous la donne, elle ne fait pas plus de bruit, n'est pas plus remarquable qu'un habit uni : per-

sonne n'y prend garde ; au lieu que le faste que vous voyez dans de certaines actions qui vous paroissent des prodiges de raison ou de vertu, ce faste-là qui frappe tant, ressemble à la broderie de l'habit chamarré ; & il en faut mettre par-tout de la broderie, il faut de l'étalage dans tout, sans quoi rien ne paroît dans le monde.

Je me souviens d'avoir vu autrefois un Seigneur qui presque en même jour perdit son fils unique, & la moitié de son bien : on s'attendoit à des marques de douleur & d'affliction ; mais malheureusement pour lui, c'étoit un homme qui passoit pour un modele de raison, pour un Héros en fermeté d'ame, pour un sage, c'est tout dire ; il avoit pris son gout à figurer comme cela dans le monde ; il fallut donc soutenir la gageure dans le double malheur qui lui arriva : je le plaignis de tout mon cœur, j'eus pitié de lui à cause des peines que lui donneroit cette fermeté qu'il alloit jouer ; & en effet le pauvre martyr de l'orgueil ne versa pas une larme, il se montra inébranlable : il jetta un soupir ou deux, dit-on, pour rendre son courage plus

vrai-semblable, pour montrer aux gens que ce n'étoit pas faute de sensibilité qu'il n'étoit pas au désespoir, comme y auroit été un autre. Il fit voir qu'il ne tenoit qu'à lui d'être sujet comme le reste des hommes aux foiblesses de la nature; mais qu'il avoit la force de les repousser. Je le vis le lendemain de ses infortunes, je regardai son visage: mais je ne vis qu'un masque; car la sérenité même n'a pas l'air plus paisible que l'avoit ce visage-là: oh! je me dis à moi-même, la raison toute unie ne fait pas cet effet-là, il y a ici de la broderie; & je devinois juste: car je sçus, à n'en pouvoir douter, que seul dans son cabinet mon homme pleuroit & se désoloit comme une femme, & qu'il s'en donnoit à cœur joye, si l'on peut parler ainsi. Vraiment, je le trouvois bien plus foible & plus femme, quand il reprenoit son masque devant le monde; il me paroissoit bien plus pusillanime: car se donner le tourment de ressentir sa douleur, pour avoir la gloire de passer pour un homme admirable en fermeté, je pardonnerois cette vanité-là à une femme, parce

qu'elle est d'un sexe plus foible que nous ; & à mon gré, il n'y a point de plus grande foiblesse que l'orgueil de feindre des vertus qu'on n'a pas : cette petitesse-là est digne d'une créature artificieuse & superbe comme la femme, n'est-il pas vrai ?

Cependant on admira le Comédien, à qui ses singeries coûterent cher ; car autant qu'il m'en ressouvient, je crois qu'il mourut de la violence qu'il se fit pour les soutenir : sa Comédie le tua ; cela n'est pas sain, & mourir pour mourir, j'aimerois encore mieux mourir en homme foible, qu'en Histrion qui fait le fort & qui ne l'est pas : j'aurois du moins l'avantage de n'avoir voulu tromper personne, & je remporterois l'honneur d'avoir été de bonne foi : quand on meurt franchement de douleur, la mort n'est que la punition de notre foiblesse, & cela n'est pas si laid qu'une mort qui est la punition d'une fourberie. Oh ! l'impertinente mort à mon gré ! je serois immortel, si je n'avois à finir que par là.

Mais c'est assez moraliser, laissons là les folies des hommes ; & si nous en

faisons, comme absolument il en faut faire, du moins n'en faisons que de celles qui divertissent. Par exemple, j'ai mangé tout mon bien, moi : eh bien ! c'est une grande folie, je ne conseille à personne de la faire ; car pour avoir du plaisir, il n'est pas nécessaire de se ruiner, ni de devenir pauvre : la pauvreté est une cérémonie qu'on peut retrancher : ce n'est pas elle qui m'a rendu joyeux & content comme je le suis ; je l'étois avant que d'avoir tout mangé : mais si j'avois à recommencer, si on me remettoit dans mon premier état, j'aimerois mieux faire des folies ruineuses, qui seroient du moins gayes, pendant qu'elles dureroient, que de faire de ces folies tristes, dures & meurtrieres : j'aimerois mieux avoir le plaisir d'être fou, que d'avoir la douleur de faire le sage, avec tout l'honneur qui m'en reviendroit.

A propos de folies, l'autre jour je me trouvai dans une salle où un homme charitable de la Ville assemble quelquefois des pauvres pour leur distribuer de l'argent, & d'autres charités ;

il y avoit un grand miroir dans cette salle ; je m'en approchai pour voir un peu ma figure, qu'il y avoit long-tems que je n'avois vue : j'étois si barbouillé que cela me fit rire ; car il faut tirer parti de tout : je me regardois comme on regarde un tableau, & je voyois bien à ma physionomie que j'avois dû me ruiner, & il n'y avoit pas l'ombre de prudence dans ce visage-là, pas un trait qui fit esperer qu'il y en auroit un jour ; c'étoit le vrai portrait de l'Homme sans souci, & qui dit n'ai-je rien ? je m'en mocque. Voilà donc celui qui a mangé tout mon bien, dis-je, en m'approchant de ma figure ; voilà le libertin qui me fait porter des guenilles, & qui ne s'en soucie gueres : voyez-vous le fripon ? tout ce qu'il a fait, il le feroit encore.

Quelqu'un de mes camarades entra comme je finissois la conversation par un saut. Ami, vous êtes bien gaillard, me dit-il. Vraiment oui, répondis-je, je viens de voir un homme qui ne doit rien, & qui n'a rien à perdre. Pardi, je vaux bien cet homme-là, me dit-il ; ainsi vous n'avez qu'à faire une gambade en me voyant, sautez, sautez, je le

mérite. Et pour m'en donner l'exemple il sauta lui-même; & puis je sautai: il me le rendit; je le lui rendis : je crois qu'il nous sauterions encore, si nous n'avions pas entendu ouvrir la porte de l'Appartement ; c'étoit l'homme charitable qui venoit à nous, & qui nous mit à chacun une piece d'argent dans la main, en nous demandant nos prieres pour lui : ce que je n'ai jamais manqué de lui accorder ; car tout sans souci que je suis, je crains Dieu, j'ai toujours eu des sentimens de religion; je ne les ai pas toujours mis en pratique pendant que je me ruinois, mes actions n'alloient pas mieux que mon patrimoine, la dissipation de l'un entraînoit le désordre des autres; mais maintenant que je suis pauvre, j'ai pris, comme on dit, l'occasion d'être homme de bien, & voici comment j'ai raisonné : j'aimois les femmes, & les femmes aimoient mon argent ; à présent que je n'en ai plus, qu'est-ce que je ferois de mon amour pour les femmes ? rien, elles ne voudroient plus de moi: il ne faut donc plus vouloir d'elles ; aussi-bien en les souhaitant, sans les avoir, je souffrirois, & je me damnerois

nerois d'un péché pénible : faisons donc de nécessité vertu. Depuis ce raisonnement, quand j'en ai vu quelqu'une, & que son idée me vient lanterner l'esprit, je mets tout d'un coup la main dans ma poche ; je n'y trouve rien, & là-dessus je renvoye les désirs libertins à qui a le malheur de pouvoir en acheter la satisfaction : pour moi qui n'ai pas le sol, l'inutilité de me laisser tenter m'est démontrée; je brise avec la tentation, & je me dévoue à la continence par force : de-là je tâche de m'y dévouer par vertu ; & ainsi de main en main, & pour ainsi dire, par cascade, j'arrive à traiter cet article-là assez chrétiennement : on appelle cela faire son salut cahin, caha, & fournir sa carriere en boiteux ; mais on se tire d'affaire comme on peut, & un boiteux qui ne se lasse pas fait son chemin comme un autre.

DEUXIE'ME FEUILLE.

JE vous parlois tout à l'heure de mon camarade avec qui je sautai l'autre jour ; c'est un assez plai-

ſant perſonnage : nous ne nous connoiſſions gueres avant nos gambades ; mais notre avanture nous a rendus bons amis ; au ſortir de la Salle, il rioit encore de nos caprioles, & je lui contai à l'occaſion de quoi il m'avoit vu ſauter : quand il ſçut ce que c'étoit; je vous aime de cette humeur, me dit-il, allons boire chopine pour entretenir notre joye ; je vous dirai qui je ſuis, à charge de revanche ; & je payerai l'écot par-deſſus le marché : car je trouvai hier une honnête Dame qui m'a donné de quoi faire un bon repas : taupe, lui répondis-je ; & puis nous entrames au cabaret : il ne m'avoit promis que chopine ; mais chopine au cabaret tient bien deux pintes.

Après avoir choqué le verre cinq ou ſix fois ; ce vin-là eſt bon, me dit-il : autrefois je l'aurois trouvé bien mauvais ; mais ce tems-là n'eſt plus, j'ai appris à ſavourer le médiocre, & il n'y a plus aujourd'hui de vignoble que je n'eſtime, ils ſont tous en Champagne pour moi : vive la pauvreté, mon camarade ; les gueux ſont les enfans gâtés de la nature : elle n'eſt que

la marâtre des riches, elle ne produit presque rien qui les accommode; les deux tiers de ses vignes ne leur conviennent pas : quelle perte pour eux, mon chere confrere ! & quel plaisir pour nous ! nous buvons tout son vin de quelque côté qu'il vienne, quelle bénédiction ! chantons là-dessus : je commençai, & il chanta : de la joye, de la joye ! notre bien n'est nulle part, & il est par tout; quand un pays est grêlé, nous n'y avons rien, n'est-il pas vrai ? buvez, camarade, & tout plein, cela désaltere; à propos, je vous ai promis ma petite histoire, écoutez, je vous dirai tout, & cela sera bientôt fait : mais j'ai soif, versez du vin, je tiendrai mon verre, ah ! qu'il est beau, quand il est plein !

Là-dessus il but, & puis il me fit le récit que je vais vous faire aussi; après quoi je parlerai de ma vie. Quand j'ai mis la plume à la main, je ne voulois vous entretenir que de moi, je vous l'avois dit : mais ne vous en fiez pas à mon esprit, il se moque de l'ordre, & ne veut que se divertir : vou-

lez-vous gager que mes rapſodies trouvent des Imprimeurs, & que vous les lirez ? ſi ce n'eſt vous, ce ſera un autre ; & c'eſt à cet autre à qui je parle : continuons, & ne nous fâchons pas : je ne dis plus mot ; c'eſt mon camarade qui parle.

Je ſuis le fils d'un Muſicien fort habile dans ſon métier, fort grand yvrogne ; mais il avoit ſes raiſons pour l'être, ne le condamnez point ſans l'entendre : il diſoit qu'il n'y auroit jamais eu de muſique, s'il n'y avoit pas eu de vin ; & il n'en buvoit beaucoup de ce vin, que pour puiſer la muſique dans ſa ſource. Vous voyez bien qu'il n'étoit yvrogne que pour exceller dans ſon Art, & ſon intention étoit louable : bien des gens prétendoient qu'il buvoit encore mieux qu'il ne compoſoit ; mais c'eſt qu'à vous dire le vrai, il avoit un petit défaut : il chantoit trop, quand il étoit au cabaret ; ſes chanſons uſoient toute ſa verve muſicale, & puis lorſqu'il alloit travailler chez lui, il avoit preſque perdu tout ſon feu ; & de-là venoit que le vin ne lui profitoit pas autant qu'il auroit fait, ſans ſa mauvaiſe ha-

bitude de chanter : mais que voulez-vous ? chaque homme fait des fautes ; cela n'empêchoit pas qu'il ne composât de très-belles choses. J'ai hérité de lui d'un Opera qui étoit admirable : il le fit exécuter à Paris ; mais mon pere n'étoit pas heureux, il avoit travaillé sur de mauvaises paroles, & la musique à cause de cela en parut pitoyable ; pareil accident arrive tous les jours. Mon pere s'excusa sur le Poete : mais le Poete étoit un glorieux qui rejetta tout sur le Musicien : ces faiseurs de Vers n'ont point de conscience : cela dégouta mon pere, qui serra bien proprement son Opera dans son portefeuille, & s'en alla dans les Provinces en faire chanter des lambeaux. A Lyon, où il se trouva, il tomba malade d'un Motet, dont il avoit été prendre les beautés au cabaret suivant sa coutume ; mais l'excès nuit en tout : le transport qu'il prit dans le vin le tua ; il fut enterré sans façon, & son Motet aussi. Depuis ce tems-là je n'aime pas les Motets ; voilà la mort de mon pere, voyons ma vie à présent.

Quand il mourut, j'étois soldat : la

Musique n'étoit point mon talent, & je n'avois jamais pu apprendre que la gamme ; de façon que j'aurois déserté de bonne heure la maison paternelle : car qu'est-ce que j'aurois fait avec ma gamme ? j'aimois pourtant beaucoup le vin ; & comme mon pere l'appelloit la source de la Musique, je m'obstinois à aller à cette source, pour y puiser la science : mais je n'y rencontrois jamais que de la joye, & je n'en revenois que plus joyeux, sans être plus sçavant : il est vrai que cette joye vaut son prix ; & depuis ce temslà je vais toujours la chercher où je l'ai prise : prenons-en un petit doigt : à vous, confrere ; parbleu, il y a eu bien du malheur à mon fait : j'ai toutes les inclinations d'un Musicien, j'aime le vin autant que l'aime un Violon, remarquez la bizarerie de mon tempérament, & je ne connois que le noir & le blanc dans les notes ; je n'ai jamais pu chanter ma partie qu'en empêchant les autres de chanter la leur ; je n'ai jamais pu exceller que dans les airs de Pont-neuf : encore faut-il que je les chante tout seul ; car ma voix ne peut tenir compagnie à

celle de personne : aussi fait-elle autant de bruit qu'un Orgue de Paroisse, vous en avez eu la preuve. Mais revenons à mon métier de soldat : j'étois le premier homme du monde pour porter un mousquet, & il n'y a qu'à le tirer que j'ai trouvé de la peine : c'est ce qui a fait que je n'ai pas demeuré fantassin long-tems ; d'ailleurs il faut obéir à un Capitaine, il a ses volontés, vous avez les vôtres, & volontés pour volontés, il vaut encore mieux faire les siennes que celles d'un autre.

Je m'ennuyois donc beaucoup de la vie de soldat,& comme j'étois d'une taille avantageuse, fort & nerveux, mon Capitaine ne vouloit point que je le quittasse. J'écrivis à mon pere, & le priai de payer si bien mon congé qu'on me laissât aller : mais le bonhomme ne sçavoit payer que les Cabaretiers, & je n'eus point de réponse : que fis-je ? puisque je n'ai point d'argent pour me racheter, me dis-je en moi-même, il faut trouver un équivalent, & c'étoit la fuite : je désertai ; cela faisoit le même effet pour moi que si je m'étois racheté.

Me voilà donc parti, j'allois bon train, je vendis mon mousquet à un paysan, & de l'argent que j'en fis, je m'en aidai à poursuivre mon chemin; cependant j'eus peur qu'on ne me rattrapât, & pour éviter ce danger, je prenois toutes les routes détournées. Un soir que j'allois entrer dans un Village, je vis un Ecclésiastique que son cheval avoit jètté dans un fossé; il y étoit jusqu'au col, je m'approchai il me demanda du secours, & je lui en donnai: ce ne fut pas sans peine que je le tirai de là; mais enfin je l'en tirai, je le remontai sur son cheval, & je le suivis au Village dont il étoit Curé: c'étoit dans le tems de la vendange; il n'avoit qu'une vieille Gouvernante qui le servoit, & deux arpens de vigne à vendanger: je m'offris d'en être le vendangeur: le Curé qui m'avoit obligation le voulut bien, il me retint, & le lendemain je me mis dans la vigne. L'autre lendemain c'étoit Fête; le Curé dit sa Messe, je la servis: à midi il dina, & je lui versai à boire, pendant que la Gouvernante essuyoit quelques meubles de bois vermoulu: le Curé

en faisant digestion s'avisa de me demander qui j'étois ; je lui fis là-dessus une histoire dont je ne me ressouviens plus : mais il en fut si content qu'il me proposa de le servir : dans l'embarras où j'étois, cela me venoit à merveille, & j'y consentis de bon cœur; mais nous ne fumes que deux mois ensemble : j'étois gourmand, le Curé étoit avare, & la Gouvernante acariâtre : on me reprochoit mon pain, cela m'affamoit : je pillois le garde-manger, je trouvois les œufs des poules, je les dénichois, je vuidois le reste des bouteilles, & je ruinois le Bénéfice, disoient-ils ; de sorte qu'un matin on me dit : va-t-en, & je m'en allai, avec trente sols de monnoye qu'on fut une heure à me compter sur un banc.

Pendant qu'on faisoit ma somme, je passai un moment dans la cour, & je vis deux poules au nid, je pris les œufs par habitude, & pour ne pas séparer les meres d'avec les enfans, je logeai le tout dans mon havre-sac : on ne s'apperçut de rien, je vins recevoir mes trente sols, & un bâton blanc à la main, je saluai la maison curiale,

& je partis avec ma volaille & coq en plumes, & mes trente sols. Je crois qu'on courut après moi; car j'entendis de loin qu'on m'appelloit en venant fort vîte : mais le mot de petit fripon, de petit coquin qui frappa mes oreilles, ne me parut pas mériter de réponse, & je galopai un peu pour m'éloigner de ce bruit-là. Mais parlez donc, camarade, il me semble que j'ai passé deux mois chez le Curé sans que nous ayons trinqué : vertubleu le sot métier ! allons, frere, arrosons, le tems est sec ; bon, me voilà en chemin : à quelques jours de là je trouvai une troupe de Comédiens de campagne, oh ! ma foi, c'étoient de bonnes gens, ceux-là ; dès que je vis seulement leur mine, je devinai qu'ils m'accommoderoient ; je les trouvai en chemin comme ils rechargeoient leur bagage dans leur chariot qui avoit versé, je leur offris mon secours, ils l'accepterent, & je travaillai de si bonne grace que je leur plus : la Troupe par hazard avoit besoin d'un domestique, & ils me retinrent pour l'être ; jamais on ne prit maître de si bon courage que je le fis : une heure

après avoir été avec eux, j'y étois comme si je les avois connus depuis dix ans ; ils chantoient en chemin, ils buvoient, ils mangeoient, ils faisoient l'amour : ah ! la bonne vie ! les Rois ne la menent pas, cette vie-là : elle est trop heureuse pour eux, & ils sont trop grands Seigneurs pour elle : testubleu ! mon camarade, j'étois comme l'enfant qui téte, j'ouvrois les yeux sur eux, mon cœur s'épanouissoit, je vivois : car je n'avois pas encore vécu ; vous jugez bien que mon plaisir me rendoit gaillard, & comme ils n'étoient pas glorieux avec moi, nous familiarisions ensemble, & je disois le bon mot avec eux ; je n'étois pas laid au moins ; je suis bien aise que vous le sçachiez ; j'étois gros & gras, & j'avois l'air espiégle : de l'esprit je n'en manquois pas, de l'effronterie encore moins ; j'aimois la vie dérangée, tantôt bonne, tantôt mauvaise, se chauffer aujourd'hui, avoir froid demain, boire tout à la fois, manger de même, travailler, ne rien faire, aller par les Villes & par les champs, se fatiguer, avoir du bon tems, du

plaisir & de la peine, voilà ce qu'il me falloit, & j'eus contentement avec eux.

Nous arrivames dans une petite Ville, où dès le soir même de leur arrivée on leur demanda la Comédie ; ainsi dès ce jour-là j'entrai en exercice de ma charge de domestique de Théatre : j'avois la science infuse pour ce service-là ; ils admiroient mon habileté : ils jouerent, je ne me souviens plus quelle Piece, ils enchanterent l'assemblée Provinciale : c'est la Cour du Roi Petaut, qu'un spectacle comme celui-là ; & il y a un agrément, c'est que des Comédiens n'ont pas peur d'y être sifflés : plus ils sont mauvais, plus ils réussissent ; le bon jeu glisseroit sur le parterre, & le mauvais ressemble au vin dur & épais qui grate le palais ; il faut crier, faire des contorsions, s'agiter comme des possédés, & puis vous entendez rire ou pleurer, suivant ce qu'on joue. Nos Messieurs firent de l'argent ce soir-là, & quelques-uns même des conquêtes, qui leur valurent bien autant que leur part dans les Pieces ; d'ailleurs notre Troupe mit toute la Ville en rumeur ;

éveilla les esprits, rendit les filles & les femmes coquettes, elles se coeffoient & s'ajustoient pour venir voir la Comédie; on leur en contoit, le feu s'y mettoit, & puis c'étoient des amours, des mariages prématurés; nous ne vimes pas tous ces effets de notre passage, mais nous les apprimes quelque tems après.

Je me divertis ma foi bien dans cette Ville-là; car en qualité de serviteur de la Comédie, il réjaillissoit sur moi un peu de ces graces que le métier de Comédien donnoit à mes Maîtres. D'abord je ne fus couru que des servantes, & je jettois le mouchoir aux plus jolies; les femmes de chambre ensuite vinrent sur leur marché, & je choisissois; j'ai vu pleurer pour mes beaux yeux, j'étois bien fier, je mettois le chapeau sur l'oreille; la Troupe me donnoit de vieux bas rouges, & des nipes théatrales dont je m'ajustois: cela renversoit la cervelle à toutes les chambrieres du premier & du second étage; ma braverie tenta jusqu'à des grisettes que la tentation emporta, & je soupçonnai quelques Bourgeoises du premier rang de

n'oser me dire ce qu'elles pensoient de moi. Je ne suis pas si timide qu'elles, camarade, je vous dirai ce que je pense de la bouteille ; c'est qu'il la faut boire, avalons.

Nos Comédiens ne s'oublioient pas ; & il y en avoit d'assez bien faits dans la Troupe : les Bourgeoises les aimoient beaucoup, & ils n'en étoient pas ingrats ; il reste encore dans plusieurs familles des marques de leur reconnoissance : à l'égard des femmes de la Troupe, on en comptoit deux de jolies, qui avoient l'air vif, un œil coquet, une figure qui agaçoit, & une façon galante qui donnoit aux gens beaucoup plus d'amour que de tendresse : aussi ne convient-il pas d'inspirer de la tendresse, quand on ne peut faire un long séjour dans les lieux ; les sentimens tendres sont trop lambins ; il faut tant de cérémonie avec eux ; l'Amour est bien moins formaliste.

La veille de notre départ nous avions promis une jolie Comédie ; je dis, nous : car j'avois mon rôle, je mouchois les chandelles, & je vous avertis que sans un Moucheur de chandelles on ne pourroit pas jouer la Co-

nédie ; c'est lui qui répand la lumiere sur l'action. Or la fievre prit à un de nos Acteurs qui avoit un rôle d'Amant volage dans notre Piece ; voilà l'esperance d'une bonne recette confondue : toute la Ville devoit se trouver à nos adieux, & nous avions mis au double ; je vis le moment où l'on alloit quereller l'Acteur de ce qu'il s'avisoit d'avoir la fievre si mal à propos, & encore une fievre qui menaçoit d'être continue : comment faire ? on se desesperoit : parbleu je proposai de prendre le rôle du malade ; dans un besoin on se sert de tout : ils me dirent : apprens-le si tu peux. Je me mis donc à étudier jusqu'au lendemain, je m'enfermai avec du vin pour encourager ma mémoire. Et à propos de mémoire, si j'encourageois votre attention d'une petite rasade, cela feroit-il si mal ? je suis homme à vous tenir compagnie : allons, voilà qui est bien ; revenons dans ma chambre où j'étudie fort & ferme.

Ma mémoire fit un coup d'essai immortel : le lendemain je sçus mon rôle sur le bout du doigt, j'appellai mes camarades ; car désormais mouche les

chandelles qui voudra, je ne m'en mêlerai plus, j'ai fait fortune, & me voilà Comédien moi-même ; j'appellai donc mes camarades & les avertis du prodige qui s'étoit fait en moi ; répétons, leur dis-je, & que le malade ne se presse pas de guérir : je vous assure qu'il aura du tems de reste pour avoir la fievre : allons, Messieurs, voyons si le brodequin me fiera bien : mon audace les fit rire, les mit de bonne humeur : c'étoit de l'argent qui leur venoit, si on pouvoit me produire : Allons, mon ami, c'est toi qui commence, me dirent-ils ; Héros, partez pour la gloire : aussi fis-je : à peine eus-je déclamé quatre vers qu'ils me promirent le laurier du premier jambon qu'ils mangeroient ; comment donc ! sçavez-vous qu'ils furent étonnés de m'entendre ? ils disoient que ce n'étoit plus moi, que j'avois une autre physionomie, ce n'étoit que battemens de mains : attendez, leur dis-je, ménagez vos admirations, il m'en faudra d'autres, ne me donnez pas tout à la fois, poursuivons, & nous poursuivîmes ; & toujours gloire nouvelle : enfin nous achevames, & je fus trou-

vé si prodigieux qu'ils allerent tous embrasser le malade dans son lit pour lui rendre grace de sa fievre; un d'eux opina pour m'afficher à la porte du logis, le sentiment en fut approuvé, & sur une grande feuille de papier on me promit au public en gros & grands caracteres : là-dessus je rêvai à part-moi sur l'honneur & le profit que j'allois leur faire; nous n'étions convenus de rien pour mes petits interêts, l'affiche étoit faite, j'allois gagner de l'argent, & je conclus que je devois en avoir ma part; je leur dis mes petits raisonnemens, & à leur air je compris bien qu'ils n'auroient pas pensé comme moi : Messieurs, leur dis-je en riant, vous êtes les Maîtres : mais je ne donnerai ma marchandise qu'au prix où vous donnez la vôtre; vous partagez le gain ensemble, n'est-ce pas? est-ce que j'ai la peste moi, pour n'être pas admis au partage? ne me fâchez point, vous êtes bienheureux de ce que vous ne m'achetez pas plus cher; ne le voulez-vous pas? voyez ailleurs, je reprendrai mes mouchettes comme à l'ordinaire; mais je ne sçaurois à moins; il a raison, dit alors

un gros garçon d'entre eux, je lui donne ma voix : & nous la nôtre, dirent-ils ensemble, & là-dessus ils m'embrasserent : il n'y eut que nos femmes qui me refuserent la joue, & qui eurent de la peine à se faire à une égalité si subite avec moi ; mais la représentation de notre Piece emporta ce reste de fierté qui me disputoit l'honneur de leur bienveillance.

TROISIE'ME FEUILLE.

JE fis ce jour-là les délices de l'Assemblée, on me trouva fait au tour: il est charmant ce garçon-là, disoit-on, ce sera le premier Comédien de l'Europe ; bien plus, c'est que pendant le cours de la Piece, mes camarades étourdis des applaudissemens qu'on me donnoit, me regardoient presque avec respect, je les voyois devenir petits devant moi, & je les laissois faire, je m'accommodois fort bien de leur paroître important, leur respect étoit le bien venu ; je ne leur disois pas, arrêtez-vous : au contraire la vanité me gagnoit, je sentis que

mon visage devenoit hardi & cavalier, je parlois ferme, & je marchois de même derriere les coulisses, je leur tendois la main de l'air d'un Capitaine qui caresse ses soldats, & mes soldats le prenoient de même.

Enfin la Comédie finit : je reçus tant de complimens que j'en étois yvre : les complimens de Province sont toujours longs, de la part des hommes, & précieux de la part des femmes ; mais la vanité d'être loué n'est pas délicate, & ils me firent tous plaisir ; mes camarades étoient muets, ils auroient été jaloux, s'ils avoient osé, ou plutôt s'ils avoient pu : mais il n'y avoit pas moyen de me regarder comme un rival ; je confondois tout espoir de concurrence, & l'excès de mon mérite ne leur permettoit qu'une admiration qui les rendoit stupides ; aussi je n'en fis pas à deux fois, je pris dès ce jour-là la contenance d'un homme rare, d'un homme qu'on est trop heureux d'avoir, & qui a les bonnes recettes dans sa manche : nous fumes priés de donner encore le lendemain la même Piece, tout le monde ne m'avoit pas vu, & tout le monde vou-

loit me voir ; & toujours au double ! je dinai chez le premier de la Ville, j'y montrai beaucoup d'esprit, ma gloire m'en donnoit plus qu'à l'ordinaire, ou bien elle défricha tout celui que j'avois : on ne pouvoit se rassasier de m'entendre : ajoutez que j'étois frais & potelé, ce qui est considérable auprès des femmes : cela fait grand bien à l'esprit qu'on a avec elles : aussi me regardoient-elles comme un objet fort interessant ; j'avois deux de mes camarades avec moi, qu'on laissoit boire & manger en paix sans leur dire mot, ils ne me servoient que de freres lais.

Bref, nous donnames notre seconde représentation, qui fit autant de plaisir que la premiere, & puis nous partimes, parce qu'on nous attendoit dans une autre Ville. Buvons à la santé de celle que nous quittons : c'est une Cité de bonnes gens ; j'y laissai bien des cœurs qui auroient voulu faire connoissance avec le mien, ou bien avec moi, je ne sçais lequel des deux ; mais je crois que dans les sentimens que j'inspirois, il y entroit aussi un peu d'appétit pour ma figure ; je connois-

fois cela à la maniere dont on me lorgnoit : il y avoit de tout dans les œillades qu'on jettoit sur moi ; mais il fallut m'arracher à toutes mes conquêtes ébauchées ; j'en regrettai quelques-unes : il y avoit sur-tout deux grands yeux noirs que j'eus bien de la peine à quitter : c'étoit une Dame avec qui j'avois mangé ; par-là corbleu, mon camarade, il y faisoit chaud, ah ! les beaux yeux ! si vous sçaviez comme ils tomboient sur moi, ma foi, je ne les soutenois pas : ils ne me faisoient point de quartier, & je ne demandois pas mieux que de me rendre ; mais il y avoit un jaloux qui ne le voulut point, qui ne quitta jamais ma Déesse, attendu que c'étoit sa femme, & qu'il avoit surpris ses regards & les miens, & qu'il avoit entendu à merveille les demandes & les réponses ; je lui pardonnai à cause de cela d'être infléxible ; car je n'ai jamais été injuste : il avoit raison, & j'avois tort ; mais s'il ne m'avoit pas lié les mains, qu'en pensez-vous ? j'aurois eu encore plus de tort avec lui ; le pauvre homme ! mal-peste, la jolie femme que sa femme ! si vous l'aviez vue,

vous feriez *chorus* : il me semble que je la vois encore, ses deux yeux me sont restés dans l'esprit, & le jaloux aussi ; & pour lui, il n'y a que quand je bois, que je lui pardonne : mais quand on a du vin, tout passe;il rend les gens bons & humains : c'est ce qui fait que je m'y attache, je vous exhorte à en faire autant, mon garçon : la bonté est une belle chose : on ne doit rien négliger pour en avoir ; ces vilains buveurs d'eau sont si rancuniers, si sérieux ; & quand on est sérieux, on est de si mauvaise humeur, on a une dent contre tout le monde : au lieu que le vin réjouit la bile, & de la bile nous en avons tous : *ergo* il faut boire : il n'y a point de Docteur de Sorbonne qui puisse disputer quelque chose à cet argument-là, il se moque du *distinguo*, & moi aussi. Allons, songeons à notre bile, la mienne a besoin d'une rasade ; compere, vous êtes bilieux, songez à vous, & ne m'oubliez pas ; poursuivons.

Nous quittames la Ville ; il y avoit bien de la difference entre moi qui en sortois, & moi qui y étois venu ; j'en sortois en Héros, & j'y étois entré en

Moucheur de chandelles : & voilà le monde, aujourd'hui petit, demain grand ; il y auroit de belles choses à dire là-dessus, mon ami : parmi les Héros on trouveroit bien des gens, qui à leur maniere n'étoient que des Moucheurs de chandelles aussibien que moi ; & puis un hazard est venu qui les a fait Acteurs, & puis ce sont des hommes admirables. Ce que je vous dis-là est presque sublime, c'est du beau ; mais il m'ennuie : tant y a que me voilà le Héros de ma Troupe ; marchons, je suis à la tête du Chariot, je chante, je suis gai, j'en conte aux Actrices qui n'en sont pas fâchées, je suis l'espoir des recettes : il ne me reste plus qu'à étudier des rôles, & il est résolu qu'à la Ville où nous allons je m'enfermerai huit jours, pour en apprendre deux ou trois ; car de ma mémoire j'en ferai ce que je voudrai, & pendant que je jouerai ceux que je sçaurai, j'en apprendrai d'autres ; & d'autres en autres j'en aurai bientôt un magazin.

Nous voilà arrivés : je n'avois pris que huit jours pour étudier ; & j'en eus douze, parce que mes camarades

ſurent trois ou quatre jours à préparer leur Théatre ; de ſorte que je ſçavois près de quatre rôles, quand je commençai à jouer. Je n'aime pas à me vanter, moi, je ſuis naturellement modeſte, comme vous avez pu voir; cela n'empêchera pas que je ne vous diſe que je parus comme un aſtre. Il y eut quelqu'un qui me compara à une comette: mais la comparaiſon d'un aſtre vaut mieux ; car la comette, compere, on dit qu'elle pronoſtique malheur : & moi je ne procurois que du bonheur à mes camarades, & du plaiſir aux autres.

Remarquez bien que je ne ceſſois d'étudier pour être en état de jouer toujours : voilà qui eſt une fois dit ; car je n'aime pas les répétitions, ſi ce n'eſt celle du plaiſir, comme de boire, par exemple : ainſi je ne ferai point de difficulté de répéter un verre de vin avec vous, pour le peu que cela vous plaiſe : hem, qu'en dites-vous ? mine d'hypocrite, vous en avez bien envie, vous êtes un yvrogne, mon camarade ; quand vous voyez une bouteille, vous l'avalez avant que de la boire ; je vous le pardonne parce que
cela

cela me ressemble, trinquons : ce qui me charme dans ma maniere de conter une Histoire, c'est le talent naturel que j'ai d'y glisser toujours qu'il faut boire ; ce qui est une riche parenthese au cabaret : ne la laissons pas passer sans y faire honneur : point de vuide ; je suis comme la nature, je l'abhorre : bon, reprenons le fil de ma vie à cette heure qu'il est arrosé.

Or vous sçaurez que je fus admiré, & vous vous ressouviendrez que je le serai toujours ; car ma modestie ne me permettra pas d'en parler davantage, & il ne faut pas que je perde rien à cause que je suis modeste.

Dans la Ville où nous étions il y avoit une Dame toute fraîche arrivée de Paris ; ce qui la rendoit très-respectable à toutes les femmes du pays : elle étoit ridicule on ne sçauroit dire combien ; aussi on l'admiroit, il falloit voir ; car il faut qu'une Provinciale se soit fait moquer d'elle à Paris pendant trois ou quatre mois, pour avoir l'honneur d'être admirée dans sa Province, c'est la regle : or cette Dame si admirable, à cause qu'elle étoit si ridicule, n'avoit pas voulu venir me

voir la premiere fois que je parus : elle soutenoit que je devois être détestable, & peut-être avoit-elle raison ; car moi-même, voyez le bon esprit, j'étois très-vain de ce qu'on me trouvoit tant de mérite : mais je n'étois pas certain de l'avoir, je n'y croyois pas tant que les autres, & je jouissois à tout hasard de l'opinion qu'on en avoit ; s'ils se trompent, c'est leur affaire, me disois-je quelquefois, prenons toujours, je suis le premier homme du monde ici ; eh bien, Monsieur le premier homme du monde, allez votre train : si vous êtes le dernier ailleurs, vous marcherez après les autres, & les autres seront les premiers : voilà qui est tout arrangé, point de bruit, allons vive la joye : où en suis-je, camarade ? à cette Dame qui soutenoit que je devois être détestable ; n'est-ce pas une Troupe de campagne, disoit-elle ? ah l'horreur ! je ne sçaurois voir cela, je suis persuadée que cela souleve le cœur.

Cependant les autres femmes vinrent : eh bien ! leur dit-elle, vous êtes-vous bien diverties ? cet Acteur si étonnant vous a-t-il remué l'ame ? car

c'étoit dans une Tragédie que j'avois joué : eh mais, répondirent-elles, vous devriez le voir, il y en a de pires que lui ; & remarquez, camarade, que pendant la repréſentation, cet homme qui n'étoit pas le pire de tous, leur avoit fendu l'ame au lieu de la remuer ; mais on n'oſoit pas le dire à Madame de peur de paſſer pour des ignorantes, s'il lui prenoit fantaiſie de me voir ; au reſte on lui rapporta que j'étois pourtant beau garçon, & que j'avois une figure aſſez revenante : oui-da, dit-elle, eh bien, c'eſt quelque choſe dans un Acteur, qu'une jolie figure ; mais ſe tient-il bien ? n'eſt-il pas embarraſſé de ſa contenance ? a-t-il des graces ? car il en faut : c'eſt ce qui pare ; & je m'imagine qu'en diſant que les graces paroient, elle faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour ſervir d'exemple.

Elle réſolut qu'elle me verroit, au reſte, à cauſe de ma jolie figure ; & enfin elle arrive : je jouois la même Tragédie : dès que je parus, voilà tous les yeux ſur elle pour ſçavoir ce qu'elle en penſeroit ; elle écoute, mais négligemment, & comme une perſonne

qui ne s'attend à rien de digne de ſon attention : cependant un petit ſigne de tête pareil à celui de Jupiter quand il branle la ſienne & qu'il dit : je conſens, annonça d'abord que je n'étois pas ſi mauvais qu'elle l'avoit cru : connoiſſez-vous de ces geſtes qui, lorſqu'on regarde quelque choſe, ſignifient, *pas mal*, *pas mal* ? eh bien, ce fut de ce *pas mal* dont elle me gratifia : mais à propos de Jupiter, avec quelle élégance ne l'ai-je pas mis là ? ſans moi, camarade, vous n'y preniez pas garde ; ah ! qu'on trouve de belles choſes à table ! Mon ami, Jupiter, dit-on, du tems qu'il régnoit, n'avoit qu'à branler la tête pour émouvoir & la terre & les cieux : ſuivez-moi ; & la Dame en branlant la ſienne, inſpira du reſpect pour moi à toute l'Aſſemblée : corbleu ! du reſpect ! j'en mérite, au moins, pour avoir ſi bien dit ; je ne ſçais pas ce que vous en penſez : mais un peu de vénération me conviendroit aſſez ; vous riez ! ma mine gâte tout ; ah ! la peſte de mine ! pour être un grand homme : il ne m'en a jamais manqué que l'air ; c'eſt ce qui m'a dégoûté du grand, & ce qui m'a fait embraſſer le genre bouffon : te-

nez, mon fils, on a beau faire & beau dire, c'eſt la mine des gens qui gouverne ordinairement les choſes du monde; vous me voyez aujourd'hui grenouiller ſans façon avec vous au cabaret, n'eſt-il pas vrai? je paſſe une partie de ma vie dans cette bachique obſurité-là, & à cauſe de cela vous croyez que ce n'eſt rien qu'un homme comme moi: ſi je n'avois pas du vin, j'en pleurerois de la penſée que vous avez; mais je ne ſuis pas ſi ſot que de pleurer, quand j'ai de quoi boire: tant y a que vous en croirez ce qu'il vous plaira; car je ne ſçais plus ce que je voulois dire: les réflexions me brouillent, ou bien elles me viennent toutes brouillées, lequel des deux? il ne m'importe, je les donne comme je les ſçais, les bribes en ſont bonnes; & au ſurplus, comme dit le Proverbe, les fous réfléchiſſent, & les ſages ſont, & moi je bois: dans quelle claſſe ſuis-je? le Proverbe n'en dit mot, cela m'embarraſſe: ne ſerois-je pas par hazard entre le ziſte & le zeſte? hem! qu'en penſez-vous? tenez, je l'ai toujours dit, je le dis encore, & je le dirai tant qu'il y aura du vin, ſans quoi

je ne dis plus mot ; c'eſt ma bouffonne de face qui me fait tort dans le monde, elle m'a coupé la gorge, tous les hommes s'y ſont trompés, on ne m'a jamais pris que pour un convive : regardez-là cette face ; ſi mes ſouliers n'ont point de ſemelles, c'eſt elle qui en eſt cauſe ; & remarquez que mes ſouliers n'en ont point, & que les vôtres ont tout l'air d'en avoir eu ; mais baſte, conſolons-nous, la ſemelle qui nous ſert aujourd'hui ſe moque du Savetier, jamais le vilain ne la raccommodera, c'eſt autant de cuir d'épargné : attendez, j'oubliois de vous expliquer comme quoi ma face m'a réduit à la ſemelle qu'on ne raccommode point ; c'eſt que quand je vis qu'on diſoit de moi : c'eſt un étourdi qui n'aime que la joye, & qu'on me croyoit une tête de linote ; oui da, repris-je en moi-même, vous le prenez par là, Meſſieurs les hommes, je ſuis donc une linote ; eh bien ! les linotes chantent, & la linote chantera, & depuis ce tems-là j'ai mis tout mon eſprit en chanſons, en chanſons à boire au moins ; attendu que c'étoit le cabaret qui me ſervoit de cage, & qu'on

n'y apprend que des airs à boire. Aussi j'en appris : aha ! allez, qu'on me cherche une linote qui en sçache autant, & qui les entonne aussi-bien que moi : or par toutes les choses mises en ordre que je viens de vous expliquer, vous concevez, mon garçon, vous concevez que cette face joyeuse qui est l'origine du dépit qui m'a conduit à la taverne, où je me suis brouillé avec la vanité de la belle chaussure, & où j'ai bu de même que j'y boirai toutes les semelles qu'un autre auroit fait mettre à ses souliers; qu'avez-vous à dire à cela ? il n'y manque pas un iota ; voilà qui est clair & net : si je suis mal chaussé & mal peigné, ce n'est pas à moi à qui il faut s'en prendre, c'est à ces hommes qui vous font perdre ou gagner votre procès sur la mine que vous portez : s'ils étoient aveugles, ils n'auroient fait que m'entendre, ils m'auroient admiré, car je parlois d'or : mais ils ont des yeux, ils m'ont vu, & ma mine a tout perdu ; *ergo* si leurs yeux n'y voyoient goute, leur jugement y verroit clair. Race de dupes je vous le pardonne, & à ma face aussi. Je lui en veux si peu de mal

que vous voyez tous les rubis, dont je l'ai ornée ; & j'espere qu'elle n'en manquera jamais : sçavez-vous qu'elle me vaut une piece de crédit au cabaret ? tous les jours on me prête hardiment dessus, parce qu'on voit bien que celui à qui elle appartient ne manquera jamais de revenir, dès qu'il aura de l'argent ; il faut que ce drole-là boive, ou qu'il creve ; & on voit que je me porte bien. Je me porterois encore mieux, si nous buvions, par exemple : à vous de tout mon cœur, en vérité. Où est-ce que j'ai laissé mon Histoire ? n'est-ce pas à Jupiter ? il valoit bien une parenthese ; c'étoit un gaillard aussi, à ce que dit Maître Ovide, qui en étoit un autre : car à propos, j'ai étudié, j'avois oublié de vous le dire : parlez-moi d'*hoc vinum*, *hujus vini*, voilà ce qui s'appelle un fier substantif ; sçavez-vous le décliner au cabaret ? on commence par le *genitivo*, parce qu'on dit en entrant au garçon, du vin : le garçon en apporte au *nominativo*, voilà le vin : il vous en verse après, & c'est au *dativo* ; le *dativo* dure quelque tems, car vous en versez vous-même ensuite jusqu'à l'*ablativo* ; c'est quand il n'y en a plus

dans la bouteille : & puis vous rapellez le garçon pour en avoir, c'eſt le *vocativo*; & puis quand il en rapporte, vous recommencez par le *genitivo* en tendant votre verre, en diſant, du vin : & par ce moyen vous faites votre déclinaiſon ſans faute : eh bien! ne ſuis-je pas un dru? ah, ah, ah, allons, mon ami, un peu du *dativo* dans mon verre, & chapeau bas, s'il vous plaît, malgré mes haillons.

QUATRIE'ME FEUILLE.

RÉtournons à cette Dame que j'ai ſi joliment comparée à Jupiter, & qui trouvoit que je ne jouois pas mal, enſuite aſſez bien; après quoi : mais ce garçon-là ſera bon, s'écrioit-elle à haute voix, je vous aſſure qu'il ſera bon: car elle ne s'embarroiſſoit pas de nous interrompre, nous n'étions pas un ſpectacle aſſez grave pour elle : cet Acteur-là promet beaucoup, il me ſurprend; comment donc! il a du feu, des attitudes, une voix touchante : & ce n'étoit pas là ce qu'elle vouloit dire, elle trichoit ſur ſa véritable penſée, car je crois qu'elle n'entendoit

rien à ce que je valois, non plus qu'à ce que je ne valois pas : mais comme j'étois un gros garçon de bonne mine, qualité qui étoit fort de sa compétence ; & qu'elle voyoit aussi que les autres femmes me trouvoient ragoûtant, je suis persuadé qu'en me louant son intention étoit de me donner encore plus de relief dans l'esprit des autres, afin que le goût que je prendrois pour elle en fît plus d'honneur à ses charmes, car elle avoit résolu que j'en prendrois, parce qu'elle avoit dessein par galanterie d'en prendre elle-même, non pas à cause de mes beaux yeux, mais à cause du bel air : elle s'étoit mis dans l'esprit que c'étoit la maniere du grand monde ; voilà ce qu'elle avoit rapporté de son voyage de Paris.

Mais, la pauvre Dame ! il ne lui appartenoit pas de se donner de pareils airs avec son cœur de Province ; ces cœurs-là n'entendent pas raillerie, ils ne sont pas assez dégourdis pour cela, & cette femme du grand monde fit bientôt avec moi la franche Provinciale ; elle m'aima tout de bon, mais d'un amour de Roman,

de cet amour qui fait qu'on ſoupire, qui a des délicateſſes qui ne finiſſent point, des langueurs de ſentimens à perte de vue; elle alloit au grand deſſein, car elle en vouloit à mon cœur directement; nous ne traitions que de cela enſemble, & que de la beauté ſublime qu'il y avoit à aimer bien tendrement : & effectivement, je crois que cela eſt beau, quand on veut s'en entêter : mais moi je ne trouvois point de priſe à ce beau-là, ſa tendre ſpiritualité me faiſoit baailler, il me ſembloit qu'elle paſſoit tout ſon tems à admirer la fineſſe des choſes qu'elle ſentoit, je crois que mon ingratitude l'amuſoit; car c'eſt ainſi qu'elle appelloit mon défaut d'attention & de délicateſſe; jamais elle n'étoit ſi fort en goût de tendreſſe que quand elle n'étoit pas contente de moi, ſon cœur ſe délectoit dans les reproches qu'elle me faiſoit; cela m'auroit pénétré l'ame, ſi j'avois pu y entendre quelque choſe : ah! les admirables ſentimens! mais je n'en eus que cela, il ne tint qu'à mon cœur de faire bonne chere, & voilà tout : ſi j'avois paſſé un an dans cette Ville, peut-être cette ame ſi délicate

se seroit-elle humanisée ; car, comme on dit, il n'y a point de chemin qui ne mene à Rome : ces personnes qui en fait d'amour ne veulent qu'un commerce de purs sentimens, qui ont mis toute leur complaisance à soupirer tendrement, & qui ne cherchent qu'à lutter de délicatesse avec vous, laissez-les faire les pauvres gens ; tenez, toute cette tendresse les apprivoise pour l'amour, c'est un circuit que le diable leur fait faire, & qui les mene sans qu'ils le sçachent où vous les attendez, ils y viendront, ne vous embarrassez pas ; c'est seulement qu'ils prennent le plus long : mais on vous les étourdit pendant la marche, & ils arriveront comme vous les voulez.

Pour moi je n'eus pas le loisir d'attendre la Dame en question, & je la quittai dans le fort de ses délicatesses : je ne m'en souciois gueres ; car outre que je n'y trouvois pas grand ragoût, c'est qu'elle y mettoit un ridicule qui les rendoit encore plus fades.

Mais j'ai mal arrangé mon récit ; voilà cette Dame que je quitte, & je ne vous ai pas encore conté comme quoi nous fimes connoissance ensem-

ble : ma foi, arrangez cela vous-même, ou bien prenez que je n'aye encore rien dit de nos amours; allons, retournons où j'en étois : je sçais bien que je voulois boire, & jamais je ne me trompe, quand je me reprens-là : c'est toujours où j'en suis, versez derechef, à vous, que le ciel vous le rende; ah ! je me retrouve. Je jouois une Tragédie, & la Dame louoit mon jeu, n'est-ce pas ? voilà ce que c'est que le vin, je lui découvre tous les jours de nouvelles qualités, il me donne de la mémoire, il me l'ôte, il fait comme je veux : aussi je l'aime, aussi j'en bois : & plus j'en bois, plus je l'aime; caractere du véritable amour.

Or donc (car si je me laissois faire, je ne finirois jamais, quand je parle du vin : c'est un grand présent que le ciel nous a fait, *primò* la vie, ensuite du vin; car si on ne vivoit pas, comment boire ? mais quelquefois boire, console de vivre ;) or donc cette Dame en question trouva que je jouois à son goût, & les éloges qu'elle me donna me firent tant de bien qu'on ne parloit plus de moi dans la Ville que comme d'un petit prodige : Madame une

telle le trouve bon, disoit-on, elle qui revient de Paris ; & là-dessus, quand je passois, on me montroit du doigt, le voilà, & puis on me contemploit ; mais passons cela, car je ne sçaurois le raconter sans rougir.

Quand la Tragédie fut finie, tout le monde vint me féliciter, je ne sçavois à qui répondre ; vous m'avez enchanté, me disoit l'un, du ton d'un homme à qui il étoit bien glorieux d'avoir plû, & puis s'en tenoit-là mysterieusement ; l'autre se brouilloit dans un compliment qu'il vouloit me faire ; celui-ci cherchoit des termes scientifiques qui ne s'attendoient pas de servir jamais à mon éloge ; j'étois au milieu de tous ces admirateurs, quand la Dame cria : qu'il vienne, je veux lui parler : j'obéis, & j'allai saluer cette grande connoisseuse ; elle étoit encore jeune, passablement jolie, d'un embonpoint entre le gras & le maigre, veuve par-dessus le marché : elle étoit assise, & la compagnie faisoit un cercle autour d'elle, comme font des Ecoliers autour de leur *Magister*. Vous irez loin, me dit-elle, d'un air prophetique & sans appel,

vous irez loin ; & toute la compagnie, faiſant *chorus* , répétoit il ira loin. Quel âge avez - vous ? me dit-elle : vingt ans , Madame ; & par ma foi je lui répondois par hazard, car je n'en ſçavois rien moi-même : mais je le ſçaurai toujours bien quand il me plaira , je n'en ſuis pas en peine : toujours vit qui n'eſt pas mort, & je penſe que je ſuis au monde du jour que je naquis. Avez-vous été à Paris ? oui, Madame : oh ! je ne m'étonne plus de la fineſſe de ſon jeu , il a vu les Comédiens de Sa Majeſté ; mais à vingt ans jouer de cette force-là ! en vérité il effacera tout : Madame, vous avez bien de la bonté , je ſuis charmé d'avoir pu vous divertir : oui, vous m'avez fait beaucoup de plaiſir.

Tout le monde écoutoit notre converſation en ſilence & la bouche ouverte , on croyoit, en me voyant, voir tous les Comédiens de Sa Majeſté : Lieutenante , dit-elle alors , nous ſoupons ce ſoir chez vous, emmenons-le avec nous. Lieutenante auſſitôt de répondre qu'elle ne demandoit pas mieux : Lieutenant ſon mari, qui étoit dans la foule , de crier bruſque-

ment, oui-da, c'eſt bien dit, nous rirons; car il a de l'eſprit; allons, notre cher, c'eſt fort bien imaginé; avez-vous de l'appétit? il eſt en âge de cela; mais il ſe fait tard, donnez-moi la main: (c'eſt notre connoiſſeuſe qui finit ainſi), & qui, en s'appuyant ſur moi ſans façon, humilioit par-là les Bourgeoiſes qui l'entouroient, & qui n'auroient pas oſé être ſi dégagées qu'elle: c'étoit comme ſi elle leur avoit dit, vous êtes trop ſottes pour être auſſi hardies que moi, & il ſembloit à la mine ſtupéfaite de ces Bourgeoiſes qu'elles répondoient que cela étoit vrai.

Or je tenois donc cette Dame ſur le poing: Lieutenant marchoit derriere nous avec ſa femme qu'il tenoit de même, & ce n'étoit qu'une ſingerie que ſa femme lui faiſoit faire; car en retournant la tête pour voir cet Ecuyer, je vis qu'il étoit tout étonné de l'être, & qu'il étoit pris de reſpect pour cette cérémonie: il marchoit comme s'il avoit eu des entraves, & ſa femme à ſon tour étoit toute émue de plaiſir de ſe trouver menée par ſon mari: cela ne faiſoit plus un ménage de Provin-

ce, & elle en rougissoit de vanité.

Pour moi, la Dame que je menois m'entretenoit agréablement de mes talens pour le Théatre, il y avoit même de la cajolerie dans ce qu'elle me disoit, mais des cajoleries qui ne craignoient point d'être entendues, & qui se moquoient de la retenue Provinciale : elle me trouvoit hardiment de bonne mine & d'une physionomie avantageuse ; & moi je m'extasiois à mon tour sur la gloire de ne pas déplaire à de si beaux yeux : c'étoit là ce qu'elle demandoit ; car en Province mettre de beaux yeux en avant, c'est dire qu'on aime, c'est donner son cœur, & demander celui des gens : je sentis tout cela à ses réponses, & nous n'étions pas encore arrivés chez le Lieutenant, que je lui en contois dans les formes ; il y eut un endroit de notre conversation où je lui baisai la main, il n'y eut point d'inconvénient à cela, je ne vis jamais de main si souple ; cette main-là sçavoit fort bien son grand monde, c'est ce qui fit que je répetai : badin, je crois que ce n'est qu'une Scene que vous jouez : ah ! Madame, c'est une vérité que je

sens ; je n'en crois rien : ah ! ma belle Dame, repartois-je : oh ! pour belle, non, tout au plus jolie, à ce qu'on dit.

Nous en étions-là, quand nous entrames dans la maison ; on se mit à table, il y avoit assez bonne chere, nous mangeames en gens qui ne se régalent pas tous les jours, & je m'appercevois que ma Dame faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour m'escamotter une partie de son appétit Bourgeois, & qu'elle vouloit me paroître familiarisée avec les bons morceaux ; mais ma foi l'appétit prenoit le dessus sur la vanité, elle avoit beau faire l'hypocrite sur sa gourmandise, les mêts la gagnoient malgré elle, & je voyois clairement qu'elle profitoit de la fête aussi bien que moi, & de même que nos hôtes qui avaloient de grand cœur : au reste on boit en mangeant, c'est la coutume, il faut la suivre ; allons, camarade, point de singularité, vivons comme tout le monde vit. Y a-t-il encore de ce jus dans le pot ? achevons, s'il n'y en a gueres ; s'il y en a beaucoup ne l'épargnons pas.

Ecoutez bien, je vais vous conter maintenant ce qui advint des galante-

ries que nous nous dimes cette Dame & moi, entre la poire & le fromage. La Lieutenante, qui se piquoit d'être belle, m'avoit sourdement lorgné pendant le repas, non pas qu'elle sentît rien pour moi, mais c'est qu'il lui fâchoit d'être-là, sans tirer de moi à son tour une attestation qu'elle étoit aimable aussi-bien que son amie, & peut-être plus : son amie s'étoit apperçue de la diversion que la Lieutenante tâchoit de faire, & je vis bien qu'elle trouvoit cela ridicule, elle en sourioit en me parlant, l'autre s'en apperçut aussi; le Lieutenant, qui aimoit le vin, s'amusoit à le boire sans remarquer ce qui se passoit, & moi je ne sçavois plus comment regarder pour ne point faire de jalouse : je ne me mettois à mon aise qu'en buvant; car alors je n'étois obligé qu'à regarder mon verre : hors de-là j'étois épié pour voir ce que je ferois de mes yeux : l'une à droite sembloit me dire, ne regardez donc que moi; l'autre me disoit à gauche, pourquoi regardez-vous à droite ? & pour ne fâcher personne, je ne regardois souvent que devant moi.

L'amie de la Lieutenante ne pou-

voit pas comprendre comment mon goût hésitoit, je connoissois cela à son air ; & la Lieutenante oubliant le respect qu'elle devoit à une femme qui avoit été à Paris, étoit fort scandalisée de la hauteur avec laquelle son amie prétendoit l'emporter sur elle : Paris tant qu'il vous plaira, on n'a que faire de l'avoir vu, pour avoir un beau visage ; & moi malgré mon embarras j'étois pourtant bien aise de me trouver comme cela entre deux vanités que j'avois fait naître, qui se disputoient ma faveur, & qui toutes deux attendoient leur sort de la fantaisie qui me prendroit ; je crus à la fin devoir partager mes faveurs, & honorer ces deux femmes de mes attentions à tour de rôle : mais cela ne décidoit rien : la Lieutenante se seroit bien contentée de mon indécision, car elle n'aspiroit qu'à mettre les choses en litige : c'étoit assez pour ses charmes que d'être aussi avancée que des appas qui avoient pris le bon tour à Paris ; mais les appas façonnés à Paris se croyoient insultés de ne lutter qu'à force égale contre de si rustiques rivaux : le combat n'étoit pas supportable, & la Da-

me de Paris étoit outrée d'impatience ; enfin n'y pouvant plus tenir : écoutez-moi, me dit-elle, en me tirant par le bras avec véhémence & brusquerie, je veux vous voir jouer dans le Comique, & mes avis ne vous seront pas inutiles ; car je m'y connois, & personne ici ne sçauroit ce que vous valez sans moi : ah ! Madame, dit alors la Lieutenante, d'un souris moqueur, tout le monde n'a pas comme vous trois mois de séjour à Paris : trois mois, Madame ! c'est l'autre qui répart ; dites cinq, s'il vous plaît, & quinze jours avec, entendez-vous ? & ces cinq mois-là, sans vanité, m'en ont plus appris que vous n'en sçaurez peut-être de votre vie : ah ! Madame je ne suis pas curieuse de sçavoir mépriser les autres, & il me paroit que vous n'avez que cet avantage-là : vous ne vous y connoissez pas, Madame, je n'ai appris là-dessus qu'à avoir pitié de leur ignorance : & ici, Madame, on a compassion de ces pitiés-là, dit l'autre : & ici, Madame, on devroit prendre garde à qui l'on parle, reprit-on : hélas ! Madame, ne sçait-on pas qui vous êtes ?

faut-il des lunettes pour vous reconnoître ? en ce cas-là prêtez-moi les vôtres : qu'appellez-vous, mes lunettes ? mais vous êtes bien hardie, femme d'Elu : eh bien, qu'est-ce ? que vous a-t-il fait cet Elu, reprit le mari de l'Elue ? quel mal y a-t-il à porter lunettes ? je m'en servois à vingt-cinq ans, moi ; vous pouvez bien en user à quarante, & vous n'en êtes pas plus vieille : ah ! Monsieur me dit-elle alors en se levant, j'étouffe, voilà des grossieretés qui me tuent ; je me meurs, reconduisez-moi, je vous prie : Jasmin, éclairez, partons ; moi, quarante ans, à une femme comme moi ! Et palsambleu, reprit l'Elu, est-ce que c'est offenser Dieu que d'avoir sa quarantaine ? à qui en avez-vous donc, notre bonne amie ? Taisez-vous, idiot, avec vos quarante sottises, s'écria-t-elle, en me prenant sous le bras, plus rouge que le feu ; vous ne méritez pas l'honneur que je vous ai fait de venir chez vous : eh bien, femme, il n'y a qu'à le reprendre, dit le bon homme : oh ! la reprise sera petite, ajouta l'Elue ; mais l'autre étoit déja en marche à ce dernier coup de langue, & se con-

tenta de jetter un regard qui auroit voulu être un coup de foudre ; & puis nous partimes.

Mon camarade en étoit-là de son histoire, quand nous entendimes du bruit dans la rue ; c'étoit un Ambassadeur qui alloit passer : nous n'avions plus de vin ; mon camarade paya, & nous descendimes, après quoi nous nous perdimes dans la foule, & je ne le vis plus du reste de la journée : il me promit en me quittant de continuer son histoire, quand nous nous reverrions, l'occasion ne s'en est pas encore trouvée, & cela viendra : c'est un gaillard qui me fera rire ; mais je le lui rendrai bien, ma vie vaut bien la sienne.

Par ma foi, plus j'examine mon état, & plus je m'en loue : si j'étois dans le monde, apparemment que j'aurois quelque charge, je serois marié, j'aurois des enfans ; sa charge, il faut la faire ; sa femme, il faut la supporter ; ses enfans, il faut les élever, & puis les marier après, c'est-à-dire, ne garder que la moitié de sa vie, & se défaire de l'autre en leur faveur, c'est la regle ; n'est-ce pas là quelque

chose de bien touchant que ce tracas? je connois des gens qui ont tout ce que je dis-là, femme, charge, & enfans, & qui sont riches; je les vois pensans, ils rêvent creux, ils ont des physionomies sérieuses, qui servent de reméde à l'envie de rire; parlez-leur, ils se plaignent toujours: c'est de leur femme qui joue: c'est de l'Etat qui va mal; c'est du Ciel; il ne pleut pas à leur fantaisie; c'est du chaud, c'est du froid, d'un fils libertin, d'une fille coquette, d'une troupe de valets qui les servent mal, & les pillent bien; après cela, c'est des amis qu'il faut régaler, & qui ne seront peut-être pas contens, qui ont plus d'envie de compter vos plats que de les manger; c'est leur vanité qui vient voir si la vôtre soutient Noblesse; leur faites-vous trop bonne chere? ils vous trouvent superbes & fastueux, vous les irritez; parce que vous leur rendez la revanche onéreuse: les regalez-vous de bon cœur, mais frugalement, faute de pouvoir faire mieux? votre bon cœur est un sot qui ne leur apprête qu'à turlupiner de vos moyens: serez-vous assez bien meublé pour eux, avez-vous

assez

aſſez de valets ? ils prendront garde à tout cela : vous le ſçavez, vous craignez ce qu'ils en penſeront, vous avez peur de rougir devant eux, il s'agit de leur conſidération ou de leur mépris, le coup de chapeau déſormais ſera plus honnête ou plus cavalier, ſelon l'état où ils vous trouveront : car enfin, tâtez-vous vous-même, voyez ſi, ſuivant le hazard de ces choſes-là, un homme ne vous eſt pas plus ou moins important dans le monde. Allez-vous manger volontiers chez des gens d'un étalage médiocre, qui donnent de tout leur cœur, mais qui ne peuvent que donner peu ? leur amitié vous pique-t-elle ? vous honorez-vous fort de les connoître ? parlez-vous d'eux ſouvent ? non, ce ſont de bonnes gens que vous aimez bien ; mais pour les laiſſer-là : leur commerce ne vous pare point, votre orgueil n'y gagne rien, ce ne ſont point-là les connoiſſances qui vous donnent du nom, qui vous vantent dans l'eſprit des autres : vous-même vous ne vous ſouciez gueres de ceux qui n'ont que de pareils amis, vous voulez que les vôtres faſſent du fracas, & vous vou-

lez en faire aussi, pour être recommandé à leur amour propre, pour être sur la liste de ceux qu'on peut voir en toute sureté d'orgueil. Avec qui est-il? dira-t-on, en vous montrant. Avec Monsieur un tel, avec Madame une telle. Oh! voilà qui va bien, on parlera de vous, on vous citera, vous en serez digne: & qui est ce Monsieur un tel dont le commerce vous est si honorable? Hélas! le plus souvent il n'est rien lui, quant à son esprit, son cœur & ses vertus; mais il a bon équipage, un bon cuisinier, il fait de la dépense, il se donne de bons airs, on le voit aux spectacles, les Dames le saluent, les hommes l'accueillent: c'est un homme enfin. Non, je dis mal, ce n'est pas un homme, c'est un riche, un possesseur de grandes places, un Seigneur; & on voit partout des gens qui sont tout cela, sans mériter le grand nom d'homme; car qu'est-ce que c'est qu'un homme? est-ce la naissance qui le fait? non, appellez-le comme vous le voudrez, elle ne le fait que le fils de son pere, &c.

CINQUIE'ME FEUILLE.

J'Allois l'autre jour dire de belles choſes ſur l'homme, ſi la nuit n'étoit pas venue m'en empêcher; mais quand la nuit vient, mon luminaire finit; & puis bon ſoir à tout le monde.

Or ſus, continuons mes rapſodies, j'y prens goût; elles ne ſont peut-être pas ſi mauvaiſes: mais je les ai gâtées en diſant que j'étois François, & ſi jamais mes compatriotes les voyent, je les connois, ils ne manqueront pas de les trouver pitoyables. Car c'eſt une plaiſante Nation que la nôtre; ſa vanité n'eſt pas faite comme celle des autres Peuples: ceux-ci ſont vains tout naturellement, ils n'y cherchent point de ſubtilité, ils eſtiment tout ce qui ſe fait chez eux, cent fois plus que tout ce qui ſe fait partout ailleurs; ils n'ont point de bagatelles qui ne ſoient au-deſſus de tout ce que nous avons de plus beau; ils en parlent avec un reſpect qu'ils n'oſent exprimer, de peur de le gâter; & ils croyent avoir raiſon: ou ſi quelquefois ils ne le

croyent point, ils n'ont garde de le dire ; car où ſeroit l'honneur de la Patrie ? & voilà ce qu'on appelle une vanité franche ; voilà comme la nature nous la donne de la premiere main, & même comme le bon *ſens ſeroit vain*, ſi jamais le bon ſens pouvoit l'être.

Mais nous autres François, il faut que nous touchions à tout, & nous avons changé tout cela ; vraiment nous y entendons bien plus de fineſſe, nous ſommes bien autrement déliés ſur l'amour propre : eſtimer ce qui ſe fait chez nous : eh ! où en ſeroit-on, s'il falloit louer ſes compatriotes ? ils ſeroient trop glorieux, & nous trop humiliés ; non, non, il ne faut pas donner cet avantage-là à ceux avec qui nous vivons tous les jours, & qu'on peut rencontrer partout. Louons les Etrangers, à la bonne heure, ils ne ſont pas là pour en devenir vains ; & au ſurplus nous ne les eſtimons pas plus pour cela, nous ſçaurons bien les mépriſer, quand nous ſerons chez eux : mais pour ceux de notre pays, mirmidons que tout cela.

Voilà votre portrait, Meſſieurs les François. On ne ſçauroit croire le plai-

ſir qu'un François ſent à dédaigner nos meilleurs ouvrages, & à leur préferer des fariboles venues de loin. Ces gens-là penſent plus que nous, dit-il, en parlant des Etrangers : & dans le fond, il ne le croit pas ; & s'il s'imagine qu'il le croit, je l'aſſure qu'il ſe trompe : eh ! que croit-il donc ? rien ; mais c'eſt qu'il faut que l'amour propre de tout le monde vive. *Primò*, il parle des habiles gens de ſon païs, & tout habiles qu'ils ſont, il les juge ; cela eſt hardi, cela lui fait paſſer un petit moment aſſez flatteur : il les humilie ; autre irréverence qui lui tourne en profondeur de jugement : qu'ils viennent alors, qu'ils paroiſſent, ils ne l'étonneront point, il les verra comme d'autres hommes, ils ne ſubjugueront point Monſieur : ce ſera puiſſance contre puiſſance ; & quand il met les Etrangers au-deſſus de ſon païs, Monſieur n'eſt plus du païs au moins : c'eſt l'homme de toute Nation, de tout caractere d'eſprit ; & ſomme totale, il en ſçait plus que les Etrangers mêmes.

Ce n'étoit peut-être pas la peine de vous dire cela, Lecteur François ; car je m'imagine que vous ne vous

ſouciez gueres de quelle humeur vous êtes : ni moi non plus, je n'y prens nul interêt ; & ſi vous liſez mes paperaſſes, ſouvenez-vous que c'eſt l'Homme ſans Souci qui les a faites.

Je gagerois pourtant bien que vous croyez que je ſuis à Paris, quoique je vous aye dit que j'en étois à plus de quatre cent lieues. Eh bien : ſi j'y ſuis, tant mieux pour moi, car j'aime à rire ; & Paris eſt de tous les Théatres du monde celui où il y a la meilleure Comédie, ou bien la meilleure Farce, ſi vous le voulez : Farce en haut, Farce en bas ; & plût-à-Dieu que ce fut toujours Farce, & que ce ne fût que cela ; plût-à-Dieu qu'on en fût quitte pour rire de ce qu'on voit faire aux hommes : je les trouverois bien aimables, s'ils n'étoient que ridicules : mais quand ils ſont méchans, il n'y a plus moyen de les voir, & on voudroit pouvoir oublier qu'on les a vus : ah ! l'horreur !

Je demandois l'autre jour ce que c'étoit qu'un homme, j'en cherchois un ; mais je ne mettrois pas le méchant au nombre de ces créatures appellées hommes, & parmi leſquelles on peut

trouver ce que je cherche : je ne sçais où le mettre le méchant : il ne seroit bon qu'au néant ; mais il ne mérite pas d'y être : oui, le néant seroit une faveur pour ce monstre qui est d'une espece si singuliere, qui sçait le mal qu'il fait, qui goute avec réflexion le plaisir de le faire, & qui, sentant les peines qui l'affligeroient le plus, apprend par-là à vous frapper des coups qui vous seront les plus sensibles ; enfin qui ne voit le mal qu'il peut vous faire, que parce qu'il voit le bien qu'il vous faut : lumiere affreuse ! si elle ne doit lui servir qu'à cela, ou bien l'emploi qu'il en fait est bien criminel ; c'est à lui à vuider la question, cela le regarde de plus près qu'un autre.

Il n'y a que le méchant dans le monde qui ait à prendre garde à son systême, il n'y a que lui qui soit obligé d'être si sûr de son fait, qu'il ne se trompe point ; & remarquez que la plûpart du tems les méchans sont les plus ignorans de tous les hommes : & si par hazard il y en à quelqu'un qui raisonne, qu'il examine un peu si ce ne seroit pas pour se mettre en pleine liberté d'être méchant, qu'il s'est ima-

giné qu'il n'y avoit point de mal à l'être ; cela ſe pourroit fort bien : car qu'il regarde les honnêtes gens, les gens de bien qui ſont en petit nombre à la vérité, mais qui malgré cela ſoutiennent la ſociété ici bas, & la ſauvent du déſordre affreux que lui méchant & ſes ſemblables y mettroient ; car que deviendroit la terre, ſi le peu qui y reſte de vertu ne ſervoit de contrepoids à l'énorme corruption qui s'y trouve ? bien nous en prend que cela ſoit ainſi, que toujours un peu de bon conſervé ſur cette terre y maintienne un ordre que l'extrême quantité du mauvais emporteroit ſans une Providence : mais c'eſt que Dieu eſt plus fort que l'homme ; il faut que l'homme puiſſe toujours voir clair, & que le bien ſoit toujours là pour juger le mal, & le mal le reſpecte.

Revenons à notre méchant qui croit pouvoir l'être impunément ; je diſois qu'il regardât les gens de bien, & aſſurément il y en a parmi eux qui ont autant ou plus d'eſprit que lui : être homme de bien n'eſt pas être un ſot, & de toutes les bêtiſes, la plus grande ſeroit de le penſer. L'homme d'eſprit

vertueux peut voir tout ce que voit le méchant, peut se dire tout ce que celui-ci se dit, & peut-être plus; car le vertueux a plus de dignité dans l'ame, il porte plus haut le sentiment de son excellence que nous avons tous: car c'est même l'abus de ce sentiment qui fait que nous sommes tous orgueilleux; en un mot, ce sentiment nous est naturel, & celui qui le consulte le plus peut en apprendre bien des choses inconnues à celui qui le néglige; il peut en tirer bien des pressentimens d'une haute destinée; ces pressentimens, il est vrai, c'est toute ame, cela n'a point d'expression, & l'esprit alors apperçoit ce qu'il ne sçauroit dire, il n'apperçoit que pour lui: mais aussi ne serions-nous pas plus divins dans ce que nous voyons comme cela, que dans ce que nous pouvons exprimer & que nous faisons nous-mêmes?

Quoi qu'il en soit, pourquoi l'homme vertueux, avec tout l'esprit qu'il a, trouve-t-il les raisonnemens du méchant absurdes? pourquoi cette difference dans leurs sentimens? car enfin l'homme vertueux seroit quelquefois tenté d'être méchant; pourquoi y ré-

fête-t-il, puiſqu'il en ſçait autant que ce méchant qui n'y réſiſte pas, & qui croit que cela eſt ſans conſéquence? Oh! mais, dira ce dernier, c'eſt qu'il eſt retenu par une crainte que je n'ai point : eh bien, penſez-vous qu'il y ait moins de bon ſens dans ſa crainte ſublime, que dans votre déſir brutal de vous prouver qu'il n'y a point de riſque à être ce que vous êtes? eſt-on moins aveugle dans votre cas que dans le ſien? Et moi je vous dis que c'eſt tout le contraire.

Un homme qui ſouhaite un bien avec ardeur, & qui brule de l'envie de voir qu'il n'y a point de danger à y courir, a bientôt fait ſon affaire; cette extrême envie de jouir expedie bien vîte les diſcuſſions : on n'eſt pas délicat ſur les raiſons légitimes de faire une choſe, quand on veut abſolument la faire : mais l'homme qui, malgré le penchant qu'il auroit à la faire, craint en même tems le péril qu'il peut y avoir à s'y livrer; oh! c'eſt lui qui y regarde de près : & aſſurément s'il faut de la fineſſe dans l'examen, ce ſera lui qui l'aura, & dans toutes les affaires de la vie, vous vous en fierez tou-

jours bien plus à lui qu'à l'autre. Tenez, ôtez la peine qu'il y a à être bon & vertueux, nous le ferons tous; il n'y a que cette peine qui a fait de si sottes Philosophies: les Systêmes hardis, les erreurs les plus raisonnées, tout vient de là. On ne sçauroit croire ce que cette peine-là fait devenir notre pauvre esprit, ni jusqu'où elle le dupe; & malheureusement pour nous encore, la nature prête, quand nous voulons nous égarer dans nos considérations: elle a de quoi tromper celui qui la veut voir mal, comme elle a de quoi éclairer celui qui la veut voir bien.

Mais à propos de considérations, je m'avise de voir que je ne m'en suis pas mal donné: je ne sçais point comment cela s'est fait; mais si elles ne sont pas bonnes pour vous, elles ont tout ce qui leur faut pour moi; c'est qu'elles me rendent meilleur: & au surplus si le Japon me venoit en pensée, je parlerois du Japon: eh! pourquoi non? me suive qui voudra. Au reste, quand on a mangé son bien, qu'on n'a plus de commerce avec la vanité de ce monde, & qu'on est vêtu de gue-

nilles ; enfin quand on ne jouit plus de rien, on raisonne de tout.

Les choses vont, & je les regarde aller : autrefois j'allois avec elles, & je n'en valois pas mieux ; parlez-moi, pour bien juger de tout, de n'avoir plus d'interêt à rien. Autrefois, par exemple, je n'aurois pas pensé si juste sur une chose qui me frappe actuellement.

C'est que je vois de ma fenêtre un homme qui passe dans la rue, & dont l'habit, si on le vendoit, pourroit marier une demi douzaine d'orphelines ; voilà un vrai gibier pour un chasseur de mon espece : ah ! que j'aurai de plaisir à tirer dessus du grenier où je suis. Voyons, voici un pauvre homme comme moi qui lui tend la main pour avoir quelque chose, & il ne lui donne rien : apparemment qu'il lui dit, Dieu vous bénisse ; & c'est toujours quelque chose que de renvoyer à Dieu une charité qu'on ne veut point faire : parlons à notre homme. Ah ! Monsieur, que vous avez bonne mine ! que vous êtes brillant ! Je cherche un homme, c'est-à-dire, quelqu'un qui mérite ce nom ; par ha-

zard ne feriez-vous pas mon fait ? car vous avez grande apparence. Attendez un moment que ma raiſon vous regarde ; c'eſt une excellente lunette pour connoître la valeur des choſes. Ah ! il me ſemble que votre habit n'a plus tant d'éclat, votre or ſe ternit, je le trouve ridicule, qu'eſt-ce que vous faites de cela ſur un vêtement ? on vous prendroit pour une mine du Perou. Eh ! morbleu, n'êtes vous pas honteux de mettre ſur vous tant de lingots en pure perte, pendant que vous pourriez les diſtribuer en monnoye à tant de malheureux que voici, & qui meurent de faim ? Ne leur donnez rien, ſi vous voulez, gardez tout pour vous ; mais ne leur prouvez pas qu'il ne tient qu'à vous de leur racheter la vie : n'en voyent-ils pas la preuve ſur votre habit ? Eh ! du moins, cachez-leur votre cœur, ôtez cet habit qui le découvre, & qui en montre la dureté ; ôtez cet habit qui inſulte à leur miſere, & qui n'a ni faim, ni ſoif. Ne ſçavez-vous pas bien qu'il ſeroit barbare de jetter votre argent dans la riviere, pendant que vous pourriez en ſecourir des affamés qui n'auroient

pas de quoi vivre ? Eh bien ! n'est-ce pas le jetter dans la riviere, que de le jetter sur un vêtement qui n'en a que faire, qui n'en devient ni plus chaud pour l'hyver, ni plus frais pour l'été ? Eh ! pour qui le galonnez-vous, ou le brodez-vous tant ? Est-ce pour moi ? Est-ce afin de m'inspirer plus de considération pour vous ? Je ne donne plus dans ce piége-là ; j'ai vêcu plus d'un jour : le Marchand ni le Tailleur ne rendent point un homme respectable ; & d'ailleurs je ne sçaurois vous regarder dans cet état-là, sans que les larmes m'en viennent aux yeux. Retirez-vous ; je ne suis point un barbare : je vois des gens qui souffrent, je vois le bien que vous pourriez leur faire, & votre vue m'afflige. Allez, vous dis-je, vous n'êtes point un homme, & j'en cherche un. Si je voulois un tygre, je vous donnerois la préference sur tous les tygres à quatre pattes ; car ils ne sont pas si tygres que vous, puisqu'ils ne sçavent point qu'ils le sont, & qu'il ne tient qu'à vous de connoître que vous l'êtes.

Voyons ailleurs. Je vois là-bas bien des hommes, n'y en aura-t-il pas un

tel qu'il me le faut ? Attendez, j'envois un devant qui tout le monde se courbe. Qui est-il ? C'est un homme titré, les conventions l'ont fait un Grand ; c'est-à-dire, qu'elles lui ont donné le privilége d'être encore plus petit que les autres. S'en sert-il ? je n'en sçais rien : mais c'est une terrible chose que de n'avoir pas besoin de mérite pour être respecté ; & ceux qui le saluent voudroient bien n'en avoir pas plus besoin que lui : ce n'est pas lui qu'ils saluent, c'est son privilége. Quand ces gens-là se plaignent d'un Grand, quand il disent qu'il est dur, qu'il est ingrat, qu'il les méprise, laissons-les dire : en vérité, ils ne le méritent pas meilleur ; car ils haïssent moins ses mauvaises qualités, qu'ils ne lui envient la liberté qu'il a de les produire.

J'ai connu dans ma vie un homme qui ne pouvoit souffrir l'orgueil des grands Seigneurs ; il n'y avoit rien de plus beau que la morale qu'il débitoit là-dessus : s'il faisoit jamais fortune, ce seroit le plus raisonnable de tous les hommes, disoit-on. Cette fortune lui vint, il fut mis en place : je n'ai ja-

mais rien vu de si sot & de si superbe que lui alors ; & d'où vient qu'il avoit paru si different ? c'est que quand un homme est dans une condition médiocre, il n'ose pas donner l'essor à son orgueil : il faut qu'il lui retienne la bride, il faut que notre homme file doux en bon François ; car s'il s'émancipe, on l'humilie, & cela est mortifiant : de sorte que par un orgueil prudent il s'humilie lui-même, afin que personne ne s'en mêle. Après cela vous le voyez bon, simple, accommodant, ne pouvant comprendre les grands airs de certaines gens, n'imaginant point comment on peut être orgueilleux, levant les épaules sur tous ceux qui le sont. Ah ! le bon Apôtre : tenez, voici ce qu'il pense : puisque je ne sçaurois montrer mon orgueil, il faut que je m'en venge sur ceux qui ont la liberté de montrer le leur, & qui le montrent. Il faut que je dise qu'ils me font pitié, cela les rendra plus petits aux yeux des autres, & empêchera qu'on ne les voye si fort au-dessus de moi ; car ces gens-là, je ne sçaurois les souffrir, on ne paroît rien auprès d'eux, & je me soulage en les abbais-

ſant. Outre cela, c'eſt qu'en faiſant profeſſion de regarder l'orgueil comme une ſottiſe, on croira que je n'en ai point, & que ce ſeroit peine perdue d'en avoir avec moi, parce que je le mépriſerois ſans en être piqué, ou bien que je n'y prendrois pas garde.

Hem ! l'entend-il bien notre hypocrite ? Soyez bien ſûr qu'il penſe tout ce que je lui fais dire, & partout où vous trouverez de ces eſprits raiſonnables, qui ont tant de pitié de l'orgueil des autres, ayez-en toute ſureté pitié du leur : c'eſt un priſonnier qui voudroit être libre, & qui cherche querelle à tout orgueil qui a ſes coudées franches, comptez là-deſſus.

Mais je m'admire moi, de tout ce que j'ai dit depuis une heure ; je n'en voulois pas dire un mot, j'ai toujours été entraîné, je ne ſçais comment. Quand j'ai mis la plume à la main, j'ai cru que j'allois continuer la ſuite de mon diſcours de l'autre jour, où il s'agiſſoit de ſçavoir ce que c'étoit qu'un homme, & de le définir. Point du tout, je l'ai oublié. Oh bien que cela vienne à propos ou non, je veux pourtant dire ce que c'eſt que cet hom-

me. Ce n'eſt ni la naiſſance, ni les richeſſes qui le font, ce n'eſt pas non plus celui qui a de l'eſprit, ce n'eſt pas la créature qui penſe; car la penſée & le ſentiment & tout ce que vous avez enfin, appartient bien à l'homme : mais cela ne fait pas l'homme : je n'appellerois cela que les outils avec leſquels on doit le devenir. Or qu'eſt-ce donc encore une fois qu'un homme ? Hélas ! je ne le dirai, j'en ſuis ſûr, que d'après vous-même, & d'après tout le monde qui en iroit bien mieux, ſi nous en avions quantité, d'hommes.

Un homme, c'eſt cette créature avec qui vous voudriez toujours avoir affaire, que vous voudriez trouver partout, quoique vous ne vouliez jamais lui reſſembler. Voilà ce que c'eſt : vous n'avez qu'à étendre ce que je dis là ; tous les hommes la cherchent cette créature, & par-là tous les hommes ſe font leur procès, s'ils ne ſont pas comme elle. Adieu, l'homme ſans ſouci n'y voit plus goute.



SIXIE'ME FEUILLE.

JE viens de relire ce que j'ai écrit la derniere fois, & je ne l'ai pas trouvé mauvais; ma foi, je l'ai trouvé bon. C'eſt de l'excellente morale, en profite qui pourra, il ne la faut pas meilleure pour les honnêtes gens: à l'égard de ceux qui ne ſe ſoucient pas de l'être, je ne les compte pas; car ou ils n'ont point d'eſprit, ou ils n'ont que de cela: & ſi c'eſt le dernier, c'eſt encore pis, ils ne liront ma morale que pour voir ſi elle eſt bien penſée: voilà toute la tache de ces Meſſieurs-là: ils reſſemblent à ceux à qui on donneroit de l'or, & qui ne s'en ſerviroient point; mais qui ſe contenteroient de le peſer pour ſçavoir à quel karat il ſeroit. Ne ſeroit-ce pas là un beau gain? eh bien, je les avertis qu'avec tout leur bel eſprit, je ne les reconnois point pour Juges en fait de morale: l'eſprit ne ſçait ce que c'eſt, quand il en juge tout ſeul, & que le cœur n'eſt pas de la partie: il faut que ces

deux pieces-là marchent ensemble; sans quoi on ne tient rien.

Mais à propos de morale, je m'avise de penser que celle que j'ai mise la derniere fois fera une plaisante bigarrure avec celle qui la précede.

D'abord on voit un homme gaillard qui se plaît aux discours d'un camarade yvrogne, & puis tout d'un coup ce gaillard, sans dire gare, tombe dans les réflexions les plus sérieuses; cela n'est pas dans les regles, n'est-il pas vrai? cela fait un ouvrage bien extraordinaire, bien bizarre: eh! tant mieux, cela le fait naturel, cela nous ressemble.

Regardez la nature, elle a des plaines, & puis des vallons, des montagnes, des arbres ici, des rochers là, point de simetrie, point d'ordre, je dis, de cet ordre que nous connoissons, & qui, à mon gré, fait une si sotte figure auprès de ce beau désordre de la nature: mais il n'y a qu'elle qui en a le secret de ce désordre-là; & mon esprit aussi, car il fait comme elle, & je le laisse aller.

Je vous l'ai déja dit, je me moque

des regles, & il n'y a pas grand mal: notre eſprit ne vaut pas trop la peine de toute la façon que nous faiſons ſouvent après lui; nous avons trop d'orgueil pour la capacité qu'il a, & nous le chargeons preſque toujours de plus qu'il ne peut.

Pour moi, ma plume obéit aux fantaiſies du mien; & je ſerois bien fâché que cela fût autrement: car je veux qu'on trouve de tout dans mon Livre, je veux que les gens ſérieux, les gais, les triſtes, quelquefois les fous, enfin que tout le monde me cite, & vous verrez qu'on me citera: bref, je veux être un homme & non pas un Auteur, & ainſi donner ce que mon eſprit fait, non pas ce que je lui ferois faire: auſſi je ne vous promets rien, je ne jure de rien; & ſi je vous ennuye, je ne vous ai pas dit que cela n'arriveroit pas; ſi je vous amuſe, je n'y ſuis pas obligé, je ne vous dois rien, ainſi le plaiſir que je vous donne eſt un préſent que je vous fais; & ſi par hazard je vous inſtruis, je ſuis un homme magnifique, & vous voilà comblé de mes graces.

Vous riez, peut-être levez-vous les épaules; mais dites-moi, qu'eſt-ce

qu'un Auteur méthodique ? comment pour l'ordinaire s'y prend-il pour composer ? Il a un sujet fixe sur lequel il va travailler ; fort bien : il s'engage à le traiter, l'y voilà cloué ; allons, courage : il a une demie douzaine de pensées dans la tête sur lesquelles il fonde tout l'ouvrage ; elles naissent les unes des autres, elles sont conséquentes, à ce qu'il croit du moins ; comme si le plus souvent il ne les devoit pas à la seule envie de les avoir, envie qui en trouve, n'en fut-il point ; qui en forge ; qui les lie ensuite, & leur donne des rapports de sa façon, sans que le pauvre Auteur sente cela, ni s'en doute : car il s'imagine que le bon sens a tout fait, ce bon sens si difficile à avoir, ce bon sens qui rendroit les Livres si courts, qui en feroit si peu, s'il les composoit tous ; à moins qu'il n'en fît d'aussi peu gênans que l'est le mien : ce bon sens si simple, parce qu'il est raisonnable ; qui sçait mieux critiquer les sciences humaines, & quelquefois s'en moquer, que les inventer ; qui n'a point de part à une infinité de doctrines, qui font les délices de la curiosité des hommes ; enfin

ce bon ſens qui ne ſçauroit durer avec aucune folie, comme avec la vanité d'avoir de l'eſprit par exemple ; & qui, lorſque nous écrivons, & qu'il nous éclaire, nous a bientôt dit ſur notre ſujet ce qu'il en faut dire : car il ne ſe prête point à nos allongemens ; & c'eſt avec eux que nous faiſons des volumes.

Auſſi voit-on des ouvrages ſi languiſſans. J'admire comment l'Auteur peut les finir ; car à la vingtiéme page ſon eſprit à demi mort ne va plus, il ſe traîne : & vous qui liſez ſon Livre, vous le trouvez ſolide à cauſe qu'il eſt peſant : vous autres Lecteurs, vous êtes pleins de ces mépriſes-là.

Je vous dis vos vérités ſans façon ; car je ſuis l'homme ſans ſouci, & je ne vous crains point : vous ne verrez point de préface à la tête de mon Livre, je ne vous ai point prié de me faire grace, ni de pardonner à la foibleſſe de mon eſprit : cherchez ce verbiage-là dans les Auteurs, il leur eſt ordinaire ; & il eſt étonnant qu'ils ne s'en corrigent point : mais c'eſt qu'ils ſont ſi enfans, qu'avec cette fineſſe-là ils s'imaginent que vous ne pourrez

pas vous empêcher de leur vouloir du bien, & qu'ils vont vous remplir d'une bonté, d'une charité, à la faveur desquelles ils feront glisser l'admiration qu'ils méritent : vous serez le lion qui n'aura plus de griffes, tant vous serez bien amadoué. La plaisante idée ! elle me divertit.

Quand un Auteur regarde son Livre, il se sent tout gonflé de la vanité de l'avoir fait, il en perd la respiration, il plie sous le faix de sa gloire ; & ce Livre, il va le faire imprimer : les hommes en connoîtront-ils la beauté ? crieront-ils au miracle ? il voudroit bien leur dire que ç'en est un ; mais ils n'aiment pas qu'on leur dise cela : ils veulent, au contraire, qu'on soit humble avec eux ; c'est leur fantaisie. Allons, soit, dit notre Auteur, faisons comme il leur plaît.

Là-dessus il dresse une préface dans l'intention d'être humble, & vous croyez qu'il va l'être, il le croit aussi lui ; mais comment s'y prendra-t-il ? Oh ! voici le beau ; imaginez-vous un géant qui se baisse pour paroître petit : il a beau se baisser, le Pantalon qu'il est ; on lui voit toujours ses grandes

jambes

jambes qui se haussent de tems en tems, parce que la posture le fatigue. Eh bien! ce géant-là, c'est la vanité de notre Auteur : tenez, regardez bien; la voilà qui va se baisser. (*Lecteur, la matiere dont j'entreprens de parler*, dit-elle, *est si grande, & surpasse tellement mes forces, que je n'aurois osé la traiter, si je n'avois compté sur ton indulgence*) fort bien : c'est ici où le géant se fait petit.

Chut, poursuivons : (*ce n'est pas que quelques amis dont je respecte les lumieres n'ayent tâché de me persuader que mon travail ne déplaîroit pas ; & il est vrai que l'étude profonde que j'ai fait sur ma matiere, a dû, si je ne me flatte, m'en donner une assez grande connoissance.*) Voilà les jambes qui se redressent; quelle singerie! je n'ai point d'esprit, j'en ai plus qu'un autre; on auroit pu mieux faire que moi, personne ne l'entend mieux; soyez indulgent, admirez-moi; mon sujet me surpasse, il ne me surpasse point? tout cela s'agence dans la Préface d'un Auteur sans qu'il s'en apperçoive.

Foibles créatures que nous sommes! nous ne faisons que du galima-

tias, quand nous voulons parler de nous avec modestie.

Et à propos de modestie; l'autre jour un honnête domestique (si j'étois dans le monde, je dirois un valet ou un laquais, parce que ma vanité seroit en haleine, & que le langage des honnêtes gens du monde me seroit apparemment familier: mais aujourd'hui, je vois les choses tout simplement; dans un domestique je vois un homme; dans son Maître, je ne vois que cela non plus, chacun a son métier; l'un sert à table, l'autre au Barreau, l'autre ailleurs: tous les hommes servent, & peut-être que celui qu'on appelle valet, est le moins valet de la bande; c'est-là tout ce que le bon sens peut voir là-dedans, le reste n'est pas de sa connoissance, & dans l'état où je suis, on n'a que du bon sens, on perd de vue les arrangemens de la vanité humaine.)

Or donc cet honnête domestique, à l'occasion de qui ma parenthese me paroit fort raisonnable, me prêta l'autre jour un Livre qui traitoit de la modestie, & qui disoit qu'il n'y en avoit nulle part de la véritable: auroit-il

raiſon ? je n'en ſçais rien ; mais effectivement, il me ſemble à moi, que la modeſtie de tout le monde a l'air gauche.

Nous ne manquons pas de gens qui croyent être modeſtes, & qui le croyent de bonne foi, ils le paroiſſent même à ne regarder que la ſuperficie de cela ; mais examinez-les d'un peu près ; celui-ci ne ſe loue point, par exemple, n'ayez pas peur qu'il ſe vante d'avoir la moindre qualité, il n'oſeroit preſque dire qu'il eſt un honnête homme, il ne ſe ſert là-deſſus que de phraſes mitigées, encore les bégaye-t-il ; il eſt bon, il eſt généreux, ſerviable, franc, ſimple, il eſt tout cela, ſans en avoir jamais dit un mot. Oh ! c'eſt qu'il vous trompe ; il l'a dit, & le dit toujours ; car toujours il vous fait remarquer qu'il ne le dit point.

En voici un qui rougit, quand vous le louez, vous l'embarraſſez tant qu'il ne ſçait que vous répondre, il perd contenance : oh ! celui-là eſt modeſte ; non, c'eſt qu'il a tant d'amour propre, qu'il en eſt timide & inquiet, vous le louez en compagnie ; tout le

monde le regarde, & il n'aime pas à voir l'attention de tout le monde fixée sur lui ; il est en peine pendant que vous le louez, de ce que les autres en pensent ; il a peur qu'on ne l'épluche en ce moment-là, & qu'il n'y perde ; il a peur qu'on ne croye qu'il prend plaisir à ce que vous dites, & que cela n'indispose la vanité des autres contre lui. Trouvez le moyen de lui persuader que tout le monde est aussi charmé de l'entendre louer qu'il le seroit lui-même : & vous verrez s'il sera embarrassé ; il vous aidera à dire, il se livrera à vous comme un enfant, il vous dira : mettez encore cela, & puis encore cela. Ainsi ce n'est pas votre éloge qu'il craint, il le savoureroit mieux qu'un autre ; mais c'est l'esprit injuste & dédaigneux de ceux qui écoutent ; appellez vous cela modestie ?

Je connois un homme qui bien loin de se louer, se ravale presque toujours, il combat tant qu'il peut la bonne opinion que vous avez de lui ; eût-il fait l'action la plus louable, il ne tiendra pas à lui que vous ne la regardiez comme une bagatelle, il n'y songeoit pas quand il l'a faite, il ne

sçavoit pas qu'il faisoit si bien, & si vous insistez, il la critique, il lui trouve des défauts, il vous les prouve de tout son cœur, & c'est parce que vous êtes prévenu en sa faveur que vous ne les voyez pas; que voulez-vous de plus beau? Ah! le fripon, il sçait bien qu'il ne vous persuadera pas, il ne prend pas le chemin d'y réussir; vous l'avez cru vrai dans tout ce qu'il disoit; eh bien, son coup est fait, vous voilà pris; de quel mérite ne vous paroîtra pas un homme, qui tout estimable qu'il est, ne sçait pas qu'il l'est, & ne croit pas l'être? peut-on se défendre d'admirer cela? non, à ce qu'il a cru: aussi vous attendoit-il là, & vous y êtes.

Je m'ennuyerois de les compter les faux modestes de cette espece, ils sont sans nombre, il n'y a que de cela dans la vie; & comme dit mon Livre, la modestie réelle & vraie n'est peut-être qu'un masque parmi les hommes: il est vrai qu'il y a tel masque qu'il est difficile de ne pas prendre pour un visage; il y en a aussi quantité de si grossiers qu'on les devine tout d'un coup; & ceux-là je les pardonne volontiers,

à cauſe qu'ils me font rire ou qu'ils me font pitié.

Je connois de bonnes gens très-plaiſant, par exemple ; c'eſt que ſçachant le cas qu'on fait de ceux qui ne ſe louent point, ils ont là-deſſus fait leur plan, ils ont dit; je ſerai modeſte, allons, cela eſt arrêté, & ils le ſont: ce n'eſt pas là tout, c'eſt que ſi après cela vous ne leur diſiez point qu'ils le ſont, ils vous le diroient eux-mêmes, & ſi vous le dites le premier, ils en conviennent de tout leur cœur, ils vous rapportent des exemples de leur modeſtie, ils vous marquent les tems, les lieux, les actions avec une ſatisfaction, une naïveté pleine d'innocence; après cela ils concluent, ils diſent : cela eſt vrai, mon défaut n'eſt pas d'être vain : & pour preuve de cela, c'eſt qu'ils en font vanité de n'être pas vains ; auſſi ces gens-là, je ne dis pas qu'ils ſont maſqués, car ils ne portent point leur maſque, ils ne l'ont qu'à la main, & vous diſent : tenez, le voilà ; & cela eſt charmant. J'aime tout-à-fait cette maniere-là d'être ridicule ; car enfin, il faut l'être, & de toutes les manieres de l'être, celle qui mérite le moins de blâme ou de mé-

pris, du moins à mon gré, c'est celle qui ne trompe point les autres, qui ne les induits pas à erreur sur notre compte ; il n'y a que les vanités fines & souples qui me révoltent.

Les ridicules bien francs, qui ne se cachent point comme je dis, qui se livrent à toute ma critique, à toute la moquerie que j'en puis faire, je ne leur dis mot, je les laisse-là, ce seroit les battre à terre ; mais ces fourberies d'une ame vaine, ces singeries adroites & déliées, ces impostures si bien concertées, qu'on ne sçait presque par où les prendre pour les couvrir de l'opprobre qu'elles méritent, & qui mettent presque tout le monde de leur parti ; oh ! que je les hais, que je les déteste.

Cependant il faut faire semblant de n'en rien voir ; car il faut vivre avec tout le monde : il ne s'agit pas de marquer ses dégoûts, & les gens qui se piquent de ne pouvoir souffrir ces sortes de défauts-là qui les persécutent dans les personnes qui les ont, je ne les aime pas trop non plus ces gens-là ; ils ne sont point aimables : & qu'ils n'aillent point dire qu'ils n'en agissent

comme cela, que parce qu'ils sont amis de la vérité ; ce discours-là ne vaut rien, ces grands amis de la vérité ne la disent point, quand ils parlent ainsi. Ce n'est pas le parti de la vérité qu'ils prennent là-dedans ; c'est qu'ils sont extrêmement vains eux-mêmes, & que leur vanité ne sçauroit endurer le succès des fausses vertus des autres : cela fatigue leur amour propre, & non pas leur raisons. Entendez-vous, Messieurs les véridiques, ne nous vantez point tant votre caractére je n'en voudrois pas moi ; vous n'êtes que des hypocrites aussi, avec cette haine vigoureuse dont vous faites profession contre certains défauts ; & des hypocrites peut-être plus haïssables que les autres : car sous ce beau prétexte d'antipatie vertueuse sur ce chapitre, vous ne trouvez personne à votre gré, vous satirisez tout le monde, aussi-bien l'imposteur qui joue des vertus qu'il n'a pas, que l'honnête homme qui les a ; vous êtes ennemis déclarés de tous les honneurs d'autrui ; vous n'en voudriez que pour vous ; tout ce qui est loué & estimé vous déplaît : & je ne suis point votre

dupe ; laissez les gens en paix, souffrez la vertu, pardonnez aux autres hommes leur vanité, elle est plus supportable que la vôtre, elle vit du moins avec celle de tout le monde ; les autres hommes ne sont que ridicules, & vous par-dessus le marché vous êtes méchans ; ils font rire, & vous, vous offensez ; ils ne cherchent que notre estime, & vous ne cherchez que nos affronts : est-il de personnage plus ennemi de la sociéte que le vôtre ?

Cependant on a la bonté de vous craindre ; c'est à qui sera de vos amis, afin de n'être pas mordu ; j'ai remarqué même que votre protection, (car votre amitié en est une) gâte ceux à qui vous l'accordez ; ils ne s'inquietent plus d'eux, il leur semble, parce que vous les aimez, que leur fortune est faite, ils ne se gênent plus, ils parlent haut, ils raisonnent sur les autres, ils les jugent : & en effet on les écoute, on les entoure, & pendant que tout le monde n'ouvre la bouche sur votre chapitre qu'avec crainte & respect, eux ils jouissent superbement de l'avantage de parler de vous d'une maniere aisée & familiere ; & on vous

droit bien être à leur place ; ils racontent vos reparties, vos jugemens, vos audaces ; ils ajoûtent qu'ils vous querellent tous les jours, qu'ils vous retiennent, mais que vous n'entendez pas raison sur certaines choses. C'est un étrange homme, disent-ils, il faut marcher droit avec lui, les caracteres faux ne l'accommodent pas, du reste le meilleur garçon du monde, & le plus simple : je lui dis ce que je veux moi, quelquefois il se fâche, & il me divertit : mais on ne le changera point.

Tout ce que je dis-là au reste, je l'ai vu arriver comme je le raconte, & je le rens trait pous trait.

SEPTIEME FEUILLE.

ECoutez, mon Lecteur futur, je vous mépriserois bien, si vous ressembliez à certaines gens qu'il y a dans le monde. Oh ! que l'esprit de l'homme est sot, & que les bons Auteurs sont de grandes dupes, quand ils se donnent la peine de faire de bons ouvrages ! encore s'ils n'écrivoient

que pour se divertir, comme je fais a présent, moi, passe. Un Lecteur quelque ostrogot qu'il soit, par exemple ne sçauroit mordre sur le plaisir que j'y prens, je l'en défie. Qu'il dise, s'il veut, que mon Livre ne vaut rien, que m'importe! il n'est pas fait pour valoir mieux. Je ne songe pas à le rendre bon, ce n'est pas là ma pensée, je suis bien plus raisonnable que cela, vraiment; je ne songe qu'à me le rendre amusant.

Est-ce qu'il y a des Lecteurs dans le monde? je veux dire des gens qui méritent de l'être. Hélas! si peu que rien; je dis même à Paris, qui est une Ville où il y a tant de baux esprits, tant de jeunes gens qui font de si jolis petits vers, de la petite prose si délicate, où il y a tant de femmes qui sont si aimables, & qui à cause de cela sont si spirituelles; tant d'hommes qui ont du jugement parce qu'ils sont graves & flegmatiques, tant de pédans qui ont l'air de penser si mûrement; enfin, à Paris où il y a tant de gens qui font mine d'avoir du goût, & qui ont appris par cœur je ne sçais combien de formules d'approbation ou de critique, de petites façons de parler

avec lesquelles il semble qu'on y entend finesse.

Mais laissons cela, je n'en parle qu'à l'occasion de deux personnes que je viens en passant d'entendre raisonner sur un excellent Livre, & qui en raisonnoient pitoyablement ; & dans le fond il n'y a pas grand inconvenient à tout cela : car qu'est-ce que c'est que l'esprit, pour qu'on se scandalise tant des injures qu'on lui fait ? je jetterois à croix & à pile de dire que j'en ai beaucoup, ou que je n'en ai point du tout, je n'y croirois ni gagner ni perdre. Quelques idées de plus qui n'aboutissent à rien qu'à faire souvent du mal, qui ne donnent que du babil & de l'orgueil à celui qui les a, n'est-ce pas là l'esprit ? je ne vois presque que le Papetier qui ait intérêt qu'on ne le méprise point : croyez-moi, celui qui n'en a gueres est tout aussi avancé que celui qui en a beaucoup, & celui qui n'en a point s'en passe avec un peu de sens commun ; car il ne faut que de cela dans la vie : il n'y a que de cela non plus, & je crois que les hommes ne vont pas plus loin : des passions & du sens commun, voilà leur lot, cela

est en eux comme le sang est dans leurs veines, voilà ce qu'ils reçoivent de la Nature : de l'esprit & des Livres, voilà ce qu'ils y ajoûtent, & on se passeroit bien de leurs présens. Quand je parle de sens commun, les faiseurs de Livres diront qu'ils ne cherchent que lui quand ils écrivent : mais celui qui est cherché ne vaut rien, il n'y a que celui qui nous vient dans le besoin, qui est bon, c'est le véritable, & il arrive assez sans qu'on le cherche ; il est simple, il ne sçait point se redresser, se mettre sur ses ergots pour faire le Prédicateur à propos de rien, il laisse faire cela à l'esprit qui est son singe ; c'est ce singe-là qui est Philosophe ; & qui nous donne souvent des visions au lieu de sciences.

Je me souviens qu'un jour à la campagne nous disputions deux de mes amis & moi sur l'âme. Un bon Paysan qui travailloit auprès de nous entendit notre dispute, & me dit après : Monsieur, vous avez tant parlé de nos âmes, est-ce que vous en avez vu quelqu'une ? & il avoit raison de me demander cela, & je le demanderois à tout ceux qui en disputent.

Et à propos de ſcience, il me revint encore dans l'eſprit un fait qu'il faut que je diſe. J'ai eu autrefois une maîtreſſe qui étoit ſçavante, ſa folie étoit de philoſopher ſur les paſſions, pendant que je lui parlois de la mienne; cela m'impatienta, & je me mis à mon tour à philoſopher dans mon petit particulier contre elle. J'avois remarqué qu'elle étoit glorieuſe de ſçavoir ſi bien jaſer, je pris donc le parti de la louer beaucoup, & de faire le ſurpris de ſa pénétration; elle m'en croyoit enchanté: ſçavez-vous bien ce qui arriva? c'eſt que pendant qu'elle déſiniſſoit les paſſions, je lui en donnai en tapinois une pour moi que ſa vanité lui fit prendre par reconnoiſſance, & qui m'ennuya à la fin, parce que j'en mépriſai l'origine; elle fut fâchée de la retraite que je fis; mais elle ne perdit pas tout: car comme elle aimoit à philoſopher, je lui laiſſois de la beſogne pour cela en me retirant. Elle ne parloit des paſſions que par théorie, comme de l'amour, de la jalouſie, & de ſes foibleſſes: il n'y avoit que ſon eſprit qui les connoiſſoit, & je les lui mis dans le cœur, afin de les

approcher de plus près d'elle, de sorte qu'il ne tint qu'à elle de les connoître encore mieux : mais je crois qu'elle s'occupa plus à les sentir qu'à les examiner ; on ne songe gueres à ce qu'elles sont quand on les a, & depuis ce tems-là j'ai conçu qu'on ne les connoît bien, que lorsqu'on ne les a plus.

Si les femmes lisent cet article-ci ; elles m'en voudront du mal : mais qu'elles me le pardonnent, c'est la seule fois de ma vie que j'ai été inconstant ; encore ne l'ai-je été que parce que je ne m'étois fait aimer que par espieglerie, & que je ne pouvois pas songer à l'amour de ma Maîtresse sans le trouver comique, & sans la trouver elle-même ridicule de l'avoir pris ; & je crois que j'avois raison, mon inconstance étoit de bon sens.

Un homme de ma connoissance fit un jour à peu près comme moi : c'étoit un fort honnête homme : mais il n'étoit pas riche, il plaidoit, sa fortune dépendoit du gain de son procès, & tout ce qu'il avoit d'argent passoit à la nourriture de ce procès, & au profit des défenseurs de son bon droit ;

cela rendoit sa garderobe modeste ; il étoit fort simplement vêtu.

Dans cet état il prit de l'amour pour une très-jolie Demoiselle ; notez qu'il étoit garçon de bonne mine : mais ses habits étoient trop bruns ; la Demoiselle ne fit que jetter les yeux sur sa figure si peu décorée, & voilà qui fut fait, elle ne le regarda plus. Il avoit de l'esprit, & sentit fort bien la cause de sa disgrace ; de crainte pourtant de se tromper, il ne se rebute point, il revient & soupire plus fort : hélas ! loin qu'on l'entendit, on ne sçavoit pas seulement qu'il fût-là, son misérable habit étoit une nuée qui le couvroit ; mais attendez, il gagna son procès, & courut vîte chez le Marchand acheter de quoi se défaire de sa nuée ; & deux jours après retourne chez la Demoiselle, brillant comme un soleil. Oh ? le soleil éblouït, échauffa pour le coup. Ce n'étoit plus le même homme, on n'avoit plus d'yeux que pour lui, on lui répondoit avant qu'il eût parlé ; tout ce qu'on lui disoit étoit un compliment : Que vous êtes bien habillé ! que cet habit est galand ? qu'il est de bon goût ! & puis, laissez-moi,

car je vous crains, ne revenez plus ; & puis, quand vous revera-t'on ? jamais, ma belle Demoiselle, répondit à la fin notre homme, jamais : mais je vous enverrai la belle décoration où je me suis mis, puisque vous en êtes si touchée : quant à moi, ce n'est que par méprise que vous me dites de revenir ? car il y a deux mois que vous me voyez, & que vous ne le sçavez pas : ainsi ce n'est pas à moi à qui vous en voulez, car je n'ai point changé ; j'ai pris d'autres habits, voilà tout, & c'est eux qui sont aimables, & non pas moi, je vous le dis en conscience : Adieu, Mademoiselle ; & cela dit, il sortit, & ne la revit jamais.

Qu'il y a de femmes dans le monde comme cette fille-là ! êtes vous laid, mal fait ? allez chez le Marchand, sa Boutique est un Magasin de belles tailles & de jolis visages ; les pierreries rendent encore un homme bien redoutable, on ne sçauroit croire le bon air qu'elles donnent.

Par ma foi, la Nature a besoin qu'il y ait des femmes dans le monde, & nous aussi ; mais si on les regardoit bien fixement d'un certain côté, (je

dis en général, car il y a des exceptions par tout ;) elles paroîtroient trop risibles pour avoir rien à démêler avec notre cœur, elles cesseroient d'être aimables, & ne seroient plus que nécessaires.

En voilà pourtant assez contre elles, & je m'étonne moi-même d'en avoir parlé sur ce ton-là ; car personne n'a plus été leur humble serviteur que moi : mais tout ce que j'en dis-là ne leur fera jamais de tort : ceux qui disent du mal d'elles, & qui prêchent leurs défauts, sont aux Invalides, répondoit un jour un de mes amis à un vieillard qui vouloit lui inspirer de l'indifférence pour elles ; & j'y suis aussi, moi aux Invalides, aussi-bien que ce vieillard-là, car ma pauvreté vaut bien de la vieillesse avec elles, surtout avec les femmes du monde, & je ne dis pas assez ; l'état d'un vieillard n'est pas si désespéré que le mien : encore quand il est riche, lui passent-t'elles qu'il est jeune ; mais quand on est pauvre, il n'y a plus de ressource, on est mort, ou bien autant vaut. Le mal est qu'on n'est mort qu'à leur compte, & qu'on ne l'est pas pour soi ; au contraire,

jamais on ne ſent tant que l'on vit, que lorſqu'elles vous retranchent du nombre des vivans : c'eſt que le diable ne veut rien perdre : quand il voit qu'elles ne veulent plus de vous, il vous fait faire les deux mains, comme on dit au jeu, c'eſt-à-dire qu'avec tout le goût que vous avez pour elles, il vous donne encore le goût qu'elles ont perdu pour vous ; des deux parts il n'en fait qu'une, & à vous la maſſe : n'êtes vous pas bien à votre aiſe après cela ?

Une de mes parentes fut mariée à un homme extrêmement âgé, elle étoit jeune & aimable, cela ne lui convenoit point ; mais elle étoit née ſi ſage & ſi raiſonnable, qu'on crut que l'inégalité des âges ſeroit ſans conſéquence ; elle-même n'y ſentit pas grand inconvénient quand elle ſe maria, elle épouſa ſon Vieillard ſans chagrin, & pleine de confiance en ſes forces, d'autant plus qu'il étoit extrêmement riche, & qu'il lui faiſoit un bon parti : mais comme on dit proverbialement, c'étoit compter ſans ſon hôte que de croire qu'elle s'en accommoderoit ; & cet hôte c'eſt le diable ; ou nous.

A peine y avoit-il deux mois que la pauvre fille étoit mariée, que je lui vis les yeux plus éveillés, plus languissans & plus inquiets que de coûtume; car tout cela y étoit. Rien de plus serain, de plus paisible & de plus tranquille que ces yeux-là auparavant. Comme nous étions elle & moi très-familiers ensemble, je lui demandai à qui elle en avoit; je vous trouve différente de ce que vous étiez, lui dis-je; vous n'êtes pas contente. Tais-toi, mon cousin, me dit-elle, ne parlons point de cela. J'insistai; contez-moi ce qui en est, lui dis-je, y a t'il quelque chose qui vous chagrine? Je n'ai, me dit-elle, qu'un mot à te répondre; mon mari est si vieux. Eh! ne sçavez-vous pas bien qu'il l'étoit quand vous l'avez épousé, lui dis-je. Non, reprit-elle je ne songeois pas à cela, & je ne sçavois pas que j'y songerois. Elle ne m'en dit pas davantage, & je devinai le reste; c'est que nous sommes des esprits de contradiction: pendant qu'on peut choisir ce qu'on veut, on n'a envie de rien; quand on a fait son choix, on a envie de tout; fût-il bon on s'en lasse; comment donc

faire? Eſt-on mal, on veut être bien; cela eſt naturel: mais eſt-on bien, on veut être mieux; & quand on a ce mieux, eſt-on content? oh que non: quel remede à cela? ſauve qui peut.

Voyez, voilà deux jeunes gens qui s'aiment, on ne veut pas les marier enſemble, ils ſechent ſur pied, ils ſe meurent; mariez-les, vous leur rachetez la vie, ils ne veulent que cela; ils ne ſe ſoucient pas d'avoir de quoi vivre, ils vivront aſſez du plaiſir d'être enſemble: Enfin les voilà unis, & par deſſus le marché ils ſont riches; que de joye! que de tranſports! qu'ils vont être heureux! point du tout: regardez-les deux mois après, Monſieur ſort déja de ſon côté, & Madame du ſien; ils ſe voyent, parce qu'ils ſe rencontrent; qu'eſt donc devenu leur amour? il s'eſt perdu quand il a eu ſes coudées franches, on ne le génoit plus, il n'étoit plus contrarié, on l'a laiſſé libre; il eſt mort de ſa liberté: à préſent que nos jeunes gens ſont mariés, s'il venoit une défenſe de s'aimer, & de ſe voir, qu'il leur fût interdit de ſe trouver bien enſemble, vous verriez tout d'un coup re-

naître leur tendresse, ou plûtôt leur esprit de contradiction, comme je l'ai déja dit : oui, je crois que pour faire cesser tous les mauvais ménages, il n'y auroit qu'à défendre les bons.

Il y a des peuples dans l'Europe qui aiment la liberté, jusqu'à sacrifier tout pour elle ; ils sont devenus furieux quand on a voulu la leur ôter : veut-on les assujettir ? ce n'est pas par la violence qu'il faut s'y prendre ; rendez-les si libres, laissez-les jouir d'une liberté si outrée, qu'ils s'en ennuyent, & quelle les choque eux-mêmes : ne prenez pas garde à eux, laissez-les faire, ne vous mêlez de rien, oubliez-les : ils viendront vous dire de les mettre aux fers, ils vous reprocheront votre patience ; ils vous donneront en un jour plus de pouvoir contre eux, que la violence ne vous en donneroit en cent ans : ils voudront un Maître, parce qu'ils n'en auront point, & vous pouvez vous reposer sur eux de l'étendue des droits qu'ils vous donneront alors.

J'ai une fois en ma vie aimé une femme avec passion, parce qu'à l'occasion de quelque chose, elle avoit

dit, qu'elle ne pouvoit me ſouffrir, & qu'elle ne me verroit jamais: je m'irritai de ce qu'elle avoit des volontés ſi mutines; & quand je crus l'avoir un peu adoucie, je lâchai priſe; voilà l'homme. De qui dans la vie veut-on ſe faire aimer? de ceux qui ne ſe ſoucient pas de nous. Il y a des gens qui donneroient deux de leurs meilleurs amis, pour avoir l'amitié d'un homme qui les fuit. Dire du mal de quelqu'un, n'eſt le plus ſouvent qu'une maniere de ſe plaindre de ſon indifférence pour nous. Dans le tems que j'étois dans le monde, on me diſoit qu'il y avoit un homme qui marquoit toujours de l'aigreur dans ſes diſcours, quand il parloit de moi: je m'aviſai tout d'un coup de ſonger que je le ſaluois froidement quand je le rencontrois: Je le tiens, dis-je alors en moi-même, cet homme-là veut que je l'aime, il l'a mis dans ſa tête, parce qu'il s'eſt imaginé que je ne l'aimois pas; & j'avois raiſon de penſer cela, car dès que je l'eus ſalué d'un air riant, il me marqua tant d'amitié, que je n'en ſçavois que faire: mais malheureuſement j'en pris pour lui auſſi, & cela fit qu'il

m'aima toujours ; mais qu'il ne me fêtoit plus. Puiſque je rapporte de tems en tems de petits traits de ma vie, ne vaut-il pas mieux que je vous la donne toute entiere ? cela ne m'empêchera pas de m'écarter quand il me plaira : vous voyez bien que j'écris comme ſi je vous parlois, je n'y en cherche pas plus de façon, & je n'y mettrai jamais davantage.

Au reſte, je ne vous entretiendrai pas ce ſoir bien long-tems ; car je ſuis prié d'un repas avec mes camarades : vous entendez bien que je veux dire un repas de gueux, & je vous en promets le récit quand j'en ſerai revenu ; ce ſera pour vous une leçon de joye. Ces repas-là ne ſont pas les plus mauvais, je vous aſſûre : la politeſſe n'y gêne perſonne. Auſſi n'a-t-on que faire d'elle, quand on veut ſe divertir : ce n'eſt pas le plaiſir qui l'a inventée ; au contraire, je ne doute pas qu'il ne la chaſſe quelque jour : je parle de cette politeſſe, ou ſi vous voulez de cette bienſéance, de ce bel air que les gens du monde ont dans leurs feſtins, où il faut s'obſerver & avoir une façon de boire & de manger qui eſt de convention

tion : Diantre cela eſt ſérieux, prenez garde à vous : Si vous hauſſez trop le coude en buvant, on dira que vous n'êtes qu'un Provincial, qu'un petit Bourgeois qui n'a pas coûtume d'être en bonne compagnie : voyez ce que c'eſt : ô gens du monde, que vous êtes de pauvres gens !

Je diſois un jour à un Gentilhomme qui étoit tout frais débarqué de ſa Province, & que des perſonnes de conſideration avoient prié à ſouper : eh ! Monſieur, où allez-vous vous fourrer ? vous êtes bien hardi de vouloir vous préſenter tout de gô à pareille fête, vous qui ne ſçavez tout ſimplement manger & couper vos morceaux qu'à la maniere de votre Païs ; croyez-vous qu'il ſuffiſe d'avoir bon appétit ? vraiment vous n'y êtes pas : c'eſt même le pere des incongruités que l'appétit dans un homme qui ne ſçait pas le conduire, en ce Païs-ci. Comment remercierez-vous ceux qui boiront à votre ſanté ? je vous vois d'ici, vous pancherez civilement la tête, & vous ſerez un joli garçon avec cette contorſion-là. Dites-moi, aurez vous en mangeant

cet air libre & aisé qu'il convient d'avoir avec sa fourchette, son assiette, son verre, & son couteau ? Sçavez-vous le nom des plats qu'on vous servira ? Avez-vous étudié votre Dictionnaire de friandise & de gourmandise ? il faut qu'un galant homme le sçache sous peine de ne paroître qu'un manant. Comment serez-vous assis ? vous tiendrez-vous bien droit à table ? vous ne serez qu'un échalas. Y serez-vous sans façon ? ah ! le païsan. Le Gentilhomme épouvanté de ce que je lui disois prit la chose très-sérieusement, & aima mieux être malade que d'aller à son repas : il m'avoua même, six mois après, que j'avois raison, & qu'il voyoit bien qu'il m'avoit eu obligation.

Les hommes avec toutes leurs façons ressemblent aux enfans : ces derniers s'imaginent être à cheval, quand ils courent avec un bâton entre les jambes ; de même les hommes : ils s'imaginent, à cause de certaines belles manieres qu'ils ont introduites entre eux, pour flatter leur orgueil, ils s'imaginent en être plus considerables, & quelque chose de plus grand ; les

voilà à cheval. Il y a tel homme dans le monde qui est si fort sur son droit, sur son quant-à-soi, qu'il aimeroit mieux essuyer une fourberie qu'une impolitesse. A combien de sots coupe-t-on la bourse en cajolant leur vanité! tout le monde est Bourgeois Gentilhomme, jusqu'aux Gentilhommes mêmes. Les hommes sont plus vains que méchans: mais je dis mal; ils sont tous méchans, parce qu'ils sont tous vains. Y a-t-il rien de si malin, de si peu charitable que la vanité offensée? je suis bon, disoit un ancien, dont le nom ne me revient pas, je suis genereux; mon bien, ma vie, tout ce que je possede est à mes amis, aux indifferens mêmes: me trahit-on? je l'oublie: me nuit-on? me fait-on du mal? je le pardonne: mais ne m'humiliez pas.



LE
CABINET
DU
PHILOSOPHE,



LE CABINET DU PHILOSOPHE.

PREMIERE FEUILLE.

VOICI, ami Lecteur, ce que c'eſt que l'ouvrage qu'on vous donne.

Un homme d'eſprit, très-connu dans le monde, mourut il y a quelque temps.

Parmi pluſieurs choſes qu'il laiſſa en mourant à un de ſes amis, s'eſt trouvée une Caſſette pleine de papiers.

Le défunt, pendant ſa vie, n'avoit jamais rien fait imprimer; & quoiqu'on eſtimât ſes lumieres, qu'on le ſçût capable de bien penſer, qu'on

souhaitât même qu'il mît ses pensées au jour, on ne se doutoit point qu'il écrivît en secret, ni qu'il fût Auteur clandestin; il l'étoit pourtant. Cette Cassette contenoit toutes ses productions, & ce sont elles qu'on vous donne. Il n'y en a pas une de longue haleine. Il ne s'agit point ici d'ouvrage suivi; ce sont la plûpart des morceaux détachés, des fragmens de pensées sur une infinité de sujets, & dans toutes sortes de tournures: réflexions gayes, sérieuses, morales, chrétiennes, beaucoup de ces deux dernieres: quelquefois des Avantures, des Dialogues, des Lettres, des Mémoires, des Jugemens sur differens Auteurs, & partout un esprit de Philosophe; mais d'un Philosophe dont les réflexions se sentent des differens âges où il a passé.

Voilà ce que vous allez voir ici dans le stile d'un homme qui écrivoit ses pensées comme elles se présentoient, & qui n'y cherchoit point d'autre façon que de les bien voir, afin de les exprimer nettement; mais sans rien alterer de leur simplicité brusque & naïve.

Attendez-vous à ce que je vous dis-là ; tâchez même de vous en faire un spectacle qui n'est pas commun.

Jusqu'ici vous ne connoissez presque que des Auteurs qui songent à vous, quand ils écrivent, & qui, à cause de vous, tâchent d'avoir un certain stile.

Je ne dis pas que ce soit mal fait ; mais vous ne voyez pas là l'homme comme il est. La coquetterie des attentions qu'il a là-dessus vous le déguise ; & il me semble qu'il peut être curieux de voir un homme à cet égard-là.

En voici un, & ce n'est point un homme neuf. L'éducation, le commerce du monde, & l'habitude de réfléchir, l'ont mis en état de parler & d'être entendu ; il s'est façonné à l'école des hommes, & n'a rien pris des leçons de l'amour propre, c'est-à-dire, de cette envie secrette que les autres Ecrivains ont de briller & de plaire.

Mais, dites-vous, pourquoi distribuer ces ouvrages-là par feuilles, & ne les pas faire imprimer tout à la fois ?

C'eſt qu'ils ſont en trop grande quantité, qu'il y en auroit pour pluſieurs gros volumes, & que l'impreſſion, telle que vous la dites, ſeroit d'une dépenſe trop forte.

Au lieu que, de la maniere dont on s'y prend, la vente de chaque feuille, (ſi cette vente eſt heureuſe, ſans quoi tout ceſſe,) facilitera l'impreſſion de chaque feuille; & ainſi de feuilles en feuilles, on donnera ſans ſe fatiguer tout ce qui eſt dans la Caſſette.

Il eſt vrai qu'en France un ouvrage diſtribué par feuilles ne paroît pas à ſon avantage; c'eſt tenter le Jugement des Lecteurs, que de le produire ſous cette forme-là; c'eſt riſquer qu'on ne le mépriſe.

La feuille ſemble ne promettre qu'une bagatelle, & n'eſt ſouvent que le coup d'eſſai d'un jeune Auteur, ou de quelqu'avanturier de Belles-Lettres, de quelque petit eſprit ſuffiſant, qui ſe met à rêver dans ſon cabinet quelques platitudes, & qui en compoſe une brochure, dont l'impreſſion ne régale que lui ſeul.

Mais un volume eſt reſpectable, &

quoiqu'il puiſſe ne valoir rien dans ce qu'il contient, du moins porte-t-il une figure qui mérite qu'on l'examine, & qui empêche qu'on ne le condamne ſans le voir..

Car enfin c'eſt le prendre ſur un ton très-ſérieux avec le public que de lui préſenter un volume; c'eſt lui dire : prenez garde à ce que vous allez lire : & voilà ce qu'on ne lui dit point, quand on ne lui préſente qu'une feuille; il ſemble même qu'on lui diſe le contraire, & qu'on le prie de ne la lire que par diſtraction, qu'en paſſant & ne ſçachant que faire.

Ce n'eſt pourtant point ce qu'on vous demande ici, ami Lecteur; ce n'eſt point en paſſant que nous vous propoſons de lire ces feuilles : nous ne vous diſons point non plus qu'elles méritent toute votre attention; nous ne les vantons ni peu, ni beaucoup; nous vous les donnons ſeulement : prenez la peine de voir ce qu'elles ſont; ne les jugez point ſous la forme où elles ſe préſentent; n'en attendez d'avance ni plaiſir, ni dégoût; ne les liſez que dans la ſimple curioſité de ſçavoir ce qu'elles valent, & ſui-

vant ce que vous en penserez, estimez-les, ou les laissez-là.

Commençons. Voici ce que contiennent les premiers papiers que nous trouvons à l'ouverture de la Cassette; car nous les tirons au hazard, & ce sera toujours de même.

¶ Allez dire à une femme que vous trouvez aimable & pour qui vous sentez de l'amour : *Madame, je vous désire beaucoup, vous me feriez grand plaisir de m'accorder vos faveurs.* Vous l'insulterez : elle vous appellera brutal.

Mais dites-lui tendrement : *je vous aime, Madame, vous avez mille charmes à mes yeux :* Elle vous écoute, vous tenez le discours d'un homme galant.

C'est pourtant lui dire la même chose ; c'est précisément lui faire le même compliment : il n'y a que le tour de changé ; & elle le sçait bien, qui pis est.

Non, me repondrez-vous, elle ne le sçait pas, elle ne l'entend pas ainsi.

Et moi je vous dis qu'elle ne sçauroit l'entendre autrement, & que je défie de s'y tromper.

Rien de ce qu'il y a de grossier dans ce, *je vous aime*, ne lui échappe.

Vous dirai-je plus? c'est ce grossier même qui fait le mérite de la chose, qui rend la déclaration si piquante & si flatteuse; elle n'est de conséquence qu'à cause de cela.

Cette prude n'en baisse les yeux, ou n'en paroît effarouchée, que parce-qu'elle est au fait. Cette dévote ne rougit, ne s'enfuit, ou ne se fâche, que parce qu'elle y est aussi.

Celle-ci s'y méprend-t'elle, qui en redouble de minauderies, pour en avoir plus de charmes? N'est-ce pas en l'honneur de la chose qu'elle se rend les yeux tantôt si doux, tantôt si vifs.

Que veut dire celle-là, quand elle ôte son gand, pour vous montrer une belle main qu'elle a? Si elle ne vous entend pas, que vient faire là sa main?

Je le répete encore: Toute femme entend qu'on la désire, quand on lui dit, *je vous aime*; & ne vous sçait bon gré du, *je vous aime*, qu'à cause qu'il signifie, *je vous désire*.

Il le signifie poliment, j'en conviens. Le vrai sens de ce discours-là est impur; mais les expressions en sont hon-

nêtes, & la pudeur vous paſſe le ſens en faveur des paroles.

Quand le vice parle, il eſt d'une groſſiereté qui révolte ; mais qu'il paroît aimable, quand la galanterie traduit ce qu'il veut dire !

Toutes ces traductions-là n'épargnent que les oreilles d'une femme ; car ſon ame n'en eſt pas la dupe.

Je brule d'amour pour vous, par exemple : c'eſt ce qu'on dit tous les jours, c'eſt ce qu'on chante, c'eſt ce qu'on écrit. Comment feroit-on pour exprimer cela, ſans le Dictionnaire de la galanterie ? Auſſi ne puis-je m'empêcher de rire en moi-même, quand je vois une femme ſe ſcandaliſer de quelques mots hardis qu'on lui dit, parceque ce n'eſt qu'une traduction qui l'offenſe. J'avoue pourtant qu'il faut être bien libertin pour ne pas prendre la peine de traduire, quand on n'y perd rien, & que la vertu s'en contente.

¶ De toutes les façons de faire ceſſer l'amour, la plus ſûre, c'eſt de le ſatisfaire.

¶ De toutes les indifferences que peut eſſuyer une femme, la plus humiliante

pour elle, c'eſt l'indifference d'un homme qui l'aimoit, & dont elle a fait ceſſer l'amour.

¶ Un jour à la campagne on s'étoit long-tems entretenu de contes de Fées dans une nombreuſe compagnie. On avoit parlé de toutes les qualités dont elles douoient un enfant qui venoit de naître, quand elles en aimoient la mere.

Une jeune Dame prête d'accoucher, & qui étoit un peu bel eſprit, ſe frappa l'imagination de ce qu'on avoit dit la-deſſus ; & voici en conſéquence le rêve qu'elle fit la nuit ſuivante. C'eſt elle-même qui me l'a raconté.

Je rêvai, dit-elle, que j'allois accoucher, & que par je ne ſçais quelle puiſſance inviſible je me ſentis légerement tranſportée dans l'appartement du monde le plus brillant. Un côté de cet appartement pourtant n'étoit garni que de petits tiroirs, mais ſi jolis, ſi bien travaillés, qu'il n'y avoit point d'ornement pareil à cela. Je regardois cette ſingularité, quand je vis entrer une femme d'un air majeſtueux, qui s'approcha de moi, & qui me dit en ſouriant : Je ſuis Fée ;

j'ai lu dans le fond de ton cœur hier pendant qu'on t'entretenoit des dons que nous pouvions faire aux enfans, dont nous cherissions les meres. Tu souhaitas que les Fées ne fussent pas des contes en l'air, & qu'il y en eût quelqu'une qui voulût douer l'enfant que tu vas mettre au jour; je pénétrai ta pensée, je te sçus bon gré d'avoir souhaité que nous existassions. Nous existons en effet, & je viens te récompenser de l'attention avec laquelle tu écoutois ce qu'on te disoit de nous. C'est moi qui t'ai fait transporter ici. Tu fais cas de l'esprit; tu en as toi-même, & j'ai démêlé aussi que tu voudrois que ton fils fût doué de cette qualité. C'est moi qui la donne: je parle de la qualité d'esprit la plus estimable; car il y a des sortes d'esprit que je ne donne pas, & toutes les sortes en sont dans les tiroirs que tu vois.

Chaque tiroir a sa Fée qui en dispose: je préside au premier, qui aussi bien que les autres contient une poudre que nous faisons respirer à l'enfant qui vient de naître.

La poudre de mon tiroir est celle

du bon esprit, de l'esprit sage, & en même temps de l'esprit sublime; car il n'y a de sublimité que dans les bons esprits. Veux-tu de cette poudre-là pour ton fils? car c'est un homme que tu vas mettre au monde. Dès que tu seras déterminée, tu accouches, & dans l'instant j'employe ma poudre.

Au reste je t'avertis d'une chose; c'est que tout sage, tout estimable, tout grand & sublime que soit l'esprit dont j'offre de douer ton fils, ce ne sera pas l'esprit ni le plus brillant, ni le plus estimé, ni celui qui fera le plus de fracas parmi les hommes: il est trop raisonnable pour cela; & ce n'est pas la raison qui fait le plus de fortune chez eux: elle ne les amuse pas assez, elle se refuse à tout ce qui nuit; elle ne fait de mal à personne. Eh! qui est-ce qui en feroit mieux qu'elle, si elle vouloit? Mais elle est paisible, génereuse; en un mot, elle n'a ni malice, ni étourderie, & il n'y a que ces deux choses-là qui divertissent les hommes. C'est toujours à leurs dépens qu'il faut avoir de l'esprit, quand on veut rendre son esprit extrêmement célebre. En revanche l'esprit le plus

célebre par-là n'eſt jamais dans le fond qu'un aſſez petit eſprit, qui ne ſe connoît point en gloire, qui eſt pourtant preſſé d'en avoir ; mais qui ne ſçauroit y être délicat, & qui court à la fauſſe, c'eſt-à-dire, à la premiere venue qu'il ne diſtingue pas de la véritable.

Vois donc à preſent ſi tu t'en tiens aux faveurs que je deſtine à ton fils ! veux-tu qu'il ſoit un grand eſprit, au hazard de briller ou moins, ou plus tard, & toujours plus difficilement que le petit eſprit? Prononce.

A ces mots, me dit cette Dame, qui me contoit ſon rêve, j'héſitai à prendre mon parti : ce fracas, qu'on ne promettoit point à l'eſprit de mon fils, me paroiſſoit pourtant bien conſiderable & bien ſéduiſant ; enfin je ne me déterminois point.

Qu'en arriva-t-il? que ma Fée, ſans doute indignée de me voir héſiter, diſparut ; & qu'à ſa place, je me trouvai entourée de cinq ou ſix autres Fées, qui tenoient à la main un de ces petits tiroirs dont je vous ai parlé.

Les Fées s'approchent & ne me diſent mot : elles me montroient ſeulement leurs tiroirs, ſur chacun deſ-

quels étoit un petit écrit, en guiſe d'étiquette, qui apprenoit ce qu'ils contenoient.

Sur le premier tiroir que je lus étoient ces mots :

Poudre de l'eſprit de Bagatelle, autrement dit, de l'eſprit frivole.

Eſprit de bagatelle ! m'écriai-je, eſt-ce là un préſent ?

Comment ! ſi c'en eſt un, me dit la Fée qui tenoit le tiroir, ſi c'en eſt un ! Le don d'homme à bonne fortune, le mérite de bon convive, le don des petits vers, des chanſonnettes, & une infinité d'autres menus avantages de cette ſorce-là y tiennent ; & rien ne met un homme dans une ſi aimable poſture, que l'eſprit que je te préſente.

Je ne repondis rien, & jettai mes yeux ſur un autre tiroir, dont je remarquai qu'on avoit effacé la moitié de l'étiquette. Voici tout ce qu'on y liſoit, & qui n'apprenoit rien.

Poudre alchymique de l'Eſprit. . . . .

On ne pouvoit lire le reſte.

D'où vient, Madame, qu'on a rayé la définition de cet eſprit-ci, dis-je à la Fée ?

Que cela ne t'arrête pas, me répondit-elle, je vais te dire la vérité.

C'est la Raison qui a fait les étiquettes de toutes les sortes d'esprit qui sont renfermées dans nos tiroirs ; & la définition qu'elle avoit donnée à cet esprit-ci m'a paru de si méchante humeur, que j'ai trouvé à propos de l'effacer. Si je l'avois laissée, il n'y auroit point eu de mere qui eut voulu de ma poudre pour son fils ; & c'eût pourtant été grand dommage assurément: car malgré tout ce que la Raison en pense, c'est par le moyen de cette poudre qu'on acquiert l'esprit de la réputation la plus rapide & la plus bruyante.

Eh ! pourquoi donc, dis-je alors, la Raison en fait-elle si peu de cas, & l'a-t-elle tant maltraité dans l'étiquette?

C'est, me répondit-elle, que la Raison est trop difficile, & qu'elle n'estime que ce qui lui plaît ; mais encore une fois, que cela ne te rebute pas ; prens ma poudre, si tu veux assurer de la gloire à ton fils pendant sa vie.

Qu'appellez-vous, pendant sa vie, repartis-je ? Est-ce que cette gloire ne lui survivra pas ? Oh ! me dit-

elle, tu m'impatientes, cherche ailleurs des gloires qui survivent; tu n'en sçais pas le défaut de ces gloires-là. Apprens qu'on n'en jouit souvent qu'à la fin de ses jours, comme qui diroit à l'article de la mort. C'est un trésor d'avare, il n'y a que les héritiers qui en profitent; si tu veux l'immortalité pour ton fils, je n'ai pas ce qu'il te faut.

L'Esprit que vous distribuez, lui dis-je alors, est sans doute celui dont m'a parlé la premiere Fée que j'ai vue. Je m'en accommoderois volontiers, Madame: mais ces licences qu'il prend, qui divertissent les uns, & qui chagrinent les autres, ce goût qu'il a pour une célebrité facile à obtenir, je n'en voudrois point: aussi-bien n'y a-t-il pas grand mérite à briller de cette façon-là. Mais si vous pouvez lui ôter les mauvaises qualités que je vous dis, sans rien retrancher de sa valeur, & du bruit que vous dites qu'il fait, je lui donne la préference.

Apparemment que ce que je demandois étoit impossible, & que l'esprit en question ne pouvoit se soutenir que par ses défauts, & qu'appuyé

de la malice des hommes : car on ne me répondit rien : toutes mes Fées disparurent comme avoit fait la premiere ; & je me retrouvai dans ma chambre, où je me réveillai.

¶ Il y a des gens qui se damnent, dans la seule crainte du ridicule qu'il y a dans le monde à vouloir se sauver.

Croiroit-on qu'à respecter les idées des hommes, il seroit plus honteux dans le monde d'être converti, que d'être un fripon ?

Le monde ne veut ni qu'on se donne à Dieu, ni qu'on le quitte.

Achetez-moi, dit la Vie éternelle aux Chrétiens, par le sacrifice de cette vie passagere.

Achetez ma durée, dit la vie passagere, par le retranchement d'une infinité de plaisirs qui m'abregeroient ; achetez mes douceurs, par le sacrifice de cette vie éternelle.

L'Eternité & le tems parlent donc le même langage ; & il n'est question que de sacrifice dans la vie. Sacrifiez-moi votre liberté, dit la Cour, dit le Prince, dit ce Seigneur, dit cet Emploi, dit cette Femme : sacrifiez-moi votre santé, disent ces plaisirs :

sacrifiez-moi ces plaisirs, dit la Santé : votre honneur, dit la Fortune : votre Fortune, dit l'Honneur : Partout Sacrifice.

Il y en a un qui est si beau, qu'il en impose à ceux-mêmes qui ne le font pas ; c'est le sacrifice du vice à la Vertu, du crime à l'Innocence, de l'Improbité à son contraire. Chaque homme en particulier a besoin que tout homme avec qui il vit fasse avec lui ce dernier sacrifice.

Voilà ce qui rend ce sacrifice bien respectable, ce qui le met bien à l'abri de la raillerie. Or ce sacrifice-là fait déja plus de la moitié de la Religion.

Le reste de cette Religion, ce sont ses Mysteres qu'il faut croire ; & c'est-là où cette Religion crie à son tour : sacrifiez-moi, non votre raison, mais les raisonnemens d'un esprit si borné, qu'il ne se connoît pas lui-même.



DEUXIEME FEUILLE.

¶ JE me ſuis toujours défié en amour des paſſions qui commencent par être extrêmes; c'eſt mauvais ſigne pour leur durée. Les gens faits pour être conſtans, deſtinés à cela par leur caractere, ſont difficiles à émouvoir. Vient-il un objet qu'ils aimeront ? il le diſtinguent long-tems avant que de l'aimer : il ne fait d'abord ſur eux qu'une impreſſion imperceptible; ils ſe plaiſent froidement à le voir, ne le ſentent preſque pas abſent, & peut-être point du tout, quand il l'eſt; ils ſe paſſeroient de le retrouver, le retrouvent pourtant avec plaiſir : mais avec un plaiſir tranquille; s'en ſépareront encore ſans aucune peine : mais plus contens de lu enſuite ils pourront le chercher, mais ſans ſçavoir qu'ils le cherchent; le deſir qu'ils ont de le revoir eſt ſi caché, ſi loin d'eux, ſi reculé de leur propre connoiſſance, qu'il les mene ſans ſe montrer à eux, ſans qu'ils s'en doutent.

A la fin pourtant ce deſir ſe montre, il parle en eux, ils le ſentent, & n'en

vont encore guere plus vîte ; mais ils vont, & sçavent qu'ils vont, & c'est beaucoup. La lenteur ne fait rien à l'affaire : le tout dans ces gens-là, c'est d'aller, de chercher l'objet, & de se dire : je le cherche.

Après cela cependant ne le croyez pas encore entierement pris.

Cette paresse, ou cette lenteur de sentiment qu'ils ont pourra fort bien faire qu'ils en restent-là, si quelque difficulté les arrête en chemin, s'il faut de la peine pour retrouver ce qu'ils cherchent, si le hazard ne les sert pas ; car ils n'aideront à rien.

Ils seront pourtant fâchés en ce cas-là : ils voudroient bien ne pas perdre leurs pas ; mais ils s'accommodent de les avoir perdus, & se tiennent en repos aussi froidement qu'ils se sont mis en haleine.

N'y a-t-il point de difficultés à vaincre ? Ils vont, comme je l'ai dit : ils cherchent avec ce paisible désir de voir, qu'ils satisfont tout doucement & à leur aise, qui, petit à petit, prend des forces, qui demande ensuite à être satisfait par préference à d'autres envies, qui obtient cette préference,

ensuite qui la veut sur tout, & qui l'emporte; mais sans déranger le sang froid de ces ames-là, l'amour s'y introduit sans bruit, s'y établit, & s'en rend le maître de même.

Voilà comment cela se passe dans les gens dont je parle.

Jamais vous ne les voyez hors d'eux-mêmes: il n'y a point de transports chez eux, point de ces mouvemens violens, de ces fougues impétueuses d'amour qui prennent à d'autres personnes, & qui, à vrai dire, ne sont que des débauches de tendresse, dont le cœur, pour l'ordinaire, ne sort que vuide & épuisé de sentiment, parce qu'il dissipe en un jour ce qui devroit lui durer des mois entiers.

Rien de tout cela dans ceux-ci: ce sont des cœurs bons ménagers, pour ainsi dire, qui ne dépensent leur amour qu'avec œconomie, qui en amassent de jour en jour, & qui en ont toujours beaucoup au-delà de ce qu'ils en montrent.

Aussi, ni l'habitude, ni le tems ne les ruinent pas aisément ces cœurs-là, & il faudra que vous ayez grand tort avec eux, s'ils vous quittent.

Les cœurs ardens & ſenſibles, au contraire, ne ceſſent bientôt d'aimer que parcequ'ils ſe hâtent trop & d'aimer & de ſentir qu'ils aiment. Ils ne ſe donnent pas le tems de faire un fond, ils diſſipent preſque tout leur amour à meſure qu'il vient; & comme il ne leur en vient pas toujours, non plus qu'à perſonne, il s'enſuit que bientôt ils ne s'en trouvent plus.

Prévenez-vous un homme inconſtant? votre amour ceſſe-t-il avant le ſien? il éclate, il crie, il s'agite, il ſe déſeſpere; & le voilà guéri, le voilà ſans rancune: ſon cœur, & peut-être même ſa vanité vous pardonne.

En fait d'amour, ce ſont des ames d'enfans que les ames inconſtantes. Auſſi n'y a-t-il rien de plus amuſant, de plus aimable, de plus agréablement vif & étourdi que leur tendreſſe.

Quittez-vous un homme conſtant? Ceſſez-vous de l'aimer? Vous le bleſſez mortellement: mais il ſera affligé, à peu près, comme il eſt amoureux; c'eſt-à-dire, ſans bruit, ſans faire d'éclats. Sa douleur ne ſort preſque point; il pourroit mourir de ſang froid. Il n'y a que le tems qui le ſecoure.

Aussi sont-ce des ames trop sérieuses à cet égard-là, que les ames constantes : elles n'entendent pas assez raillerie là-dessus. J'aimerois mieux l'enfance des autres ; elle sied encore mieux à l'Amour.

A peindre l'Amour, comme les cœurs constans le traitent, on en feroit un homme.

A le peindre suivant l'idée qu'en donnent les cœurs volages, on en feroit un enfant; & voilà justement comme on l'a compris de tout tems.

Et il faut convenir qu'il est mieux rendu, & plus joli en enfant, qu'il ne le seroit en homme.

C'est une qualité dans un amant bien traité, que d'être d'un caractere exactement constant ; mais ce n'est pas une grace, c'est même le contraire : on diroit d'un mari qui fait bon ménage.

Tout ce qui sent la regle, tout ce qui n'est que conduite mesurée, enfin tout ce qui n'est qu'estimable, est trop froid aux yeux de l'Amour. Il veut plus de graces que de vertus.

Aussi les amans constans ne sont-ils pas les plus aimés. La constance leur donne quelque chose de grave & d'ar-

rangé, qui glace l'Amour, qui n'eſt plus dans ſon eſprit, & qui ne s'ajuſte point à ſon humeur folâtre.

On commence pourtant par louer beaucoup de pareils amans; mais on finit par perdre le goût qu'on a pour eux.

En amour, querelle vaut encore mieux qu'éloge.

Tenez toujours les gens inquiets, & jamais tranquilles. Paroiſſez plutôt coupable que trop innocent. Du moins ſoyez conſtant avec art, je veux dire, qu'il ne ſoit jamais bien décidé ſi vous le ſerez, ni même ſi vous l'êtes.

On ſe plaindra quelquefois de vous avec cette méthode-là; & tant mieux: raſſurez les gens alors: mais répondez à leurs reproches par plus d'amour que de bonnes raiſons; ſoyez plus tendre que bien juſtifié.

Voilà en quoi conſiſte toute l'induſtrie des amans de part & d'autre. Eſt-elle pratiquable? peut-être que non: la raiſon la recommande bien; mais le cœur n'en ſçauroit faire uſage.

Si l'amour ſe menoit bien, on n'auroit qu'un amant, ou qu'une maîtreſſe

en dix ans ; & il eſt de l'interêt de la Nature qu'on en ait vingt, & davantage.

Et voilà ſans doute pourquoi la Nature n'a eu garde de rendre les amans ſuſceptibles de prudence ; ils s'aimeroient trop long-tems, & cela ne feroit pas ſon compte.

Pour ſçavoir de quelle maniere il faudroit gouverner l'amour, voyez combien un amant eſt aimé, quand il eſt ingrat, ou combien lui eſt chere une ingrate dont il ſe plaint.

Je ne voudrois pourtant paroitre abſolument ni ingrat, ni ingrate ; & je conſentirois à n'être point aimé, plutôt qu'à ne devoir la tendreſſe d'un cœur qu'à la douleur où je le plongerois : je veux qu'on ſoit adroit & point cruel ; & ma maxime eſt que, pour entretenir l'amour qu'on a pour nous, il eſt bon quelquefois d'allarmer la certitude qu'on a du nôtre.

Pourquoi les gens qui payent pour être aimés, (& il y en a tant de ces gens-là:)aiment-ils plus long-tems que ceux qu'on aime gratis ?

C'eſt qu'ils ne ſont jamais bien ſurs qu'on les aime ; c'eſt qu'ils ſe méfient

toujours un peu d'un cœur qu'ils achettent ; ils ne ſçavent pas s'il s'eſt livré ; ils ſe flattent pourtant qu'ils l'ont : mais ils ſe doutent en même tems qu'ils pourroient bien ſe tromper : & ce doute, qui ne les quitte pas, fait durer le goût qu'ils ont pour la perſonne qu'ils aiment ; ils ſouhaitent toujours d'être aimés : & on ne ſçauroit ſouhaiter cela, qu'on n'aime toujours à bon compte ſoi-même.

Au lieu que la certitude d'être aimé nous diſtrait du déſir de l'être. On dit, je ſuis aimé, & tout eſt fait : on en reſte-là.

Comment peut-on ſe flatter d'être aimé d'une femme dont on achette les faveurs ? dès que ſon avarice vous a vendu ce que ſon cœur pouvoit vous donner, de quoi ce cœur ſe mêleroit-il encore ? il n'a plus de préſens à vous faire.

¶ Il y a un certain dégré d'eſprit & de lumiere au-delà duquel vous n'êtes plus ſenti. Celui qui le paſſe ſçait qu'il le paſſe ; mais il le ſçait preſque tout ſeul, ou du moins ſi peu de gens le ſçavent avec lui, que ce n'eſt pas la peine de le paſſer.

Bien plus, c'eſt que c'eſt même un déſavantage qu'une ſi grande fineſſe de vue; car ce que vous en avez de plus que les autres ſe répand toujours ſur tout ce que vous faites, & embarraſſe leur intelligence: vous ajoutez à ce que vous dites de ſenſible des choſes qui ne le ſont pas aſſez; de ſorte que ce qu'on entend bien dans vos penſées dégoute de ce qu'on y entend mal: on vous croit obſcur, & non pas fin; on vous accuſe de vouloir briller, quand vous n'avez point d'autre tort que celui d'exprimer tout ce qui vous vient.

Peignez la Nature à un certain point: mais abſtenez-vous de la ſaiſir dans ce qu'elle a de trop caché; ſinon, vous paroîtrez aller plus loin qu'elle, ou la manquer.

En fait d'eſprit, dans le monde, on confond deux ſortes d'hommes: l'homme qui tâche d'être fin, & l'homme qui l'eſt naturellement.

Le langage de ces deux hommes-là a je ne ſçais quel air de reſſemblance, qui fait qu'on ne les diſtingue point. Il faut avoir de bons yeux pour diſtinguer la fineſſe du rafinement.

Je n'ai guere vu de gens qui ne prennent l'un pour l'autre ; & malheureusement ceux qui en sçavent assez, pour ne s'y pas tromper, se joignent assez volontiers à ceux qui s'y trompent : ils appuyent leur méprise ; ce défaut de sincérité en eux est une marque que, tous bons esprits qu'ils sont, il leur manque encore quelque chose. Quand on est éclairé soi-même à un certain point, on ne sçauroit être injuste sur l'esprit des autres ; on est leur Juge, & jamais leur partie.

¶ Rarement la Beauté & le Je ne sçais quoi se trouvent ensemble.

J'entens par le Je ne sçais quoi ce charme répandu sur un visage & sur une figure, & qui rend une personne aimable, sans qu'on puisse dire à quoi il tient.

J'ai lu quelque part sur ce sujet-là une fiction assez singuliere : elle est d'un homme qui supposoit avoir trouvé la demeure de la Beauté & du Je ne sçais quoi.

Et voici à peu près ce qu'il disoit. Cela est court ; car je ne rapporterai que le précis de la fiction.

Un jour, dit-il, me promenant à la

campagne je rêvois à une des plus belles femmes du monde que je voyois depuis huit jours à la campagne où j'étois ; que j'avois regardée avec admiration la premiere fois que je l'avois vue ; dont j'avois été moins touché à la seconde ; & qu'enfin j'étois parvenu à voir avec indifference, toute belle que je la trouvois toujours, toute belle qu'elle étoit en effet ; & je me demandois pourquoi cette beauté digne d'admiration m'étoit devenue si insipide, pourquoi même la Beauté en géneral n'inspiroit pas des sentimens d'une plus longue durée.

Je cherchois donc les raisons de ce que je vous dis-là, quand je m'apperçus que j'étois entre deux Jardins, dont l'un me paroissoit superbe, & l'autre riant.

Les portes de ces deux Jardins étoient l'une vis-à-vis de l'autre.

Sur celle du Jardin superbe on lisoit ces mots en lettres d'or :

LA DEMEURE DE LA BEAUTÉ.

Sur celle du Jardin riant étoit écrit en caractères de toutes sortes de cou-

seurs fondues ensemble, & qui en faisoient une qu'on ne pouvoit définir.

LA DEMEURE DU JE NE SÇAIS QUOI.

La demeure de la Beauté! dis-je d'abord en moi-même; oh, je la verrai: car qui dit Beauté, dit quelque chose de bien plus imposant que le Je ne sçais quoi, de bien plus considerable à voir.

De sorte qu'entraîné par la force du mot, je n'hésitai pas à donner la préference au Jardin de Beauté, & à laisser-là celui du Je ne sçais quoi, dont je reviendrois m'amuser ensuite.

Tout déterminé que j'étois en faveur du premier, je jettai pourtant encore un regard sur le dernier qui me sembloit si riant: j'aurois souhaitté qu'il eût étè possible de les voir tous deux à la fois; mais vraisemblablement il n'y avoit pas de comparaison à faire de l'un à l'autre; il falloit commencer par le plus curieux. C'est ce que je fis.

En entrant donc dans le Jardin de Beauté, je remarquai les pas de plusieurs personnes qui y étoient entrées

auſſi : mais j'en remarquai bien autant, de perſonnes qui en étoient ſorties.

J'avance, & plus je découvre, plus j'admire.

Je ne vous peindrai point tout ce que j'y vis de beau; la deſcription de ces lieux-là me paſſe: mais je fus étonné, je fus frappé. Figurez-vous tout ce qui peut entrer de grand, de ſuperbe, de magnifique dans un Jardin; tout ce que la ſimetrie la plus exacte, & la diſtribution la mieux entendue peuvent faire de ſurprenant; à peine vous figurerez-vous ce que je vis.

Mais comment vous peindre ce que c'étoit que le Palais que je trouvai, après avoir marché quelque tems? j'y renonce.

Si j'avois à faire des récits, ce ſeroit de la perſonne que j'y vis ſur une eſpece de Trône, au tour duquel étoient rangés pluſieurs hommes, qui, à ce qu'ils me dirent, ne m'avoient précedé dans ce lieu-là que d'une heure, & qui tous ſembloient être immobiles, & comme en extaſe à la vue de cette femme aſſiſe ſur le Trône.

Jugez s'ils avoient tort: c'étoit la Beauté même en perſonne, qui de

tems en tems laissoit négligemment tomber sur chacun d'eux, aussi-bien que sur moi, des regards qui nous faisoient nous écrier tous : Ah! les beaux yeux ! & un moment après, ah ! la belle bouche ! ah ! le beau tour de visage ! ah ! la belle taille !

A ces exclamations, la Beauté, en souriant, baissoit un peu les yeux d'un air plus modeste qu'embarrassé; & sans rien répondre, recommençoit à nous regarder tous, comme pour nous confirmer dans les sentimens d'admiration que nous avions pour elle, & de tems en tems aussi redressoit la tête avec un air de hauteur, qui sembloit nous dire : Joignez le respect à l'admiration. C'étoit-là tout son langage.

Dans le premier quart d'heure, le plaisir de la contempler nous fit oublier son silence ; à la fin cependant j'y pris garde, & les autres aussi.

Quoi ! dimes nous tous, rien que des souris, des airs de tête, & pas un mot : cela ne suffit point. N'y aura-t-il que nos yeux de contens ? ne vit-on que du plaisir de voir ?

Là-dessus, un de nous s'avança pour lui présenter un fruit qu'il avoit

cueilli dans le Jardin : elle le reçut toujours en souriant, & avec la plus belle main du monde ; mais sans ouvrir la bouche : elle ne remercia que du geste : il fallut nous en tenir à la regarder.

Apparemment que chacun de nous s'en lassa ; car petit à petit notre compagnie diminuoit : je voyois mes camarades s'éclipser ; & bientôt de tous les admirateurs avec qui je m'étois trouvé, il ne resta plus que moi qui me retirai à mon tour.

En traversant une allée, pour m'en retourner, je rencontrai encore une femme qui paroissoit extrêmement fiere, & à qui en passant je fis une profonde réverence.

Où vas-tu ? me dit-elle d'un air dédaigneux & mécontent. Je viens d'admirer la *Beauté*, lui dis-je, & je me retire. Eh ! pourquoi te retirer ? me répondit-elle. La Beauté n'a-t-elle pas dû te fixer auprès d'elle ? que te reste-t-il après l'avoir vue ?

Rien sans doute, lui dis-je : mais je l'ai assez vue ; je sçais ses traits par cœur ; ils sont toujours les mêmes : c'est toujours un beau visage qui se répete, qui ne dit rien à l'esprit, qui ne

parle qu'aux yeux, & qui leur dit toujours la même chose; ainsi il ne m'apprendroit rien de nouveau. Si la Beauté entretenoit un peu ceux qui l'admirent, si son ame jouoit un peu sur son visage, cela le rendroit moins uniforme & plus touchant : il plairoit au cœur autant qu'aux yeux; mais on ne fait que le voir beau, & on ne sent pas qu'il l'est: il faudroit que la Beauté prît la peine de parler elle-même, & de montrer l'esprit qu'elle a; car je ne pense pas qu'elle en manque.

Eh! qu'importe qu'elle en ait, ou qu'elle n'en ait point? me dit alors cette femme; en a-t-elle besoin, faite comme elle est? Va, tu n'y entens rien : s'il étoit question d'un visage ordinaire, je serois de ton avis; il seroit avantageux que l'esprit l'animât, cela lui feroit grand bien, & suppléeroit aux graces qu'il n'auroit pas : mais souhaitter que l'esprit aille jouer sur un beau visage, c'est souhaitter l'alteration de ses charmes: l'esprit peut ajouter quelque chose à des traits informes; mais il nuiroit à des traits parfaits: il ne seroit bon qu'à les déranger: un beau visage est aussi achevé

qu'il le peut être : il ne sçauroit mieux faire que de demeurer tel qu'il est : ce que les mouvemens de l'esprit y mettroient, en troubleroit l'œconomie, puisqu'il est précisément au point qu'il faut, & qu'il ne peut en sortir qu'à son dommage ; ainsi, tu critiques sans jugement : c'est moi qui te le dis, qui suis l'immobile Fierté des belles personnes, & la Compagne de la Beauté, qui ne m'écarte point d'elle, & qui ai grand soin de tenir son esprit froid & tranquille, afin qu'il laisse son visage en repos, & qu'il n'en diminue pas la noble décence. Il est vrai qu'heureusement je n'ai pas grande peine à temperer l'esprit de la Beauté ; il est de lui-même assez paisible pour l'ordinaire, ou du moins il n'ignore pas combien il est de conséquence qu'il reste grave, & qu'il ne fasse aucun désordre sur ce beau visage : il en respecte trop les interêts pour songer aux siens.

Ce fut-là le discours que me tint cette femme, & qui me parut si singulier, que je n'y répondis que par une réverence, après laquelle je la quittai, pour gagner promptement la demeure du Je ne sçais quoi, où je retrouvai

tous ceux qui m'avoient laissé chez la beauté.

Il n'y avoit rien de surprenant dans ce lieu-ci, & qui plus est, rien d'arrangé : tout y étoit comme jetté au hazard; le désordre même y regnoit, mais un désordre du meilleur goût du monde, qui faisoit un effet charmant, & dont on n'auroit pu demêler, ni montrer la cause.

Enfin, nous ne désirions rien là, & il falloit pourtant bien que rien n'y fût fini, ou que tout ce qu'on avoit voulu y mettre n'y fût pas, puisqu'à tout moment nous y voyions ajouter quelque chose de nouveau.

Et malgré la Fable qui ne conte que trois graces, il y en avoit là une infinité, qui, en parcourant ces lieux, y travailloient, y retouchoient par tout: je dis en parcourant; car elles ne faisoient qu'aller & venir, que passer, que se succeder rapidement les unes aux autres, sans nous donner le tems de les bien connoître; elles étoient-là : mais à peine les voyoit-on, qu'elles n'y étoient plus, & qu'on en voyoit d'autres à leur place, qui passoient à leur tour, pour faire place à d'autres.

Enun mot elles étoient partout, sans se tenir nulle part ; ce n'en étoit pas une, c'en étoit toujours mille qu'on voyoit.

Eh ! bien, Messieurs, dis-je alors à ceux qui étoient avec moi, ce séjour-ci est charmant ; j'y passerois ma vie : mais celui qui l'habite, le *Je ne sçais quoi*, où est-il ? menez moi à lui, je vous prie ; car vous l'avez vu apparemment ?

Pas encore, me répondirent-ils, & depuis que nous sommes ici, nous le cherchons sans avoir encore pu le trouver : il est vrai que nous le cherchons agréablement ; car avec la plus grande envie du monde de le voir, nous ne nous impatientons point de ne sçavoir où il est ; & dussions-nous ne le jamais trouver, nous sommes résolus de le chercher toujours.

Il faut pourtant qu'il soit ici, répondis-je ; & je n'eus pas plutôt prononcé ces mots que nous entendimes une voix qui nous dit, *me voilà*.

Nous nous retournames tous alors, parce que nous n'appercevions rien devant nous, & nous eumes beau nous retourner, nous ne vimes rien non plus.

Où êtes-vous donc, aimable *Je ne ſçai quoi*? dimes nous à la fois.

Me voilà, vous dis-je, nous répondit encore la même voix.

Et nous de nous retourner encore, attendant toujours à le voir, & ne voyant jamais rien.

Vous nous dites, me voilà, repris-je, & vous ne vous offrez point à nous. Vous ne voyez pourtant que moi, nous dit-il. Dans ce nombre infini de graces qui paſſent ſans ceſſe devant vos yeux, qui vont & qui viennent, qui ſont toutes ſi differentes, & pourtant également aimables, & dont les unes ſont plus mâles & les autres plus tendres, regardez-les bien, j'y ſuis; c'eſt moi que vous y voyez, & toujours moi. Dans ces Tableaux que vous aimez tant, dans ces objets de toute eſpece, & qui ont tant d'agrémens pour vous, dans toute l'étendue des lieux où vous êtes, dans tout ce que vous appercevez ici de ſimple, de négligé, d'irrégulier même, d'orné, ou de non-orné, j'y ſuis, je m'y montre, j'en fais tout le charme, je vous entoure. Sous la figure de ces graces je ſuis le *Je ne ſçais quoi*

qui touche dans les deux sexes: ici le *Je ne sçais quoi* qui plaît en peinture; là, le *Je ne sçais quoi* qui plaît en Architecture, en ameublemens, en jardins, en tout ce qui peut faire l'objet du goût. Ne me cherchez point sous une forme; j'en ai mille, & pas une de fixe: voilà pourquoi on me voit sans me connoître, sans pouvoir ni me saisir, ni me définir: on me perd de vue en me voyant, on me sent, & on ne me démêle pas; enfin vous me voyez, & vous me cherchez, & vous ne me trouverez jamais autrement: aussi ne serez-vous jamais las de me voir.

TROISIEME FEUILLE.

¶ J'Ai près de soixante ans, & il y en a trente-cinq que je n'ai pas passé un jour, sans écrire quelques réflexions qui me sont venues sur le champ.

Je ne sçais pas ce qu'elles deviendront; car je ne les donnerai jamais: je ne les estime pas assez pour cela: mais je ne les méprise point non

plus ; & si par hazard on les trouve, je suis d'avance d'accord avec ceux qui n'en feront point de cas, & je suis aussi de l'avis de ceux qui les croiront bonnes.

Je ne me souviens point qu'en les écrivant j'aye jamais songé qu'elles seroient lues, sinon à présent qu'apparemment j'y songe, puisque je m'avise d'avertir que je n'y ai pas songé.

Cependant pourquoi les ai-je écrites? est-ce pour moi seul? Mais écrit-on pour soi? J'ai de la peine à le croire.

Quel est l'homme qui écriroit ses pensées, s'il ne vivoit pas avec d'autres hommes?

Vous verrez que, sans m'en être douté, ce sont aussi les autres hommes qui sont cause que j'ai écrit les miennes ; je n'ai pas eu dessein de les montrer moi-même : mais je n'ai pas oublié qu'on pouvoit les voir.

A propos de pensée, il m'en vient une.

¶ Je crois que ceux qui font des Livres les feroient bien meilleurs, s'ils ne vouloient pas les faire si bons ;

mais, d'un autre côté, le moyen de ne pas vouloir les faire bons ? Ainsi, nous ne les aurons jamais meilleurs.

Quand un Auteur songe aux Lecteurs qu'il aura, assurément il s'efforce de penser de son mieux, pour les satisfaire ; & s'il a naturellement beaucoup d'esprit, il me semble que par là il va écrire les plus belles choses du monde.

Elles seront belles en effet, mais de quelle beauté ? c'est de quoi il s'agit. D'une beauté qui n'est qu'un objet de curiosité pour l'ame, & jamais un profit pour elle : elle ne se méprend point à ces choses-là ; elle les regarde, elle les admire même : elle dit, cela est beau, mais beau à voir, & voilà tout ; elle ne s'y livre point, elle s'y amuse : ce sont d'adroites singeries, d'industrieuses façons de l'Art, qu'elle loue comme intelligente, c'est tout ce qu'elle peut faire ; & elle ne s'y attache point comme sensible.

¶ Je trouve que la plûpart des Prédicateurs ne sont que des faiseurs de pensées, que des Auteurs.

Lorsqu'ils composent leurs Ser-

mons, c'eſt la vanité qui leur tient la plume; & la vanité a bien de l'eſprit. Mais tout ſon eſprit n'eſt que du babil.

Quand elle rencontre une idée pathétique, elle ne la quitte point qu'elle ne l'ait vuidée de ſentiment, pour la remplir de ſpiritualité; & de ſpiritualité, peu de gens en ont: voilà pourquoi les Prédicateurs ne parlent la plûpart du tems qu'à des ſourds.

Pour du ſentiment, tout le monde en a; auſſi a-t'il la clef de tous les eſprits: il n'y a que lui qui les pénetre & qui les éclaire; il ne trouve point de contradictions; toutes les ames s'entendent avec lui; on ne lui fait point de chicanne; il ſoumet.

¶ En fait de Religion, ne cherchez point à convaincre les hommes; ne raiſonnez que pour leur cœur: quand il eſt pris, tout eſt fait. Sa perſuaſion jette dans l'eſprit des lumieres intérieures, auſquelles il ne réſiſte point.

Il y a des vérités qui ne ſont point faites pour être directement préſentées à l'eſprit. Elles le révoltent, quand

elles vont à lui en droite ligne ; elles blessent sa petite logique ; il n'y comprend rien ; elles sont des absurdités pour lui.

Mais faites les, pour ainsi dire, passer par le cœur, rendez-les interessantes à ce cœur ; faites qu'il les aime : parce qu'il faut qu'il les digere, qu'il les dispose, il faut que le goût qu'il prend pour elles les développe. Imaginez-vous un fruit qui se mûrit, ou bien une fleur qui s'épanouit à l'ardeur du Soleil : c'est-là l'image de ce que ces vérités deviennent dans le cœur qui s'en échauffe, & qui peut-être alors communique à l'esprit même une chaleur qui l'ouvre, qui l'étend, qui le déploye, & lui ôte une certaine roideur qui lui bornoit sa capacité, & empêchoit que ces vérités ne le pénetrassent.

On ne sçauroit expliquer autrement la docilité subite de certaines gens, & la prompte conviction qui les entraîne.

Il faut bien qu'il se passe alors entre l'esprit & le cœur un mouvement, dont il n'y a que Dieu qui sçache le mystere. Est-ce que la persuasion de l'un

seroit la source des lumieres de l'autre ?

En fait de Religion, tout est donc ténebres pour l'homme, en tant que curieux ; tout est fermé pour lui, parce que l'orgueilleuse envie de tout sçavoir fut son premier péché : mais le mal n'est pas sans remede ; l'esprit peut encore se reconcilier avec Dieu par le moyen du cœur. C'est en aimant que notre ame rentre dans le droit qu'elle a de connoître. L'amour est humble ; & c'est cette humilité qui expie l'orgueil du premier homme.

Ceux qui connoissent Dieu, parce qu'ils l'aiment, qui sont pénetrés de ce qu'ils en voyent, ne peuvent, dit-on, nous rapporter ce qu'ils en connoissent : il n'y a point de langue qui exprime ces connoissances-là ; elles sont la récompense de l'amour, & n'éclairent que celui qui aime ; & quand même il pourroit les rapporter, le monde n'y comprendroit rien : elles sont à une hauteur à laquelle l'esprit humain ne sçauroit atteindre que sur les aîles de l'amour. Cet esprit humain est à terre, & il faut voler pour aller-là.

Ceux qui aiment Dieu communiquent pourtant ce qu'ils en ſçavent à ceux qui leur reſſemblent ; ce ſont des oiſeaux qui ſe rencontrent dans les airs.

Quelles étranges choſes que tout cela pour le prophane !

¶ A bien examiner l'eſprit de l'homme, à voir les efforts impuiſſans de ſa curioſité, n'eſt-ce pas un Etre enchaîné, qui voudroit rompre ſes fers ; & dont l'impuiſſance eſt plus un effet d'accident que de nature.

Dans le monde, nous n'avons garde de juger du fond d'une affaire que nous ſçavons mal, dont nous ne ſommes inſtruits qu'en partie ; nous trouvons qu'il ſeroit contre le bon ſens d'en décider, quand même elle ne nous regarderoit pas; nous attendons pour en juger que nous en ſçachions davantage: & voilà ce qu'on appelle ſe conduire avec raiſon.

Or notre ame & ſon avenir ſont pour nous une furieuſe affaire: ceux qui prennent le parti, non ſeulement de ne pas s'en embarraſſer, mais de décider qu'il n'y a qu'à la laiſſer-là, qu'on ne doit pas s'en inquietter, qu'elle

qu'elle n'aura que telles & telles suites; qui vous disent qu'ils en sont sûrs, & qui agissent conséquemment à ce qu'ils disent : ces gens-là sçavent donc le fond de cette grande affaire.

Ne seroit-ce pas qu'on croit toujours être assez bien instruit de ce qu'on ne se soucie guere de sçavoir.

Car pour être au fait de cette affaire, ou du moins pour en connoître l'importance, que de choses faut-il sçavoir que nous ne sçavons pas; dont la premiere est Nous, qui sommes une énigme à nous mêmes !

Et d'un autre côté, combien aussi sçavons-nous de choses là-dessus, qui nous font soupçonner l'importance de celles que nous ne sçavons pas !

Quand un Ministre d'un puissant Empire fait quelque grand mouvement, & que nous le voyons prendre de certaines mesures, sur les motifs desquelles il garde le secret, qu'est-ce que cela signifie, disons-nous ? A quoi cela aboutira-t-il ? Quel est son projet ? car nous concluons sur le champ qu'il en a un qui est particulier, & qui aura des suites.

Or regardez l'homme ; & fait comme il eſt, voyez s'il n'y a pas lieu de demander: Qu'eſt ce que Dieu en veut faire ? Y eut-il jamais d'ouvrage qui annonçât tant de deſſein, qui donnât matiere à de ſi grandes conjectures que ſon ame ?

Voilà comment nous raiſonnerions, ſi nous pouvions nous ſéparer de nous-mêmes, & nous conſiderer dans l'homme. Mais nous nous familiariſons tellement avec ce que nous ſommes ; il nous eſt ſi naturel d'être Nous, & d'aller avec notre étonnante façon d'être, que nous ne prenons point garde à ce qu'elle eſt, ni à ce qu'elle peut ſignifier.

On a beau nous crier : regardez-vous. L'habitude de nous voir eſt formée ; nous ſommes nous-mêmes le prodige dont il eſt queſtion, nous vivons avec lui. Le moyen que nous le remarquions ! nous ſommes plus preſſés d'aller, de jouir de nous, que de nous voir.

Y a-t-il rien de plus ſingulier que nous? D'une part, un corps qui occupe ſi peu de place, qu'on a tant de peine à tranſporter,

Et de l'autre, un esprit qui va si loin, qui se transporte où il veut, qu'aucun éloignement d'un lieu à un autre n'arrête, qui franchit tous les espaces en un instant, qui mesure les Cieux, qui se rend présent l'avenir & le passé. Joignez à cela cette masse d'idées dont il est capable, où entrent, celle d'un Dieu, celles de l'Infini, de l'Immortalité, de l'Eternité, & de mille autres choses de ce genre, qui seroient si superflues, si mal assorties à la condition d'une créature destinée à ne faire que passer.

¶ Si les femmes y pensoient bien, elles rougiroient des égards & du respect que nous avons pour elles; mais leur amour propre en jouit, sans en approfondir les causes.

Une femme en colere dit des injures à un homme du monde, & il ne lui en répond point, parce qu'elle a droit de pouvoir les lui dire impunément: mais il a droit, lui, de les mépriser, & cela est bien humiliant pour elle.

Nous interrompons ici les pensées de l'Auteur, pour mettre le Lecteur au fait des scenes, ou des Dialogues que nous allons lui donner, & qui sont

une suite des papiers que nous trouvons dans la Cassette. Ce morceau porte pour titre :

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.

Il faut qu'on se représente une belle campagne, & dans l'enfoncement un beau Palais, auquel on ne peut aborder, qu'en sautant un large fossé. On voit sur les bords du fossé de petits Mausolées.

LUCIDOR *arrivant d'un côté en mauvais habit.*

LAVERDURE *arrivant aussi.*

LUCIDOR *à part, voyant la Verdure.*

Me voici, je pense, sur les terres de la Déesse Fortune, ne seroit-ce pas un homme de ces cantons-ci ?

LA VERDURE, *à part.*

Si ce Gentilhomme-ci ne cherche pas la Fortune, il a plus de tort qu'un autre; car il me paroît en avoir affaire. Sçachons ce qu'il veut.

Il salue Lucidor.

Monsieur, je suis votre serviteur; vous êtes étranger sans doute ?

LUCIDOR.

Oui, très-étranger, ſur-tout en ce pays-ci, comme vous le voyez à ma parure.

LA VERDURE *riant.*

C'eſt ce qui me ſembloit.

LUCIDOR.

Et vous, n'êtes-vous pas d'ici ?

LA VERDURE.

Non, j'y arrive.

LUCIDOR.

A votre habit, je vous aurois pris pour un naturel du pays.

LA VERDURE.

Pas encore, je tâcherai de m'y faire naturaliſer ; & vous auſſi, ſans doute ?

LUCIDOR.

Oui, ſi je puis. Mais n'eſt-ce pas-là le Palais de la Fortune ?

LA VERDURE.

Sans doute, & ſi ce n'eſt pas le ſien, ce ſeroit du moins celui de quelqu'un de ſes parens, ou de ſes meilleurs amis : car voilà qui eſt ſuperbe.

LUCIDOR.

Mais nous ne remarquons pas une choſe ; c'eſt que nous ſommes entou-

res de petits Mausolées, & qui ont chacun leur Epitaphe.

Lisons.... *Cy gît la fidélité d'un ami.*

LA VERDURE.

Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que la fidélité de cet ami est morte là, de son vivant à lui?

LUCIDOR.

Apparemment que c'est dans ce sens-là qu'il faut l'entendre, & que cela marque un ami devenu traître.

LA VERDURE.

Parbleu, c'est domage de la défunte: Continuons. *Cy gît la parole d'un Normand.*

C'est toujours manque qu'il en avoit une.

LUCIDOR.

Voici qui est plaisant: *Cy gît la Morale d'un Philosophe, & le Désintéressement d'un Druide.*

A ce que je vois, il y a ici une furieuse mortalité sur les Vertus.

LA VERDURE.

Ah! c'est que les Vertus ont la vie courte.

LUCIDOR.

Cy gît l'innocence d'une jeune fille.

LA VERDURE.

Et plus bas: *Cy gît le soin que sa*

mere avoit de la garder. Plus bas encore : *Cy gît la peine qu'elles avoient à vivre.*

LUCIDOR.

Il valoit mieux être sobre. Ce que nous lisons-là ne me présage rien de bon pour ceux qui viennent ici.

LA VERDURE.

Oui, tous ces défunts-là méritent qu'on les regrette ; ils étoient d'un assez bon commerce : mais que nous importe ? Ce qui est mort est mort. Avançons, pour aller au Palais de la Fortune.

LUCIDOR.

Allons.

AUTRE SCENE.

LE SCRUPULE, *sortant d'un petit Bois, les arrête.*

ALte-là, Messieurs; n'allez pas si vîte, prenez garde à ce fossé qui vous ferme le passage. laVerdure

Par la sambleu, je ne l'avois pas vu, & si vous ne m'en aviez pas fait peur, je l'aurois peut-être sauté

ſans réflexion ; à préſent je n'oſerois.

LE SCRUPULE.

Vous ne pouvez le ſauter que malgré moi.

LUCIDOR.

Et qui êtes-vous ?

LE SCRUPULE.

Je m'appelle le Scrupule.

LA VERDURE.

Le Scrupule ! Eh ! comment n'êtes-vous pas gîté avec tous ces Meſſieurs ! car vous êtes à peu près de la même eſpece : gageons que votre emploi eſt de rendre poltrons tous ceux qui ſe préſentent ici.

LE SCRUPULE.

Je les dégoûte autant que je puis de l'envie de faire ce ſaut-là, qui eſt d'une dangereuſe conſéquence ; mais malheureuſement il y en a peu qui me croyent.

LUCIDOR.

Pour moi, je vous en crois, & m'en voilà dégoûté.

LA VERDURE.

Oh ! parbleu, non pas moi ; je ne prétens pas que vous m'arrêtiez, & je ſauterai : Garre.

Il pouſſe le Scrupule.

DU PHILOSOPHE. *étant.*

LE SCRUPULE *l'arrêtant.*

Doucement.

LA VERDURE.

Retirez-vous ; vous dis-je.

LE SCRUPULE.

Je vous en empêcherai.

LA VERDURE.

Ma foi, Monsieur le Scrupule, je vous sauterai vous-même.

LE SCRUPULE.

Tant pis pour vous.

LA VERDURE.

Enseignez-moi donc quelque détour pour aller chez la Fortune.

LE SCRUPULE.

Tenez, prenez par là, c'est le chemin de l'honneur.

LA VERDURE.

Bon ! le chemin de l'honneur ! Appellez-vous cela un détour ? le joli voyage qu'il nous conseille ! sans compter que par ce chemin-là nous allons tourner le dos à celui de la Fortune.

LE SCRUPULE.

J'en conviens : mais quelquefois il conduit bien, & on ne risque rien en le prenant.

LA VERDURE.

Ce vieux rêveur se mocque de nous ;

nous avons affaire à droite, & il veut nous mener à gauche: Garre encore une fois, que je saute.

Il fait des efforts : le Scrupule le retient par un bras ; & il ne sçauroit franchir le fossé.

Il n'y a pas moyen, depuis que ce personnage-là m'a parlé ; je n'ai pas le courage de prendre ma secousse ; je n'ai jamais été si pesant.

AUTRE SCENE.

Les Personnages susdits, UNE DAME *qui paroît.*

LA DAME.

D'Où vient donc le bruit que j'entends ?

LE SCRUPULE *se retirant.*

C'est la cupidité, & je fuis.

LA DAME.

Que demandez-vous ? Est-ce que vous voulez passer de ce côté-là ?

LA VERDURE.

Oui, Madame, & voici un saut qui m'épouvante, tout la Verdure que je suis.

LA DAME.

Vous êtes pourtant de métier à être dispos : mais vous avez sans doute parlé au bon homme Scrupule : il est toujours aux environs de ces lieux-ci ; & cette pesanteur qui vous tient est un fruit de sa conversation.

LUCIDOR.

Il étoit avec nous tout à l'heure.

LA DAME.

Vraiment ! vous n'avez qu'à l'écouter, il vous menera loin. (*A la Verdure.*) Donnez-moi la main, je vous aiderai à sauter.

LA VERDURE *lui présente la main timidement, puis la retire à plusieurs fois, & dit en riant :*

Eh, eh eh ! Je n'oserois ; il faut que j'y rêve encore : j'ai des réflexions qui m'engourdissent.

LA DAME.

A vous, des réflexions ! vous n'y pensez pas, Mons de la Verdure. Vous ne méritez ni le nom, ni l'habit que vous portez ; vous les déshonorez tous les deux, & votre camarade sera plus raisonnable. Allons, Monsieur, suivez-moi.

LUCIDOR.

Non, Madame, vous m'en dis-

penserez, s'il vous plaît.

LA DAME.

Quoi! des réflexions dans cet équipage-là!

LUCIDOR.

Mon équipage n'est point un crime; & cela me console : d'ailleurs le Scrupule nous a dit qu'il y avoit un autre chemin, & j'aime mieux le prendre, tout long qu'il est.

LA DAME *riant*.

Ah, ah, ah! Oui, il est un peu long, & on n'y court pas la poste. N'est-ce pas-là de jolis gens pour y regarder de si près? adieu, Messieurs les chercheurs de fortune sur le chemin de l'honneur; vous y trouverez des gîtes un peu maigres: mais vous avez l'air d'être faits à la fatigue.

LA VERDURE *l'arrêtant*.

Eh! Madame, encore un moment par charité, ne vous en allez pas si-tôt; tenez, je suis trop fâché d'être si poltron, cela ne durera pas : faites-moi encore un petit mot d'exhortation, donnez-moi du cœur.

LA DAME.

Eh! vous devriez déja être dans l'anti-chambre de la Fortune.

LA VERDURE.

Cela est vrai, dans son cabinet peut-être.

LUCIDOR.

Avant que de vous en aller, Madame, voudriez-vous bien nous dire ce que c'est que toutes ces Vertus enterrées. Que sont devenus les possesseurs de ces Vertus-là ? sont-ils morts avec elles ?

LA DAME.

Non, vraiment, & ils ne s'en portent que mieux de ne les avoir plus. Ce sont elles qui leur rendoient la vie difficile, & qui les empêchoient de sauter ce fossé.

LUCIDOR.

Cela est bon à sçavoir.

LA VERDURE.

Vous verrez que ce sont mes Vertus qui m'appesantissent aussi, & qu'il faudra que je me mette à la légere & pourpoint bas.

LUCIDOR.

Mais, sur ce pied-là, concluons, Madame. Il n'est donc passé de l'autre côté, qu'un ami perfide ; qu'un Philosophe lâche & corrompu ; qu'un dévot hypocrite ; que des femmes effrontées ;

à [illegible] comme je l'apprens-là;
[illegible] cœur, comme je le lis
[illegible] sans pudeur avec
[illegible] voilà tout ce que
[illegible] l'autre côté. & cela ne
[illegible] compagnie. Je ne suis
[illegible] le nombre de ces
[illegible].

LA DAME.

Ces personnages-là ont meilleure mi-
ne que vous, mon petit Monsieur : ils
n'ont que faire de vous, & ne manque-
ront pas de camarades : il y aura plus
de presse à être de leurs amis que des
vôtres. Et quand on est si délicat, ce
n'est pas la peine de se presenter ici: la
Fortune n'y tient point école de Mora-
le. Et vous n'avez qu'à porter vos
[illegible].

LA VERDURE.

Eh bien, ami, commençons par deve-
nir riches, pour avoir le moyen d'être
honnêtes gens : tout ce que nous
voyons-là, peut-être que nous l'enten-
[illegible].

LA DAME [illegible].

[illegible] à la maniere de Scrupule.

LA VERDURE.

Et le Scrupule est trop scrupuleux.

LA DAME.

Ces petits écrits qui vous environnent sont de sa façon, & il ne les y met que pour épouvanter les sots.

LA VERDURE.

Je le crois volontiers.

LA DAME.

Sans doute : quand quelqu'un est déterminé à franchir le Fossé, & qu'il a de petites vertus incommodes qui ne sçauroient le suivre, il les laisse-là. Le Scrupule vient & les ramasse, & leur dresse malicieusement ce grotesque Mausolée que vous voyez, & que les gens sensés ne regardent pas. Mais j'entends une symphonie qui nous annonce que la Fortune arrive, pour donner ses Audiences à tous les poltrons comme vous, qui refusent de sauter : il y a déja ici plusieurs personnes qui l'attendent ; si vous voulez lui parler, que l'un de vous deux se retire, & que l'autre reste.

LUCIDOR.

Comme je ne suis pas pressé, je cede le pas à Monsieur de la Verdure ; il me paroît vouloir être expedié.

LA VERDURE.

Oui, je crois que je m'épargnerai le détour ; je sens que mes scrupules ti-

rent à leur fin, & qu'ils auront bientôt leur petit Mausolée.

Ici la Fortune arrive & se place sur un Thrône. Plusieurs personnes l'abordent, & entr'autres une jeune femme nommée Clarice qui s'avance, & à qui une des Suivantes de la Fortune dit d'approcher.

LA SUIVANTE.

Venez, Madame, approchez, & saluez bien profondément la Déesse; encore plus bas, vos réverences ne sçauroient être trop humbles : que demandez-vous ?

CLARICE.

Quelques faveurs de la Fortune qui ne m'en a jamais accordé.

LA SUIVANTE.

Jamais, cela est difficile à croire : vous êtes trop jeune & trop aimable ; & la Fortune ne sçauroit vous avoir negligée autant que vous le dites : mais peut-être n'avez-vous pas profité de tout ce qu'elle a fait pour vous ?

CLARICE.

J'ai pourtant pris toutes les mesures qui pouvoient m'obtenir ses bontés.

LA SUIVANTE.

Voyons, qui êtes-vous ?

CLARICE.

La veuve d'un des plus honnêtes

hommes du monde, qui m'a laissée sans bien, & qui a toujours eu du malheur dans tout ce qu'il a entrepris.

LA SUIVANTE.

Ah ! que voulez-vous ? quand on a le plaisir d'être le plus honnête homme du monde, il ne faut guere s'attendre au plaisir d'être heureux : on ne sçauroit avoir tant de plaisirs à la fois. Mais à votre âge, faite comme vous êtes, comment vivez-vous ?

CLARICE.

Oh ! d'une maniere irreprochable. Je défie la méfiance de pouvoir attaquer ma conduite.

LA SUIVANTE.

Fort bien, vous êtes donc très-retirée.

CLARICE.

Autant que la plus rigide vertu l'exige. Je ne vois point d'homme chez moi, & quand il y en a quelqu'un qui m'aborde ailleurs, je lui parle avec une réserve, avec une modestie qui doit certainement m'attirer son estime, & même son cœur, s'il est vrai que je sois aimable, comme je l'ai souvent entendu dire.

LA SUIVANTE.

A merveille; & avec tout le soin que

prenez de fuir les hommes ; il ne s'en préſente pas un.

CLARICE.

Pas un ſeul.

LA SUIVANTE.

Eſt-il poſſible ?

CLARICE.

Pas un, du moins qui parle de mariage.

LA SUIVANTE.

Ah ! la beauté indigente dans la plus honnête femme du monde a encore ce malheur-là ; preſque perſonne ne l'épouſe.

CLARICE.

Vraiment ! ſi je voulois des Amans, j'en trouverois de reſte.

LA SUIVANTE.

Et des Amans riches ?

CLARICE.

Opulens, & même genereux : mais qu'eſt-ce que j'y gagne ? Ces Amans ſi riches n'ont que de l'amour pour moi.

LA SUIVANTE.

Eh ! que voulez-vous donc ? qu'ils ayent de la haine ?

CLARICE.

Je veux dire qu'ils ne ſont qu'amoureux, & point tendres : ils ne penſent point ſérieuſement ; ils ne ſe propoſent que de m'aimer.

LA SUIVANTE.

Mais la propoſition eſt galante.

CLARICE.

Oui : mais ils veulent bien de moi, & non pas de ma main ; ils ne ſoupirent pas dans les regles.

LA SUIVANTE.

Ah ! oui da, je vous comprends. Eh! bien ?

CLARICE.

Eh bien ! je viens prier la Fortune de me procurer un Mari qui me mette à mon aiſe, au lieu de tant d'Amans, dont les intentions m'offenſent.

LA FORTUNE *qui de deſſus ſon Thrône a entendu tout ce dialogue, ſe leve & dit :*

Ah ! quel verbiage ! Renvoyez cette femme-là, renvoyez-la : elle tient des diſcours d'une fadeur, d'une platitude qui me donne des vapeurs.

QUATRIE'ME FEUILLE.

¶ LA ſource la plus ordinaire des crimes qui ſe commettent dans le monde, ce n'eſt pas la pauvreté, comme on le croiroit : c'eſt la honte qu'elle fait à ceux qui la ſouffrent.

Mille gens feroient pauvres avec patience, s'ils n'avoient que la peine de l'être; ou du moins, ils ne feroient point d'efforts criminels pour sortir de leur pauvreté, si elle n'étoit que fatigante: mais elle est honteuse.

Un homme fait mauvaise chere, il est mal vêtu, mal logé, mal chauffé; il n'y a pas encore-là de quoi le tenter d'être coupable, pour cesser d'être malheureux.

Mais on le méprise, parcequ'il est pauvre; ou bien on le méprisera, si on sçait qu'il l'est: & à la fin on le sçaura; car il n'a pas de quoi empêcher qu'on ne le découvre: il faut du bien, pour pouvoir cacher qu'on en manque: de sorte qu'il est méprisé, ou qu'il va l'être; & voilà ce qui le perd.

Son voisin est riche; & il lui pardonneroit de diner mieux que lui: mais son voisin est glorieux de ce qu'il dine mieux que lui; son voisin a des amis qui l'honorent: & lui, tout le monde le laisse-là. On dit en parlant de lui: ce pauvre Monsieur un tel! Il entre dans une Maison, dans une Assemblée: il sent qu'on le reçoit comme une figure héteroclite & moquable, dont on a

la pudeur de ne pas rire encore; mais dont il eſt ſûr qu'on rira, quand elle n'y ſera plus : ſa préſence fait tomber la converſation : on lui dit, allez-vous-en, à force de ne lui rien dire. Va-t-il ailleurs? il n'eſt rien, en quelque endroit qu'il aille : il n'a ni tort, ni raiſon avec perſonne : il ne vaut la peine, ni d'être perſuadé, ni d'être contredit. Voilà ce que la pauvreté a d'affreux.

¶ Quelle folle, quelle impertinente, quelle funeſte inconſéquence dans les mœurs des hommes! ils puniſſent de mort celui qui eſt convaincu d'avoir fait un crime, pour ceſſer d'être pauvre, & puniſſent de mépris celui qui a le courage de reſter pauvre.

Quel monſtrueux mêlange de démence & de raiſon, de dépravation & de juſtice!

La plus étonnante choſe du monde, c'eſt qu'il y ait toujours ſur la terre une maſſe de vertu qui réſiſte aux affronts qu'elle y ſouffre, & à l'encouragement qu'on y donne à l'iniquité même; car tous les honneurs ſont pour l'iniquité, quand elle peut échapper aux loix qui la condamnent.

Et aſſurément, il y a plus de coupa-

bles honorés dans le monde, qu'il n'y en a de punis.

Combien de fois rachete-t-on son crime par le gain du crime même ?

Il faut que les hommes portent dans le fond de leur ame un furieux fond de justice, & qu'ils ayent originairement une bien forte vocation pour marcher dans l'ordre, puisqu'il se trouve encore d'honnêtes gens parmi eux.

L'iniquité devroit absorber toute la terre, à la maniere dont on vit.

La peur du châtiment arrête beaucoup de méchans, dira-t-on. J'en conviens : mais pensez-vous que cette peur-là pût suffire pour la sûreté générale ? vous imaginez-vous que ce soit-là tout le mystere de la conservation des hommes, & qu'il ne faille que cela pour mettre le monde à l'abri du déluge de crimes, qui l'inonderoit ?

Vous vous trompez. S'il n'y avoit que ce ressort-là qui jouât en notre faveur, il manqueroit bien-tôt. Il est pourtant fort : mais c'est parce qu'il est joint à d'autres; car il ne seroit rien tout seul.

L'iniquité aboliroit bientôt jusqu'à ces châtimens qu'elle s'est donnée

pour frein à elle-même.

Ce qui garantiroit l'homme inique, ce ne seroit donc pas la prudence qu'il auroit de faire des loix contre ceux qui lui ressemblent. Il ne les respecteroit pas lui-même, & donneroit l'exemple de ne les pas respecter.

Le nombre des coupables qu'il faudroit punir ouvriroit les yeux aux coupables mêmes.

Ils seroient bientôt absous, puisqu'ils seroient les plus forts.

A quoi bon les loix que nous avons établies pour notre sûreté, diroient-ils? quel seroit l'abus de les suivre, puisque le remede qu'elles apportent est aussi cruel que le mal que nous avons prétendu arrêter par elles! Si on vouloit les observer, il faudroit leur sacrifier autant d'hommes, que notre méchanceté s'en immoleroit. Ce n'est donc pas la peine d'avoir égard à ces loix; & tout bien compté, il n'y a qu'à rester comme nous sommes, & nous entre-déchirer comme à l'ordinaire. Que chacun prenne ses précautions; cela sera plus simple, & reviendra au même.

Figurez-vous, par exemple, qu'on tient le discours suivant.

Nous sommes tous méchans : ainsi nous allons tous nous entre - détruire.

Pour remedier à cela, convenons de mettre à mort ceux qui feront tel & tel désordre ; & voilà la convention faite. Il ne manque à ce prudent traité, pour sa validité, qu'une petite chose; c'est d'être passé entre des créatures capables de l'observer.

Mais ceux qui ont eu l'esprit de le faire sont des méchans, qui à la fin s'indigneront eux-mêmes & de le voir violer par leurs camarades, & de l'impudence que ces camarades auront de prétendre qu'ils l'observent, & de l'abus immanquable qu'on fera de ce traité-là au préjudice des uns, & en faveur des autres; & voilà le désordre & la confusion qui recommencent.

Mais à ces créatures, à qui le besoin de vivre heureux a fait faire ces loix, & à qui le même besoin les fera mépriser, glissez-leur dans le fond de l'ame, comme Dieu a fait, la connoissance de ce Dieu même : frappez-les d'une impression de la crainte de ce Dieu, d'une impression d'amour pour la vertu : mettez en eux une certaine lumiere, qui leur rende le crime aussi horrible

ible, aussi condamnable qu'il est fu-
neste ; & l'innocence aussi louable,
qu'elle est utile & nécessaire ; donnez
leur enfin des idées de Justice.

Et apres cela qu'ils fassent des loix, qu'ils jurent de détruire ceux qui oseront les enfraindre.

Je comprends alors que le traité tiendra, & que la peur du châtiment, ajoutée à tout ce que je viens de dire, balancera leur iniquité, & leur procurera une certaine médiocrité de paix, telle que nous l'avons dans ce monde, & telle que nous ne l'aurions point, si tout ce que j'ai dit manquoit à l'homme.

La crainte de ce Dieu que les hommes connoîtront s'affoiblira ; ils oublieront Dieu même. N'importe, l'idée en restera parmi eux ; elle ne périra jamais, elle fera des vertueux ou des hypocrites : & les hypocrites seront des méchans qui n'oseront l'être autant qu'ils le voudroient bien.

L'hypocrisie, toute affreuse qu'elle est, sert à l'ordre.

Un homme qui aime la vertu en force dix autres qui n'en ont point à faire comme s'ils en avoient.

Il faut en avoir, ou en feindre, ou

du moins dire qu'on en a, même avec ceux qui n'en ont point. On ne sçauroit donner un autre ton au monde, tout corrompu qu'il est.

¶ L'homme est glorieux, & on ne doit pas s'en étonner. Il n'étoit fait que pour avoir un Maître, qui est Dieu; & le péché lui en a donné mille, dont la superiorité lui est toujours étrangere & douloureuse, quelque nécessaire qu'elle lui soit aujourd'hui.

Cette superiorité même, ceux qui l'ont sur les autres n'en sont pas plus heureux; ils n'étoient pas faits pour une place que le péché est cause qu'ils occupent; ils devoient être mieux qu'ils ne sont.

¶ Les gens pieux, ceux qui servent Dieu, sont de tous les hommes, les plus fiers & les plus superbes; car ils n'ont que Dieu pour Maître, ils n'obéissent qu'à lui-même, en obéissant aux hommes. C'est toujours Dieu qu'ils voyent dans chaque homme à qui Dieu veut qu'ils soient soumis; c'est toujours lui qu'ils servent; aussi n'y a-t-il point de serviteurs ni plus fideles, ni plus surs.

Les Rois de la terre, (il doit être

permis de le leur dire,) n'ont point de meilleurs ſujets que ceux qui ne ſont ſoumis qu'au Maître des Rois mêmes.

¶ Voici la ſuite des Scenes que nous avons trouvées, & qui roulent ſur le projet dont nous avons déja donné quelque choſe dans la derniere Feuille, & qui porte pour titre :

LE CHEMIN DA LA FORTUNE.

LA SUIVANTE *de la Fortune, qu'on a ci-devant nommée*, LA DAME, LA VERDURE, LA FORTUNE *ſur ſon Trône.*

LA SUIVANTE.

Déeſſe, fera-t-on approcher tous les Etrangers qui ſont venus vous demander du ſecours ?

LA FORTUNE.

Qu'ils paroiſſent.

LA VERDURE. *C'étoit apparemment lui qui parloit le premier à la Fortune : mais nous n'avons trouvé ſa Scene que la ſeconde.*

Il ſalue, & dit :

Madame.

LA SUIVANTE.

Taiſez-vous, vous manquez de reſpect à la Déeſſe ; il eſt trop familier de s'adreſſer directement à elle. Je

vous interrogerai, vous me répondrez, & la Déesse décidera ; c'est ainsi que cela se pratique : apprenez la cérémonie.

LA VERDURE, *saluant.*

Je supplie Sa Majesté sublime de pardonner à l'ignorance de son très-humble sujet.

LA SUIVANTE.

Vous n'êtes pas non plus dans une posture assez soumise : on ne paroît qu'en esclave devant elle ; à genoux, la Verdure, à genoux.

LA VERDURE.

M'y voilà.

LA FORTUNE, *de dessus son Trône.*

Interrogez-le avec bonté ; je suis volontiers favorable aux mortels de son espece ; j'ai du foible pour eux : je trouve celui-ci un joli garçon ; il a je ne sçais quoi d'ardent & de hardi dans la physionomie qui me plaît. Son ajustement même est de mon goût ; cet habit-là me gagne.

LA VERDURE, *dans sa joye, relevant un genou.*

Ah ! Madame, mon habit, ma physionomie, & moi, nous sommes tous

trois bien honorés de vous plaire, & votre Hautesse me traite d'une maniere.....

LA SUIVANTE.

Paix, vous dis-je, & à genoux.

LA VERDURE.

Excusez mon transport.

LA FORTUNE.

Passez-lui quelque chose; je ne me pique pas d'être si fiere avec lui.

LA VERDURE *charmé.*

Ah! ah!

LA FORTUNE.

Demandez-lui ce qu'il veut. Pourquoi ne l'ai-je pas déja trouvé chez moi? le saut qu'il falloit faire, l'auroit-il arrêté? Comment le desir de venir à moi ne lui a t'il pas fermé les yeux? vîte, qu'il nous dise ce qui l'a arrêté. Mais que notre ami réponde à son aise, & qu'il prenne une posture moins gênante, je lui épargne cet abaissement-là.

LA SUIVANTE.

Levez-vous.

LA VERDURE.

J'obéis.

LA SUIVANTE.

Qui êtes-vous?

LA VERDURE.

Chevalier de l'Arc-en ciel.

LA SUIVANTE.

Je le vois bien, & je vous demande ce qu'étoient vos parens.

LA VERDURE.

Je n'en sçais rien, je ne les ai jamais connus.

LA SUIVANTE.

Vous les avez donc perdus au berceau ?

LA VERDURE.

Non, ce sont eux qui m'ont perdu, & je fus retrouvé par un Commissaire.

LA FORTUNE, *descendant de son Trône.*

Ah! je n'y sçaurois tenir; venez, mon fils, venez, digne objet de ma complaisance, que je vous embrasse. Combien de qualités n'apportez-vous pas pour me plaire! Je ne m'étonne plus du penchant que j'avois pour vous.

LA SUIVANTE, *à part.*

La Fortune deviendra folle de ce garçon-là. *haut.* Pourquoi n'avez-vous pas sauté ? Où est l'intrépidité que doit vous inspirer une aussi heureuse naissance? Chez qui êtes-vous aujourd'hui?

LA FORTUNE *se remet sur son Trône.*

LA VERDURE.

Chez un homme que la Déesse a comblé de ses graces, dans le tems qu'elle logeoit rue Quinquempoix ; & il ne tient pas à lui que je ne change d'état : il y auroit long-tems que je disposerois moi-même de la couleur de mon habit, si je voulois l'en croire.

LA SUIVANTE.

Eh ! que vous dit ce Seigneur moderne ?

LA VERDURE.

Qu'il me donnera des emplois ; qu'il me fera riche, si je veux épouser Lisette, ci-devant une petite femme de chambre extrêmement jolie, tout-à-fait mignonne vraiment, & parfaitement nippée. Ce seroit, ma foi, un bon petit ménage tout dressé, & qui n'attend que moi pour devenir honnête : mais néant.

LA SUIVANTE.

Eh ! qu'est-ce qui vous arrête ?

LA VERDURE.

C'est que je ne l'épouserois qu'en secondes nôces. Mon maître m'est un peu suspect ; & je n'aime pas les veu-

vés dont le mari vit encore.

LA FORTUNE.

Ah! le benêt? Ah le sot! j'en allois faire mon enfant gâté. Allons, qu'il se retire, je ne veux plus le voir.

LA VERDURE.

Mais, ma Déesse.

LA SUIVANTE.

Allez-vous-en, vous reviendrez une autre fois: mais ne reparoissez que bien déterminé.

AUTRE SCENE.

En ce moment paroît M. RONDELET, *qui passe en chantant, & qui dit:*

M. RONDELET.

TA, ra, ra, ra, ra... Bon jour, Mesdemoiselles; ou bien, bon jour, Mesdames; car vous autres filles, ou femmes, vous vous ressemblez toutes: n'est-ce pas?

LA SUIVANTE.

Vous avez l'abord familier.

M. RONDELET.

C'est que je suis sans façon, je n'ai

point le talent des complimens ; aussi je n'en fais guere.

LA SUIVANTE.

Ce n'est pas de cette maniere qu'on se présente ici.

M. RONDELET.

Eh ! comment donc s'y prendre ? on ne sçauroit se présenter qu'en se montrant : eh bien, je me montre, me voilà ; à qui en avez-vous ? qui est-ce qui vous fâche ?

LA SUIVANTE.

A peine avez-vous fait la réverence.

M. RONDELET.

J'en ai fait plus de trois : mais c'est que je les tire un peu courtes ; c'est ce qui fait qu'elles ne paroissent rien : tenez, en voilà encore une, & puis deux, & puis des complimens. Bonjour, mes beaux enfans, serviteur très-humble ; comment vous portez-vous ? dites-moi que vous vous portez bien, je dirai que j'en suis bien aise & puis voilà qui est fini.

LA FORTUNE *rit de son Siége.*

Ah, ah, ah, ah ! il me divertit beaucoup.

M. RONDELET.

Tout de bon : ah, ah, ah ! Folichonne.

LA SUIVANTE.

Ah, ah, ah ! il eſt en effet très-plaiſant.

M. RONDELET.

Elles ſont, ma foi, charmantes.

LA SUIVANTE.

Que cherchez-vous ici ?

M. RONDELET.

Rien : je paſſe.

LA FORTUNE *riant.*

Rien ! dit-il, il ne cherche rien : ah ! qu'il eſt original ! il n'a pas ſeulement l'eſprit de me chercher.

M. RONDELET.

J'ai pourtant l'eſprit de te trouver, comme tu vois, mon petit cœur.

LA SUIVANTE.

En voici bien d'un autre, Déeſſe, il vous tutoye.

M. RONDELET.

Voilà comme Monſieur Rondelet en uſe avec ceux qu'il aime.

LA FORTUNE.

Rondelet ? il s'appelle Rondelet ? ſon nom même eſt comique.

LA SUIVANTE.

Connoissez-vous la Fortune ?

M. RONDELET.

Non.

LA SUIVANTE.

Avez-vous envie de la voir, & d'être de ses amis ?

M. RONDELET.

Oui-dà, il n'y a qu'à dire : il n'y aura pas de mal à cela : qui est-ce qui en empêche ?

LA SUIVANTE, *à la Fortune.*

Admirez-vous comme il traite cette matiere-là ? Saluez la Déesse, Monsieur Rondelet ; voilà la Fortune elle-même à qui vous parlez.

M. RONDELET.

La Fortune ! Eh ! pardi, tant mieux, m'amour, je suis bien aise que nous aïons fait connoissance : embrassons-nous. Qu'elle est gentille ! où demeures-tu, Mignonne, je veux t'aller voir.

LA SUIVANTE *riant.*

Et le tout sans cérémonie.

LA FORTUNE *lui tendant les bras.*

Viens, mon gros benêt ; lourdaut, mon ami, viens : je veux que tu ailles chez moi ; tu sauteras bien le fossé, toi ; rien ne t'arrêtera, tu n'y entends

point de finesse, & je te tiendrai la main moi-même. Saute, je vais t'aller joindre.

M. RONDELET *sautant*.

Grand-merci ; je t'attens au moins.

AUTRE SCENE.

LA SUIVANTE, LA FORTUNE, HERMIDAS.

LA SUIVANTE.

VOici un nouveau Client, reprenez votre gravité ordinaire.

LA FORTUNE.

Je n'ai garde de faire autrement, je ne badine pas avec tout le monde.

Monsieur Hermidas s'avance.

HERMIDAS *à la suivante*.

Me tromperois-je, Madame ? N'est-ce pas ici la Fortune ; & ce prodige de beauté, dont l'aspect enchante, ne m'annonce-t'il pas que c'est la Fortune elle-même qui paroît à mes yeux ?

LA SUIVANTE, *imitant son ton*.

Pouvez-vous en douter à la prodigieuse éloquence qu'elle vous inspire ? (*à part*.) Quel original !

HERMIDAS.

Puis-je avoir l'honneur de la haranguer ?

LA SUIVANTE.

Non. J'opine à la suppreſſion de la harangue. La Déeſſe n'a point de goût pour la période.

HERMIDAS.

Je me flatte que ma harangue lui plairoit.

LA SUIVANTE.

Celles de Ciceron l'étourdiſſent.

HERMIDAS.

A l'air ſérieux que vous prenez, aurois-je le malheur d'être importun ?

LA SUIVANTE.

C'eſt un accident qui vous menace.

HERMIDAS.

Faſſe le Ciel qu'il ne m'arrive pas !

LA SUIVANTE.

Vous l'éviterez en abrégeant ; expédions : quel homme êtes-vous ?

HERMIDAS.

Un Amateur des Belles-lettres.

LA SUIVANTE.

Quoi ! des Lettres de l'Alphabet ?

HERMIDAS.

Non. Je ſuis ce qu'on appelle communément un bel-eſprit.

LA FORTUNE *s'écriant de son Trône d'un air ennuié*

Un bel esprit !

LA SUIVANTE *en bâillant.*

Un bel esprit ! c'est fort bien fait à vous.

LA FORTUNE *bâille.*

Ah !

HERMIDAS.

Que dit la Déesse ?

LA SUIVANTE.

Elle bâille.

HERMIDAS.

Auroit-elle la bonté d'accepter un Livre que je lui dédie.

LA SUIVANTE *nonchalament.*

Eh ! comme il vous plaira : mais la Déesse ne lit guere, & je vous dit qu'elle bâille.

LA FORTUNE.

Dites-lui que je le remercie. Bon soir. Qu'on tire mon rideau.

HERMIDAS.

Est-ce que la Déesse va s'endormir ?

LA SUIVANTE.

Oui, c'est votre Livre & sa dédicace qui operent : tout ce qui est bel esprit l'invite assez au sommeil ; &

moi qui vous parle, je lui ressemble un peu là-dessus. Bon soir.

HERMIDAS.

Comment! bon soir. J'allois vous lire quelque chose de mon Livre.

LA SUIVANTE.

Oh! cela n'empêche pas que vous ne lisiez, surtout la Préface : nous n'en dormirons que mieux.

HERMIDAS.

Est-ce-là l'accueil qu'on fait ici aux gens comme moi? il me prend envie de vous réveiller par une Chanson.

LA SUIVANTE.

Ah! Oui-dà: C'est une autre affaire. Voyons.

LA FORTUNE *se réveillant.*

Il me semble que j'entens parler de Chanson. Est-elle jolie?

HERMIDAS.

Oui, Madame, c'est une Chanson de Guinguette.

LA FORTUNE.

Ah! c'est encore ce bel esprit. Que me veut-il? Est-ce un Laurier qu'il demande? Je n'en ai point qui lui convienne. Cet homme-là me surprend : qu'il s'adresse à Apollon; qu'il lui porte ses Belles-lettres : je

ne connois que des Lettres de change : rendez-lui son Porte-feuille ; qu'Apollon y fasse honneur ; ce n'est point à moi à payer ses dettes.

Elle se rendort.

HERMIDAS.

Je vous demande pardon de vous avoir crues sensibles à de belles choses.

LA SUIVANTE.

Monsieur le bel esprit, vous faites quelquefois des Vers sans doute ?

HERMIDAS *s'en allant.*

Vous en sçaurez des nouvelles.

LA SUIVANTE.

N'y manquez pas : voilà de quoi faire contre nous une belle & bonne Epigramme qui nous apprenne à vivre ; car cela est honteux.

HERMIDAS.

Vous ne la sentiriez pas.

LA SUIVANTE.

Attendez : nous ne vous donnons rien ; mais du moins emportez un conseil. Au lieu de faire de si belles choses, & de les dédier à la Fortune, qui n'y entend rien, dédiez vos ouvrages à la malice humaine : elle est riche, elle vous payera bien ; la bonne Dame n'est pas délicate sur

tout ce qui l'amuse. Avec elle, il vous en coûtera la moitié moins de peine, pour avoir de l'esprit : vous brillerez avec une commodité infinie ; & ce sera le Perou pour vous.

Hermidas sort, en levant les épaules.

AUTRE SCENE.

LA FORTUNE, LA SUIVANTE.

LA FORTUNE *ouvrant les yeux, comme se réveillant.*

CE Harangueur est-il parti ?

LA SUIVANTE.

Oh ! il emporte son congé en bonne forme.

LA FORTUNE.

Je me sauve, de peur qu'il ne revienne ; qu'on m'attelle mon Char pour l'Opera Comique.

LA SUIVANTE.

Voici encore un client.

C'est LUCIDOR *qui paroît.*

Mais il ne vous arrêtera pas ; ce n'est qu'un honnête homme.

LA FORTUNE.

Eh bien ! cet honnête homme, qu'il ſaute, ou que le Ciel l'aſſiſte.

LA FORTUNE *s'en va avec toute ſa ſuite.*

LA SUIVANTE à LUCIDOR.

Vous avez entendu ce qu'a dit la Fortune : eh bien ! qu'il ſaute : & moi je vous répete après elle : eh bien ! ſautez donc.

LUCIDOR.

Mes petites vertus me ſont cheres, & je voudrois bien ne les point donner à ramaſſer au Scrupule : j'aimerois mieux qu'on fît mon Epitaphe, que la leur.

LA SUIVANTE.

En ce cas-là, que le Ciel vous aſſiſte ; comme dit la Déeſſe : mais tenez, voici le Grand-Prêtre de la Déeſſe: remettez-vous entre ſes mains: il va vous débarraſſer de vos ſcrupules par la plus petite operation du monde.

CINQUIÉME FEUILLE.

Réflexions sur les Coquettes.

¶ LEs Coquettes ne s'aiment pas, & ne sont pourtant bien que lorsqu'elles sont ensemble. Sçavez-vous ce qu'elles cherchent en se prenant pour compagnes ? le plaisir de l'emporter l'une sur l'autre : elles vont pourvoir à la nourriture de leur vanité, & faire assaut de charmes ; ce sont des visages, des tailles, des mines & de bons airs qui vont lutter ensemble.

Assurément je suis ou plus belle, ou plus jolie, ou plus aimable que Doris, dit Julie en son particulier : mais à la certitude que j'en ai, & que mon miroir m'en donne, il seroit délicieux d'y ajouter une autre preuve ; & c'est la preuve de fait.

Julie ne me vaut pas, dit de son côté Doris : je l'efface ; j'ai bien d'autres graces qu'elle, & je n'ai pas besoin d'en être plus sure que je le suis :

mais quelques certitudes de plus ne gâteront rien; allons les multiplier, pour les rendre plus vives: mon amour propre se chicanne quelquefois là-dessus; allons le rassasier d'évidence.

Et voilà Doris & Julie qui vont se trouver. Elles s'embrassent en s'examinant sourdement d'un œil critique. Doris croit étonner Julie par ses graces, & Julie s'imagine que les siennes inquiettent Doris, & lui font peur.

Il est cinq ou six heures du soir; où ira-t-on? au Spectacle, ou aux Thuilleries? & là, de quelque maniere que les choses tournent, que leur vanité ait lieu de s'y applaudir, ou non, ne craignez pas qu'il y ait aucune de nos deux femmes qui rabatte de sa confiance.

L'amour propre des femmes veut bien avoir le régal de se convaincre qu'il ne s'en fait pas trop accroire: mais s'il arrive quelque chose qui ne lui soit pas favorable, il sçaura bien y remédier; tout ce qui prouvera contre lui, ne prouvera rien.

Menons nos deux Coquettes aux Thuilleries: vous les voyez qui s'y promenent; elles se tiennent sous le

bras. Ah ! les bonnes amies ! Que croyez-vous qu'elles penſent, & que chacune d'elles diſe intérieurement à l'autre ?

Venez, Madame, venez, Coquette que vous êtes ; venez orner mon triomphe, & voir confondre la vanité que vous avez ſans doute de croire que vous êtes auſſi aimable que moi ; avancez que je vous montre le contraire : nous voici en bon lieu pour vuider notre differend.

Et là-deſſus, elles marchent à grands pas ; vous les entendez éclater de rire en parlant.

Eh ! de quoi parlent-elles ? elles ne le ſçavent pas elles-mêmes ; ce ſont des mots qu'elles prononcent, afin d'ouvrir la bouche avec grace.

De quoi rient-elles ? de rien. Ce n'eſt-là qu'une Coquetterie ; ce n'eſt que pour faire du bruit, pour en paroître plus vives, plus bruyantes, plus diſſipées ; pour en tenir plus de place ; pour attirer l'attention de ces hommes qui ſe promenent auſſi, qui viennent à elles, & qui en paſſant vont juger nos Coquettes.

Quatre hommes ſont paſſés ; il y en

a trois qui n'ont regardé que moi, dit Doris en elle-même, & j'aurois eu le quatriéme, s'il n'avoit pas regardé ailleurs en passant, ou si par hazard ses yeux ne s'étoient pas d'abord trouvés sur Julie.

Ainsi je pense qu'il est clair que je vaux mieux qu'elle : il n'y a pas à en douter ; c'est une affaire de calcul : j'ai trois contre un ; & cet un, je l'aurai au retour.

Que répond à cela Julie ? convient-elle qu'elle a perdu ? oh ! que non. Elle a fort bien vu ces trois hommes n'honorer effectivement que sa compagne de leurs regards ; elle n'a eu que le quatrieme, elle le sçait : c'est un fait qu'elle ne peut contester.

Mais qu'est-ce que cela conclut ? Rien. C'est que Doris a fixé les trois autres par un fracas de Coquetterie superieure à la sienne, par un éclat de rire, par un ton de voix d'une hauteur indécente, par des regards effrontés qui ne manquent jamais d'arrêter les hommes, qui les débauchent, qui subornent leur jugement. Doris n'a pas les yeux plus beaux qu'elle, pas même si beaux : mais elle les a plus

hardis ; elle les jette à la tête : & c'est parce qu'ils ont moins de modestie, moins de pudeur qu'on s'y est arrêté préférablement aux siens, qui, à modestie égale, n'auroient pas souffert de concurrence.

Que Doris plaise à ce prix-là ; ajoute Julie, je ne lui envie pas la miserable vanité qu'elle en tire ; & si elle appelle cela être plus aimable qu'une autre, à la bonne heure : mais si on vouloit étaler sa gorge, comme elle, avoir les épaules aussi découvertes, l'air aussi déhanché, & une figure aussi cavaliere, elle n'auroit pas beau jeu.

Pendant que Julie tient ce petit dialogue en elle-même, & se console ainsi du désagrément de cette premiere avanture, une autre troupe d'hommes passe ; & Julie, dont la gorge, (quoiqu'elle en dise,) n'est pas mieux vêtue que celle de Doris, ne s'y prend pas plus honnêtement, ni plus loyalement que sa rivale, pour triompher cette fois-ci. Elle imagine à son tour quelque vivacité, quelque folie ; par exemple, un cri pour un faux pas, & qui fait que ces hommes la regardent la premiere.

Il est vrai qu'ensuite pour retenir leurs yeux sur elle, il en coûte aux siens autant de hardiesse & de corruption qu'elle en a reproché à ceux de sa compagne: mais tout cela lui échappe; elle ne s'en apperçoit pas: sa rivale n'a d'abord gagné qu'en trichant: pour elle, elle a gagné de bon jeu, comme qui diroit par la force des cartes.

Mais, Mesdames, leur disois-je, est-ce-là vaincre? Estes-vous venuës disputer d'effronterie ou de beauté? Car aucune de vous, ce me semble, ne peut se flatter de l'emporter ici comme belle.

Et en ceci pourtant je crois que je me trompe moi-même.

Entre deux femmes qui en pareil cas se ménagent aussi peu l'une que l'autre, c'est, sans difficulté, l'immodestie de la plus jolie qui pique le plus.

Ainsi, il y a toujours combat de beauté entr'elles.

¶ La Coquette ne sçait que plaire, & ne sçait pas aimer; & voilà aussi pourquoi on l'aime tant.

Quand une femme nous aime au-

ant qu'elle nous plait, pour l'ordinaire, elle ne nous plait pas longtems: on amour nous a bientôt fait raison lu pouvoir de ses charmes.

La femme vertueuse, averée pour elle, & par conséquent inaccessible à la fleurette, quelqu'aimable qu'elle soit, n'a plus de sexe aux yeux d'une infinité de gens; ce n'est plus une femme pour eux, elle ne leur est bonne à rien. Dites leur: elle est belle femme: ils vous répondront, fort belle. Mais c'est un mot qu'ils disent, & non pas une réflexion qu'ils font avec vous.

Les vraies Coquettes n'ont l'ame ni tendre, ni amoureuse; elles n'ont ni temperament, ni cœur. Je crois qu'il ne leur en couteroit rien d'être sages, s'il ne falloit pas quelquefois manquer de sagesse pour garder leurs amans; leurs bontés, toujours rares, ne sont pas des foiblesses, ce sont des prudences. Elles n'ont pas besoin d'être foibles; mais vous avez besoin qu'elles le soient un peu.

Un homme seroit bien honteux de tous les transports qu'il a auprès d'une Coquette qu'il adore, s'il pou-

voit sçavoir tout ce qui se passe dans son esprit, & le personnage qu'il fait auprès d'elle; car elle n'a point de transports, elle est de sang froid, elle joue toutes les tendresses qu'elle lui montre, & ne sent rien que le plaisir de voir un fou, un homme troublé, dont la démence, l'ivresse & la dégradation font honneur à ses charmes. Voyons, dit-elle, jusqu'où ira sa folie; contemplons ce que je vaux dans les égaremens où je le jette. Que de soupirs! Que de sermens! Que de discours emportés & sans suite! Comme il m'adore! Comme il m'idolâtre! Comme il se taît! Comme il me regarde! Comme il ne sçait ce qu'il dit! Allons, ma vanité doit être bien contente: il faut que je sois prodigieusement aimable: car il est prodigieusement fou.

Quelquefois aussi se trompe-t-elle. Cette homme, qu'elle appelle fou, peut n'être de son côté qu'un fripon, qui croit avoir attendri la friponne, & qui s'écrie en lui-même: Ah! que je suis aimable, & qu'elle est folle!

On parle des Coquettes, on en

parle devant des Coquettes mêmes. On leur dit qu'il est honteux de l'être. Elles le disent aussi de la meilleure foi du monde. Elles ne s'avisent pas de penser qu'on parle d'elles ; & ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on n'en parle point non plus. Elles plaisent à tout ce qu'il y a d'hommes-là ; & on ne trouve point Coquette une femme qui plait, on ne la trouve qu'aimable.

Je n'aime pas les Coquettes, vous dit un homme qui fait le délicat en fait de femmes ; & de toutes les femmes la plus Coquette, c'est celle qu'il aime & qu'il adore.

¶ Que veulent dire la plûpart des Romans ? Ils nous font des Amans si fideles, qu'ils ont le courage de faire les cruels avec les plus belles femmes du monde qui se jettent à leur tête. Ils ne sont pas seulement tentés de jetter un regard sur elles : & tout parce qu'ils ont une Maitresse. Cela ne vaut rien, & n'est ni vrai, ni vraisemblable.

Il seroit pourtant beau qu'un homme en pareil cas résistât ; encore seroit-ce du beau qui choqueroit la vue. On

le souffriroit dans un Chrétien ; on ne l'aimeroit pas dans un galant homme.

Des Femmes mariées.

¶ Les hommes disent que les femmes ont la foiblesse en partage ; cela peut être vrai en soi. Mais avons-nous droit de le dire, ou même de le croire ? Examinons, par exemple, la distribution des devoirs que nous avons faite dans le mariage entre des créatures si foibles, & nous qui sommes si forts ; & nous verrons si la balance est égale.

Marions une fille à un brutal : il n'y a que trop de ces Messieurs-là ; de quel ton quelquefois ne parle-t-il pas à sa femme ? Taisez-vous, Madame ; je le veux ; laissez-moi en repos ; vous ne sçavez ce que vous dites ; je le veux.

Que ce superbe, *je le veux*, est humiliant ! Le dernier des esclaves s'y accoutume-t-il ? Y a-t-il d'ame pour qui il ne soit pas sanglant ? il écrase l'amour propre ; & j'ai pitié d'une femme dont on outrage jus-

que-là la dignité de Compagne, dont on anéantit la volonté jusqu'à cet excès.

L'Infortunée se plaint-elle ? (vous diroient les femmes :) c'est encore pis ; le brutal s'en offense. Se révolte-t-elle à force de récidives ? Elle est perdue ; les Loix l'attendent pour la condamner, pour la punir de n'avoir pas la force de mourir dans le silence.

Que faut-il donc qu'elle fasse ? Hélas ! lui dira-t-on, cela est bien fâcheux ; tâchez de prendre patience ; vous n'avez de ressource que dans vos vertus : & c'est comme si on lui disoit : souffre, pleure, gémis, soupire, pratique des vertus impraticables, & tâche de te traîner ainsi jusqu'à la mort, d'attrapper le mieux que tu pourras la fin de ta vie ; voilà tous les remedes qu'on sçache à ta peine, la patience & la mort.

Qu'on nous cite un seul article où nous ne soyons pas maltraitées ? (ajouteront les femmes ;) car ce sont toujours elles que je fais parler.

Une femme se comporte mal ; elle a des amans ; elle trahit la fidélité conjugale. Point de quartier pour elle : on l'enferme, on la séquestre, on la ré-

duit à une vie dure & frugale, on la déshonore, & elle le mérite.

Mais que fait-on à un mari qui est infidele, qui a des maitresses, qui vit avec elles, qui se ruine pour elles, lui, sa femme & ses enfans ? Que lui fait-on ? Le voilà dans le cas où l'on enferme sa femme.

Et remarquez que cette femme a caché son libertinage autant qu'elle a pu ; elle étoit même hypocrite, de peur d'être scandaleuse. Son vice étoit timide, il se sauvoit dans les ténebres ; à peine en a-t-elle joui.

Jettez les yeux sur un mari infidele. Y a-t-il rien de plus effronté que son libertinage ? Prend-il quelques mesures pour le cacher à sa femme ? Eh ! qu'importe qu'elle le sçache ? Il en sera quitte pour la voir pleurer. Le cachera-t-il à ses amis ? Ils n'en feront que rire. Aux indifferens ? que lui diront-ils ? N'est-il pas le maitre de ses actions ? Ne lui est-il pas permis de corrompre les moeurs, & de donner des exemples de vices ? Bagatelle que tout cela.

Mais sa femme est punie, encore une fois. Eh ! que lui fait-on à lui ? Nous le demandons. Que lui en arrive-t-il ?

Où ſont les maris qu'on enferme, qu'on ſéqueſtre ? Sont-ils ſeulement déshonorés dans le monde ? Point du tout.

Monſieur un tel eſt un homme qui ſe dérange, dira-t-on. Sa femme eſt aimable, ſa maitreſſe ne la vaut pas.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, ſa femme eſt aimable ? Eſt-ce-là tout ce qu'il y a à dire ?

Et quand lui-même n'eſt qu'un magot, qu'il eſt laid de viſage & d'eſprit, vous ne pardonnez pas à cette aimable femme de le trahir ; pendant que vous lui pardonnez, à lui, de la trahir avec éclat, toute aimable qu'elle eſt ! Cette injuſtice-là paſſe l'imagination.

Nous diſons qu'on lui pardonne à ce mari ; vraiment, qu'on ne s'en tient point là !

Comment donc ! Son libertinage, ou plutôt ſa galanterie le rend illuſtre ; elle en fait un Heros qu'on eſt curieux de voir ; on ſe le montre au Spectacle ; on épie le moment qu'il vous ſalue, Où eſt-il ? ſe dit-on : il vient de paroitre ; tenez, le voilà : c'eſt lui, c'eſt-là ce fameux violateur de l'ordre.

Auſſi faut-il voir combien il ſe tient

droit, les airs qu'il se donne, & avec quelle superbe confiance il produit son visage.

Eh! pour qui donc nous prend-on? (continueront les femmes.) Que les hommes s'expliquent : nous abandonnent-ils l'exercice de la vertu, comme une chose aisée, & qui ne passe pas nos forces? ou bien cette vertu est elle si pénible, qu'elle ne puisse appartenir qu'à nous? Nous seules, à cause de l'excellence de notre sexe, méritons-nous d'en avoir, de la suivre, & d'être punies, quand nous en manquons?

Les hommes au contraire ne sont-ils pas dignes d'être vertueux? leur indignité est-elle sans conséquence? si cela est, qu'ils se déclarent, & nous ne dirons mot, nous serons les premieres à trouver justes ces punitions dont on nous accable, quand nous nous égarons, & qui seront alors des titres de grandeur.

Mais que les hommes ayent l'audace de nous mépriser comme foibles, pendant qu'ils prennent pour eux toute la commodité des vices, & qu'ils nous laissent toute la difficulté des vertus; en verité cela n'est-il pas absurde?

¶ Nous accusons les femmes d'être coquettes, d'être fourbes, & méchantes. Laissons-les parler là-dessus.

Si notre coquetterie est un défaut, Tyrans que vous êtes, (nous diroient-elles,) qui devons-nous en accuser que les hommes?

Nous avez-vous laissé d'autres ressources que le miserable emploi de vous plaire?

Nous sommes méchantes, dites-vous? Osez-vous nous le reprocher? Dans la triste privation de toute autorité, où vous nous tenez; de tout exercice, qui nous occupe; de tout moyen de nous faire craindre, comme on vous craint; n'a-t-il pas fallu qu'à force d'esprit & d'industrie, nous nous dédommageassions des torts que nous fait votre tyrannie? Ne sommes-nous pas vos prisonnieres; & n'êtes-vous pas nos geoliers? Dans cet état, que nous reste-il, que la ruse? Que nous reste-t-il, qu'un courage impuissant, que vous réduisez à la honteuse nécessité de devenir finesse? Notre malice n'est que le fruit de la dépendance où nous sommes. Notre Coquetterie fait tout notre bien. Nous n'avons point

d'autre fortune que de trouver grâce devant vos yeux. Nos propres parens ne se défont de nous qu'à ce prix-là ; il faut vous plaire, ou vieillir ignorées dans leurs maisons : nous n'échappons à votre oubli, à vos mépris que par ce moyen ; nous ne sortons du néant, nous ne sçaurions vous tenir en respect, faire figure, être quelque chose, qu'en nous faisant l'affront de substituer une industrie humiliante, & quelquefois des vices, à la place des qualités, des vertus que nous avons, dont vous ne faites rien, & que vous tenez captives.

¶ Un amant est une espece de créancier qui a donné son cœur à une femme, & qui vient lui demander d'en être payé en même valeur.

Donnez-moi le vôtre, lui dit-il d'abord : elle le renvoye, & ne veut point entendre parler de cette dette-là.

Là-dessus, grand procès entr'eux : il l'assiege de galanteries, de respects, d'assiduités, de mille tendres soins. C'est la maniere de plaider de l'Amour.

Elle y répond par des froideurs, par des refus redoublés, par des fiertés, par des fuites, par des assurances qu'il prend des peines inutiles ; & enfin ne

ſçachant plus que dire, par des incrédulités ſur le beſoin inſupportable qu'il a, dit-il, d'être payé.

Laiſſez-moi, vous me fatiguez; vous êtes importun : & puis, vous me parlez d'une chimere, je ne vous dois rien. Elle a beau dire, point de trêve de la part de l'amant : c'eſt un plaideur obſtiné qui redouble de chicannes; c'eſt-à-dire, d'empreſſemens, d'ardeur, de plaintes, de déſeſpoir, & d'écritures en billets doux.

Que fera-t-elle ? il faut bien en venir à un accommodement.

Mais eſt-il bien vrai que je vous doive ? la dette eſt-elle conſtante ? je ne ſçaurois me le perſuader.

Ne tient-il qu'à cela ? l'amant en jure, & en eſt cru ſur ſon ſerment.

Eh! bien, nous verrons, ne me preſſez point. Soit, dit-il, mais donnez-moi toujours quelque choſe à compte : Et quoi ? Un mot; dites ſeulement que je ne vous déplais point : Eh! qui vous dit que vous me déplaiſez ?

A ce diſcours, elle rougit; c'eſt-à-dire qu'elle entre en payement. Sa réponſe & ſa rougeur ſont deux à comptes.

On est interrompu, l'amant sort. Quand vous reverra-t-on ? Autre à compte.

Il revient le lendemain, mais plus tard qu'à l'ordinaire. On boude. Encore un à compte.

Il s'excuse, il a eu des affaires indispensables; il se met à ses genoux, il soupire : on ne boude plus. Autre à compte.

Et ainsi d'à comptes en à comptes, qu'elle lui distribue petit à petit, qu'elle fait durer plus ou moins : il est enfin tems de vous payer tout-à-fait, lui dit-elle; je vous ai disputé mon cœur autant que je l'ai pu : mais il est juste que vous l'ayez, je vous le dois tout entier; je vous le donne, & je vous aime. Vous m'aimez ! s-écrie-t-il. Ah ! vous me ravissez ! Est-il bien vrai ?

Oui, je vous aime : Mais prouvez-le moi donc ? En faut-il d'autres preuves que ce que je vous dis? Oui, Madame, vous ne me donnez pas tout ce qui m'est dû : vous me payez mon cœur : mais vous ne m'en payez pas les interêts, ajoute-t-il, en lui serrant les mains qu'elle lui permet de baiser mille fois, pendant qu'elle lui dit : Eh ! bien, vos

interêts, les voilà : êtes-vous content ? Il ne répond rien ; car elle est bien loin de son compte : mais elle y viendra. Rien ne va si vîte que le payement de ces interêts-là, quand il est une fois commencé.

Si pourtant elle ne l'acheve pas, si elle refuse de le consommer, elle gardera long-tems son Créancier.

Si elle le consomme, Serviteur à la débitrice ; la chance tourne : c'est elle qui devient la Créanciere, & le tout finit par une banqueroute qui la déshonore, quoique ce soit à elle à qui on la fasse.

¶ Il y a bien de la difference entre un homme fier, & un homme glorieux.

La fierté part d'un sentiment noble & louable ; c'est une vertu, quand elle est reglée : ce n'est qu'un vice, quand elle ne l'est pas.

Mais la vaine gloire est toujours un ridicule.

On peut dire à un homme, vous êtes trop fier ; mais on ne lui dit point, vous êtes trop glorieux ; parce que c'est lui dire une injure, c'est l'appeller fat.

Il sied bien à un homme d'être fier dans de certaines occasions ; il n'y a

point d'occasion où il ne se dégrade, quand il est glorieux.

Ordinairement même, le glorieux n'est pas fier. L'homme fier veut être interieurement content de lui. Il suffit au glorieux d'avoir contenté les autres; c'est assez pour lui que ses actions paroissent louables. L'autre veut que les siennes le soient à ses yeux mêmes.

En un mot, l'homme fier a du cœur: le glorieux n'a que l'orgueil de persuader qu'il en a. L'un a de vrayes vertus dans l'ame: l'autre en joue qu'il n'a pas, & qu'il ne se soucie pas d'avoir.

L'un a du plaisir à être honnête homme: l'autre voudroit bien souvent s'exempter de faire comme s'il l'étoit. Il ne tient pas à la probité, il tient à l'honneur qu'elle procure. Aussi en manque-t-il dans mille petits détails qu'on ne sçait point. L'homme fier est un bon ami; c'est à vous personnellement que son amitié s'adresse.

Le glorieux n'est ami de personne; & quand il paroit le vôtre, ce n'est pas vous qu'il aime; c'est votre rang, c'est votre fortune, c'est l'éclat qui vous environne, & l'estime où vous êtes dans le monde: c'est-à-dire qu'il

vous aime comme riche, comme grand Seigneur, comme puissant, comme accrédité, comme honoré des autres, & jamais comme homme qu'il estime & qui lui plait. Vous n'êtes rien pour lui; vous ne valez pas votre habit: il l'aime mieux que vous, quand il est magnifique.

Distinguez pourtant le fanfaron du glorieux: on prendroit souvent le glorieux pour un fanfaron; mais l'homme qui n'est que fanfaron peut être un très-honnête homme: il peut avoir toutes les vertus qu'il vous montre; son défaut, c'est de les avoir avec faste, de vouloir les rendre étonnantes; & quelquefois il a dans l'ame de quoi pouvoir les rendre telles, de quoi tenir tout ce qu'il promet; c'est seulement dommage qu'il le promette. Il peut être respectable dans le fond, pendant qu'il est un fanfaron dans la forme; il n'a quelquefois tort que dans les manieres.

SIXIE'ME FEUILLE.

DU STILE.

J'Entens quelquefois parler de ſtile, & je ne comprens rien aux éloges, ni aux critiques qu'on fait de celui de certaines gens.

Vous voyez ſouvent des gens d'eſprit vous dire : le ſtile de cet Auteur eſt noble, le ſtile de celui-ci eſt affecté, ou bien obſcur, ou plat, ou ſingulier.

Enfin c'eſt toujours du ſtile dont on parle, & jamais de l'eſprit de celui qui a ce ſtile. Il ſemble que dans ce monde il ne ſoit queſtion que des mots, & point des penſées.

Cependant ce n'eſt point dans les mots qu'un Auteur qui ſçait bien ſa langue, à tort ou raiſon.

Si les penſées me ſont plaiſir, je ne ſonge point à le loüer de ce qu'il a été choiſir les mots qui pouvoient les exprimer.

C'eſt un homme, qui, comme je l'ai

déja dit, sçait bien sa langue, qui sçait que ces mots ont été institués pour être les expressions propres, & les signes des idées qu'il a eues; il n'y avoit que ces mots-là qui pussent faire entendre ce qu'il a pensé, & il les a pris. Il n'y a rien d'étonnant à cela; & encore une fois, je ne songe point à lui en tenir compte: ce n'est pas-là ce qui fait son mérite, & c'est d'avoir bien pensé que je le loue; car pour les expressions de ses idées, il ne pouvoit pas faire autrement que de les prendre, puisqu'il n'y avoit que celles-là qui pussent communiquer ses pensées.

Cet homme-là au contraire pense mal, ou foiblement, ou sans justesse; tout ce qu'il pense est outré: ce que je ne connois que par les mots dont il s'est servi pour me communiquer ses pensées.

Dirai-je qu'il a un mauvais stile? m'en prendrai-je à ses mots? Non, il n'y a rien à y corriger. Cet homme, qui sçait bien sa langue, a dû se servir des mots qu'il a pris, parce qu'ils étoient les seuls signes des pensées qu'il a eues.

En un mot, il a fort bien exprimé ce qu'il a pensé; son stile est ce qu'il

doit être : il ne pouvoit pas en avoir un autre ; & tout son tort est d'avoir eu des pensées, ou basses, ou plates, ou forcées, qui ont exigé nécessairement qu'il se servît de tels & tels mots, qui ne sont ni bas, ni plats, ni forcés en eux-mêmes, & qui entre les mains d'un homme qui aura plus d'esprit, pourront servir une autre fois à exprimer de très-fines ou de très fortes pensées. Ce que je dis-là est incontestable : il faut seulement un peu raisonner pour le sentir ; mais on ne se met au fait de rien, à moins qu'on ne raisonne.

Je suppose une femme qui connoisse toutes les couleurs ; elle imagine un meuble où il en entre quatre. Elle ordonne ce meuble, on le lui apporte. Vous êtes présent, & le meuble ne vous plait point.

Direz-vous à cette femme : cela est mal executé, ce ne sont pas-là les couleurs que vous deviez employer pour avoir un meuble comme vous l'avez imaginé ? Non, ce ne seroit pas lui parler raison ; car ces couleurs disposées comme elles sont, font bien l'effet qu'elle a imaginé : elle ne pouvoit avoir ce meuble qu'avec ces mêmes

couleurs arrangées comme elles le sont.

Et en quoi donc a-t-elle tort? C'est d'avoir imaginé ce meuble dans ce gout-là ; c'est son imagination qui ne vaut rien, quoique très-bien rendue par les couleurs qui sont bonnes.

Ces couleurs sont ici comme le stile de la chose ; & la chose étant ce qu'elle est, voilà ce que le stile en devoit être.

Pour achever d'éclaircir ce que je veux dire, posons quelques principes qui seront aisés à comprendre.

Je les ai quelquefois dits à des gens d'esprit, & même à des femmes ; & je les ai fait convenir que ces discours qu'on tient sur le stile ne sont qu'un verbiage, que l'ignorance & la malice ont mis à la mode, pour diminuer le prix des Ouvrages qui se font distinguer.

Il s'agit encore ici d'un petit raisonnement : il y sera question d'idées & de pensées, matiere qui a toujours l'air un peu abstraite, & qui effarouche; mais je n'ai que deux mots à dire, & je tâcherai d'être clair.

Je distingue entre pensée & idée, & je dis que c'est avec plusieurs idées qu'on forme une pensée.

Qu'eſt-ce donc que j'appelle une idée ? Le voici.

J'ai vu un arbre, un ruban, &c. j'ai vu un homme en colere, jaloux, amoureux ; j'ai vu tout ce qui peut ſe voir par les yeux de l'eſprit, & par les yeux du corps : car pour abréger, je confonds ſous le nom d'idée, ce qui a corps & ce qui n'en a point, ce qui ſe voit & ce qui ſe ſent, quoique je ſçache bien la difference qu'on y met.

Or, en voyant ces differentes choſes, j'ai pris de chacune d'elles, ce que j'appelle l'idée ; il m'en eſt reſté l'image, ou la perception dans l'eſprit.

A préſent que j'ai l'idée de ces differentes choſes qui m'ont frappé, comment ferai-je, quand je ſongerai à un arbre, pour inſtruire les autres que je ſonge à un arbre, ou à une autre choſe qui me viendra dans l'eſprit, ſurtout quand elle ne ſera pas préſente ?

Les hommes entr'eux ont pourvu à cela ; ils ont inſtitué des ſignes, c'eſt-à-dire des expreſſions qui ſont les ſignes de l'idée qu'on a dans l'eſprit. On eſt convenu que le mot d'arbre ſignifieroit l'idée que nous avons d'un arbre : & dès que je prononce ce mot, on m'entend, & ainſi du reſte.

Le nombre des mots, ou des signes, chez chaque peuple, répond à la quantité d'idées qu'il a.

Il y a des peuples qui ont peu de mots, dont la langue est très-bornée; & c'est qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'idées : c'est la disette d'idées qui fait chez eux la disette de leur langue, ou de leurs mots.

Il y a des peuples dont la langue est très-abondante; & c'est qu'il y a parmi eux une grande quantité d'idées, à chacune desquelles il a fallu un mot, un signe.

Ils ont, par exemple, démêlé dans l'homme, dans ses passions, dans ses mouvemens, mille choses qu'un autre peuple n'y a pas vues; c'est une finesse d'esprit & de vue qui est génerale parmi eux, & qui les a obligés d'inventer autant de mots qu'elle leur a procuré d'idées.

S'il venoit en France une génération d'hommes qui eût encore plus de finesse d'esprit qu'on n'en a jamais eu en France& ailleurs, il faudroit de nouveaux mots, de nouveaux signes, pour exprimer les nouvelles idées dont cette génération seroitcapable; les mots qui

nous avons ne suffiroient pas, quand même les idées qu'ils exprimeroient auroient quelque ressemblance avec les nouvelles idées qu'on auroit acquises: il s'agiroit quelquefois d'un dégré de plus, de fureur, de passion, d'amour, ou de méchanceté qu'on appercevroit dans l'homme; & ce dégré de plus, qu'on n'appercevroit qu'alors, demanderoit un signe, un mot propre qui fixât l'idée qu'on en auroit acquise.

Mais je suppose, comme il est peut-être vrai, que nous avons aujourd'hui tout autant d'idées que l'homme sera jamais capable d'en avoir.

Je dis que chacune de ces idées en tout genre a son signe, son mot que je n'ai qu'à prononcer pour apprendre aux autres à quoi je songe,

Nous voilà donc fournis des idées de chaque chose, & des moyens de les exprimer, qui sont les mots.

Que faisons-nous de ces idées & de leurs mots?

De ces idées, nous en formons des pensées que nous exprimons avec ces mots; & ces pensées, nous les formons en approchant plusieurs idées que nous lions les unes aux autres: & c'est du

rapport & de l'union qu'elles ont alors ensemble, que résulte la pensée.

Penser, c'est donc unir plusieurs idées particulieres les unes aux autres.

Je songe aux Charmes d'une femme. Ces Charmes, voilà une idée.

Après cela je songe à une femme, autre idée. Je songe à l'effet que ces Charmes produisent, autre idée. Je songe à quelque chose d'interieur en moi, sur qui tombe cet effet : encore autre idée.

Mais ce n'est encore-là avoir que des idées ; lions-les ensemble, pour en former une pensée quelconque.

Les Charmes d'une femme égarent la raison.

Cette pensée n'est encore que dans mon esprit, & n'est pas exprimée. Comment fais-je pour l'exprimer ? Je me sers du mot qui est le signe de chacune de mes idées.

L'idée de Charmes s'exprime par le mot *Charmes*. L'idée d'une femme, par le mot d'*une*, & par celui de *femme*.

L'idée précise que j'ai de l'effet que ces Charmes produisent s'exprime par le mot d'*égarer*, qui, moyennant la

conjugaiſon que j'en fais, pour marquer le tems, me rend, *égarent*; & puis l'idée que j'ai de la choſe qui eſt égarée s'exprime par le mot de *raiſon*.

A l'égard du petit mot de *les*, qui précede celui de *Charmes*, & du mot de *la*, qui précede celui de *raiſon*; ce ſont encore de petites conjonctions qu'on a imaginées, pour aider à la liaiſon des idées entr'elles, & dont nous apprenons l'uſage, en apprenant les mots.

De ſorte que j'ai d'abord eu des idées, qui ont chacune leur mot.

De ces idées j'en ai formé une penſée.

Et cette penſée, je l'ai exprimée, en donnant à chacune de ces idées le ſigne qui la ſignifie.

Ainſi, un homme qui ſçait bien ſa langue, qui ſçait tous les mots, tous les ſignes qui la compoſent, & la valeur préciſe de ces mots conjugués ou non, peut penſer mal, mais exprimera toujours bien ſes penſées.

Venons maintenant à l'application de tout ce que j'ai dit.

Vous accuſez un Auteur d'avoir un ſtile précieux. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Que voulez-vous dire avec votre ſtile?

Je vois d'ici un jeune homme qui a de l'eſprit, qui compoſe, & qui, de peur de mériter le même reproche, ne va faire que des phraſes : il craindra de penſer finement, parce que, s'il penſoit ainſi, il ne pourroit s'exprimer que par des mots qu'il ſoupçonne que vous trouveriez précieux.

De ſorte qu'il rebute toutes les penſées fines & un peu approfondies qui lui viennent, parce que, dès qu'il les a exprimées, il lui paroit à lui-même que les mots propres, dont il n'a pu s'empêcher de ſe ſervir, ſont recherchés.

Ils ne le ſont pourtant pas ; ce ſont ſeulement des mots, qu'on ne voit pas ordinairement aller enſemble, parce que la penſée qu'il exprime n'eſt pas commune, & que les dix ou douze idées, qu'il a été obligé d'unir pour former ſa penſée, ne ſont pas non plus ordinairement enſemble.

Mais ce jeune homme ne raiſonne pas ainſi : la critique qu'il vous entend faire ne lui en apprend pas tant ; elle ne parle que de ſtile & de mots, & il ne prend garde qu'à ſes mots

Qu'en arrive-t'il ? Que, pour avoir

un ſtile ordinaire, il n'oſe emplo
que des mots qu'on a l'habitude de
enſemble, & qui conſéquemment n
priment que les penſées de tout le n
de; car ces mots ne ſont d'ordin
enſemble que parce que la liaiſon
idées, dont ils ſont le ſigne, eſt fa
liere à tout le monde.

Mais ſi on lui avoit dit: l'Au
qu'on accuſe d'être précieux ſçait l
ſa langue, & ne péche point dans
ſtile; il ne vouloit dire que ce qu
dit, & il l'a fort bien exprimé; mai
qu'il a fort bien exprimé, n'eſt pas l
penſé; c'eſt un Auteur dont les pen
ſortent du vrai, qui dans les obj
dans les ſentimens qu'il peint, y ajo
des choſes qui n'y ſont pas, qui y
étrangeres, ou qui n'y appartienn
pas aſſez. Il ne ſaiſit pas les vraye
neſſes de ſes ſujets, il les peint d'ap
lui, & non pas d'après eux; il pe
ſubtilement, & non pas finement: il
vente, il ne copie pas. Voilà ſon to
voilà ce que la critique qu'on fait
lui devroit vous apprendre, & ce qu
le ne vous apprend pas.

Elle ne parle que de ſon ſtile, où il
a rien à redire, Du moins le vice d

ſtile ; s'il y en a un, n'eſt qu'une conſéquence bien exacte du vice de ſes penſées.

Qu'elle nous montre donc le vice de ſes penſées, & qu'elle laiſſe-là le ſtile, qui ne ſçauroit être autrement qu'il eſt; car quand cet homme-là penſera mieux, quand il ne mettra rien d'inutile, rien d'outré, rien d'empoulé, rien de faux dans ſes penſées, il n'y aura conſéquemment plus de vice dans ſon ſtile, & il paroitra s'exprimer fort bien, ſans qu'il apprenne pourtant à s'exprimer mieux : car encore une fois, il ſçait ſa langue, & ne la ſçaura jamais mieux qu'il la ſçait ; & pour s'exprimer bien, il n'eſt queſtion que de la ſçavoir. Auſſi cet Auteur s'exprime-t'il bien, même en penſant mal.

Mais eſt-il vrai qu'il penſe mal ? c'eſt ce qu'il faut prouver ; & s'il y a un reproche à lui faire, il ne peut tomber que là-deſſus, & non pas ſur le ſtile, qui n'eſt qu'une figure exacte de ſes penſées, & ; qui peut-être encore n'eſt accuſé d'être mauvais, d'être précieux, d'être guindé, recherché, que parce que les penſées qu'il exprime, ſont extrêmement fines, & qu'elles n'ont pu ſe

former que d'une liaison d'idées 1
lieres, lesquelles idées n'ont pu :
tour être exprimées qu'en appro
des mots, des signes qu'on a rar
vu aller ensemble.

Ne seroit-il pas plaisant que la 1
des pensées de cet Auteur fût la
du vice imaginaire dont on accu
stile ?

Cela se pourroit bien ; & f
pied-là, l'homme qui pensera
coup donnera souvent beau
ceux qui s'acharnent sur le stile.

L'homme qui pense beaucou
profondit les sujets qu'il traite
pénetre, il y remarque des
d'une extrême finesse, que to
monde sentira, quand il les au
tes ; mais qui, en tout tems,
été remarquées que de très-p
gens : & il ne pourra assuréme
exprimer que par un assembla
d'idées & de mots très-rarement
ensemble.

Voyez combien les critiques
teront contre lui de la singularit
vitable de stile que cela va lui
Que son stile sera précieux ! Mai
de quoi s'avise-t'il de tant pens

d'appercevoir, même dans les choses que tout le monde connoit, des côtés que peu de gens voyent, & qu'il ne peut exprimer que par un ſtile qui paroitra néceſſairement précieux ? Cet homme-là a grand tort.

Il faudroit lui dire de penſer moins ; ou prier les autres de vouloir bien qu'il exprime ce qu'il aura penſé, & de ſouffrir qu'il ſe ſerve des ſeuls mots qui peuvent exprimer ſes penſées, puiſqu'il ne peut les exprimer qu'à ce prix-là.

Quand elles ſeront exprimées, il faudra voir ſi on les entend.

Sont-elles obſcures ? Qu'on lui diſe alors : il vous a été permis d'unir telles idées, & conſéquemment tels mots qu'il vous a plû, pour former vos penſées : peu nous importe que telles idées auſſi bien que tels mots ſoient ordinairement ou rarement enſemble : nous ne demandons pas mieux, même que l'union en ſoit ſinguliere, parce que cela nous promet des penſées ou neuves, ou rares, ou fines ; mais vous vous mêlez de faire le grand eſprit, d'avoir beſoin de cette ſingularité d'union dans vos idées,

& conséquemment dans vos mots, & cela ne vous procure que des pensées qui ne sont pas intelligibles, ou qui peignent les choses autrement qu'elles ne sont, qui y ajoûtent des finesses qui n'y sont pas : pensez donc avec netteté, avec justesse, &c.

Oh ! voilà des reproches serieux, raisonnés & raisonnables, pourvu qu'on en prouve la justice.

Eh ! comment la prouvera-t'on ? en examinant chaque pensée, en voyant si elle s'entend ; car il faut qu'elle soit nette & claire : après cela, est-elle allongée, ou ne l'est-elle pas ? Pourroit-on la former avec moins d'idées qu'elle n'en a qui la composent, & par conséquent l'exprimer avec moins de mots, sans rien ôter de sa finesse, & de l'étendue du vrai qu'elle embrasse ?

Ensuite, est-elle vraye ? l'objet qu'elle peint, regardé dans ce sens-là, est-il conforme au portrait qu'elle en fait ? par exemple :

L'esprit est souvent la dupe du cœur.

C'est M. de la Rochefoucault qui

l'a dit: ſuppoſons que cela ne fût dit que d'aujourd'hui par quelque Auteur de nos jours. Ne l'accuſeroit-on pas de s'être exprimé dans un ſtile précieux? Il y a bien de l'apparence.

Pourquoi, s'écrieroit un Critique, ne pas dire que l'eſprit eſt ſouvent trompé par le cœur; que le cœur en fait accroire à l'eſprit? c'eſt la même choſe.

Non pas, s'il vous plait, lui répondrois-je; vous n'y êtes point: ce n'eſt plus-là la penſée préciſe de l'Auteur; vous la diminuez de force, vous la faites baiſſer: le ſtile de la vôtre, (puiſque vous parlez de ſtile,) ne nous exprime qu'une penſée aſſez commune. Le ſtile de cet Auteur nous en exprime une plus particuliere & plus fine, & qui nous peint ce qui ſe paſſe quelquefois entre le cœur & l'eſprit.

Cet eſprit, ſimplement trompé par le cœur, ne me dit pas qu'il eſt ſouvent trompé comme un ſot, ne me dit pas même qu'il ſe laiſſe tromper. On eſt ſouvent trompé, ſans mériter le nom de dupe: quelquefois on

nous en fait habilement accroire, ſans qu'on puiſſe nous reprocher d'être de facile croyance ; & cet Auteur a voulu nous dire que ſouvent le cœur tourne l'eſprit comme il veut, qu'il le fait aiſément incliner à ce qui lui plait, qu'il lui ôte ſa pénétration, ou la dirige à ſon profit, enfin qu'il le ſéduit, & l'engage à être de ſon avis, bien plus par le charme de ſes raiſons, que par leur ſolidité. Cet Auteur a voulu nous dire que l'eſprit a ſouvent la foibleſſe, en faveur du cœur, de paſſer pour raiſonnable, pour poſſible, pour vrai, ce qui ne l'eſt pas ; & le tout, ſans remarquer qu'il a cette foibleſſe-là.

Voilà bien des choſes, que l'idée de dupe renferme toutes, & que le mot de cette idée exprime toutes auſſi.

Or ſi l'idée de l'Auteur eſt juſte, que trouvez-vous à redire au ſigne dont il ſe ſert pour exprimer cette idée ?

¶ Il y a des gens qui, en faiſant un ouvrage d'eſprit, ne ſaiſiſſent pas toujours préciſément une certaine idée qu'ils voudroient joindre à une autre.

Ils la cherchent, ils l'ont dans l'instinct, dans le fond de l'ame; mais ils ne sçauroient la développer, & par paresse, ou par nécessité, ou par lassitude, ils s'en tiennent à une autre qui en approche, mais qui n'est pas la véritable, & qu'ils expriment pourtant bien, parce qu'ils prennent le mot propre de cette idée à peu près ressemblante à l'autre, & en même tems inferieure.

¶ Si Montagne avoit vécu de nos jours, que de critiques n'eut-on pas fait de son stile! car il ne parloit ni François, ni Allemand, ni Breton, ni Suisse. Il pensoit, il s'exprimoit au gré d'une ame singuliere & fine. Montagne est mort, on lui rend justice; c'est cette singularité d'esprit, & conséquemment de stile, qui fait aujourd'hui son mérite.

La Bruyere est plein de singularités; aussi a-t-il pensé sur l'ame, matiere pleine de choses singulieres.

Combien Pascal n'a-t-il pas d'expressions de génie?

Qu'on me trouve un Auteur célebre qui ait approfondi l'ame, & qui dans les peintures qu'il fait de nous

& de nos passions, n'ait pas le stile un peu singulier.

DE LA CRITIQUE.

¶ JE ne suis pas surpris qu'il y ait des gens qui critiquent impoliment, malhonnêtement, injurieusement, & qui ayent recours à ce moyen honteux pour donner quelque débit à leurs Livres: il y a de mauvais sujets dans tous les métiers, (si métier peut se dire ici:) ce qui me surprend, c'est que des Approbateurs puissent accorder un passeport aux insultes que font ces gens-là, & les laissent maltraiter d'honnêtes gens, qu'une critique, de quelque part qu'elle vînt, honoreroit toujours, si elle étoit décente, & qui du moins ont cela de respectable, qu'ils n'ont jamais eu de l'esprit contre personne, tout aisé peut-être qu'il leur seroit d'en avoir, même de plus cruel sans impolitesse, si le plaisir de faire du bruit aux dépens des autres pouvoit être du goût d'un honnête homme.

Je lus l'autre jour ces mots dans

je ne sçais quel Livre où l'on parloit d'un Auteur : *Son stile est ridicule, il faut le dire hautement.*

Je demande si ce n'est pas-là parler d'une maniere offensante : de raison, il ne sçauroit y en avoir dans ce verbiage-là, je viens de le prouver. On n'y voit donc qu'une insulte, & une insulte en pure perte pour la raison. Et cette insulte, d'où arrive t-elle jusqu'à la personne sur qui elle tombe ? De l'endroit même par où doivent passer toutes les critiques, pour être purgées de tout ce qui blessera l'honnêteté: en un mot, de chez l'Approbateur, de chez celui à qui la loi a confié le soin de vous garantir de toute offense à cet égard.

Le Voyageur dans le Nouveau Monde.

¶ DE tous les pays qu'on connoit, il n'en est point assurément de si curieux que celui que j'ai découvert, que j'appelle Nouveau Monde, ou autrement le Monde vrai, & dont je vais faire la relation le mieux que je pourrai.

Par ce Monde vrai, je n'entens pas

un Monde plus réel que le nôtre, plus véritablement exiſtant; car de ce côté-là, ce me ſemble, il n'y a rien à redire au nôtre, & le Pyrrhonien le plus déterminé ne doutera jamais de ſa réalité, que par raiſon de ſyſtême, & non par ſentiment.

Ainſi, par ce mot de Monde vrai, ce ſont des hommes vrais que j'entens, des hommes qui diſent la vérité, qui diſent tout ce qu'ils penſent, & tout ce qu'ils ſentent; qui ne valent pourtant pas mieux que nous, qui ne ſont ni moins méchans, ni moins intereſſés, ni moins fous que les hommes de notre Monde; qui ſont nés avec tous nos vices, & qui ne different d'avec nous que dans un ſeul point: mais qui les rend abſolument d'autres hommes; c'eſt qu'en vivant enſemble, ils ſe montrent toujours leur ame à découvert, au lieu que la nôtre eſt toujours maſquée.

De ſorte qu'en vous peignant ces hommes que j'ai trouvés, je vais vous donner le portrait des hommes faux avec qui vous vivez, je vais vous lever le maſque qu'ils portent. Vous ſçavez ce qu'ils paroiſſent, & non pas

ce qu'ils ſont. Vous ne connoiſſez point leur ame, vous allez la voir au viſage, & ce viſage vaut bien la peine d'être vu ; ne fût-ce que pour n'être point la dupe de celui qu'on lui ſubſtitue, & que vous prenez pour le véritable.

On aura la ſuite de cela dans les feuilles ſuivantes.

SEPTIÉME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

Comme c'eſt ici la ſuite du dernier Article commencé dans la feuille précédente, nous le continuerons dans cette feuille-ci, ſans égard à l'interruption.

Mais que gagnerai-je à cela, me direz-vous peut-être ? En me faiſant connoître les hommes, vous allez me dégouter d'eux. Je ne me ſoucierai plus de leur commerce. Je m'occupe aujourd'hui du ſoin de mériter leur eſtime ; il m'eſt doux de l'obtenir, ou

de croire l'avoir obtenue, & je n'en voudrai plus. Je perdrai celle que j'ai pour eux, & qui me fait plaisir. Mon cœur & ma raison rompront avec eux, ne serai-je pas bien avancé? Non, vous dis-je, laissez-moi comme je suis; ma condition dans ce monde est de jouir, & non pas de connoître. Je sçais bien en gros que les hommes sont faux, que dans chaque homme il y en a deux, pour ainsi dire, l'un qui se montre, & l'autre qui se cache. Celui qui se montre, voilà le mien aujourd'hui; voilà celui avec qui je dois vivre: à l'égard de celui qui se cache, sans doute il aura son tour pour être vu; car enfin il faudra que tout se retrouve. L'éternité des tems n'est pas toute consacrée au mensonge; mais ne dérangeons point l'ordre des choses, n'anticipons point sur les spectacles: si de même que nos corps sont habillés, nos ames à présent le sont aussi à leur maniere, le tems du dépouillement des ames arrivera, comme le tems du dépouillement de nos corps arrive, quand nous mourons: mais pour aujourd'hui, je m'en tiens à ce que je vois; gardez vos découvertes;

je ne vous les envie point, & je vous crois fort à plaindre de les avoir faites.

Moi, point du tout, vous vous trompez; je ne ſçaurois vous exprimer le repos, la liberté, l'indépendance dont je jouis. Je n'ai jamais été ſi content; je ne me ſuis jamais diverti de ſi bon cœur qne depuis ma découverte. Je ſuis à la Comédie depuis le matin juſqu'au ſoir.

Je vois bien ce qui vous fait peur. Quand vous ceſſerez d'eſtimer les hommes, vous ne vous ſoucierez plus d'en être eſtimé vous-même, dites-vous, & vous vous imaginez qu'alors il n'y aura rien de ſi languiſſant que votre état, que vous périrez d'ennui & de mélancholie; mais vous êtes dans l'erreur, croyez-m'en ſur mon experience.

Vous ne pouvez à préſent regarder les choſes qu'à travers votre goût, pour le commerce des hommes, qu'à travers la flatteuſe idée que vous vous faites de leur eſtime, qu'à trvers tous les interêts, toutes les paſſions d ont cela vous remue; & vous êtes comme un amant qui ne voudroit pas qu'on lui

prouvât que sa maîtresse est une infidelle, une perfide, & qui diroit: laissez-moi ignorer ce qu'elle est, ne me désabusez point sur son compte; je n'en perdrois peut-être pas l'amour que j'ai pour elle, vous ne m'ôteriez que le plaisir qu'il me fait, & je n'aurois que le désespoir de l'aimer, toute indigne que je sçaurois qu'elle en seroit.

Mais ici, il n'y aura rien de tout cela; vos passions s'en iront, votre amour vous quittera, vous ne le regretterez point: & à la place du plaisir qu'il vous fait aujourd'hui, vous aurez le plaisir de voir clair, qui dans cette occasion-ci en est un pour le moins aussi sensible.

Car ne vous imaginez pas que vous allez hair le monde, & le fuir quand vous serez éclairé.

Non, cette méchante humeur-là ne vient qu'à ceux qui, dans le cours de leur vie, ont de jour en jour la douleur de voir que les hommes les trompent; qui de la douleur passent à l'indignation contre ces hommes, de l'indignation vont à la haine, qui enfin les conduit en droite ligne à une misantropie où ils achevent tristement

de vivre, comme s'ils vouloient se punir des torts que les autres ont avec eux.

Cela n'est pas raisonnable, & c'est aussi ce qui ne vous arrivera pas. Je vais instruire votre esprit, sans affliger votre cœur ; je vais vous donner des lumieres, & non pas des chagrins ; vous allez devenir Philosophe, & non pas Misantrope : & le Philosophe ne hait, ni ne fuit les hommes, quoiqu'il les connoisse ; il n'a pas cette puérilité-là ; car sans compter qu'ils lui servent de spectacle, en qualité d'homme, il est lui-même uni à eux par une infinité de petits liens dont il sent l'utilité & la douceur : mais qu'il tient toujours si aisés à rompre en cas de besoin, que son ame en badine, & n'en est jamais gênée : & ce que je vais vous dire vous apprendra à badiner des vôtres, à n'en point avoir de plus incommodes.

Ainsi ne craignez rien : il ne sera ici question, qu'autant que vous le voudrez bien, ni de votre maîtresse, si vous en avez une, ni de vos amis, ni d'aucun de ceux avec qui vous vivez, & à qui le sang & l'amitié vous lient.

Je n'ai point de faits à vous réveler contre ces gens-là. Je n'ai à vous donner qu'une ſimple relation de mon voyage dans un monde que j'aurois pris pour le nôtre, ſans une ſeule choſe qui le diſtingue, & qui eſt l'étonnante naïveté avec laquelle les hommes y diſent ce qu'ils penſent. Liſez ma relation, ne fût-ce que pour vous amuſer.

Je n'avois encore que vingt-ſept à vingt-huit ans, quand une lettre que je reçus m'apprit qu'on me faiſoit les deux plus cruelles perfidies que pût eſſuyer un homme de mon âge.

C'étoit mon meilleur ami qui écrivoit cette lettre à une femme que j'adorois. Sans doute qu'il m'en écrivoit une en même tems, & qu'il ſe méprit d'adreſſe ſur les deux lettres.

Celle que je reçus étoit courte, en voici les termes.

» LE Chevalier, (c'étoit moi)
» va demain à deux lieues de Pa-
» ris voir notre ami D..... Il en re-
» viendra le ſoir : on m'apporte un
» billet de lui où il m'invite d'être de
» la partie ; je vais lui répondre que

» je le veux bien : mais c'est ſans con-
» ſéquence, & demain matin je ſerai
» malade. Je n'ai garde d'y manquer.
» Ne badinons pourtant point là-deſ-
» ſus : car j'irai paſſer la journée avec
» vous, Marquiſe, & ſi on meurt de
» plaiſir, je n'en rechapperai pas.
» Que j'ai d'obligation à D..... de ce
» qu'il eſt à la campagne ! que j'aime
» le Chevalier de l'aller voir ! que
» je le trouve aimable de croire qu'il
» a votre cœur, de ne ſçavoir pas
» que je vous adore, & que vous le
» voulez bien. A demain, belle Mar-
» quiſe.

Et par apoſtille.

» Si par hazard le Chevalier ne par-
» toit pas demain, il me ſeroit inutile
» d'être malade : mais vous n'auriez
» qu'à l'être pour lui, & vous porter
» bien pour moi, & je n'y perdrois
» rien. N'eſt-ce pas, Marquiſe ?

Je devins furieux à la lecture de cette lettre, & ſans m'amuſer ni à ſoupirer, ni à me plaindre, je ſortis pour chercher le Chevalier & lui arracher la vie : projet digne d'un homme qui a perdu l'eſprit.

Je le trouvai chez lui, pâle & tenant un billet de la Marquise, où elle l'informoit de la méprise qu'il avoit faite.

Au premier regard que je jettai sur lui, il comprit bien de quoi il étoit question ; je sçais ce qui vous amene, me dit-il, vous venez de recevoir une lettre qui n'étoit pas pour vous, & vous êtes instruit. Oui, lui dis-je, sans daigner ajouter rien de plus. Sortons.

Il me suivit, nous allames nous battre. Je le blessai, il tomba ; & comme il venoit du monde, je m'enfuis, & le laissai nageant dans son sang.

De là, je me hatai de retourner chez moi, où je donnai quelques ordres, & je pris quelqu'argent. Après quoi je partis, le désespoir dans le cœur, & croyant avoir tué le Chevalier, dont je me reprochois la mort, tout indigne qu'il étoit de vivre. Je quittai la France & me mis à voyager dans les pays étrangers, où je reçus des nouvelles de mon affaire, bien meilleures que je n'en attendois.

Le Chevalier n'avoit été que blessé,

Ceux que j'avois vu venir à nous, quand je m'enfuis, lui avoient donné du secours; il étoit parfaitement guéri, il avoit tu notre combat, & s'étoit dit blessé par un inconnu avec qui il avoit pris querelle.

On me mandoit encore que pendant qu'on avoit travaillé à le guérir, la Marquise qui étoit veuve, avoit épousé un jeune-homme de bonne Maison que je connoissois, qui n'étoit pas riche, & dont elle avoit presque subitement fait la fortune; ce qui me fut fort indifferent. Tout mon âmour s'étoit épuisé pour elle; il ne m'en étoit resté qu'une tristesse qui venoit de ne sçavoir plus à qui je pourrois désormais me fier, puisque j'avois été trahi par les personnes qui m'avoient été les plus cheres, & dont j'avois le plus estimé le caractere.

Il ne tenoit donc qu'à moi de revenir en France: mais je sentis que j'avois encore besoin d'en être absent quelque tems, & que je n'étois pas assez fort pour revoir sitôt les lieux, où j'avois éprouvé tant de malheurs.

Je restai donc dans la ville où j'étois alors, & où j'avois fait quelques con-

noiſſances, avec qui je tâchois de me diſtraire du reſſouvenir de mon avanture.

Parmi ceux que je voyois quelquefois, ſe trouvoit un homme de diſtinction, étranger comme moi, âgé à peu près de cinquante ans, de très-bonne mine, & de la plus belle phyſionomie du monde.

Il me paroiſſoit avoir beaucoup d'eſprit & de raiſon, & je m'empêchois de l'aimer; car je ne voulois plus avoir d'amis: mais je préferois ſa compagnie à celle des autres; & de ſon côté, malgré la difference des âges, il ſembloit ſe plaire avec moi: de ſorte que nous étions ſouvent enſemble, & je n'avois pu même me diſpenſer de manger une ou deux fois chez lui.

Je pars après demain pour ma campagne, me dit-il, un jour que nous nous promenions enſemble; voulez-vous y venir? Vous n'avez pas de grandes affaires ici, je penſe, & nous y paſſerons huit jours, plus ou moins, ſuivant le goût que vous y prendrez.

J'y conſentis: il me le propoſoit de ſi bonne grace qu'il n'y eut pas moyen de s'en défendre; & je lui promis de me

tenir prêt pour le jour qu'il avoit arrêté.

Il y avoit déja trois ou quatre jours que nous étions à cette campagne, quand il me dit : Je vous ſurprends quelquefois dans des triſteſſes que je crois étrangeres à votre caractere ; il faut que vous ayez des chagrins : je n'ai pas la curioſité de les ſçavoir ; mais j'aurois une extrême envie de vous être bon à quelque choſe, & ſouvent on ſe ſoulage a dire ſes peines aux gens qui nous aiment.

L'air ſincere avec lequel il me tint ce diſcours me toucha ; je n'y réſiſtai point.

Oui, lui dis-je, vous ne vous trompez pas, j'ai des chagrins : ils ſont d'une eſpece à pouvoir ſe dire ; & quand la prudence m'engageroit à les cacher, je ſuis perſuadé que je ne riſquerois rien à vous les déclarer.

Je ſuis charmé que vous le penſiez ainſi, me dit-il, & vous me rendez juſtice. De quoi s'agit-il ?

Là-deſſus je lui fis le récit de mon avanture, qu'il trouva auſſi cruelle qu'elle l'étoit en effet. Mais ce qui me décourage le plus dans tout ce que je viens de vous dire, ajoutai-je en finiſ-

ſant, c'eſt qu'après ce qui m'eſt arrivé, je ſens que je n'oſerai plus aimer perſonne, & qu'ainſi je dois me condamner à m'ennuyer toute ma vie. Ce n'eſt pourtant pas le plaiſir d'avoir de l'amour que je regrette, on vit bien ſans cela : on n'a que faire de maitreſſe pour être heureux ; mais du plaiſir d'avoir un ami, comment s'en paſſer ? N'eſt-ce pas être ſeul dans ce monde, que de n'y avoir pas un cœur, à qui l'on puiſſe ouvrir le ſien ?

Pas un ! ah ! c'eſt trop dire, me répondit-il : les honnêtes gens ſont rares, j'en conviens ; mais il y en a.

Par exemple, vous, Monſieur, n'êtes-vous pas un honnête-homme ? Ne vous garantiriez-vous pas pour tel ? Ne ſentez-vous pas bien que vous êtes incapable d'une perfidie ?

Le fond de mon cœur m'en aſſure, lui dis-je : mais cependant je pardonnerois à quiconque craindroit de ſe fier à moi, & qui en m'examinant, diroit : il me paroit honnête-homme, & peut-être me trompé-je. Oui, quoique ſa méfiance fût injuſte, je dirois à mon tour : il eſt vrai qu'il a tort avec moi ; mais pareille méfiance lui a déja fait

ailleurs

ailleurs éviter tant de piéges; il a eu raison de se tenir sur la réserve avec tant d'hommes qu'il a trouvés faux, & dont il avoit aussi bonne opinion que de moi, que c'est sagesse à lui de ne pas se livrer plus à moi qu'aux autres; il ne sçauroit me connoitre mieux qu'il a cru les connoitre: les hommes se contrefont si bien qu'il n'y a rien de sûr avec eux.

Seriez-vous curieux, me dit-il, d'en connoitre qui ne se contrefont point? Oh! très-curieux, répondis-je; mais où sont-ils? En avez-vous vu de pareils? Oui, me dit-il, j'ai passé une partie de ma vie avec eux, & ce sera parmi eux que je mourrai. Tel que vous me voyez, ajouta-t-il, j'ai beaucoup voyagé, j'ai fait bien des découvertes; & celle dont je vous parle, quand on est bien conduit, ne demande pas un long voyage. Voulez-vous que j'en recommence un pour vous?

Si vous êtes aussi libre que moi, lui dis-je, & que rien ne vous retienne ici, j'accepte votre offre, & nous partirons, quand il vous plaira.

Il n'y a point d'homme plus indépendant que moi, me répondit-il; je suis

un étranger qui n'ai ni femme, ni enfans; je ne me suis arrêté en ce pays-ci que pour y être tranquille ; j'y loue cette maison de campagne où nous sommes, & celle où je loge en ville : il m'est aisé de les quitter toutes deux ; mon bien ne m'oblige à aucune résidence ; mes revenus se portent partout, & je suis tout prêt de vous tenir parole. Retournons demain à la Ville, nous nous y fournirons des choses nécessaires pour notre voyage, & nous fixerons le jour de notre départ : mais en attendant, ajouta-t-il, il ne vous sera pas inutile de lire une assez ample relation que j'ai faite de tout ce que j'ai vu dans le monde où je vous conduirai ; venez, elle est dans mon cabinet, & je vais vous la donner tout à l'heure.

Nous allames la prendre, & il avoit raison de dire qu'elle étoit ample ; on auroit fort bien pu en faire trois ou quatre volumes.

Après qu'il me l'eût mise entre les mains, il tira encore quelques Livres fort rares, qui m'étoient inconnus, & entre lesquels il y en avoit un qui avoit pour titre, *l'Histoire du cœur humain.*

Si l'Historien, lui dis-je, a possedé sa

matiere, ce doit être-là un livre bien instructif.

Nous l'emporterons avec nous, reprit-il : il faut que nous le lisions ensemble ; mettons-le à part, aussi bien que ces autres Livres. Vous y puiserez la connoissance des hommes avec qui nous vivons actuellement, & vous en verrez mieux ce que ces hommes-là ont de commun avec ceux que nous allons trouver. Il est bon d'être un peu au fait de notre monde, pour juger sainement de l'autre ; & je vous dirai même que tout homme qui nous connoit bien n'a que faire de voyager, pour chercher cet autre monde dont je vous parle : il sçait à n'en pouvoir douter qu'il existe ; il croit y être ; il le voit ; & vous éprouverez dans la suite la vérité de ce que je vous dis-là.

Ce langage qu'il me tenoit me paroissoit obscur : mais je devois avoir l'éclaircissement de ce qu'il me disoit dans le monde où nous allions, & je ne lui demandai pas de s'expliquer mieux.

J'abrege, pour en venir aux faits les plus interessans de ma relation.

Nous partimes quatre jours après cette conversation, ou pour mieux

dire, nous nous embarquames : il auroit pourtant pu nous épargner l'embarquement ; car il n'est pas besoin d'aller sur mer, pour trouver les hommes qu'il avoit promis de me montrer : on va fort bien chez eux par terre ; je le compris après.

Mais il avoit ses raisons pour en user ainsi. Un peu de navigation donnoit à notre voyage un air d'importance & de difficulté qui en imposoit à mon imagination, & me persuadoit mieux que je verrois quelque chose de rare & de nouveau.

D'ailleurs cela allongeoit notre chemin, & employoit un tems qu'il me faisoit passer à lire son manuscrit & ses Livres, & à réfléchir tantôt tout seul, & tantôt avec lui sur ce que je lisois.

Vos Livres & nos réflexions, lui disois-je de jour en jour, me réconcilient avec les hommes ; leur commerce n'est pas si dangereux que je l'ai cru depuis mon avanture ; il me semble qu'on peut en effet vivre avec eux sans en être la dupe, & qu'il n'est pas si difficile de démêler ce qu'ils sont à travers ce qu'ils paroissent : c'est faute d'attention & d'expérience que je me suis trompé

sur les façons de mon ami, & sur celles de la Marquise.

Vous songez à épouser cette femme-là, Chevalier ; & elle est aimable, je n'en disconviens pas, me disoit-il souvent, de l'air d'un homme qui s'inquiettoit obligeamment de ce qui m'arriveroit : mais qui s'en inquiettoit tant, que je devois sentir que c'étoit un jeu : oui, j'avoue qu'elle est aimable ; mais elle vous aime trop : je n'ai rien vu d'égal à la contrainte où elle vous tient ; sa jalousie est insupportable, & je tremble qu'avec tout son amour vous ne soyez pas heureux avec elle.

Chevalier, je souffre votre ami, disoit de son côté la Marquise ; mais je vous avertis que je le haïrai : il faut absolument que vous l'aimiez plus que moi ; car on ne vous voit ici que quand il veut bien ne vous point mener ailleurs.

Voilà de quelle maniere ils s'y prenoient tous deux, pour m'abuser ; & à présent que j'y songe, est-ce que cela ne signifioit pas qu'ils s'aimoient, & qu'ils travailloient de concert à m'inspirer une confiance aveugle ? Où avois-je l'esprit alors ? car aujourd'hui

je n'y ferois pas trompé. Les hommes font faux : mais ce qu'ils penſent dans le fond de l'ame perce toujours à travers ce qu'ils diſent & ce qu'ils font.

Vous n'en feriez donc plus la dupe, me dit mon homme ? Non certes, lui répondis-je, grace aux lumieres qui me font venues & aux réflexions que nous avons faites enſemble. C'eſt ce que nous verrons en tems & lieu, me dit-il.

Cependant nous continuons notre voyage, & je me trouvois en pays perdu ; car je ne m'orientois pas, je ne ſçavois ce que c'étoit que les terres dont nous approchions quelquefois, & je m'en fiois à mon guide.

A la fin pourtant nous entrames dans un port, & nous débarquames.

A un quart de lieue du Port, étoit une Ville très-peuplée, où nous allames loger, & où je fus tout ſurpris d'entendre parler françois.

Quoi ! lui dis-je, eſt-ce que nous ſommes en France ? Non pas dans la France que vous connoiſſez, me répondit-il : mais dans celle de ce nouveau monde où je vous mene, & qui eſt exactement le double du nôtre.

A ce discours je jettai sur mon homme un regard inquiet, & je crois qu'il me passa dans l'esprit que c'étoit un Magicien à qui j'avois affaire.

Quoi qu'il en soit, il sourit de l'inquietude où j'étois, & qui alloit jusqu'à l'émotion. Vous défiez-vous de moi, me dit-il ? non, repris-je : mais tout ceci me paroit extraordinaire. C'est donc ici le Pays où nous allons trouver des hommes vrais.

Oui, me dit-il, nous voici arrivés : mais tout vrais que sont ces hommes, observez-les avec autant d'attention que s'ils ne l'étoient pas ; méfiez-vous d'eux comme s'ils étoient faux ; servez-vous avec eux des lumieres que vous avez acquises : car quoiqu'ils soient vrais, ils voudroient souvent ne l'être pas ; ils ne le sont que par force, & vous vous appercevrez bien un peu des efforts inutiles qu'ils font d'abord pour se déguiser.

C'étoit en allant à la Ville qu'il me parloit ainsi ; & nous y arrivames un instant après.

A peine y entrions-nous que je vis de loin un homme qui avoit la figure d'un jeune Officier de mes amis, & qui pa-

roissoit me regarder attentivement.

Que signifie ce que je vois-là, dis-je alors à mon guide ? je jurerois que cet homme-ci est de ma connoissance ; il ressemble trait pour trait à un jeune homme avec qui j'ai vécu dans notre monde, & que je ne crois pas d'humeur à voyager pour faire des découvertes: & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il me semble que celui-ci m'examine à son tour, comme s'il me connoissoit aussi. Apparemment qu'il se méprend.

Ne soyez point étonné de cela, me répondit mon guide : il n'y a pas une figure d'homme, ni de femme dans notre monde, dont vous ne retrouviez ici une copie si exacte, que vous la prendrez pour l'original. Attendez-vous à ce que je vous dis-là. Tout ce que vous avez connu de gens chez nous, vous croirez quelquefois les revoir ici trait pour trait, comme de leur part ils croiront vous connoitre.

Bien plus, c'est que tout ce qui se passe dans notre monde, se passe ici. L'histoire du nôtre, & l'histoire de celui-ci, c'est la même chose.

Quoi ! m'écriai-je, mon avanture avec la Marquise s'est répetée ici, & il

y a eu un faux ami avec qui une femme appellée la Marquise de.... a trahi un homme qui me ressemble, & qui s'appelle le Chevalier de....? Oui, vous dis-je, me répondit-il; & encore une fois, il en est ainsi de tout ce qui est arrivé dans notre monde.

A peine achevoit-il sa réponse, que le jeune Officier que j'avois vu de loin accourut à moi les bras ouverts, & vint m'embrasser avec la familiarité permise entre des amis qui se retrouvent.

Eh! c'est donc toi, mon cher Chevalier, me dit-il; je te croyois de retour à Paris. J'ai entendu parler de ton affaire, elle a un peu transpiré. Sçais-tu bien que ta maitresse est mariée? Que je t'aurois donné de bons mémoires sur son compte, si tu m'avois consulté! Mais tu ne me faisois pas l'honneur de me confier les secrets de ton cœur. Je me marie au reste; j'étois venu en ce pays-ci pour y faire quelqu'argent d'une petite terre que j'y ai. Le jeu m'avoit ruiné là-bas. A peine ai-je été arrivé, que j'ai entendu parler de la petite personne que j'épouse, qui est jeune, riche & maitresse d'elle, & qui

étoit assiégée de tous les Provinciaux du pays qui se la disputoient, avec des graces qui n'ont pas tenu contre les nôtres. On les a congediés, quand j'ai paru ; je m'y attendois : en un mot, je t'invite à ma nôce pour la semaine prochaine, & à venir dès-à-present diner chez moi, où je veux que tu loges ; & cette après-dinée je te menerai chez ma Conquête, à condition que tu ne me l'enleves pas. Monsieur, lui dit mon guide en riant, vous êtes assurément fort aimable : mais à votre place, je ne lui menerois point un homme fait comme le Chevalier : les fémmes sont légeres. Ah ! ah ! ah ! reprit le jeune homme, en souriant aussi, je me connois, Monsieur, & les dangers de cette espece-là ne me regardent pas ; c'est moi qui les fait courir aux autres.

HUITIE'ME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

IL est vrai que ce ne sont pas là positivement les expressions dont il se servit : mais je rapporte sa pen-

ſée; & voilà pour le moins ce qu'il dit, ou ce qu'il vouloit dire.

Tu ne reſſembles que de viſage à ce jeune Officier que je connois, dis-je en moi-même : mais tu ne penſes pas comme lui ; il n'eſt pas ſi vain que toi.

Et il eſt certain que celui que j'avois vu à Paris, & qui portoit la même phyſionomie, ne m'avoit jamais paru ſi fat que cet homme-ci; j'avois bien entrevu quelquefois qu'il croyoit en valoir un autre : mais de cette bonne opinion de lui-même, ſi ridicule & ſi groſſierement déclarée, je ne l'en avois jamais ſoupçonné.

Cependant je n'avois encore rien répondu ; je regardois cet homme-ci comme un étranger, & j'avois de la peine à me conformer à la mépriſe où je croyois qu'il tomboit à mon égard.

A la fin pourtant, je fis comme mon guide m'avoit recommandé de faire en pareil cas, & je me mis à lui parler comme au jeune homme que je connoiſſois : mais à qui, à mon avis, il ne reſſembloit que de figure.

Aussi le traitai-je à l'avenant. Oui-dà, lui dis-je, je verrai ta Maîtresse avec plaisir : mais à condition que j'essayerai de lui plaire, & que, si j'y réussis, tu me le pardonneras ; car je te déclare que j'y tâcherai ; vois si cela te convient.

Ah ! ah ! ah ! reprit-il en riant encore de pitié sur moi, toute permission au suppliant, Chevalier. Bien plus, c'est que, si tu veux, je t'épargnerai les frais de la déclaration ; ce sera moi qui lui dirai : le Chevalier vous aime. Et ce ne sera pas un petit service que je te rendrai au moins ; car elle est aimable, & tu pourras fort bien l'aimer tout de bon, je t'en avertis ; je t'y exhorte même : il faut que tu grossisses le nombre de ses conquêtes, & celui de mes victoires. Allons, Messieurs, dites à vos gens de vous suivre chez moi : il est heure de dîner ; & d'ailleurs, je veux donner au Chevalier le tems de changer d'habit : il faut qu'il s'ajuste.

C'est bien mon intention, lui répondis-je ; &, sans autre compliment, nous nous retirames chez lui.

Nous dinames. J'allai changer d'ha-

bit, & me mettre en état de paroître.

Quand je fus habillé, je rentrai dans la salle où nous avions diné ; & me présentant à lui : Folville, (c'étoit ainsi que s'appelloit celui dont je ne lui voyois que la ressemblance :) notre partie tient elle ? lui dis-je d'un air badin ; regarde-moi, je te donne encore le tems de la réflexion.

Il me semble que tu recules ; reprit-il sur le même ton. Mais, Messieurs, avez-vous dessein de faire ici un séjour un peu long ? Non, répondit mon ami, nous n'y sommes que pour huit ou dix jours.

Vous vous trompez, Monsieur, dit Folville, vous y serez bien plus longtems que vous ne dites ; c'est moi qui vous en assure : à moins que vous ne quittiez ce garçon-là, ajoûta-t-il en me regardant ; car il va devenir amoureux, & je le condamne à six mois de martyre ici, pour m'amuser.

J'éclatai de rire à ce discours, dont encore une fois je ne rapporte pas les véritables termes, non plus que de tous ceux qu'il m'avoit déja tenus, qu'il me tiendra encore, & que me

tiendront toutes les perſonnes à qui je parlerai.

Et pour achever de m'expliquer là-deſſus : Par ce Monde vrai, je n'entends pas des hommes qui prononcent préciſément ce que je leur fais dire ; leur naïveté n'eſt pas dans leurs mots : (j'ai peut-être oublié d'en avertir ;) elle eſt dans la tournure de leurs diſcours, dans l'air qu'ils ont en parlant, dans leur ton, dans leur geſte, même dans leurs regards : & c'eſt dans tout ce que je dis-là, que leurs penſées ſe trouvent bien nettement, bien ingénuement exprimées ; des paroles prononcées ne ſeroient pas plus claires. Tout cela forme une Langue à part qu'il faut entendre, que j'entendois alors dans les autres pour la premiere fois de ma vie, que j'avois moi-même parlée quelquefois, ſans y prendre garde, & ſans avoir eu beſoin de l'apprendre, parce qu'elle eſt naturelle & comme forcée dans toutes les ames. Langue, d'ailleurs, qui n'admet point d'équivoque ; l'ame qui la parle ne prend jamais un mot l'un pour l'autre : & qu'on ſe reſſouvienne que c'eſt d'a-

près ce qu'on me disoit dans cette langue-là, que je rapporte tous les discours que m'ont tenus les personnes avec qui j'ai eu affaire. Revenons à mon Histoire.

Nous sortimes, Folville, mon guide & moi, pour nous rendre chez la Maîtresse du premier, où nous trouvames très-bonne compagnie d'hommes & de femmes.

Il avoit eu raison de dire que cette jeune personne étoit aimable; c'étoient de ces traits qui font un visage plein de douceur & de modestie; c'étoient les yeux du monde les plus tendres: tout en elle étoit dans ce goût-là, jusqu'au son de sa voix, qui avoit son charme particulier.

Observez qu'au travers de ces graces, on démêloit je ne sçais quelle coquette & modeste intention de plaire, qui achevoit de se manifester dans sa conversation, & qui se manifestoit d'un air un peu provincial; aussi la Demoiselle n'avoit-elle jamais eu d'école que sa Province, dont elle n'étoit point sortie.

Folville, après que nous eûmes salué la Compagnie, s'avança vers elle.

Mademoiselle, lui dit-il, je vous amène un de mes amis, que j'ai rencontré ce matin comme il arrivoit; c'est un garçon qui a quelque mérite & que j'estime assez, & je vous demande en grace de vouloir bien que je vous le présente; il faut que je lui tienne compagnie, & j'aurois de la peine à la lui tenir ailleurs qu'ici.

Je ne compte pas vous accorder une grace en le recevant, répondit-elle; un homme fait comme Monsieur n'en demeure pas à être souffert: on le voit avec plaisir.

Je répondis à cet accueil le plus poliment qu'il me fut possible; elle me regarda beaucoup: mais d'une façon si bien ménagée, qu'on n'eut pas dit que c'étoit exprès, ou que ce n'étoit que par attention de politesse.

La compagnie étoit nombreuse, on se partagea; les uns s'en allerent se promener dans le Jardin, qui étoit de plein pied à la salle; les autres se mirent à jouer.

On me proposa le jeu; je priai qu'on m'en dispensât. Folville fut obligé, par complaisance, d'être d'une partie de Quadrille, pour tenir la pla-

ée de Mademoiſelle Dinval, (c'étoit le nom de ſa Maitreſſe,) qui ne ſe ſoucioit point de jouer, dit-elle; & je reſtai tête à tête avec elle, aſſez loin des Tables où l'on jouoit.

Ce tête à tête ne plut point trop au préſomptueux Folville. Pourquoi donc aujourd'hui refuſez-vous de jouer, Mademoiſelle, lui dit-il de loin, vous qui aimez le jeu? Voilà la premiere fois que cela vous arrive. Eſt-ce par politeſſe pour le Chevalier? Vous croyez-vous obligée de le défrayer de converſation? Non, Mademoiſelle, non, ce n'eſt pas la peine, ne vous gênez point: approchez-vous du moins. Chevalier, Mademoiſelle fait des façons avec toi; je t'en avertis, afin que tu ne le ſouffres pas.

A ces mots je me levai, comme voulant la quitter; mais elle me retint, & s'adreſſant à Folville: Que vous êtes importun! lui dit-elle. Ne vous embarraſſez point de moi. Si vous êtes jaloux, on n'y ſçauroit que faire, je ne veux ni jouer, ni m'approcher du jeu: vos obſervations me ſont deſagréables, & vous m'obligerez de ne pas prendre garde à moi. Je me plais ici, c'eſt-à-

dire, avec vous, ajouta-t-elle tout bas, en joignant encore à cette apostrophe le regard le plus flatteur. Oui, Monsieur le Chevalier, continua-t-elle d'un ton, par lequel elle sembloit vouloir temperer un peu la force de ce qu'elle me disoit : oui, Monsieur, vous me plaisez, je vous l'avoue ; je vous trouve d'une figure aimable, extrêmement aimable ; & vous le jugez bien à ma façon de vous regarder. Si j'osois, mes regards seroient encore plus intelligibles ; mais tout modestes qu'ils sont, je crois que vous ne laissez pas de les entendre. Voyez comme je baisse les yeux, quand vous les surprenez sur vous ; c'est afin que vous concluyez que je prends plaisir à vous voir : mais que par pudeur je voudrois bien que vous ne le vissiez pas.

Que mon ami est heureux ! lui dis-je, sans faire attention au sens caché de ses discours ; & que tous les hommes qui vous voyent doivent envier son sort ! Mademoiselle.

Il vous a donc dit que j'allois l'épouser dans quelques jours, me répondit-elle. Oui, Mademoiselle, repris-je, c'est la premiere nouvelle qu'il m'a

apprise. Il est vrai que cela est arrêté, & que tout le monde en est instruit, dit-elle : mais je ne sçais plus ce qui en sera ; je voudrois à présent n'avoir point été si vîte : eh ! dites-moi, Monsieur, est-ce que vous voudriez être à sa place ? Parlez-vous de son bonheur avec envie ? Osez dire ce que vous pensez là-dessus, laissez paroitre vos sentimens, je les attends ; je me suis promise, & non pas donnée ; je trouverois bien moyen de rompre. Le goût que j'avois pour ce mariage-là vient de s'affoiblir extrêmement, il me devient bien insipide, & vous en êtes cause ; plus je vous vois, plus votre ami y perd ; il ne vous vaut pas, il s'en faut bien : allons un peu de hardiesse, dites-moi quelque chose d'un peu fort : il n'y a encore que vos yeux qui parlent ; joignez les discours aux regards : il me sera si doux d'être sûre que je remue le cœur d'un homme comme vous, qui a de si bons airs ! Vous revenez de Paris, vous avez vu la Cour, vous sortez de chez ce monde qui a le goût exquis ; vous avez dû plaire à nombre de jolies femmes ; & n'eussiez-vous que ces avantages, cela

eſt bien conſiderable, il ſeroit flatteur pour moi de vous toucher : ce ſeroit une avanture d'une grande diſtinction pour mes appas en ce pays-ci, & peut-être que je vous aime bien autant à cauſe de cela, qu'à cauſe de tout ce que vous avez d'aimable.

Là-deſſus elle ſe déganta, comme pour travailler à un petit ouvrage de broderie qui étoit à côté d'elle : mais c'étoit parce qu'elle avoit la main jolie, & qu'elle étoit bien aiſe que je la viſſe : les femmes, & même les plus ſages, ont tant de ces petites induſtries-là.

Vous n'avez pas vu ma main, me dit-elle, n'eſt-il pas vrai ? qu'elle eſt belle ! Que de graces dans toute ma perſonne ! ajouta-t-elle, comme enchantée d'elle-même : elles vous frappent aſſurément ; vous les ſentez, vous les admirez, mais trop ſourdement ; éclatez un peu davantage. Allons, Monſieur, ouvrez moi votre cœur, oſez m'entretenir de ce qui s'y paſſe ; embarraſſez-moi, faites-moi rougir en inſinuant que vous m'aimez : mon penchant & ma vanité ſont pour vous ; parlez, régalez-moi de quelques expreſſions tendres & naïves.

Folville, lui dis-je, en me menant ici, Madame, ne m'a pas traité en ami. Eh bien ! après, reprit-elle, en m'agaçant par mille petites singeries de modestie, qui signifioient : cela n'est point encore assez clair, expliquez-vous mieux sans que je m'en mêle. Voulez-vous dire qu'il a exposé votre cœur à un danger dont il ne se tirera pas ? Est-ce cela que vous entendez ? poursuivez.

Sans Folville que j'ai rencontré, ajoutai-je, je ne vous aurois jamais vue, Mademoiselle ; & c'est un étourdi qui ne m'a pas ménagé.

Nous en étions-là de cet entretien si plaisant, quand une Dame qui entra avec son mari nous interrompit. Mademoiselle Dinval se leva pour les recevoir ; d'autres personnes qui se promenoient dans le jardin arriverent, & la conversation devint génerale.

A l'égard de mon guide, dont je n'ai point parlé dans tout ceci, il regardoit jouer.

Malgré tout ce qu'on vient de m'entendre dire à Mademoiselle Dinval, je n'avois nul dessein sur son cœur, je me rejouissois,

Quant à elle, il est certain qu'elle se sentoit du penchant pour moi, ou que du moins elle croyoit de bonne foi en sentir; car cela étoit assez équivoque.

Lui plaisois-je, parce que j'arrivois de Paris, que j'avois vu la Cour, & qu'elle me trouvoit les bons airs du grand monde? Ou bien étoit-ce ma personne qu'elle aimoit? C'est ce qu'il étoit difficile de décider, & ce qu'elle n'auroit pu décider elle-même.

Quoi qu'il en soit, que ce fût son cœur, ou son imagination qui se fût allumée pour moi, je fis réflexion que Folville ne gagnoit ni à l'un, ni à l'autre, & je me promis de ne plus retourner chez elle.

Revenons à cette Dame & à son mari qui nous avoient interrompus, & aux personnes qui du jardin étoient rentrées dans la salle.

La Dame étoit une personne de cinquante-cinq ans, à peu près, & peut-être de soixante; mais encore de très-bonne mine, avec un peu trop d'embonpoint, & qui, dans la force de ses charmes, devoit, sans contredit, avoir été une des plus belles femmes du monde. Elle avoit encore des graces; c'é-

toient des appas plus âgés que flétris, qui se passoient, mais qui n'étoient pas passés, & qui dans cet état, avoient encore de quoi se vanger tout doucement de quiconque auroit cru les regarder sans conséquence.

J'aurois pour le moins autant aimé cette femme-là que trois ou quatre jeunes femmes qui étoient présentes. Tout son tort étoit d'être un peu trop ajustée; non pas que son ajustement ne lui allât à merveille: elle n'avoit nul tort à nos yeux: elle ne choquoit seulement que le préjugé où l'on est qu'une femme d'un certain âge ne doit pas être si galamment parée.

Et la distinction que je fais-là en sa faveur, toutes les femmes de la Compagnie la faisoient aussi: elles sentoient bien tout ce qui restoit de mérite à cette Dame âgée: mais elle ne le dirent à personne qu'à moi, à qui elles ne pouvoient pas le cacher, parce qu'elles le disoient dans cette langue dont j'ai parlé, & que j'entendois.

Ah! la belle robe! qu'elle siéroit bien à qui n'a que vingt ans, lui dit dans cette même langue une jeune femme, qui n'avoit que l'âge dont elle parloit!

Vous me l'enviez donc, Madame, lui répondit en rougissant la Dame critiquée: il est vrai qu'elle est belle, & peut-être trop gaie pour les femmes qui ne sont plus jeunes; mais je crois qu'elle réussiroit encore plus mal aux femmes de vingt ans, qui sont laides: vous m'entendez bien, Madame?

Et moi, Madame, je crois avec tout le monde que ce qu'il y a de plus laid à cet égard-là, c'est la vieillesse; car avec elle on est vieille & ridée: vous m'entendez bien aussi? reprit la jeune, d'un air distrait: après quoi elle parla à une personne qui étoit à côté d'elle.

Et voilà quel fut le dialogue secret qu'elles eurent ensemble.

Je me trouvois par hazard auprès de la jeune, & comme elle s'entretint avec moi de Paris, qu'elle me demanda si j'y connoissois une Dame de ses parentes, ses questions & mes réponses nous mirent tous deux en conversation particuliere.

Elle ne manquoit pas d'esprit: mais elle étoit maligne.

Vous avez, lui dis-je, furieusement mortifié votre voisine par l'éloge que vous avez fait de sa robe, & qu'elle a

pr

ɔris pour une critique contre elle.

Oh ! je ne m'y joue plus, me répondit-elle en plaisantant : elle m'en a punie, & je suis bien trompée, si elle ne n'a pas dit honnêtement que j'étois une laide : mais il faut s'en consoler ; car elle a peut-être raison : d'ailleurs j'ai le défaut d'être jeune, & toutes les femmes de son âge & de son caractere ont beaucoup d'aversion pour ce défaut-là, à cause de la faveur qu'il s'attire de la part des autres. Sçavez-vous bien que cette femme-ci ne loue que les vieilles, quoiqu'elle n'aime que les jeunes, & qu'elle ne troqueroit pas les antiquités de son visage contre la jeunesse du mien ?

Ce qu'elle vous a répondu de malin ne signifie rien, lui dis-je, & ne sçauroit vous regarder : mais est-elle si vielle, ajoutai-je ? Eh ! ne le voyez-vous pas, me dit-elle ? Il faut donc, repris-je, qu'elle ait été d'une grande beauté ?

Oui-dà, répondit-elle : on s'apperçoit bien que cette femme-là a eu des traits. J'ai même entendu dire à une de mes tantes, qui a près de soixante & quinze ans, & qui a passé sa jeunesse

avec elle, qu'elle l'avoit vue fort aimable; & je la crois ſur ſa parole, d'autant plus que ce ſont de ces choſes qu'on ne peut guere ſçavoir aujourd'hui que ſur le rapport d'autrui; car vous m'avouerez qu'elle eſt bien paſſée.

Pas tant, ce me ſemble, lui dis-je: je la trouve encore de fort bonne mine, & ſon ajuſtement, qui même devroit être plus modeſte, ne lui ſied point ſi mal aux yeux de ceux qui ne ſçavent pas ſon âge. Regardez-la bien, elle eſt fraîche, elle a des dents, de l'embonpoint, & de la douceur dans le regard. Oui, me dit-elle, ſes yeux ſont doux, parce qu'ils n'ont plus la force d'être vifs; à l'égard de l'embonpoint, il y a peu de vieilles femmes qui en manquent, il eſt l'appanage de la vieilleſſe; & cette vieilleſſe a auſſi ſon eſpece de fraîcheur, qui n'en ſeroit pas une pour la jeuneſſe.

Quoiqu'il en ſoit, lui dis-je, elle n'eſt pas encore déſagréable. J'ai vu des hommes amoureux de femmes auſſi âgées qu'elle, & qui ne s'étoient pas ſi bien ſoutenues; car vous m'avouerez auſſi qu'elle eſt bien faite, & qu'elle a le tein beau.

Oui, Monſieur, me dit-elle, avec vivacité ; il eſt vrai qu'à tout prendre, cette femme-là cache ſon âge, & qu'elle a de beaux reſtes ; j'en conviens : mais il eſt pourtant ridicule, quand on date d'auſſi loin qu'elle, de venir ſe préſenter en Compagnie comme quelque choſe d'aimable, ſous prétexte qu'on peut effectivement le paroitre encore. Oui, je vous le répete, elle a bonne mine, elle a des yeux, du tein, des graces ; je ne le nierai point : je ne ſçais pas comment cela ſe fait : mais c'eſt une verité ; & voilà ce qui ſauve un peu l'impertinence de ſa parure, & de ſes rubans, & ce qui fait qu'elle ſoutient cet attirail galant, & pourtant ſi déplacé dans lequel elle eſt : mais elle le ſoutiendra, Monſieur, tant qu'il lui plaira, cela n'empêchera point qu'elle ne ſoit vieille, & qu'il ne ſoit ſot & extravagant à elle de vouloir nous en impoſer à préſent avec une figure qui nous trompe, & qui ne continue d'être aimable, toute ancienne qu'elle eſt, que parce que le tems à gliſſé ſur elle, & que les années n'ont pas fait leur ravage ordinaire ſur ce viſage qui devroit être uſé, & qui eſt cenſé l'être.

En un mot, un pareil étalage eſt digne riſée, C'eſt ſe moquer des gens. Ne faut-il pas ſe rendre juſtice? Eſt-ce qu'on a un viſage à ſoixante ans paſſés? Je n'ai que vingt ans, moi; je ne ſçais pas ſi je ſuis aimable, on non : on m'a toujours traitée comme ſi je l'étois, & il me ſeroit permis de me perſuader que je le ſuis. Je ne parle pas de beauté, d'autant plus que ſouvent on n'en a que faire : il y a des phyſionomies qui s'en paſſent, & qui peut-être n'en valent que mieux de n'en point avoir. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis jeune; & comme jeune, il me ſeroit pardonnable de vouloir plaire : me voilà dans l'âge où l'on plait, & où l'on mérite de plaire. Mais ſi je parviens à l'âge de cette femme-là, que le tems ne m'ait pas plus maltraitée qu'elle, & qu'enfin mon viſage puiſſe encore en faire accroire à ceux qui me verront, & les induire, contre toute raiſon, à me vouloir autant de bien qu'il me paroit que vous en voulez à cette femme-ci, je leur dirai, Meſſieurs, vous vous méprenez : telle que vous me voyez, je ſerois votre ayeule; mes agrémens ne ſont que tricherie; mon viſage eſt un

imposteur, dont vous êtes les dupes; & il ne m'appartient plus de vous paroitre aimable. Voilà, Monsieur, comment je leur parlerai, & je le promets.

Vous le promettez de si loin, lui dis-je en riant, que vous ne vous ressouviendrez plus de votre promesse, quand il sera tems de la tenir.

Ce discours la fit rire à son tour. N'allez pas au reste, me dit-elle, réveler ce que je vous ai dit. J'ai un procès, & le petit homme noir avec lequel elle est entrée, & que vous voyez là-bas, est son mari & mon Juge: elle a du pouvoir sur lui, & pourroit fort bien l'indisposer contre moi. J'ai besoin de faveur dans mon affaire; elle n'est pas trop bien fondée, à la prendre dans un certain sens; & ce sens-là n'est pas le plus foible.

Vous feriez donc prudemment de vous accommoder, lui dis-je. Vous avez raison, reprit-elle: mais notre Partie adverse n'est pas dans le goût d'un accommodement, d'autant plus que c'est nous qui demandons. Et qui demandez ce que vous sentez ne vous être pas trop dû, lui dis-je doucement. Peut-être bien, répondit-elle: mais on

s'étourdit en pareil cas. Le procès vient de mon chef, & je ne veux pas me donner la peine de trop approfondir mon droit, de peur de voir que j'ai tort. D'ailleurs mon mari a plus de crédit que celui contre lequel nous plaidons, & cela tente; c'est un avantage dont on est bien aise de profiter, pour éprouver ce qui en arrivera; & quand même nous n'aurions pas le droit de notre côté, si les Juges nous donnent gain de cause, ce ne sera pas notre faute.

Dans le moment qu'elle tenoit ce discours, le petit homme, mari de la belle femme âgée, vint à passer auprès de nous, pour aller causer dans le jardin avec un autre.

Monsieur, Monsieur, lui dit-elle en l'arrêtant, vous devez nous juger la semaine qui vient, & j'ai envie de m'appuyer auprès de vous de la recommandation de Madame.... qui étoit sa femme.

Et tout de suite s'avançant vers cette Dame qui nous regardoit : Venez, Madame, lui dit-elle, venez, s'il vous plait, solliciter mon juge; & si, pour vous y engager, il ne tient qu'à vous

donner de l'encens, je ne vous l'épargnerai pas: tenez, en voilà du plus fort. Oui, Madame, venez me recommander à Monſieur; ce ſera la beauté même qui parlera pour moi. On dit que tout lui cede, eſſayons ſon pouvoir: voyons ſi elle me fera gagner mon procès. Ce ſont-là des yeux bien en état de m'obtenir gain de cauſe; ils ſont d'une vivacité, d'une douceur.... vous êtes aujourd'hui d'un brillant, d'un reſplendiſſant....

On aura la ſuite dans l'autre feuille.

NEUVIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

VOus riez: mon compliment vous réjouit? Que vous êtes ſotte de croire que je vous loue ſincerement! mais j'ai beſoin que vous le croyiez. Ce qui me fâche, c'eſt que réellement vous ne laiſſez pas que d'être encore aſſez belle, & qu'à vue d'œil, il n'y a à retrancher de mes éloges, que l'excès que j'y mets: il n'y auroit pas le ſens

commun à vous flatter d'une beauté ſi prodigieuſe, ſi effectivement il ne vous en reſtoit pas un peu; & c'eſt de-là qu'il faut que je parte, malgré que j'en aye: je ne fais malheureuſement qu'une exagération, & non pas un menſonge; & voilà de quoi vous rendre bien glorieuſe: mais d'un autre côté, j'eſpere que cette exagération vous nuira. Vous êtes ſi éloignée d'être ce que je dis, que cela empêchera qu'on ne voye ce que vous êtes; de ſorte que vous y perdrez, que vous ſerez pourtant contente, & moi vengée.

Oui, Madame, répondit l'autre, je ſens la juſte vanité que je dois tirer de vos diſcours. Il eſt ſûr que vous n'iriez pas parler de beauté ſur mon compte, ſi je n'avois pas du moins de quoi fonder vos complimens. Oui, je ſuis belle; cela commence par-là: ſans quoi vous m'inſulteriez groſſierement, & ce n'eſt pas votre deſſein: mais voici en quoi vous êtes maligne; c'eſt que vous croyez qu'il n'y a qu'à outrer vos éloges, & à m'en donnner beaucoup plus que je n'en mérite, afin de réduire le tout à rien, & le

tourner même en critique contre moi : mais vous n'y gagnez rien ; car vous n'outrez point : tout me va bien, vous me peignez telle que je ſuis ; & je vous en ſçais ſi bon gré, que je vous en récompenſerai comme ſi vous le faiſiez de la meilleure foi du monde. Ne vous inquietez pas : je prétends que mon mari vous traite avec faveur. Monſieur, ſervez Madame, je vous en prie ; ce ſera m'obliger moi-même.

Il ſe paſſa bien d'autres Scenes aſſez curieuſes chez Mademoiſelle Dinval : mais il me tarde d'en venir au plus intereſſant de mon Hiſtoire, & d'entrer dans le grand monde, c'eſt-à-dire, d'arriver au Paris de cette France, dont je parle ; ainſi abrégeons ſur ces avantures-ci.

Toutes les parties de jeu finirent : la nuit vint. Folville me mena ſouper chez lui, malgré Mademoiſelle Dinval, qui vouloit abſolument nous retenir, & à qui il dit que nous avions affaire enſemble.

Quand nous eumes ſoupé : As-tu quelques commiſſions à me donner pour Paris ? dis-je à Folville ; car je t'avertis que nous partons demain,

si Monsieur n'a rien qui l'arrête ici ; ajoutai-je en parlant à mon guide ; qui me répondit que j'étois le maître.

Comme tu voudras, reprit Folville, d'un air assez content de ce prompt départ ; & si j'ai paru souhaitter que tu restasses quelques mois ici, ce n'est pas que j'aye tant d'amitié pour toi ; car de ce côté-là ton séjour m'est assez indifferent : je voulois seulement t'apprendre tout ce que je vaux, te montrer la conquête que j'ai faite ici, & te rendre témoin du prodigieux amour que Mademoiselle Dinval avoit pour moi. Voilà quelle étoit mon intention, que je n'ai plus. Ainsi tu partiras, quand il te plaira ; & je te verrai partir encore de meilleur cœur que je ne t'ai vu arriver. Mais tu avois dessein, toi, de séjourner quelques jours ici ? Peut-on sçavoir pourquoi tu as changé d'avis ?

A te dire la vérité, répondis-je, c'est que si je demeurois, j'aurois peur de te faire tort : je craindrois que ta Maîtresse ne devînt inconstante ; & soit goût pour moi, soit pure coquetterie, je lui sentis hier des dispositions qui pourroient te nuire, & qui m'em-

pêchent de la revoir: en un mot, ce seroit mettre ta fortune en danger, que de retourner chez elle. Monsieur te l'avoit bien dit, les femmes sont légeres. Ne badinons point avec leur cœur en fait de fidélité; ne les tentons point: on est presque toujours la dupe de l'épreuve qu'on ose faire de leur constance.

Je le veux croire, me répondit-il; tout incroyable qu'il soit qu'on puisse m'abandonner pour un autre. Au surplus, n'ayes pas la présomption de penser que tu me nuirois dans le cœur de Mademoiselle Dinval: ce n'est pas ce que je crains, moi; ou du moins, si je le crains, ne t'attends pas que j'en convienne avec toi, puisque je n'en conviendrois pas avec moi-même: & en effet, je le répete encore, il seroit, en pareil cas, d'une singularité inouie, qu'après avoir vu ma figure, on pût faire quelque attention à la tienne: il y a quelque difference entre nous deux là-dessus, & une difference bien sensible. Non, Monsieur le Chevalier, il n'est pas ici question de goût pour vous: ne vous figurez pas que vous plaisez, qu'on vous trouve aimable;

cela n'eſt pas poſſible ; & Mademoiſelle Dinval n'eſt ni ſotte, ni aveugle: mais elle eſt femme, comme vous le dites fort bien, & par conſéquent coquette ; voilà en vertu de quoi vous la vîtes hier ſi prévenante. Ce n'eſt pas ſon cœur qui ſe ſoucie de vous, c'eſt ſa coquetterie qui vous agace ; & ſi vous vous imaginez autre choſe, vous êtes bien crédule, vous me connoiſſez bien peu, & vous ne vous connoiſſez guere. Ce n'eſt pas que vous n'ayiez du mérite ; mais il y a bien loin de celui que vous en avez, à celui que j'ai ; bien loin du caractere du vôtre, au caractere du mien ; il y a de vous à moi, à cet égard-là, une diſtance infinie. Croyez-moi, des hommes comme vous diſparoiſſent auprès de ceux qui me reſſemblent. Ce n'eſt jamais par dégrés qu'on m'a aimé, moi, c'eſt tout d'un coup ; & ſi, dans le fond, je pouvois me défaire de je ne ſçais quelle jalouſie que je ne veux pas même appercevoir, & que m'a laiſſée, malgré que j'en aye, l'accueil que Mademoiſelle Dinval vous fit hier, j'aurois un grand plaiſir à vous retenir, pour vous montrer ce que vous êtes en comparaiſon

de ce que je ſuis : mais je n'oſe riſquer de vous donner cette leçon-là, peut-être ne me réuſſiroit-elle pas. Au reſte, il ſe fait tard, & puiſque demain vous devez ſans doute partir de grand matin, il eſt tems de prendre congé de vous, & de vous laiſſer repoſer. Bon ſoir; n'allez pas vous raviſer & remettre votre départ au moins. Embraſſons-nous dès ce ſoir pour la derniere fois, & que demain, à mon lever, vous ne ſoyez plus ici.

Oui, lui dis-je, il fait jour dès trois heures du matin, & nous ſerons déjà à plus de ſix lieues d'ici, quand tu te leveras.

Tant mieux, me répondit-il, adieu: donne moi de tes nouvelles, quand tu ſeras à Paris, n'y manque point: non pas que j'en ſois curieux; quand tu m'oublierois, je ne m'en apperçevrois guere : mais comme nous vivons enſemble ſur le pied d'amis, il faut bien que je t'en demande, & que je paroiſſe empreſſé d'en recevoir par reſpect pour cette amitié, qui eſt cenſée nous unir.

Là-deſſus je l'embraſſai, & nous allâmes nous coucher, mon guide &

moi, après avoir pris quelques mesures pour notre départ le lendemain.

Que de fatuité dans les jeunes gens de ce monde-ci ! lui dis-je, lorsque nous fumes seuls. Ressemblent-ils tous à ce jeune homme-ci ?

A peu près, me dit-il, qui plus ; qui moins, comme chez nous. Qu'appellez-vous comme chez nous ? m'écriai-je : y avez vous jamais rien vu de pareil ? Vous n'y songez pas.

Ne vous ai-je pas déja dit à plusieurs reprises, me répondit-il, que les personnes de ce Pays-ci sont exactement le double des personnes du nôtre ?

Oui, lui dis-je, le double quant aux figures : mais quant à l'esprit & au caractere, je le nie ; & le Folville d'ici n'est pas le Folville de là-bas : il n'en a que les traits & la taille.

Il en a tout, reprit-il : le Folville que vous connoissez est précisément tel que celui-ci vous paroit, & n'en differe qu'en ce que vous entendez tout ce que celui-ci pense, & que vous n'avez jamais entendu de l'autre que ce qu'il vous a dit.

Et dans ce Paris, où nous allons,

repris-je, je vais donc y retrouver la ressemblance de tous les amis que j'ai dans le Paris de notre monde ? Vous l'y trouverez si exactement, me dit-il, que vous croirez être dans notre Paris même : & bien plus, c'est que vous n'aurez pas besoin, pour lier commerce avec eux, de vous informer de l'endroit où ils demeurent, vous le sçavez déja.

Moi ! lui dis-je : Eh ! comment le sçaurois-je, puisque je ne suis jamais venu ici?

Le Pays vous paroit nouveau, & vous avez raison, me répondit-il; il l'est pour vous : mais ne sçavez-vous pas, par exemple, où loge votre Marquise, dans ce que vous appellez notre Paris ? Sans doute, repris-je, parce qu'elle est dans un Paris, dont je connois les differens quartiers.

Eh ! bien, me dit-il, ce Paris, où nous allons, n'est pas disposé autrement que le nôtre, & dès que vous sçavez, où votre Marquise loge dans le nôtre, vous sçavezconséquemment où l'autre Marquise loge danscelui-ci, & vous le verrez.

Vous badinez, lui dis-je: mais hâ-

tons-nous de nous coucher ; il ne nous reſte tout au plus que quatre heures à dormir, employons-les. Demain, en voyageant, nous plaiſanterons tant qu'il vous plaira. Préſentement, ſi je veillois davantage, il n'y auroit réſolution de partir qui pût tenir ; je me connois, je ne pourrois pas me lever demain matin, & malheur à Folville, ſi je ſéjournois encore un jour ici. Nous ſommes tous trois retenus pour diner demain chez Mademoiſelle Dinval : il faudroit bien que Folville nous y menât ; car ſous quel prétexte s'en diſpenſeroit-il ? & ſi Mademoiſelle Dinval me revoit, peut-être eſt-ce fait de l'amour qu'elle a pour lui, peut-être acheverai-je de la rendre infidelle ſans retour ; & tout vain, tout ſot & ridicule qu'eſt ce Folville-ci, il ſeroit cruel de ruiner ſes eſperances : je ne lui veux point de mal, & je ſerois fâché de lui en faire : il faut qu'il épouſe ſa Maitreſſe ; elle eſt auſſi digne de lui, qu'il eſt digne d'elle.

Je me couchois, en tenant ce diſcours, que je finis par lui dire, bon ſoir. Nos gens nous éveillerent le lendemain dès que le jour parut ; nous

nous levames, nous voilà partis.

J'oublie pourtant une chose, c'est qu'au moment que nous partions, le Valet de chambre de Folville se présenta à nous, pour nous souhaitter un bon voyage de sa part : nous le chargeames à notre tour de mille complimens pour lui : & dites lui, ajoutai-je pour mon compte, que si jamais un hazard pareil à celui qui m'a amené dans son Monde, l'amenoit aussi dans le nôtre....... En voilà assez, dit là-dessus mon guide, en m'interrompant assez brusquement, Monsieur de Folville ne doutera point de notre reconnoissance ; profitons de la fraîcheur de la matinée, & hâtons nous d'avancer. Marche, dit-il tout de suite à notre Postillon, qui obéit si promptement, que je n'eus pas le loisir d'achever ce que j'avois commencé à dire au Valet de chambre.

Je ne laissai pas d'être étonnné de la brusque saillie de mon guide ; & ne sçachant à quoi l'attribuer : D'où vient donc, lui dis-je en riant, que vous m'avez interrompù au milieu de ma période ? ce n'est assûrément ni par ennui, ni par impatience, & votre mou-

vement part ſans doute d'une autre raiſon.

Eſt-ce que vous ne la devinez pas? me dit-il. Le Folville d'ici, & tous ceux qui vous ont vu, vous ont regardé comme un homme raiſonnable, & ils auroient ceſſé d'avoir cette opinion de vous, ſi le Valet de chambre de Folville leur avoit rapporté le diſcours que vous alliez lui tenir, & que je vous ai empêché d'achever. Imaginez-vous ce qu'ils penſeroient d'un homme qui parle d'un autre monde que du leur, comme s'il venoit de l'Empire de la Lune. Ils croiroient, ou que l'eſprit vous a ſubitement tourné en partant, ou que vous n'avez eu avec eux qu'un heureux intervalle de raiſon; d'autant plus qu'ils ne connoiſſent pas cet autre Monde dont vous entreteniez ce Valet de chambre. Avez-vous pris garde à la mine qu'il a faite, & combien le préambule de votre compliment lui a paru étrange? C'auroit été bien pis, ſi vous l'aviez fini: il y avoit de quoi nous faire paſſer vous & moi pour des viſionnaires; car on n'auroit pas cru ma tête en meilleur état que la vôtre: & d'ailleurs, que ſçavez-vous ſi vous ne reviendrez

pas ici, & même ſi vous n'y reſterez pas ? J'oſe vous prédire que vous n'en ſortirez jamais que fort à contre-cœur.

Juſqu'ici, lui dis-je, je n'ai pas deſſein de m'y fixer : cependant j'y reſterois volontiers, malgré l'inconcevable ridicule des naturels du Pays, ſi ce n'étoit qu'on préfere ſa Patrie à tout autre lieu, & que j'ai une extrême envie de retourner dans notre Monde, pour voir ſi les perſonnes que j'y connois ont une reſſemblance auſſi exacte que vous le dites, avec les gens que j'ai déja vus, & que je verrai encore dans ce monde-ci : & c'eſt de quoi je m'inſtruirai bien vîte, moyennant l'examen attentif que je ferai des caracteres, quand je ſerai de retour chez nous.

Quoi qu'il en ſoit, me dit-il, tâchons encore une fois de ne quitter ce Monde-ci que le plus tard que nous pourrons, & pour cauſe ; en tems & lieu vous ſerez de mon ſentiment, j'en ſuis bien ſûr.

Il ſeroit trop long de faire le détail des entretiens que nous eumes, pour nous amuſer pendant le voyage : mais je ne ſçavois que penſer de mille cho-

ses que me disoit mon guide; & je conjecturois seulement qu'il y avoit je ne sçais quoi qu'il me cachoit, & dont la connoissance m'éclairciroit tout ce que je trouvois d'énigmatique dans ses raisonnemens.

Nous ne nous arrêtames pendant la journée que pour boire un coup sans descendre de notre chaise, & le soir nous arrivames à une petite Ville, dont le nom ne m'étoit pas inconnu.

Il y a une Ville de ce nom-là dans la France de là-bas, lui dis-je. Eh! vraiment, me dit-il, ce sera toujours de même; vous n'ignorerez le nom d'aucune des Villes que nous allons trouver sur la route, puisque cette France, où nous sommes, est exactement pareille à la nôtre.

J'éclatai de rire à ce discours, sans bien sçavoir de quoi je riois, sinon que je ne pouvois m'accoutumer à des réponses aussi extraordinaires que les siennes.

La nuit vint, & nous nous arrêtames à une Hôtellerie qui étoit à l'entrée d'un gros Bourg, & qui me parut considerable.

A quelle heure voulez-vous souper,

Messieurs ? nous dit l'Hôtesse, de l'air d'une femme accoutumée au plus grand fracas, & qui sçait distinguer ses gens.

Le plutôt qu'on pourra nous servir, lui dis-je ; car nous sommes presqu'à jeun. Nous ferez-vous faire bonne chere ? Je l'espere, Monsieur, me répondit-elle, je vous donnerai du moins ce que j'ai de meilleur, sans égard à ce qu'il vous en coûtera ; je vous vois une bonne chaise de poste, qui jointe aux deux Valets de chambre de bonne mine avec lesquels vous courez, m'apprend que c'est une aubaine qui m'arrive, & qu'il ne faut pas vous ménager sur la dépense : aussi, Messieurs, puis-je vous répondre qu'elle sera digne de votre train : nous sçavons, Dieu merci, les égards qui sont dus aux Voyageurs d'un certain air, aussi bien que le faste avec lequel il les faut servir ; & nous croirions leur manquer de respect, si nous faisions difficulté de gagner excessivement avec eux : ainsi, Messieurs, reposez-vous sur moi du souper que je vous donnerai ; il sera délicat & extrêmement cher, & même si cher que vous vous en plaindriez, si

vous l'osiez : mais comme je ne gagnerai beaucoup que par consideration pour vous, la satisfaction d'être si honorés, vous fera avaler la pillule : les Seigneurs comme vous sont trop glorieux pour être économes.

Elle nous tint parole ; on ne sçauroit être plus respectés que nous le fumes, c'est-à-dire, ni mieux traités, ni mieux volés.

Deux ou trois jours après, nous arrivames à ce Paris que j'étois si curieux de voir.

Où irons nous loger ? dis-je à mon guide. Descendez-moi d'abord en quelque endroit, me répondit-il froidement, & puis vous vous ferez mener chez vous.

Qu'appellez-vous, chez moi ? lui dis-je. Est-ce que j'ai une maison ici ? Sans difficulté, reprit-il, il me semble vous avoir entendu dire que vous en aviez une à ce Paris de là-bas, & par conséquent vous en avez une ici, où vous retrouverez les mêmes figures de domestiques que vous avez laissés dans la vôtre. Ne vous ferez-vous jamais à cette idée-là, que tout se passe dans ce monde-ci comme dans l'autre ?

Quoi! lui dis-je, j'ai un chez moi dans cette Ville-ci, & des gens qui m'y attendent? Sur ce pied-là, ajoutai-je, allons y descendre tout droit, & en arrive ce qui pourra. Je n'aurois jamais deviné que j'avois deux ménages, ni que je vivois ailleurs, pendant que je vivois à Paris: ce qu'il y a d'heureux à tout cela, c'est que je n'ai point senti que je faisois double dépense: ainsi, je ne regrette point l'argent qu'il m'en a coûté sans le sçavoir.

Et en tenant gaillardement ce discours, je dis au Postillon de nous mener en tel quartier, qui étoit le mien, & de s'arrêter en tel endroit.

Il n'y manqua pas, je vis une rue comme la mienne, je crus voir aussi ma maison; la porte en étoit ouverte. Je congédiai le Postillon, j'entrai, il n'y avoit personne dans la cour: j'entendois pourtant quelque bruit dans un appartement; je monte mon escalier, la porte de ma salle étoit entr'ouverte, & la premiere chose que j'apperçois en entrant, c'est la ressemblance de ma Gouvernante qui étoit à table avec trois autres personnes, & qu'en ce moment un jeune homme d'assez bonne

façon tenoit d'un bras embraſſée par la tête, pendant qu'il tendoit l'autre à mon Cuiſinier, qui lui verſoit du vin dans ſon verre.

La Gouvernante, de ſon côté, rioit à gorge déployée. Cette Gouvernante, ou du moins la mienne, étoit une veuve, à peu près de cinquante ans, qui étoit avec moi depuis quatre ou cinq ans, & que mes parens m'avoient donnée pour avoir ſoin de ma maiſon, pour y mettre l'ordre & l'économie convenable : c'étoit, à ce qu'on m'avoit dit, & à ce que j'avois cru moi-même, un vrai tréſor dont on m'avoit fait préſent.

Juſque-là, je n'avois rien connu de ſi ſérieux que cette femme; je ne l'avois jamais vu rire, & je penſai la méconnoitre, à l'épanouiſſement de joye où je la vis.

Elle étoit même parée, ajuſtée, & miſe en femme qui fait cas de ſa figure, & qui veut plaire.

Quand je dis que je penſai la méconnoitre, cela ne ſignifie pas que je la pris pour ma Gouvernante; je croyois vraiment la véritable bien loin, & je ne convins en moi-même que de la par-

faite

faite reſſemblance de celle-là avec la mienne.

Cette femme-ci copie mal celle que j'ai laiſſée à la garde de ma maiſon, dis-je à mon guide ; & mon ménage de ce monde-ci n'eſt pas, à beaucoup près, ſi bien reglé que celui de là-bas.

Vous vous trompez, me dit-il, il n'y a point ici de fauſſe copie, & l'on ſe régale dans votre maiſon, comme vous voyez qu'on ſe régale dans celle où nous ſommes.

Nous n'étions pas encore entrés dans la ſalle, quand nous parlions ainſi. Je m'étois arrêté à conſidérer toutes ces figures, dont pas une ne m'avoit encore apperçu, & je ne comptois pas déranger beaucoup en me préſentant ; car à chaque inſtant je perdois de vue les raiſonnemens de mon guide, & je me regardois toujours comme un inconnu pour tous les gens du Pays où j'étois.

Mais quel fut mon étonnement ! quand j'entrai, de voir ces quatre joyeux convives ſe lever honteux & décontenancés ; de voir cette madame Marie qui pâliſſoit de ſurpriſe, & dont le viſage, auparavant ſi réjoui, ſe cou-

vroit d'une confusion égale à celle qu'auroit eue la véritable Marie, si je l'avois trouvée en pareille partie. Quoi! pensai-je en moi-même, on diroit que cette femme-là avoit interêt que je lui crusse autant de prud'hommie qu'à ma Gouvernante: on diroit d'une hypocrite qu'on démasque.

Hélas, mes enfans, leur dis-je à tous, ne vous troublez point; de quoi vous allarmez-vous? Je ne suis point un fâcheux.

J'eus beau vouloir les rassurer, il y en eut trois qui s'esquiverent si vîte, qu'à peine les vit-on disparoitre; il ne resta que cette Marie, qui prononça d'abord quelques motsd'excuse sans suite, en balbutiant, & dans la plus sotte contenance. Et puis se remettant un peu:

Monsieur, me dit-elle, c'est mon compere avec qui je me régalois par hasard. Je le vois bien, lui dis-je alors, en prenant un ton plus approchant de celui d'un Maitre, comme pour me divertir de la méprise que je croyois qu'elle faisoit, je le vois bien. Mais, Marie, je ne vous avois jamais connu ce compere-là. Il me semble qu'il est bien de vos amis.

Oui, Monsieur, me dit-elle, c'est
garçon qu'il y a long-tems que je
nnois, qui est de mon pays, & que
mpêche de venir ici, quand vous y
es, à cause qu'il est jeune & joli, &
e vous pourriez soupçonner que
l'aime, comme cela est vrai: mais
ie falloit pas que vous le sçussiez,
rce que cela vous auroit ôté la bon-
opinion que vous aviez de moi, &
r conséquent auroit diminué votre
nfiance; il faut bien se ménager un
ı dans la vie.

Je suis ravi, lui dis-je, de vous voir
si bonne disposition: mais il n'y a
; plus de trois semaines, ce me sem-
, que vous m'avez écrit que vous
ez malade, languissante, & dégou-
; ce qui a fait que je vous ai recom-
ndé d'avoir grand soin de vous,
ne rien épargner pour votre santé,
le chercher à vous ragoûter par tout
qu'il y auroit de plus propre à vous
nettre en appétit. Pourquoi donc
gniez-vous cette langueur, & ce dé-
it que vous n'aviez pas?

C'est, ne vous déplaise, me dit-elle,
: j'avois envie de me réjouir un peu
c mes amis, pendant votre absen-

ce ; & pour se réjouir, il en coûte une dépense dont je voulois que vous fissiez les frais, sans que vous y trouvassiez à redire ; & pour cela, je me suis imaginée de vous mander que j'étois indisposée, Monsieur, sçachant bien que vous m'aimez, que vous me choyez, à cause de ma fidélité prétendue, que vous auriez peur de me perdre, & que vous m'écririez : n'épargnez rien pour vous rétablir ; & puis à votre retour, je devois vous dire : j'ai dépensé tant pour tâcher de me ravoir ; & de cette maniere vous auriez payé mes divertissemens, en ne croyant payer que des drogues, des médecines, & des bouillons ; & j'aurois eu du bon tems, sans aucun reproche de votre part, ni de la mienne : car je ne suis pas scrupuleuse.

Etonné de ce discours, & doutant même si ce n'étoit pas un rêve : mais, lui dis-je, seroit il possible que vous fussiez ma Gouvernante ? Est-ce bien vous, Marie ? Suis-je chez moi ? Oui, Monsieur, me dit-elle, vous êtes chez vous, & c'est moi qui vous parle, & plût à Dieu, que ce ne fût pas moi ; car je sens bien que cette avanture-ci

me va faire un grand tort dans votre esprit : mais aussi de quoi vous avisez-vous de revenir, sans avertir de votre retour.

Nous en étions-là, quand je vis entrer mon Cocher, qui revenoit yvre, & chancelant.

Comment ! coquin, lui dis-je, je te croyois à ton village ! Ne m'as-tu pas demandé la permission de mettre un de tes amis à ta place pour avoir soin de mes chevaux, parce que tu étois obligé, m'as-tu écrit, d'aller voir ton pere qui se mouroit.

Eh ! pardi oui, me répondit-il, fort naïvement : mais c'est que mon pere, avant que de mourir là-bas, est venu me voir ici. C'est pourquoi je n'ai pas mis à ma place d'autre personne que la mienne pour avoir soin de vos chevaux, afin de gagner mon argent moi-même, & d'avoir de quoi boire avec mon pere, à vos dépens ; car vous m'avez dit que vous payeriez mon ami, sans rien rabattre de mes gages : & cela est cause que j'ai été mon ami moi-même.

DIXIE'ME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

Ce cocher ressembloit si fort au mien ; & par le ton de voix & par la figure ; il me représentoit si exactement le mien, jusque dans l'habit même, (car il portoit ma livrée,) qu'il me fut impossible d'y tenir davantage.

Monsieur, dis-je alors à mon guide, je ne sçaurois rester dans l'embarras où vous me mettez ; en vérité, l'esprit m'en tourne : dites-moi naturellement ce que je dois penser de tout ceci.

Mon guide alors ne me répondit que par un éclat de rire.

Parlez, ajoutai-je, en le pressant, sont-ce-là mes gens ? En pouvez-vous douter, reprit-il alors? Mais, lui dis-je en reculant, si ce sont eux, par quelle avanture se trouvent-ils ici, & dans une maison comme la mienne ?

Vous les avez laissés chez vous, & vous les y retrouvez ; voilà tout le mystere, me dit-il.

Quoi ! m'écriai-je ; c'est donc ici notre Paris ? & vous m'assurez que je suis chez moi ! Je m'y perds.

C'est notre navigation qui vous a fait illusion, me répondit-il ; vous avez cru que nous allions loin, & que je vous menois dans un pays inconnu. Je vous avois promis un Monde que j'appellois le double du nôtre. Il y a long-tems que nous voyageons : nous nous sommes arrêtez sur les côtes de France ; vous vous êtes imaginé à la descente du vaisseau que nous étions enfin arrivés à ce nouveau Monde ; & préoccupé comme vous l'étiez de cette idée dans laquelle j'avois soin de vous entretenir, vous avez pris la France & Paris où nous sommes, pour cette France, & ce Paris imaginaires, dont je vous disois avoir fait la découverte. Mais que toute illusion cesse : le Folville que vous avez rencontré est le vrai Folville, celui que vous connoissez ; ce sont-là vos domestiques, & c'est-là votre maison. Il est pourtant vrai que je ne vous ai point trompé dans l'essentiel, & que je vous ai tenu parole à l'égard des personnes, si ce n'est à l'égard du pays. Vous n'aviez jamais vu

d'hommes vrais ; je vous avois promis de vous en faire voir, & vous les avez vus. Ce ne sont pas d'autres gens que ceux de notre Monde, j'en conviens ; mais ils n'en sont pas moins nouveaux pour vous, puisque vous les avez pris pour des hommes d'une espece différente, & que vous n'en avez reconnu que la physionomie, & non pas le caractere. Les voilà tels qu'ils sont, au reste ; & à présent que la lecture des livres que je vous ai donnés, & que les réflexions que vous avez faites en conséquence, vous ont appris à connoître ces hommes, & à percer au travers du masque dont ils se couvrent, vous les verrez toujours de même, & vous serez le reste de votre vie dans ce Monde vrai, dont je vous parlois comme d'un Monde étranger au nôtre....

Nous interrompons cette histoire, parce que le premier cahier que nous en avons donné finit ici. Quelques autres papiers viennent ensuite que nous donnons comme ils se présentent conformément à ce que nous avons dit que nous ferons toujours. On verra dans la feuille suivante la continuation

de l'hiſtoire du Monde vrai, qui nous promet des matieres plus intereſſantes que les premieres.

¶ Qui eſt-ce qui voudroit prendre ſa partie pour juge ? C'eſt pourtant ainſi que ſe conduit le Déiſte ; lui qui ſe fait ſa religion à lui-même, il me ſemble qu'il eſt juge & partie dans ſa cauſe, & garre que la partie ne corrompre le Juge.

¶ J'ai lu quelque part une aſſez plaiſante idée. Une veuve de quarante-cinq à cinquante ans, encore aimable, fort riche, & ſans enfans, vivoit de maniere à perſuader qu'elle avoit envie de ſe remarier. Auſſi, nombre de jeunes gens de bonne maiſon, mais d'une fortune médiocre, eſſayoient-ils de lui plaire, pour pouvoir l'épouſer.

Il y en avoit même quelques-uns parmi eux qui l'aimoient d'aſſez bonne foi, & qui, peut-être, l'auroient encore plus fortement aimée, s'ils n'avoient pas ſongé au mariage avec elle : car quand on ne s'attache à une femme que par interêt, pour l'épouſer, n'eût-elle que dix-huit ans, fût-elle charmante, on eſt toujours plus occupé du deſſein qu'on a, que des appas

de la femme; on songe plus à la gagner qu'à l'aimer.

Cependant les amans de celle-ci ne laissoient pas que de l'aimer, malgré la grave intention qu'ils avoient de l'épouser : mais soit qu'elle n'eut du penchant pour aucun d'eux, soit qu'elle apperçut dans leurs sentimens une certaine médiocrité d'amour qui ne la flattoit pas assez, elle ne faisoit que s'amuser de leurs hommages, & ne se déclaroit pour personne.

Dans ces circonstances, arrive un Etranger d'environ quarante ans, qui venoit recueillir une succession dans la Ville où elle étoit.

Il la voit aux promenades, aux assemblées, aux spectacles; il lui trouve beaucoup de ressemblance avec une Dame qu'il avoit vue ailleurs, & qu'il auroit adorée, si le hazard ne la lui avoit pas subitement enlevée.

Cette ressemblance, jointe à ce que cette femme-ci avoit de particulierement aimable, enflâme son coeur pour elle. Le voilà épris; il cherche à la connoître, à lui être présenté, on le mene chez elle : il y retourne, il lui dit qu'il l'aime, & le dit avec des yeux,

avec un feu, avec des discours, & d'un ton qui prouvent que cela est vrai, & qui la pénetrent elle-même.

Cet Etranger-ci, d'ailleurs, étoit très-bienfait, & de bonne mine; d'un âge où un homme vaut encore son prix, & qui mettoit moins de distance entre la veuve & lui, qu'il n'y en avoit entre elle & les jeunes gens dont j'ai parlé.

Elle traita d'abord de compliment, de pure galanterie, tout l'amour qu'il disoit avoir pour elle, & ne lui donna point d'autre esperance que de souffrir qu'il l'entretînt de cet amour aussi long-tems, & aussi tendrement qu'il le voulut.

C'est ainsi que se passerent les premiers jours de leur connoissance.

Ensuite elle l'écouta d'un air moins badin, d'un air qui ne signifioit plus tant : je vous laisse dire : elle paroissoit lui sçavoir meilleur gré de ses visites.

Il répetoit toujours qu'il l'aimoit, lui demandoit toujours son cœur, soupiroit de ne pouvoir lui plaire. Il en dit tant, qu'elle lui répondit : Vous ne me déplaisez pas : & puis, vous me plaisez; & les voilà qui s'aiment & qui songent à s'épouser.

Convenance de condition de fortune, d'inclination, tout s'y trouvoit, à l'exception de l'âge.

L'Etranger n'auroit pas été trop jeune, s'il n'avoit été question que d'être son amant : mais elle étoit un peu trop âgée pour être sa femme.

Aussi ce projet de mariage gâta tout. Ils ne purent se hâter de se marier. La veuve avoit quelques interêts à démêler avec la famille de défunt son mari; il falloit les vuider avant que de passer à de secondes nôces; cela retarda leur union, & il se passa un intervalle de tems, pendant lequel l'amant vit une jeune beauté, qui n'avoit besoin de ressembler à personne pour être aimée.

Celle-ci n'étoit pas riche, & n'apportoit presque pour toute dot que ses charmes. Et quelquefois c'est tant mieux : cela attendrit pour une jeune & belle personne : car avec l'amour qu'on prend pour elle, on a encore le plaisir de pouvoir être genereux avec elle, & de lui faire sa fortune; & c'est un grand attrait que ce plaisir-là pour les ames délicates.

Notre Etranger la plaignit d'abord

dans ſon cœur, de n'avoir pas de bien : il étoit extrêmement riche, lui ; & ſans ſon engagement avec la veuve, il ſentit qu'il auroit volontiers partagé ſon bien avec elle.

Il s'approche, il lui parle, il lui tient les diſcours les plus obligeans ; elle les reçoit avec une modeſtie attirante. Quand une fille n'eſt que belle, & qu'elle n'eſt pas riche, elle ſe fait d'autres reſſources, & met à la place du bien qui lui manque, des manieres qui engagent les gens, & qui la rendent ſi aimable qu'on oublie qu'elle eſt pauvre, & qu'on eſt même quelquefois bien aiſe qu'elle le ſoit, comme je l'ai déja dit.

Celle-ci étoit aſſez habile pour n'avoir préciſement que l'eſpece de coquetterie qu'il falloit dans ſa ſituation ; & j'entens, par cette coquetterie, je ne ſçais quel air humble & reconnoiſſant au moindre diſcours flatteur qu'on lui tenoit.

D'ailleurs le Cavalier étoit de ſon goût, & un peu de penchant pour les gens ne nuit point à l'adreſſe qu'on employe pour les attirer.

Il la reçut pluſieurs fois ; il en vint

à la chercher, quand il ne la trouvoit pas, & enfin à ne pouvoir plus se passer d'elle.

Il ne se rendoit plus exactement chez la veuve aux heures où il avoit coutume de la voir; il n'étoit plus impatient de voir finir ses affaires; il lui échappoit même quelquefois de lui conseiller de ne rien hâter: en un mot, ce n'étoient plus ces empressemens qu'il avoit eus pour elle; il ne lui parloit plus d'amour, que comme un homme qui se ressouvenoit qu'il falloit lui en parler; il ne s'en avisoit plus que par bienséance.

Elle s'apperçut d'un changement si considerable; elle s'en plaignit: il se justifia moins qu'il ne s'excusa. Quelquefois même il s'ennuyoit de s'excuser, & ne cachoit pas son ennui. Elle le querelloit, il sortoit; c'étoit dire franchement: je ne vous aime plus; & elle le sentit.

Jugez de sa douleur; elle s'informe de ses actions; elle apprend qu'il va souvent en telles & telles maisons; qu'il a de frequens têtes à têtes avec une jeune Demoiselle qu'elle ne connoît point, & dont elle ne sçait que le nom.

Cette jeune perſonne demeuroit pour l'ordinaire à la campagne avec une de ſes tantes, & n'avoit même ſéjourné ſi long-tems à la Ville, qu'à cauſe que le Cavalier l'aimoit. Elle vouloit voir à quoi aboutiroit cet amour, qu'il lui avoit enfin déclaré en termes bien formels, & qu'elle eut elle-même préferé à tout autre amour.

Quelle eſt donc celle qui m'enleve ſon cœur? diſoit la veuve au déſeſpoir. Sans vanité, je ne connois ni fille, ni femme ici, qui me vaille : on ne cite que moi, quand on parle de beauté dans la Ville ; nous y avons des perſonnes aſſez paſſables, & dont je n'ai pas la jeuneſſe : mais je n'en ai que faire : on ne me la déſire point ; l'âge que j'ai ne m'ôte rien encore ; & j'ai mille avantages que ces femmes n'ont pas. Comment donc ai-je pu perdre cet homme qui m'aimoit tant ? Non, on ſe trompe, il n'aime point ailleurs ; il eſt ſeulement las de m'aimer : ce n'eſt qu'un inconſtant, & non pas un infidele. Cependant on m'aſſure que j'ai une Rivale ; il faut donc qu'elle ait bien des charmes, puiſque l'ingrat lui en trouve plus qu'à moi. Je veux abſolument la connoître.

Cette résolution prise, elle court aux Assemblées; elle visite les personnes de la Ville chez qui se rend la meilleure compagnie; elle va dans les Temples, aux heures où tout ce qu'il y a de jolies Coquettes vont se donner en spectacle.

Elle a beau chercher, elle ne trouve rien que des figures qu'elle connoît depuis long-tems, & qu'elle ne sçauroit craindre.

La Rivale en question étoit alors un peu indisposée, elle ne sortoit point de chez elle, & le Cavalier ne la quittoit presque pas.

A un quart de lieue de la Ville, demeuroit un homme qu'on appelloit communément le Magicien, & dont en effet la science avoit été d'un grand secours à bien des gens dans une infinité de cas. On citoit de lui des choses incroyables; c'étoit un homme extraordinaire.

Notre veuve, qui ne pouvoit se consoler de la désertion du Cavalier, partit un matin pour aller le consulter sur les moyens de rappeller son perfide, ou de s'en venger.

Elle avoit même relevé ses charmes

de tout ce que la parure avoit pu lui fournir de plus galant, afin que le Magicien en sentît mieux l'indignité du coupable.

Elle arrive chez lui. Vous voyez une femme dans la plus grande & la plus juste affliction du monde, lui dit-elle; je vais devenir la fable d'une Ville où j'étois adorée il n'y a que six semaines. Je m'y voyois l'objet de tous les cœurs. Un étranger y est venu: il a pris de la passion pour moi; mais une passion si tendre, qu'elle m'a rendue sensible; & j'allois bientôt l'épouser, quand il a changé tout d'un coup, & que j'ai vu l'indifference & la froideur succeder dans son cœur, à tout ce qu'on peut imaginer de plus vif & de plus ardent.

Calmez-vous, lui dit le Magicien, qui joignoit beaucoup de raison & d'adresse d'esprit à tout ce qu'il avoit de science. Dites-moi, Madame, êtes-vous son aînée, à cet Etranger?

De quelque chose, dit-elle. Eh! Quel âge a-t-il? reprit-il encore.

Trente-cinq ans, à peu près, dit-elle, quoiqu'elle sçût bien qu'il en eut quarante; mais elle le faisoit plus jeune, pour se faire moins âgée.

A ces mots, le Magicien tira de sa poche un petit instrument ou de Mathématique, ou de Magie, qu'il parut consulter pendant quelques momens.

Et puis : Vous vous trompez, Madame, lui dit-il ; le Cavalier dont vous parlez a cinq ans de plus.

Nous sommes donc à peu près du même âge, répondit-elle, en rougissant un peu.

Attendez, reprit-il, je vais aussi vous dire le vôtre à une minute près ; il n'y a point de Baptistaire plus exact, ni plus fidele là-dessus que cet instrument-ci.

Eh ! non : Seigneur, lui dit-elle ; venons au secours que je vous demande. A quoi bon chercher son âge & le mien ? Ce n'est pas la peine, ne perdons point le tems à une chose aussi inutile.

Pas si inutile, reprit-il doucement : il y a un certain milieu de la vie où un peu plus, & un peu moins d'âge font une grande difference ; & ce milieu de la vie n'est pas le même pour les femmes que pour les hommes. Mais laissons ce détail, puisqu'il vous ennuye. Avez-vous une Rivale ?

On m'assure qu'oui, répondit-elle. La dit-on jeune ? continua-t-il, & voulez-vous que je consulte l'instrument pour sçavoir son âge ? Eh ! non : Seigneur, s'écria-t-elle, venons au fait ; car cet instrument chicannoit son amour propre.

Est-elle jolie, demanda-t-il encore ? Je ne l'ai point vue, reprit-elle ; mais j'ose vous dire, que tout ce qu'il y a de jeunes personnes de mon sexe dans notre Ville me sont inferieures & me cedent. Vous pouvez vous-même en sçavoir quelque chose ; & je n'ai point entendu dire que dans nos campagnes voisines, il y eût quelque femme qui pût aller de pair avec moi. Tout ce qui me fâche, c'est que mon ingrat ne m'a sans doute abandonnée pour une autre, que par mauvais goût, que par pur caprice.

Vous lui pardonneriez donc, lui dit-il, s'il n'étoit infidele qu'en faveur de quelque Dame qui vous valût ?

Du moins seroit-il plus excusable, dit-elle la larme à l'œil ; mais c'est une excuse que personne ne peut lui fournir ici.

Entrons dans mon cabinet, &c.

voyons ce qui en eſt, dit le Magicien: nous y trouverons une grande glace, à travers laquelle j'ai le ſecret de faire paroître toutes les perſonnes qu'on ſouhaite y voir.

Elle le ſuivit dans ce cabinet: il y traça ſur le plancher quelques figures; après quoi: Regardez dans la glace, lui dit-il, vous y verrez, trait pour trait, la perſonne que votre infidele aime aujourd'hui.

Elle regarde avidement : une jeune Dame de vingt ans, de la phyſionomie la plus modeſte, & la plus intereſſante y étoit repréſentée tenant un Livre à la main.

Quoi! dit la veuve au Magicien, eſt-ce donc-là celle qu'il me préfere? & penſez-vous que ce viſage-là puiſſe lui ſervir d'excuſe? Quelle affreuſe maigreur! (& il eſt vrai que la jeune Dame manquoit un peu d'embonpoint: mais cela lui donnoit un air plus mignon que maigre.)

A peu de choſe près, ajouta la veuve, ce ſeroit une naine: (c'eſt qu'elle n'étoit pas grande; mais elle n'étoit pas petite non plus.)

Vous m'avouerez, dit le Magicien,

qu'elle a quelque chose de bien doux. Oui, de si doux qu'elle en est fade, dit la veuve; & je lui défie d'avoir de l'esprit avec cet air-là : Vous vous mocquez de vouloir me faire remarquer quelque chose d'aimable dans une pareille nabotte; & il n'est pas possible que mon perfide n'ouvre les yeux, & ne revienne à moi : ou bien vous me trompez, & vous ne me montrez pas ma rivale.

Attendez, dit-il, je ne vous trompe point; j'y vais de bonne foi : mais je crois pourtant que vous avez raison, que ce n'est pas-là sa maitresse, & que j'ai manqué à une formalité dont le défaut est cause de la méprise.

A ce discours, il trace de nouvelles figures. C'en est fait, dit-il après, j'avois réellement obmis quelque chose de nécessaire : mais pour le présent, c'est votre rivale, c'est la véritable que vous allez voir : regardez & considerez attentivement; car encore une fois c'est elle.

Elle jette alors les yeux sur la glace avec encore plus de curiosité que la premiere fois; & il y paroissoit une autre Dame de vingt-un à vingt-deux

ans, à l'aspect de laquelle le Magicien s'écria : Etes-vous contente ? Convenez que celle-là vous vaut, qu'elle est charmante, & que pour cette fois-ci l'excuse de votre infidele est bien valable.

Qu'entens-je ? dit la veuve. Vous trouvez que cette grande figure-là l'excuse ? Vous êtes gagné, Seigneur, il faut qu'il vous ait prévenu en sa faveur. Mais, dit le Magicien, en insistant, regardez donc avec application cette physionomie si vive, ces grands yeux noirs si bien ouverts, ce tour de visage, cet air noble & spirituel.

Je ne vois rien de tout cela, dit la veuve ; l'autre étoit une naine, celle-ci est une géante : (c'est qu'elle étoit grande & bien faite.) Cette physionomie, que vous trouvez vive & spirituelle, ne me paroît, à moi, qu'étourdie, évaporée, & même trop hardie. Est-ce d'ailleurs cet air de présomption, & de vaine gloire que vous prenez pour de la Noblesse ? ou bien, appellez-vous belle fierté, la rudesse de ces yeux noirs, il est vrai, mais si grands qu'ils en sont ridicules ?

Ridicules! s'écria le Magicien: ils ne sont pas plus grands que les vôtres qui sont très-beaux; & pour tout dire en un mot, ce sont les vôtres, Madame: c'est vous que vous voyez dans la glace; vous-même, telle que vous étiez à l'âge de vingt-un ans: regardez-vous bien, vous ne pouvez pas manquer de vous reconnoître; & je n'osois pas espérer que vous vous méconnussiez. Voulez-vous encore une nouvelle preuve que c'est vous? On vous peignit à vingt-deux ans; vous avez conservé le portrait qu'on fit de vous, & qui étoit parlant: retournez-vous; jettez les yeux sur celui qui va se présenter à vous; & voyez si ce n'est pas le même.

Ce l'étoit effectivement; elle le regarda, &, sans s'informer par quel hazard on l'avoit apporté chez lui, elle jetta un grand soupir, & ne dit plus mot.

La première Dame que vous avez vue dans la glace, lui dit alors le Magicien, est cette Rivale pour qui votre Etranger a pris de l'amour; elle est dans la fleur de son âge: vous ne l'avez pas trouvée digne de plaire;

vous avez méprisé ses graces : mais jugez de la justice que vous lui avez rendue, par le mépris que vous avez fait de votre beauté même, de cette beauté dont vous êtes pourtant si vaine, que vous croyez actuellement incomparable, & qui en effet n'avoit presque point d'égale, quand vous étiez à l'âge brillant où vous venez de vous voir représentée dans la glace.

Adieu, Seigneur, dit alors la Veuve, outrée de ne sçavoir que répondre ; vous pouvez me convaincre que j'ai tort : mais vous ne m'en persuaderez jamais.

¶ On parle d'une espece d'incrédules qu'on appelle Athées ; & s'il y en a, ce que je ne crois pas, ce n'est point à force de raisonner qu'ils le deviennent. Quand ils auroient tout l'esprit possible, quand ils en feroient l'abus le plus fin & le plus subtile, ce n'est point de-là que leur incrédulité tire sa force.

Avec beaucoup de subtilité d'esprit, on peut s'égarer jusqu'à essayer de ne rien croire : mais je crois qu'on n'y parviendra jamais. Il faut encore autre chose pour cela : il faut être fait d'une

d'une certaine façon. On ne devient fermement incrédule, que quand on eſt né avec le malheureux courage de l'être. De ce courage, les uns en ont plus, les autres moins : il ſe développe plus tard chez les uns, plutôt chez les autres, chez quelques-uns tout d'un coup.

Ce courage, le raiſonnement ne le donne point : c'eſt en ſoi qu'on le trouve ; & il vient ou d'une incapacité naturelle de ſe mettre en peine de la queſtion, d'une indifference profonde & preſque inſurmontable pour tout ce qui en peut arriver, ou d'une impoſſibilité comme abſolue de ſe gêner, ſuppoſé qu'il fallût prendre un autre parti que celui qu'on a pris.

Otez dans l'Incrédule les choſes que je dis là ; ne lui laiſſez que ſon eſprit & ſes raiſonnemens ; je lui défie qu'il s'y fie : mais avec ces mêmes choſes, il n'a que faire de ſes raiſonnemens, il les a de trop pour devenir ce qu'il lui plaira.

¶ Je demandois un jour à un de mes amis, qui étoit garçon à l'âge de ſoixante ans, pourquoi il ne s'étoit point marié.

J'ai pensé l'être un jour, me dit-il, & je l'ai échappé belle : Voici, continua-t-il, ce qui m'est arrivé à cet égard-là.

Après bien des avantures galantes dans ma jeunesse, je devins très-sérieusement amoureux d'une belle Fille, qui étoit sa maitresse; comme j'étois mon maître : nous n'avions tous deux ni pere, ni mere.

Elle ne fut point insensible, & elle m'aima à son tour; c'étoit un bon parti, je lui convenois : j'avois écarté tous mes rivaux ; & en pareil cas, on finit par se marier. Nous en étions convenus, & le jour fut pris pour passer le contrat.

La veille de ce jour arrêté, j'étois le soir chez elle, & j'allois la quitter, quand elle appella sa Femme de chambre, pour lui demander compte de je ne sçais quelle commission qu'elle lui avoit donnée.

Cette Femme de chambre s'en étoit apparemment mal acquittée, & elle l'en gronda avec assez de dureté. La Femme de chambre répondit un peu trop brusquement. L'autre gronde encore plus fort, & enfin si fort, avec

tant de furie, & d'un ton qui marquoit un caractere si emporté, que j'en fus surpris; car je la croyois douce: & même à la voir, on eût juré qu'elle l'étoit.

Mais alors je ne vis plus la même personne. De jolie qu'elle avoit coutume d'être, elle étoit devenue laide de fureur, désagréable à voir.

Allons, Mademoiselle, courage; lui dit la Femme de chambre, en s'en allant : voilà un bel avis que vous donnez-là sur votre humeur, à Monsieur qui doit vous épouser.

Ma Maitresse pâlit de rage à ce discours; elle en sentit toute la conséquence, & je la vis tentée de battre la Femme de chambre, & de se jetter sur elle.

Un moment après, elle se trouva mal: on la secourut; & je partis, le cœur blessé & épouvanté de ce que je venois de voir.

Quoi! dis-je en moi-même, se posseder si peu! n'avoir pu se retenir devant moi, dans les circonstances où nous sommes! quelle furieuse!

Je me couchai avec cette idée; elle me roula dans l'esprit toute la nuite.

Au point du jour, je pris mon parti; je ne l'épouserai point, dis-je, c'en est fait.

Cette résolution me tranquillisa; & voici ce que je lui écrivis à neuf heures du matin.

» Vous êtes emportée dans votre » colere, j'en eus hier la preuve: je » suis furieux dans la mienne; voyez » si ma main seroit un présent à vous » faire. Adieu, Mademoiselle.

A peine mon Billet étoit-il parti, qu'on m'en apporta un de sa part, dont voici les termes.

» Je me flatte que vous m'aimez » encore: mais je vous prouvai hier » que je ne suis pas toujours aimable; » & il n'y-a pas grand mal à cela, » pourvu que nous restions comme » nous sommes.

Je ne montrai que son Billet dans le monde; je tus celui que je luis avois écrit. Il parut que c'étoit elle qui rompoit; & une année après elle épousa un homme, qu'on dit qu'elle a fait mourir de chagrin.

ONZIÉME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

MA Gouvernante & mon Cocher s'étoient retirés, pendant que mon guide me tenoit ce discours.

Quand il eut fini, je restai quelque tems immobile, & comme absorbé dans mes réflexions : puis, je me mis à rire du meilleur de mon cœur ; & de ma crédulité sur ce nouveau Monde qu'il m'avoit promis, & où j'avois cru être, & de la Comédie que m'alloient donner désormais les hommes avec qui je vivrois.

Il me tardoit d'être avec eux, de les entendre ; & charmé d'avance du plaisir singulier que j'en attendois, j'embrassai mon guide avec une joye infinie.

Ne remettons point à jouir, lui dis-je : il est de bonne heure, allons changer d'habit & sortons ; courons par le monde.

A peine avois-je dit ces mots, que nous vimes, de la salle où nous étions,

un caroſſe s'arrêter à ma porte, duquel il ſortit un de mes parens, qui tenoit une lettre à la main.

Comme il ne pouvoit pas encore être informé de mon arrivée, il me vint une fantaiſie qui fut d'appeller Madame Marie, & de lui ordonner d'aller lui parler, ſans l'inſtruire de mon retour.

Nous nous cachames, mon guide & moi, dans un petit cabinet à côté de la ſalle, & d'où je pouvois tout entendre; & ma Gouvernante alla au devant de mon parént.

Il commença par demander beaucoup de mes nouvelles, & puis : Croyez-vous qu'il arrive bien-tôt ? ajouta-t-il : il eſt fâcheux qu'il ſoit abſent, ſa préſence feroit ici fort néceſſaire, Monſieur un tel eſt malade depuis hier: (il parloit d'un riche Vieillard dont nous étions tous deux les ſeuls héritiers, & avec qui j'étois alors un peu brouillé : mais qui avoit toujours paru m'aimer plus que ce parent-ci :) Voilà une lettre par laquelle je le preſſe d'arriver, dit-il à ma Gouvernante ; hâtez-vous de la lui faire tenir le plutôt que vous pourrez : tous les momens

sont chers, il n'y en a pas un à perdre.

Là-dessus il se retire : je sors du cabinet ; & Madame Marie me donne la Lettre.

Allez le rappeller, lui dis-je, avant qu'il soit remonté en carosse ; avouez-lui que je suis ici, que je ne fais que d'arriver : mais que j'avois donné ordre qu'on n'en dît rien, parce que je voulois me reposer.

Et en effet, je crus devoir paroître, pour être plus amplement instruit de la nouvelle que je venois d'apprendre, & qui m'inquiettoit.

Mon Parent remonta, pendant que je gagnois mon appartement avec sa lettre à la main, que je n'avois pas encore lue, & que je venois de décacheter.

D'aussi loin que je le vis, je courus me jetter à son cou, tenant toujours la lettre.

A juger par cette lettre qu'il m'écrivoit, & qu'il avoit tant recommandé qu'on me fît tenir ; à juger par ce qu'il venoit de dire à ma Gouvernante, par ce vif interêt qu'il avoit paru prendre à ce qui me regardoit, je comptois qu'il seroit ravi de me voir tout arrivé.

Point du tout : je vis un homme qui pâlissoit en m'abordant : il ne m'embrassa point ; ce fut moi qui l'embrassai. Je n'ai jamais vu d'homme si déconcerté, malgré tous les efforts qu'il faisoit pour ne pas le paroître : on eût dit qu'il étoit pris pour dupe, & on eût dit vrai.

Je ne fis pas semblant de voir son embarras que je ne sçavois à quoi attribuer ; je lui témoignai toute l'amitié possible : il n'y répondit que par des mots mal arrangés, sans suite : Je ne vous sçavois pas si près ; je vous croyois bien loin ; vous me déroutez ; je me passerois bien de vous ; quel contretems ! Voilà tout ce que je pus tirer du fond de son cœur.

Après quoi, me voyant sa lettre à la main : elle est à présent inutile, me dit-il : si vous la lisiez, vous n'auriez pas lieu d'en être content. Non, lui dis-je, curieux de ce que signifioit son empressement pour la r'avoir ; non, laissez-moi la lire, afin que j'apprenne toute l'étendue de l'obligation que je vous ai ; & en disant cela, je la lisois. En voici, mot pour mot, le contenu.

» Eh ! vîte, mon cher cousin, par-

» tez. Hâtez-vous de revenir ; je suis
» bien fâché que, dans la lettre que
» vous avez écrite depuis votre départ
» de Paris, vous ne m'ayez point don-
» né d'autre moyen de vous adresser
» ma réponse, que de la porter chez
„ vous ; je crains la négligence de vos
„ domestiques. Je vais leur dire de
„ quelle importance il est que ma let-
„ tre vous soit promptement rendue.
„ Ce n'est peut-être pourtant qu'une
„ fausse allarme que je vous donne ici :
„ il n'y a encore rien de si pressant :
„ mais demain, ce soir, tout peut le
„ devenir ; & en pareil cas, mon ami-
„ tié pour vous ne sçauroit être moins
„ inquiette. Notre oncle se porte assez
„ mal depuis hier ; il me semble qu'il
„ est extrêmement baissé. Au moment
„ où je vous écris, il est au lit avec un
„ peu de fievre, & son grand âge me
„ fait trembler pour sa vie, surtout
„ dans la foiblesse où je le vois tombé.
„ Partez donc, partez, mon cher Cou-
„ sin, ne remettez pas un instant ;
„ tirez-moi de l'inquiétude où vous me
„ jettez pour vous. Que diantre fai-
„ tes-vous si long-tems absent ? arri-
„ vez.

Le chagrin qu'il avoit montré, en me voyant, ne m'empêcha pas d'être pénetré de reconnoissance à la lecture de cette lettre; je me laissai aller à ma sensibilité, & elle continua de l'embarrasser.

Je ne vous demande que le tems de changer d'habit, lui dis-je, & puis nous irons chez le malade.

Quoi! Tout-à-l'heure? me répondit-il: J'ai peur que vous ne puissiez pas le voir; car il est dans un étrange état. Eh! il n'a encore, dites-vous, qu'une petite fievre, lui répondis-je; & je suis persuadé qu'il sera bien-aise de mon retour: nous sortirons, s'il repose, & nous retournerons sur le soir.

J'avertis ici que, dans tous les discours que je vais faire tenir aux gens avec qui j'aurai affaire, je ne rapporterai jamais leurs expressions, mais leurs pensées que j'entendois clairement. C'est un avertissement que j'ai déja donné une ou deux fois, & que je réitere, parce que, si on l'oublioit, on prendroit des récits que je ferai pour des extravagances auxquelles on ne comprendroit rien.

Revenons au Cousin. Ma foi, me dit-il, je ne sçaurois vous accompagner; je ne veux point être présent à l'étonnement où vous allez être.

Que trouverai-je donc de si étonnant ? lui dis-je. C'est qu'à vous parler franchement, me dit-il, si notre Oncle n'est pas mort, il n'en vaut guere mieux. Je l'ai laissé à l'agonie.

Eh ! D'où vient ne me le dites-vous pas ? m'écriai-je : Pourquoi dans votre lettre m'écrivez-vous qu'il n'y a rien de si pressant ?

C'est, me dit-il, que malgré l'extrêmité où il se trouve, il pourroit encore differer de quelques jours à mourir; & cela supposé, si je vous avois mandé qu'il se meurt, vous n'auriez pas manqué de partir sur le champ, dans l'espérance de le voir encore, & peut-être en effet, auriez-vous eu le tems d'arriver assez tôt; & il étoit de mes intérêts que vous ne le vissiez pas, qu'il demeurât fâché contre vous, qu'il ne vous laissât rien, ou peu de chose, ainsi qu'il a fait, & que j'héritasse de tout. Voilà pourquoi je vous ai caché son état, & que j'ai réduit tout son mal à un peu de fievre, en feignant pourtant

d'en craindre les ſuites, & d'avoir peur qu'il ne mourût à cauſe de ſon âge ; le tout afin de vous paroître très-attentif à ce qui vous regarde, & par cette raiſon, trop épouvanté du petit mal dont je vous informois : de façon que vous auriez pris le tems de vous arranger, & laiſſé à notre Oncle celui de mourir en votre abſence ; ſans que vous euſſiez pu vous plaindre de moi, quoiqu'il y ait un mois que le mourant traine : & ſi on vous l'avoit appris à votre retour, j'aurois dit que j'avois pris ſa langueur pour une foibleſſe ordinaire à ſon âge.

Il y a donc long-tems, lui dis-je, qu'il eſt malade. Oui, répondit-il ; malade, au jugement de qui auroit voulu vous inſtruire bien fidelement : mais rien que plus infirme qu'à l'ordinaire, au rapport d'un héritier qui trouvoit ſon avantage à abuſer des termes, & à vous tenir éloigné du bon homme.

Comme je ne répondois qu'à ſes expreſſions, & non pas à ſes penſées, qu'il ne pouvoit pourtant pas cacher au point qu'on ne les démêlât dans ce qu'il diſoit, je me contentai de battre froid, de ſupprimer l'accueil, & les

remerciemens que je lui avois faits ; & me hâtant de le quitter : C'en est assez, lui dis-je, allez à vos affaires, & moi je vais de ce pas chez lui ; adieu : & c'étoit en le reconduisant que je lui disois cela ; après quoi, je lui tournai le dos sans autre cérémonie.

Cet homme-la m'a bien trompé, dis-je alors à mon guide, qui avoit été présent à notre conversation : mais souffrez que je vous laisse, & que je me hâte de sortir. Le Mourant dont il s'agit m'a véritablement aimé ; j'en ai reçu mille témoignages de tendresse particuliere : je ne suis brouillé avec lui que par le refus que j'ai fait de conclure un mariage qu'il me proposoit ; je ne doute point que mon fourbe de parent n'ait tâché de l'irriter contre moi, & de me perdre dans son esprit ; & sans songer à son bien, je souffre au-delà de ce que je puis vous dire de l'opinion qu'on lui a peut-être donnée de mon cœur.

Courez-y, me dit mon guide : vos motifs n'ont rien que de génereux & de louable ; & j'ai un pressentiment que le Ciel les bénira.

Je m'habillai donc, & me rendis

chez le Malade : il n'y avoit qu'un quart d'heure qu'on l'avoit cru mort, quand j'arrivai, & il étoit alors revenu de sa foiblesse. Tous les domestiques m'aimoient & me virent avec grand plaisir.

Ils coururent m'annoncer. Quoi! mon neveu! l'entendis-je s'écrier. Puisqu'il vient, il a donc pensé que j'étois mort; car il y a trois semaines qu'il a refusé de venir.

Moi! mon cher oncle, m'écriai-je à mon tour, en entrant tout d'un coup, & en homme pénetré de l'injustice du reproche : Eh! qui est-ce qui m'a noirci de cette maniere-là auprès de vous? continuai-je les larmes aux yeux. Qui est-ce qui a osé m'imputer une aussi lâche ingratitude à votre égard? Monsieur, il n'y a qu'une heure que je suis à Paris, & c'est dans ce moment que j'apprends votre maladie.

Tout le monde s'écarta pendant que je lui parlois. Quoi! mon neveu, me dit ce tendre vieillard, en me tendant la main : un tel.... qui étoit mon Cousin, ne vous a-t-il pas mandé mon état? Je l'en avois chargé : il m'a dit l'avoir fait, & qu'il n'avoit point reçu de réponse.

Ah! Monsieur, lui dis-je, laissons l'homme que vous me citez; je viens de le connoitre, & je n'en pourrois parler qu'à son désavantage: il vous a dit qu'il m'avoit écrit: mais il a dû vous dire aussi que ce n'est que d'aujourd'hui.

Je lui fis là-dessus le détail de ce qui étoit arrivé chéz moi, quand ce Cousin étoit venu y apporter sa lettre; & la tirant de ma poche: car je l'avois gardée: là voilà, lui dis-je, & vous verrez, Monsieur, qu'elle n'est datée que de ce matin.

Ce bon homme, convaincu de mon innocence, me serra les mains, pendant que je baisai les siennes en pleurant.

Eh! vîte, dit-il après: pendant qu'il me reste un peu de force, qu'on rappelle les Notaires, qui n'étoient pas encore sortis; & vous, mon neveu, passez dans une autre chambre, & ne me quittez point: donnez-moi la consolation de vous sçavoir auprès de moi.

Je vous entends, Monsieur, lui dis-je tout naturellement: vous voulez me faire du bien, vous m'en avez fait toute ma vie, & je ne vous empêche-

point de continuer : mais je vous proteste que ce qui m'en plait le plus, c'est que cela m'annonce le retour de votre tendresse, & me justifie de tout ce qu'on vous a dit contre moi.

Je m'éloignai après ces mots. Apparemment qu'il changea son testament; car il me fit son Légataire universel, & ne laissa qu'un legs à mon fourbe de Parent, qu'il avoit, à ce qu'on m'apprit, bien mieux traité deux heures auparavant.

On me dit aussi que ce Parent étoit venu voir ce qui se passoit : mais que sçachant que j'étois-là, & qu'on avoit fait revenir les Notaires, il n'avoit pas jugé à propos de paroître.

A peine mon Oncle eut-il congédié les Notaires, qu'il retomba dans sa foiblesse : on m'appella ; j'accourus : il n'eut que le tems de me prendre la main, & il expira.

Je ne dis rien de mon affliction, qui fut vive & sincere ; j'aimois veritablement le défunt : mais ce n'est pas dequoi il s'agit ici.

Me voilà héritier d'un grand bien, dont une partie étoit pourtant embarrassée d'un procès, qui à la vérité ne

pouvoit pas me faire grand tort, de quelque maniere qu'il tournât.

Je reçus quantité de visites après la mort de mon Oncle. Il y en eut une qui me surprit : ce fut celle d'un homme de condition, qui avoit une fille pour laquelle je m'étois autrefois senti du penchant. Je l'aurois volontiers épousée ; mon Oncle même en avoit alors fait parler au pere : mais cela n'avoit pas réussi. Ce pere avoit négligé de nous répondre.

C'étoit un homme glorieux & superbe, qui s'estimoit bien plus que nous, & qui apparemment ne nous jugea pas dignes de son alliance. A son gré, tout ce qu'il y avoit de plus grand la méritoit à peine : il avoit pourtant tort ; & nous le valions bien pour le moins : mais il y a des gens dont l'orgueil est visionnaire, & leur surfait tout ce qu'ils font.

Cet homme si fier vint donc me voir, à mon grand étonnement, comme je l'ai déja dit : je n'avois jamais été qu'une fois chez lui ; encore ce n'avoit été qu'en accompagnant une autre personne : je l'avois assez souvent rencontré dans de certaines maisons ; mais

ſans lier de converſation avec lui : nous nous contentions de nous ſaluer froidement, & voilà tout.

Je viens, dit-il, vous faire mon compliment ſur la perte que vous avez faite, Monſieur, & je ſuis ſûr que vous ne vous y attendiez pas : mais la ſucceſſion qui vous eſt échue eſt ſi grande, & vous êtes à préſent ſi riche, que je voudrois bien que vous euſſiez encore envie d'épouſer ma fille. J'entens dire qu'on vous offre les meilleurs partis, & que c'eſt à qui vous aura, & je vous fais l'honneur en cette occaſion-ci de vous rendre une viſite, pour voir un peu ce que vous me direz ſur ce projet hardi que vous conçutes autrefois de devenir mon gendre. Dans ce tems-là, je n'en fis que rire : mais aujourd'hui ce ne ſeroit plus de même. N'allez pourtant pas croire que je ne vienne ici que pour cela. Figurez-vous plutôt que, tout fier que j'ai droit de l'être, tout diſtingué que je ſuis par le nom que je porte, j'ai pourtant cru vous devoir cette démarche-ci. Vous me direz que nous ne nous connoiſſons guere, & que j'ai eu ſoin de me tenir ſur mon quant à moi avec vous & les vôtres : mais c'eſt

à quoi il ne faut pas prendre garde : allons, Monſieur, ſoyons amis. J'eſtimois beaucoup feu Monſieur votre oncle ; je le voyois quelquefois à la Cour : il eſt vrai que je ne lui parlois que fort peu : je ſuis en commerce avec ce qu'il y a de plus grand ; il avoit des amis moins puiſſans, & d'une conſideration inferieure : je ſuis un homme de grande qualité ; je ne le regardois que comme un bon Gentilhomme, & j'évitois de familiariſer : mais aujourd'hui, Monſieur, les choſes ſont changées, le bon homme eſt mort, il vous a laiſſé de très-grands biens, & il me valoit, Monſieur, il me valoit : de votre côté, vous valez ma fille, & j'en conviendrai tant qu'on voudra.

Monſieur, lui dis-je, en ne répondant qu'à ſes diſcours, & non pas à ſes penſées ; je ſuis très-ſenſible à votre attention ; je vous en rends mille graces, & j'aurai l'honneur d'aller vous en remercier.

Vous avez un procès, ajouta-t-il, en minterrompant : je veux vous y ſervir, j'ai du crédit ; j'ai du moins bonne opinion du cas qu'on feroit de ma recommandation dans le monde,

& je ne négligerai rien pour vous être utile. Mais dites-moi, au reste, n'êtes-vous pas bien flatté de mes honnêtetés? J'ai compté que vous le feriez, & je ne me suis pas trompé, je pense; cela ne sçauroit être autrement. Revenons au motif de ma visite: vous aimiez ma fille, il vous est à présent permis d'aspirer jusqu'à elle: glissez-moi quelque chose qui signifie légerement que vous l'aimez encore; elle n'est pas mariée: osez m'en parler en homme qui voudroit bien être à elle. Ne sçavez-vous pas comment vous y prendre pour entammer actuellement cette matiere? Eh bien! je vais l'entammer pour vous, moi: Vous allez voir. J'ai pensé remettre ma visite à demain, pour aller voir aujourd'hui ma fille qui est un peu indisposée à la campagne, & à qui j'ai bien des choses à dire: car il y a deux personnes qui me la demandent en mariage; & cela n'est pas vrai: mais je vous le dis, afin que vous me répondiez là-dessus.

Son indisposition est-elle dangereuse, Monsieur, lui dis-je? Oh! non: je ne sçache pas même qu'elle ait le moindre mal; & je ne vous parle de cette

indisposition que pour amener la conversation sur son chapitre. Elle est avec sa mere. Et à propos de sa mere, elle ne vous a vu que deux fois. Vous sçavez qu'elle passe pour une femme judicieuse; & vous êtes, de tous les hommes de votre âge, celui dont elle a la plus grande idée : ce que je vous dis pourtant à tout hazard, & sans sçavoir ce qu'elle en pense; car elle ne m'en a jamais ouvert la bouche : elle m'a chargé, à ce que je dis aussi, de vous marquer la part qu'elle prend à tout ce qui vous est arrivé : car il est bon que vous croyiez que nous nous interessons extrêmement à tout ce qui vous regarde, pourvu que vous soyez encore dans le gout d'épouser notre fille; sans quoi j'aurois grand regret à tous les honneurs que je vous prodigue. Je vais après demain les voir toutes deux à la maison de campagne où elles sont; soyez de la partie; venez-y vous soustraire de l'embarras de vos visites : qu'en dites-vous? voilà de furieuses avances que je vous fais : ne reveillent-elles pas votre ambition d'autrefois, cet ancien dessein d'entrer dans notre alliance?

J'accepterois volontiers la partie de campagne que vous me proposez, Monsieur, lui dis-je, sans des affaires indispensables qui m'obligent de rester à Paris.

Il prenoit congé de moi, quand je lui parlois ainsi, & je le conduisois : il m'accabla d'embrassemens, d'assurances d'estime, en me quittant ; me répeta mille fois de songer à sa fille, dont je lui demandois des nouvelles avec un air d'interêt que je croyois contrefaire, mais qui étoit pourtant plus naturel que je ne pensois ; car dès qu'il fut sorti, cette jeune personne me revint dans l'esprit avec toutes les graces que je lui avois trouvées.

La certitude de l'obtenir étoit bien tentante : je n'avois rien dans le cœur, & je méditois déja de la revoir pour achever de me déterminer, quand un de mes amis entra dans ma chambre.

Celui-ci étoit un homme grave & sérieux, & d'une réputation irréprochable du côté du caractere, estimé géneralement comme l'homme du monde le plus vrai, & le plus droit dans tous ses procédés ; & de tous ceux qui le connoissoient, j'étois assurément

celui qui en faisoit le plus de cas.

Après quelque léger entretien sur la situation où j'étois : jeune & riche comme vous l'êtes, me dit-il, je crois que vous allez être bien recherché. Quelles sont vos dispositions ? Penchez-vous pour le mariage ? Je vous le conseillerois.

Je n'en suis pas éloigné, lui dis-je, & vous m'avez surpris rêvant à une très-aimable personne ; c'est Mademoiselle une telle : son pere sort d'ici, qui, a vue de pays, ne me seroit pas contraire.

Mademoiselle une telle ! s'écria mon ami : oubliez-vous qu'on vous l'a presque refusée, il y a quelques années ? non, il ne doit jamais être question d'elle pour vous : d'ailleurs, vous pouvez trouver mieux : c'est une fille de condition, j'en conviens, mais pas assez riche : Tenez, sçavez-vous ce qui m'amene ici ? C'est que, sans faire semblant de rien, sans que vous vous apperceviez que je viens exprès, j'ai à vous proposer la niece d'un homme en grande Charge ; elle n'a pas plus de bien que l'autre, peut-être moins : mais n'importe ; laissez-moi dire : vous

estimez mes conseils ; vous avez de la confiance en moi ; vous me croyez d'une integrité à toute épreuve : & je vais vous prouver, moyennant tout cela, que vous devez épouser cette fille-ci préferablement à l'autre. Je sens pourtant bien que cette préference n'est pas raisonnable dans le fond : mais je le sens le moins que je le puis ; je tâche de me tromper moi-même, afin de vous tromper sans scrupule ; parce que j'ai interêt que vous épousiez cette niece qui ne vaut pas l'autre. J'ai une affaire de la derniere conséquence, dont le succès dépend tout entier de son parent, de cette homme en place qui m'a promis de m'y servir, si je pouvois vous porter à ce mariage en question qui ne vous convient pas. Ainsi laissez-vous séduire ; car actuellement je vous parle de bonne foi : je suis parvenu à croire que vous ferez fort bien, de faire si mal. Cet homme en place est puissant, accrédité chez les Ministres : vous jouirez de tout son crédit : j'en jouirai aussi ; & il n'y a pas à hésiter......

Ici finit totalement l'histoire du Monde vrai.

Apparemment que le Philosophe, à qui l'idée de ce Monde étoit venue, n'a pas cru qu'il fût nécessaire de la pousser plus loin ; attendu sans doute que cette idée une fois donnée, tout le monde peut l'étendre, & s'en imaginer toutes les suites. Passons à autre chose.

¶ Il y a deux sortes d'ambition; celle d'amasser du bien, celle d'amasser des honneurs. Il y a des gens qui n'ont que la premiere ; d'autres, que la seconde ; d'autres qui les ont toutes deux. Les premiers sont des avares que je méprise ; ils n'ont point d'ame : les seconds sont des superbes qui en ont trop : les troisiemes sont des ames ordinaires ; le monde en est plein : gens qui voudroient de tout, mais rien avec assez d'ardeur.

Les premiers sont toujours en danger d'être fripons, & le sont souvent ; les seconds, quoique généreux, toujours en danger d'être méchans, & le sont, quand il le faut ; les troisiemes communément n'ont ni assez de force pour être méchans, ni assez d'avarice pour être fripons.

Je ferois tenté d'estimer les seconds, s'ils n'étoient pas dangereux ; les troisiemes ne méritent pas qu'on les remarque : il n'y a que les premiers de méprisables.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé Prault fils le jeune, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titres: *Le Spectateur François*, par M. de Marivaux, *le Cabinet du Philosophe*, *le Diable Boiteux*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits Livres en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, ven-

dre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation desdits exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Seaux de France le sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêche-

ment. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versaille le sixième jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent cinquante-un, & de notre Regne le trente-sixiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé SAINSON.

Registré sur le Registre douze de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, fol. 712. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 4. Février mil sept cent cinquante-deux.*

COIGNARD, Syndic.





